CONVERSATIONS CHRÉTIENNES

DU MÊME AUTEUR

Malebranche. — Collection *Les Meilleures Pages*. Paris, Giraudon, 1 vol. in-12 de XXXVI-428 p. 1924. 12 »

La théorie de la connaissance dans la Philosophie de Malebranche. — Collection de *Philosophie expérimentale*. Paris, Rivière, 1 vol. in-8° de 367 p. 1929..... 30 »

RA
M

MALEBRANCHE, Nicolas

CONVERSATIONS CHRÉTIENNES

DANS LESQUELLES

ON JUSTIFIE LA VÉRITÉ DE LA RELIGION

ET DE

LA MORALE DE JÉSUS-CHRIST

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

par L. BRIDET

Docteur ès lettres.

549648
17.9.52

PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1929

INTRODUCTION

I. — Note bibliographique.

Nous avons eu entre les mains six éditions des *Conversations chrétiennes*, qui ont paru du vivant de Malebranche :

Conversations chrétiennes *dans lesquelles on justifie la vérité de la Religion et de la Morale de Jésus-Christ* (sans nom d'auteur). A Mons, chez Gaspard Migeot, 1677 (1 vol. in-12 de iv + 350 p.)[1].

---

1. Certaines bibliographies indiquent 1676 comme date de la première édition. Les auteurs se fondent sans doute sur le témoignage du P. André, qui écrit : « Le P. Malebranche, ayant achevé les *Conversations chrétiennes* en 1676, les fit imprimer à Paris la même année sans nom d'auteur. » (*La vie du R. P. Malebranche*, par le P. André, publiée par Ingold, Paris, Poussielgue, 1886, p. 30.) Mais ce témoignage, isolé, suffit d'autant moins que l'ouvrage du P. André fourmille d'inexactitudes. Nos recherches personnelles dans les bibliothèques de Paris, à l'Oratoire, etc., pour mettre la main sur cette prétendue édition de 1676 sont restées infructueuses. — Par ailleurs, la première page du texte de Mons, 1677, ne porte aucune indication d'édition, tandis que les autres textes mentionnent, tous, dans le sous-titre : *nouvelle édition*. L'édition de Bruxelles, 1677, que nous considérons comme la deuxième, contient même un avis de *l'imprimeur au lecteur*, où l'on peut lire : « Ayant appris que l'auteur de cet ouvrage n'était pas tout à fait content de la *première* impression que l'on en a faite ailleurs, je l'ai prié de me permettre de le réimprimer, et il m'a accordé ce que je lui demandais... » — Enfin la date de 1677 a pour elle de nombreux et imposants témoignages : celui du *Journal des Savants*, qui signale, le 13 décembre 1677 (il n'en parle pas auparavant), les *Conversations chrétiennes* comme venant de paraître dans l'année, à Mons, chez Gaspard Migeot; celui de Fontenelle qui, dans *l'Eloge de Malebranche*, prononcé à l'Académie des Sciences en 1715, dit que les *Conversations chrétiennes* parurent en 1677; celui de l'abbé Barral dans son *Dictionnaire historique*; celui de Diderot dans *l'Encyclopédie*; celui de la « *Vie de Malebranche* », qui se trouve en tête de *l'Infini créé*; celui du *Dictionnaire* de Trévoux (édition de 1771); ceux de la *Nouvelle Biographie générale* de Didot, du *Dictionnaire*

CONVERSATIONS CHRÉTIENNES... (sans nom d'auteur). *Nouvelle édition corrigée et augmentée.* A Bruxelles, de l'Imprimerie de Henry Fricx, 1677 (1 vol. in-12 de VI + 351 p.). A la suite des *Conversations*, sont imprimées les petites *Méditations sur l'Humilité et la Pénitence* (p. 1-48). [Un second tirage de cette édition, la même année, ne diffère du premier que dans l'*Errata*.]

CONVERSATIONS CHRÉTIENNES... par l'auteur de la RECHERCHE DE LA VÉRITÉ. *Nouvelle édition corrigée et augmentée.* A Rotterdam, chez Reinier Leers, 1685 (1 vol. in-12, 312 p.) Contient, à la fin, les *Méditations sur l'Humilité* (p. 275-311).

CONVERSATIONS CHRÉTIENNES... par le P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire. *Nouvelle édition corrigée et augmentée de plusieurs additions qui n'ont pas encore paru.* A Cologne, chez Baltazard d'Egmond, 1693 (1 vol. in-12 de 451 p.). Contient les *Méditations sur l'Humilité* (p. 399-451).

CONVERSATIONS CHRÉTIENNES... par le P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire. *Nouvelle édition revue et augmentée.* A Rouen, chez la Veuve de Louis Behourt et Guillaume Behourt, 1695 (1 vol. in-12 de VI + 278 p.). Contient les *Méditations sur l'Humilité* et un petit traité de *l'Adoration en esprit et en vérité* (p. 237-276)[1].

CONVERSATIONS CHRÉTIENNES... *avec quelques Méditations sur l'Humilité et la Pénitence*, par le P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire. *Nouvelle édition revue et augmentée.* A Paris, chez Anisson, 1702 (1 vol. in-12 de X + 450 p.). (Les petites *Méditations* et le

---

de Franck, des bibliographies de Lanson, Baldwin, etc. — Pour toutes ces raisons, nous nous croyons autorisé à conclure que l'édition de Mons, 1677, est bien l'édition originale des *Conversations chrétiennes*.

1. Une traduction anglaise paraît, cette même année, à Londres : *Christian Conferences...*, London, J. Whitlock, 1695 (1 vol. in-8° de 400 p.).

Les petites *Méditations sur l'humilité*, ainsi que le court traité de *l'Adoration en esprit et en vérité*, ont été publiés par le P. Ingold (Paris, de Gigord, 1915, 1 vol. in-32 de 98 p.).

traité de *l'Adoration* occupent les pages 426-448.)[1]

Malebranche, dans l'*Avertissement* de sa dernière édition de la *Recherche de la vérité* (1712), a pris soin d'indiquer pour ses principaux ouvrages le texte qu'il regardait comme définitif. « Comme il s'est fait plusieurs éditions différentes de mes livres, écrit-il, dont la plupart sont imparfaites et très peu correctes, et sur lesquelles néanmoins on a fait des traductions en langue étrangère, je crois devoir avertir que, de toutes celles qui sont venues à ma connaissance, les plus exactes pour le sens (car je ne parle point des fautes qui ne la troublent pas, et que le lecteur peut corriger, comme celles de ponctuation et d'orthographe et quelques autres) sont : les *Conversations chrétiennes* de l'édition de Paris en 1702; etc. »

Le devoir de l'éditeur étant ainsi tracé, nous reproduisons le texte de 1702, et ajoutons en note les variantes de toutes les éditions. La lecture de ces variantes, dont quelques-unes comprennent des développements entiers, montre le scrupule croissant qui pousse Malebranche à dégager sa pensée de toute équivoque : les additions de 1695 et surtout celles de 1702 sont, à cet égard, caractéristiques.

Nous n'avons pas reproduit l'orthographe du XVII^e^ siècle. Outre qu'elle n'était pas fixée, Malebranche y attachait, nous venons de le voir, assez peu d'importance.

Les notes que l'auteur a ajoutées à son texte sont indiquées par des lettres *a*, *b*, etc., celles de l'éditeur par des chiffres.

II. — Les conversations chrétiennes.

On lit dans les *Mémoires* que le P. Lelong a laissés sur la vie de Malebranche : « Dès 1676, étant à Marines,

1. Une édition posthume paraît en 1733 à Paris, chez Michel Étienne David. Reproduit le texte de 1695.
Depuis lors, on ne trouve que deux réimpressions des *Conversations chrétiennes :* l'une dans l'édition des *Œuvres* de Malebranche par de Genoude et de Lourdoueix, Paris 1837 (t. II, p. 195-246), reproduit le texte de Mons 1677; l'autre dans la collection Migne

maison de l'Oratoire à trois lieues de Pontoise, il recueillit, à la prière de M. le duc de Chevreuse, tous les principes de la *Recherche de la vérité* qui regardaient la religion, et en composa le livre des *Conversations chrétiennes*, en dix entretiens, où il justifie la religion et la morale de Jésus-Christ[1]. » Même version, à un détail près (qui est une inexactitude, car Malebranche n'était pas chez le duc de Chevreuse), dans le récit du P. André : « Vers la fin de l'été de 1676, étant à Marines, proche Pontoise, chez M. le duc de Chevreuse, dont nous avons déjà parlé, ce duc, homme d'esprit et fort zélé, qui avait remarqué dans la *Recherche de la vérité* plusieurs endroits pleins d'onction, et qui lui semblaient très propres pour démontrer la religion et la morale de Jésus-Christ, le pria de les recueillir en un petit volume, afin de les rendre plus utiles au public. La proposition était trop conforme à l'inclination du P. Malebranche pour n'être pas acceptée. Il mit aussitôt la main à l'œuvre et pour donner un nouveau tour aux principes qu'il avait déjà établis dans la *Recherche*, il prit le style des conversations. Il crut que cette manière d'écrire, étant moins sérieuse et plus éloignée de la méthode ordinaire, serait plus du goût du commun des hommes, qui voudraient bien apprendre la philosophie, mais sans philosopher[2]. »

Ainsi les *Conversations chrétiennes*, dans la pensée de Malebranche et de ses amis, sont un traité d'apologétique chrétienne. Mais c'est une apologétique nouvelle, conçue dans un esprit nouveau et s'adressant à un nouveau public. Dans le passé, saint Augustin s'est servi des principes de Platon pour démontrer les vérités de la foi; saint Thomas d'Aquin a utilisé dans un même dessein les principes d'Aristote. Aujourd'hui qu'une philosophie nouvelle s'est fait jour et a conquis de nombreux esprits, n'est-il pas utile, sinon nécessaire, de démontrer la religion d'après

au tome IV des *Démonstrations évangéliques*, Paris, 1843 (colonnes 689-826), reproduit le texte de 1702.

1. V. Cousin, *Fragments philosophiques*, 5e édition 1866, t. IV, p. 502.

2. *La Vie du R. P. Malebranche*, *op. cit.*, p. 39-30.

les principes de Descartes qui se répandent de plus en plus? C'est ce que Malebranche fait entendre dans l'*Avertissement*, qu'il a ajouté à son texte à partir de l'édition de 1693. « La charité veut qu'on persuade en toutes les manières possibles les vérités qui conduisent à la possession des vrais biens. Mais pour persuader promptement les gens, il faut nécessairement leur parler, selon leurs idées, un langage qu'ils entendent bien et qu'ils écoutent volontiers. L'expérience apprend assez qu'il n'est pas possible de convaincre un cartésien par les principes d'Aristote, ni un péripatéticien par ceux de Descartes. Le plus court et le plus sûr moyen pour convertir qui que ce soit et lui faire goûter les vérités révélées, c'est de se servir des sentiments qu'il embrasse. »

Comme, au surplus, Malebranche est persuadé que la nouvelle philosophie est plus rigoureuse qu'aucune de celles qui l'ont précédée, il espère que sa démonstration atteindra, par delà les cartésiens, tous les hommes qui veulent simplement user de leur raison. « Ce sont, ajoute-t-il, ces vérités essentielles au salut qu'il faut tâcher de répandre dans tous les esprits. On les a expliquées aux sectateurs de Platon et d'Aristote par les principes de ces philosophes; et je veux essayer de les démontrer aux cartésiens, et même à ceux qui ne sont prévenus d'aucune opinion, en me servant des principes que ces philosophes reçoivent et des raisons qui ne dépendent, ce me semble, que du bon sens. »

Malebranche entreprend donc de s'adresser à un public plus étendu que celui de la *Recherche de la vérité*. Reprenant les conclusions principales de sa philosophie, il les emploie à démontrer « la vérité de la Religion et de la Morale de Jésus-Christ ».

Pour rendre sa pensée accessible et plus vivante, il adopte la forme de la conversation. Il met en scène trois personnages : Théodore, qui est lui-même; Aristarque, homme du monde et bel esprit, doué de lecture, mais qui suit son imagination plus que sa raison, et son cousin Eraste, adolescent ingénu, dont l'esprit n'est gâté ni par le monde ni par les livres et qui

saisit, grâce à une attention « exacte et docile », ce qui échappe à « l'imagination tumultueuse d'Aristarque »[1].

Théodore excelle à pratiquer la *maïeutique* avec ses auditeurs. Il sait faire accoucher leur esprit des vérités cachées qui étaient en eux. Il prouve ainsi, ou plutôt il leur fait découvrir l'existence de Dieu, la corruption de la nature humaine, la nécessité d'un réparateur ou médiateur et celle de la grâce.

Il fait sortir l'existence de Dieu non plus de son idée même selon l'argument le plus cher à Malebranche (cf. *Recherche de la vérité*, l. IV, ch. XI, 3; *Entretiens sur la métaphysique*, II et VIII; *Entretien avec un philosophe chinois*), mais de notre réflexion sur les créatures sensibles par lesquelles se manifeste l'action incessante de Dieu. Prenant pour exemple la lumière et le feu, il montre que c'est Dieu qui nous éclaire par cette lumière et qui nous réjouit par le feu. Lorsque nous nous approchons du feu, en effet, nous éprouvons du plaisir. Si nous y touchions, nous sentirions de la douleur. Ce plaisir nous rend actuellement heureux, comme la douleur nous rend malheureux. Quelle puissance n'y a-t-il pas dans ce feu ! Il est capable de nous rendre heureux ou malheureux. Il est donc supérieur à nous et mérite de nous quelque respect. Conséquence ridicule. Si donc le feu ne mérite de nous aucun respect, s'il est incapable de nous rendre heureux ou malheureux, ce n'est point lui qui cause en nous le plaisir ou la douleur, lorsque nous nous en approchons ou que nous y touchons.

D'ailleurs ces sentiments de chaleur et de douleur ne sont point dans le feu, mais uniquement dans notre esprit. Celui-ci peut-il se les donner lui-même? Non, car si l'âme était la source de ses sensations, elle se procurerait sans cesse du plaisir et ne connaîtrait point la douleur. Il y a donc au-dessus de nous une autre cause de nos plaisirs et de nos peines; et cette cause est Dieu, qui produit lui-même les sentiments agréables ou pénibles que nous éprouvons à l'occasion des objets sensibles. (1er Entretien.)

1. Expressions de Fontenelle dans son *Éloge de Malebranche*.

Les disciples proposent des objections. Si Dieu, dit Aristarque, nous fait sentir du plaisir dans l'usage des biens sensibles, il nous porte lui-même à les aimer. A quoi Théodore répond que les créatures ne sont que *l'occasion* des sentiments agréables que nous éprouvons, mais que si nous voulons remonter à leur cause véritable, nous nous tournerons vers Dieu.

— Dieu est donc l'auteur de la concupiscence, insiste Aristarque, c'est-à-dire de cette attraction dominante que le plaisir exerce sur nos sens. — L'institution de la nature, reprend Théodore, a été faussée par le péché du premier homme. Tandis que celui-ci, à l'origine, dominait ses sentiments, nous sommes aujourd'hui dominés par eux. Dieu n'a pas changé les lois de l'union de l'âme et du corps; elles sont restées les mêmes. L'esprit seulement s'est appesanti, tandis que la chair est soulevée. Pour Dieu, il a institué l'ordre de la grâce, afin de réparer le désordre introduit dans la création par le péché.

Eraste, de son côté, oppose que s'il y a une intelligence infinie qui règle toutes choses, on ne conçoit pas qu'ayant prévu le péché, elle ne l'ait pas empêché. N'eût-il pas été plus habile de prévenir la chute que de la réparer?

— Dieu, répond Théodore, n'agit que par des lois générales. Pour prévenir la chute de l'homme, il eût dû recourir à une providence particulière. Mais ce faisant, il n'aurait pas agi en Dieu. L'infini se serait plié au service du fini.

En réalité, Dieu devait laisser le péché s'accomplir, parce que son premier dessein dans la création était l'Incarnation du Verbe. Dieu, qui ne peut agir que pour sa gloire, tire de l'Incarnation de son Fils un honneur et un culte véritablement infinis. Ainsi le mal est réparé, et au delà, par ce grand Ouvrage qui achève la création et dont le péché, au demeurant, n'a été que l'occasion. (2e Entretien.)

Après avoir prouvé que Dieu existe, Théodore développe les desseins que Dieu s'est proposés en nous créant. Dieu ne peut avoir dans ses actions d'autre

fin que lui-même. Notre intelligence a donc été créée pour le connaître et notre volonté pour l'aimer. De ce principe que notre esprit est fait pour connaître Dieu, il découle que les objets sur lesquels porte notre connaissance ne se trouvent qu'en Dieu. Et en effet nous ne voyons point les corps eux-mêmes, mais les idées qui les représentent et qui sont de toute éternité dans l'intelligence du Créateur.

Dans un développement ajouté à l'édition de 1702, Théodore explique la vision en Dieu par l'action de l'étendue intelligible sur notre esprit. L'étendue intelligible infinie donne à l'entendement l'intuition de l'essence des corps, et à notre sensibilité les divers sentiments de couleurs, par où nous distinguons les différents objets qui tombent sous nos yeux.

La volonté, que le Créateur a mise en nous, n'est autre que cet élan invincible que nous avons pour le bonheur, pour le bien en général. Ainsi avons-nous un amour naturel, instinctif et nécessaire du bien infini, c'est-à-dire de Dieu. Comme nous sommes des créatures douées de raison, Dieu nous demande de lui donner, en outre, un amour de choix, délibéré, réfléchi. Mais notre esprit ayant la perception d'objets finis qui sont aussi des biens à l'égard de la sensibilité, il est en notre pouvoir de fixer sur des créatures ce besoin infini d'aimer qu'est notre volonté. *Nous nous arrêtons*, alors que nous avons du mouvement pour aller plus loin. C'est en cela que consiste notre liberté, et ce qui donne occasion au mal ou au péché : nous cueillons le plaisir sensible au lieu de réserver notre amour à l'Auteur de tous les biens. (3e Entretien.)

Aristarque propose une nouvelle difficulté. Si Dieu est l'auteur de nos joies et de nos peines, comment peut-il nous faire éprouver du plaisir dans l'usage des biens défendus et nous faire souffrir parfois dans l'exercice de la vertu? N'y a-t-il pas là une contradiction de Dieu avec lui-même?

La réponse à cette objection est donnée par le dogme du péché originel. Il y a actuellement inimitié entre Dieu et nous, et c'est pourquoi il semble nous infliger

de la peine quand nous voulons le suivre, nous repousser quand nous allons vers lui. Cependant Dieu ne nous repousse pas entièrement, car il nous soutient par une joie intérieure dans la pratique du devoir, et nous rappelle par les reproches secrets de la conscience lorsque nous péchons. Ce rappel, il est vrai, n'est efficace que par la grâce du Rédempteur : sans elle, l'attrait sensible a plus de force que ce rappel intérieur. Ce qui prouve, en passant, la nécessité du Médiateur.

— Mais comment, demande Eraste, le premier homme, qui voyait clairement Dieu en toutes choses et n'était pas attiré comme nous par les plaisirs prévenants de la concupiscence, a-t-il pu pécher?

— Il a porté une attention trop vive aux objets sensibles, reprend Théodore, et dans le temps qu'il s'éloignait ainsi de la présence de Dieu, il s'est laissé tromper par l'espérance qu'il deviendrait semblable à Dieu, comme le lui suggérait le Tentateur.

— Soit, dit Aristarque, le premier homme a péché. Mais comment son péché a-t-il pu se transmettre à sa descendance? — Théodore explique la transmission du péché originel par les lois mêmes de l'hérédité physiologique. La communication du cerveau de la mère avec celui du fœtus imprime dans celui-ci les mêmes traces et les mêmes émotions d'esprits animaux, qui se trouvent en la mère. Donc en cet état, l'enfant connaît et aime les corps. L'amour des biens spirituels, au contraire, n'est pas transmissible par cette voie : car les traces cérébrales n'ont de liaison naturelle qu'avec les choses qui tombent sous les sens. Ainsi l'enfant, lorsqu'il vient à la lumière, porte déjà en lui l'amour prédominant des biens sensibles. L'*union* de l'âme avec le corps, qui était dans le plan primitif de Dieu, est changée en *dépendance* par le péché. (4e Entretien.)

L'ordre des choses renversé demande réparation. Dieu ne peut faire abandon de ses droits sans se démentir lui-même. Mais qui réparera l'offense qui lui a été faite? « Une créature mille millions de fois plus excellente que la plus noble des intelligences » n'est

encore rien, comparée à l'Être infini. S'il faut une réparation infinie, la médiation d'une personne divine s'impose. Or la religion chrétienne est la seule qui nous présente ce médiateur divin. Elle le présente dans la personne du Verbe incarné qui, non content de réparer le désordre causé par le péché, divinise l'œuvre de la création et la rend infiniment plus digne de Dieu qu'elle n'était dans sa perfection naturelle.

Cette manière de raisonner, ajoute Théodore, prouve, en même temps, qu'il y a pluralité de personnes dans la Divinité. Car le Père ne peut se faire satisfaction à lui-même, pour réparer le péché. La réparation infinie qu'il attend ne peut donc venir que d'une personne égale à lui-même.

— Mais la seconde personne de la Trinité n'a-t-elle pas été offensée elle-même par le péché? Elle ne peut réparer l'offense vis-à-vis d'elle-même.

A cette nouvelle objection d'Aristarque, Théodore répond que le péché offense directement la nature divine et indirectement les personnes. Si donc la nature divine est pleinement satisfaite par la réparation, les personnes divines le seront chacune également.

Ainsi nous sommes amenés à distinguer le Père et le Fils dans la Divinité. Or l'amour infini qui est entre ces deux personnes en constitue une troisième, le Saint-Esprit, qui se distingue des deux autres. Le mystère de la Trinité, tout incompréhensible qu'il est, s'accorde avec la raison; « je veux dire, conclut Théodore, qu'en le supposant, on peut accorder ensemble des faits qui se contredisent, et justifier la sagesse de Dieu, nonobstant le désordre de la nature et la permission du péché. » (5e Entretien.)

Le porte-parole de Malebranche ajoute à son exposé deux nouvelles preuves de la religion chrétienne. Tout d'abord une preuve métaphysique. Dieu, qui est esprit, veut être adoré en esprit et en vérité. Adorer Dieu en esprit, c'est penser et vouloir comme Dieu lui-même pense et veut. Dieu se regarde comme infini. En créant le monde, il a eu nécessairement en vue un culte digne de lui, un culte qui exprimât véritablement le juge-

ment que Dieu porte de sa Divinité. Or, quelle religion enseigne un tel culte, qui prononce que Dieu est infini? C'est la religion chrétienne, car elle seule affirme que la créature ne peut de son chef avoir de rapport avec Dieu et n'a vraiment accès auprès de lui que par un médiateur et un souverain Prêtre, qui est l'Homme-Dieu. La religion du Christ nous apprend donc à penser comme Dieu pense.

Elle nous apprend aussi à vouloir comme Dieu veut. La volonté de Dieu a pour règle l'ordre immuable de ses propres perfections. Il s'aime lui-même infiniment et aime ses créatures dans la mesure où elles participent à son être. Or la religion chrétienne nous ordonne d'aimer Dieu de toutes nos forces et notre prochain autant que nous-mêmes : d'aimer Dieu par-dessus tout, car il est infini, et nos frères comme nous-mêmes, parce qu'ils sont de même nature que nous. Elle nous porte ainsi à vouloir ou à aimer, comme Dieu veut ou aime lui-même.

La seconde preuve repose sur des faits : l'histoire de la religion mosaïque. Moïse a donné au peuple juif des Livres saints que celui-ci tient pour inspirés et auxquels il est fidèlement attaché, bien que le contenu de ces livres soit loin d'être à son éloge. Or Moïse, en intimant aux Juifs les préceptes de la Loi, ne leur a jamais promis pour récompense que des biens temporels : « L'éternité n'y a point de lieu. » Et cependant il y a dans cette loi un précepte de religion pure, celui d'aimer Dieu par-dessus tout. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que les promesses de la Loi n'étaient que la figure des récompenses spirituelles que le Christ devait apporter, et qu'en réalité il y avait deux judaïsmes : celui de la lettre, qui s'en tenait à la circoncision comme à une pratique glorieuse, et le judaïsme spirituel qui croyait au Messie futur et qui était un christianisme anticipé. Théodore presse Aristarque et Eraste de lire assidûment l'Écriture en lui donnant son véritable sens, qui est un sens chrétien : il ne faut voir dans les événements de l'Ancien Testament que le symbole de ce qui devait arriver dans le Nouveau. (6e Entretien.)

Après avoir démontré l'excellence de la religion chrétienne, Théodore s'attache à justifier la morale qu'elle contient. C'est l'objet des 7e, 8e et 9e Entretiens.

Notre esprit est naturellement uni à Dieu, puisque notre intelligence n'a été créée que pour le connaître, et notre volonté pour l'aimer. Cette union naturelle qui soutient notre être, car nous ne serions pas sans elle, nous pouvons la diminuer ou l'accroître à volonté. Nous la diminuons lorsque, écoutant nos sens, notre imagination, nos passions, nous nous attachons aux biens sensibles. Mais dans ce cas, ce n'est pas seulement notre cœur qui est partagé, notre attention elle-même ne peut plus se fixer sur les vérités spéculatives, dont notre âme a besoin pour se nourrir.

Nous sommes, à cet égard, si fragiles qu'un insecte qui nous pique, une mouche qui bourdonne à nos oreilles, nous fait perdre de vue les vérités les plus solides. Que faire donc? « Tuer tous les insectes et chasser toutes les mouches? » Cela dépasse notre pouvoir. Mais ce qui ne le dépasse pas, c'est de fuir et de nous abstraire du sensible. Aussi les conseils de Jésus-Christ qui nous prescrivent la retraite, la privation des biens sensibles, la mortification des sens et des passions, sont-ils les plus justes qui se puissent concevoir pour nous unir à Dieu par la connaissance de la vérité. Et ainsi la morale de l'Évangile est nécessaire à la perfection de l'esprit tout autant qu'à la conversion du cœur. (7e Entretien.)

Cependant Jésus-Christ n'est pas venu pour faire de nous des philosophes ou nous apprendre à raisonner juste, mais pour nous donner les règles du bien vivre et les forces dont nous avons besoin pour les mettre en pratique. Les conseils de l'Évangile (il faut renoncer à ses propres volontés, il faut porter sa croix tous les jours, il faut pleurer, jeûner, souffrir), pour aussi contraires à la nature qu'ils paraissent, sont les seuls remèdes qui conviennent à notre état actuel. L'usage des biens sensibles, en effet, par les traces qu'il imprime dans le cerveau, nous enchaîne au plaisir : tel se pas-

sionne pour la chasse, tel pour les cartes, etc. Y a-t-il donc un autre remède à cette seconde concupiscence, que la privation?

— Mais la morale de l'Évangile, qui nous demande de renoncer à tous les plaisirs, n'est-elle pas au-dessus de la nature humaine? Elle ressemble, dit Eraste, à la politique de Platon qui est très belle en théorie mais qui a ce défaut essentiel de n'être pas faite pour des hommes. — Non, répond Théodore, la morale de l'Évangile n'est pas impraticable. Elle porte, au contraire, avec elle son efficacité, car Jésus-Christ communique à ceux qui le veulent la force d'accomplir les préceptes qu'il a donnés. (8e Entretien.)

Cette force, c'est la grâce. Notre esprit est comparable à une balance : il ne peut être en équilibre parfait que si les poids qui le sollicitent sont égaux pour le ciel et pour la terre, ou plutôt s'il n'y a plus aucun poids. Il serait vraiment libre, alors, et n'obéirait qu'à la lumière de la raison. État idéal qui était celui d'Adam, le premier homme, avant la chute. Mais présentement un des bassins de la balance est extrêmement chargé, car il supporte le poids de la concupiscence ou attrait dominant du plaisir. Nous pouvons, il est vrai, diminuer ce poids par la mortification des sens et des passions, mais nous ne pouvons le rendre nul. Il faut un contrepoids pour redresser la balance : c'est la *délectation prévenante* de la grâce [1]. La grâce de Jésus-Christ est toujours efficace, quoiqu'elle ne convertisse pas entièrement le cœur. Elle est toujours efficace en ce sens qu'elle pèse par elle-même, et excite la volonté vers Dieu, mais elle n'entraîne pas toujours

1. Malebranche distingue deux sortes de grâce actuelle : la grâce du Rédempteur, grâce de sentiment ou délectation prévenante qui fait contrepoids à la concupiscence, c'est celle qui est distribuée par Jésus-Christ; et la grâce du Créateur, ou lumière qui éclaire notre volonté dans la recherche du bien. Cette dernière grâce, à l'origine, n'était que la nature; depuis le péché, elle ne nous est accordée qu'à cause des mérites de Jésus-Christ. (*Traité de la Nature et de la Grâce.* Second Discours, 2e partie, XXX — *Méditations chrétiennes,* XIII et 1re *lettre touchant celles de M. Arnauld* 8-14.) Quant à la grâce de joie dont Malebranche parle dans le 9e Entretien, elle n'est autre que la grâce habituelle ou amour de Dieu dans les justes. (*Traité de la Nature et de la Grâce.* Second Discours, 2e partie, XXXV.)

l'adhésion de la volonté qui peut rester attachée aux biens sensibles. Se priver des plaisirs afin de laisser toute son efficacité à la grâce : telle est la voie la plus simple et la plus courte pour le pécheur en quête de conversion, car Dieu garde inviolablement les lois qu'il s'est prescrites dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature. Ne pas renoncer, ce serait s'attendre à des grâces extraordinaires, qui sont des miracles dans l'ordre surnaturel.

Quant aux justes, ils ont, pour résister aux morsures de la concupiscence, les grâces de *lumière*, car leur esprit voit clairement que Dieu est leur souverain bien, et aussi des grâces de *joie* qu'ils goûtent dans l'amour habituel de Dieu et qui entretiennent cet amour. Si cette joie vient à faiblir dans la tentation, la lumière ne saurait leur manquer, car aimant Dieu sur toutes choses, ils ne peuvent le perdre sans vouloir le conserver, mais ils ne peuvent vouloir le conserver sans penser aux moyens qui concourent à le retenir, à la prière en particulier. Ils ont en effet la prière. Et comme les justes sont les membres de Jésus-Christ, « c'est, pour ainsi dire, Jésus-Christ qui prie en eux, et Dieu ne peut rien refuser à son Fils ». Ainsi donc, le secours de Jésus-Christ est toujours nécessaire à qui veut accomplir les préceptes de l'Évangile. (9e Entretien.)

Le résultat des enseignements de Théodore ne se fait pas attendre. Aristarque, le bel esprit, non seulement se rend définitivement à toutes les idées du Maître, mais achève lui-même la conversion d'un ami à qui il rapportait tous les entretiens. Quant à Éraste, tirant avec la logique de la jeunesse les conséquences extrêmes des leçons qu'il a entendues, il renonce à la vie du monde et se réfugie dans un cloître.

Telle est la substance des dix Entretiens dont se composent les *Conversations chrétiennes*. Ils contiennent, on le voit, les thèmes essentiels du système de Malebranche, et en particulier ce principe fondamental autour duquel gravitent ses autres idées, savoir : que Dieu, intimement mêlé à tous les événements du

monde, Dieu, unique cause des mouvements des corps et des esprits, agit toujours selon des volontés générales qui sont les lois constantes auxquelles obéit l'ordre de la grâce, aussi bien que l'ordre de la nature; ces lois générales expliquent qu'il entre dans l'œuvre de la création des défauts que Dieu n'aurait pu empêcher que par des volontés particulières, indignes de l'Etre infini. Ainsi se trouve justifiée la Religion chrétienne et se trouvent résolues toutes les difficultés que l'on peut faire contre la Providence divine.

Ces grandes idées, exprimées dans un style simple et aisé, furent accueillies avec faveur. Les *Conversations chrétiennes* connurent le plus vif succès : l'on peut en juger par le nombre des éditions (trois la première année), qui se succédèrent du vivant de l'auteur. Les lecteurs trouvaient que le dialogue était bien entendu, les caractères finement tracés, comme l'écrit Fontenelle. Mme de Sévigné, railleuse pourtant à l'égard du « bon Père » et de son parti pris de justifier tous les désordres de l'univers (Lettre du 4 août 1680), avoue qu'elle faisait ses délices de la lecture de ce petit traité. « Ce n'est point le livre de la *Recherche de la vérité* que je lis; bon Dieu ! je ne l'entendrais pas; ce sont de petites *Conversations* qui en sont tirées et qui sont très bien expliquées [1]. » Nous voyons Arnauld lui-même se laisser prendre au charme : « Si j'avais ici un petit *Eraste*, je l'interrogerais comme on a fait si ingénieusement dans les *Conversations chrétiennes* [2] », écrit-il dans l'ouvrage qui ouvre sa polémique contre Malebranche.

Ainsi il est permis de penser que les *Conversations* contribuèrent, pour une large part, à la diffusion de la nouvelle doctrine. Malebranche n'avait songé, en les écrivant, qu'à défendre et à propager la religion : or voilà que, par un retour qu'il n'avait pas prévu, son traité d'apologétique chrétienne profitait surtout à sa philosophie.

---

1. Lettre du 7 juillet 1680. Citée par SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, livre VI, chapitre v (Hachette 1888, t. V, p. 372).

2. ARNAULD, *Des vraies et des fausses idées* (Cologne, Schouten, 1683, in-12, chap. V. p. 43).

AVERTISSEMENT[1]

Comme il est bon de convaincre toutes sortes de personnes des vérités de la religion, je ne crois pas qu'on puisse trouver mauvais que dans ce petit ouvrage je parle aux philosophes modernes le langage qu'ils entendent et que j'y suive les principes qu'ils reçoivent. Saint Thomas s'est servi des sentiments d'Aristote, et saint Augustin de ceux de Platon, pour prouver, ou plutôt pour expliquer aux sectateurs de ces philosophes les vérités de la foi ; et, si je ne me trompe, il est permis à la Chine de tirer de Confucius, philosophe du pays, des preuves de la vérité de nos dogmes. La charité veut qu'on persuade en toutes les manières possibles les vérités qui conduisent à la possession des vrais biens. Mais pour persuader promptement les gens, il faut nécessairement leur parler, selon leurs idées, un langage qu'ils entendent bien et qu'ils écoutent volontiers. L'expérience apprend assez qu'il n'est pas possible de convaincre un cartésien par les principes d'Aristote, ni un péripatéticien par ceux de Descartes. Le plus court et le plus sûr moyen pour convertir qui que ce soit et lui faire goûter les vérités révélées, c'est de se servir des sentiments qu'il embrasse. Être péripatéticien ou platonicien, gassendiste ou cartésien, c'est là un défaut ; car ce n'est pas assez craindre l'erreur que de se rendre à l'autorité des hommes qui y sont sujets ; mais c'est un défaut que l'Eglise

1. Cet avertissement de Malebranche n'apparaît qu'avec l'édition de 1693.

souffre dans ses enfants, pourvu qu'ils reçoivent avec respect les vérités catholiques. Ce sont ces vérités essentielles au salut qu'il faut tâcher de répandre dans tous les esprits. On les a expliquées aux sectateurs de Platon et d'Aristote par les principes de ces philosophes ; et je veux essayer de les démontrer aux cartésiens, et même à ceux qui ne sont prévenus d'aucune opinion, en me servant des principes que ces philosophes reçoivent et des raisons qui ne dépendent, ce me semble, que du bon sens. Au reste, je soumets toutes mes pensées à l'autorité infaillible de l'Eglise, et je proteste devant Dieu que je suis prêt à souscrire à toutes ses décisions. C'est qu'il me paraît évident que l'infaillibilité est renfermée dans l'idée que j'ai d'une société divine dont Jésus-Christ est le chef, et que je ne puis pas comprendre qu'une telle société puisse devenir la maîtresse de l'erreur si son divin chef ne l'abandonne, ce que je sais certainement qu'il ne fera jamais : ce que je sais, dis-je, non seulement par l'autorité de ses promesses, mais encore par des preuves de raison qui me paraissent évidentes.

[SECOND] AVERTISSEMENT[1]

Après avoir lu plusieurs fois la Recherche de la vérité *et médité les réflexions chrétiennes qui sont répandues dans cet ouvrage, j'ai cru que j'avais de quoi justifier la vérité de la religion et de la morale par des raisons qui me paraissent assez claires. Peut-être que ceux qu'on appelle cartésiens en demeureront d'accord, car je ne suppose rien qui soit nécessaire pour la suite, dont on ne convienne, et cette manière de raisonner leur plaît. Comme il est bon de faire voir à toutes sortes de personnes que la religion chrétienne est parfaitement conforme à la raison, j'ai pensé que cet ouvrage*[2] *ne serait pas entièrement inutile, car les cartésiens ne sont peut-être pas si à négliger. Mais outre ces philosophes, j'espère qu'il se trouvera des personnes, qui n'étant point contentes des preuves qui se tirent de la philosophie des anciens, seront convaincues par celles qu'on apporte dans ce livre, pourvu qu'ils le lisent avec attention. C'est la seule chose qu'on leur demande : car c'est l'application qui produit la lumière et qui éclaire l'esprit. On verra dans la suite si l'on n'a point eu trop bonne opinion de cet essai.*

1. Cet avertissement ne se trouve que dans les éditions de Mons et de Bruxelles 1677.

2. L'édition de Bruxelles porte : « L'ouvrage que je donne présentement au public ».

TABLE DES ENTRETIENS

Pages.

ENTRETIEN I. — *Qu'il y a un Dieu, et qu'il n'y a que lui qui agisse véritablement en nous et qui puisse nous rendre heureux ou malheureux*..... 1

ENTRETIEN II. — *Objections et réponses*..... 31

ENTRETIEN III. — *De l'ordre de la nature dans la création de l'homme et des deux facultés de l'âme, l'entendement et la volonté*..... 63

ENTRETIEN IV. — *Du désordre de la nature causé par le péché originel*..... 97

ENTRETIEN V. — *De la réparation de la nature par Jésus-Christ*..... 123

ENTRETIEN VI. — *La vérité de la religion chrétienne prouvée par deux autres raisons dont la première est métaphysique et la seconde est dépendante des faits*..... 149

ENTRETIEN VII. — *Que la morale chrétienne est très utile à la perfection de l'esprit*..... 177

ENTRETIEN VIII. — *Que la morale chrétienne est absolument nécessaire pour la conversion du cœur*..... 197

ENTRETIEN IX. — *De la nécessité de la grâce de Jésus-Christ pour accomplir les préceptes de l'évangile*..... 223

ENTRETIEN X et dernier..... 247

Dans la *Recherche de la vérité*, imprimée à Paris en 1700, j'avais averti que de toutes les éditions que l'on avait faites de ces *Conversations chrétiennes*, en France et ailleurs, la plus exacte était celle de Rouen, en 1695. Mais je crois devoir dire maintenant que celle-ci, dont j'ai corrigé moi-même les feuilles de l'impression, lui est préférable en toutes manières [1].

1. Note ajoutée dans l'édition de 1702.

CONVERSATIONS CHRÉTIENNES

ENTRETIEN I

Qu'il y a un Dieu, et qu'il n'y a que lui qui agisse véritablement en nous et qui puisse nous rendre heureux ou malheureux.

ARISTARQUE. — Il faut que je vous déclare, mon cher Théodore, que je ne suis point content de nos conversations passées. Je vous ai entretenu de mes voyages, et de quelques aventures de mes dernières campagnes; vous les savez, ne m'en demandez pas davantage. Vous me dîtes hier une parole qui me pénétra de telle manière, que je suis insensible à toutes les choses qui, jusqu'ici, m'ont extrêmement agité : j'en reconnais le vide et le néant; je veux des biens solides et des vérités certaines.

THÉODORE. — Rendez grâces, Aristarque, à votre libérateur, à celui qui rompt vos liens et qui change votre cœur. J'ai parlé longtemps à vos oreilles; mais enfin celui qui me donnait des paroles vous en a fait comprendre le sens. Vous commencez à voir la vérité, et vous l'aimez. Vous souhaitez même de la voir plus clairement. Que vous l'aimerez alors bien plus ardemment [1].

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Vous souhaitez de la voir plus clairement afin de l'aimer plus ardemment. »

Ne pensez pas, je vous prie [1], que ce qui vous éclaire et qui fait naître en vous l'ardeur que vous sentez présentement, soit une parole dite en l'air; une parole qui ne frappe que le corps, ou cet homme extérieur et [2] sensible qui est incapable d'intelligence. Combien de fois vous ai-je dit ces mêmes vérités [3] sans que vous en ayez été convaincu? Je les disais alors à vos oreilles, mais la lumière de la vérité ne luisait pas dans votre esprit : ou plutôt, puisque cette lumière nous est toujours présente, elle luisait dans votre esprit, mais elle n'éclairait pas votre esprit. Étant hors de vous-même, vous écoutiez un homme qui ne parlait qu'au corps. Vous fermiez les yeux à la lumière de la vérité qui vous pénètre. Vous étiez dans les ténèbres puisque vous n'étiez point tourné vers celui qui seul est capable de les dissiper.

Apprenez donc, mon cher Aristarque, à rentrer dans vous-même, à être attentif à la Vérité intérieure qui préside à tous les esprits [4], à demander et à recevoir les réponses de notre Maître commun [5]. Car sans cela, je vous avertis que toutes mes paroles seront stériles et infructueuses, semblables à celles que je vous ai déjà dites, desquelles à peine vous avez quelque souvenir.

---

1. « Je vous prie » ajouté à partir de l'édition de 1695. Dans l'édition de 1702, Malebranche ajoute en note la citation suivante : « *Nolite putare quemquam hominum discere aliquid ab homine, admonere possumus per strepitum vocis nostrae ; si non sit intus qui doceat inanis fit strepitus noster.* » *Aug. in Joa.*

2. « extérieur et » ajouté à partir de l'édition de 1695.

3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « ces mêmes choses ».

4. « qui préside à tous les esprits » ajouté dans l'édition de 1702 avec la citation qui suit : « *Ubique, Veritas, praesides omnibus consulentibus, simulque respondes omnibus etiam diversa consulentibus ; liquide tu respondes, sed non liquide omnes audiunt.* » (*Aug. Conf. Liv.* 10 *ch.* 26. Voyez la *Préface des Entretiens sur la Métaphysique imprimés en* 1696. (N. de Malebranche).

5. Ce maître commun, c'est Dieu, ou plus exactement le Verbe de Dieu, Sagesse éternelle, Raison universelle à laquelle nos esprits sont essentiellement unis. Mais celui-là seul perçoit les réponses de ce maître intérieur, qui arrive à réaliser en lui-même le silence des sens, de l'imagination et des passions. V. *Méditations chrétiennes*, en particulier la II[e] et la III[e].

ARISTARQUE. — Je veux bien faire tous mes efforts pour vous suivre, mais j'appréhende que je ne le puisse pas, car j'ai même de la peine à bien comprendre ce que vous me dites actuellement [1].

THÉODORE. — Dans la passion présente qui vous anime, vous ne manquerez pas d'être attentif à tout ce que je vous dirai, mais vous ne le comprendrez pas toujours. Il est difficile que votre attention puisse être assez pure et assez forte, et votre intention assez désintéressée, pour être toujours récompensé de la vue claire et distincte de la vérité.

L'attention de l'esprit est la prière naturelle que nous faisons à la Vérité intérieure, afin qu'elle se découvre à nous [2]. Mais cette souveraine Vérité ne répond pas toujours à nos désirs, parce que nous ne savons pas trop bien comment il la faut prier.

Nous l'interrogeons souvent sans savoir ce que nous lui demandons; comme lorsque nous voulons résoudre des questions, dont nous ne connaissons pas les termes.

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « à bien comprendre les choses que vous venez de me dire. »

2. Même définition dans le *Traité de Morale*, première Partie, ch. V. 4 : « L'attention de l'esprit est donc une prière naturelle, par laquelle nous obtenons que la Raison nous éclaire. » *Idem dans le Traité de la Nature et de la Grâce*, Second Discours, 2e Partie, XXXVII. — L'union essentielle de notre intelligence avec la Raison souveraine obéit à des lois constantes, dont l'effet est provoqué par l'attention qui est ainsi la cause *occasionnelle* de la communication des idées à l'esprit. « Dieu, par une loi générale qu'il suit constamment et dont il a prévu toutes les suites, a attaché la présence des idées à l'attention de l'esprit : car lorsqu'on est le maître de son attention, et qu'on en fait usage, la lumière ne manque pas de se répandre en nous à proportion de notre travail. » (*Traité de Morale*, première Partie, ch. V. 2. — Cf. *Entretiens sur la métaphysique*, XII, 10.) — En conséquence de ces lois générales de l'union de l'esprit avec la Raison, l'attention obtient donc toujours son effet, pourvu qu'elle soit suffisante et que notre curiosité porte sur des objets que nous pouvons comprendre. C'est ce que dit le Verbe dans les *Méditations chrétiennes*, III, 10 : « Tes souhaits suffisent donc pour m'obliger à te répondre. Il est vrai que je veux être prié, avant que de répandre mes grâces. Mais ton désir est une prière naturelle, que mon esprit forme en toi. C'est l'amour actuel de la vérité qui prie, et qui obtient la vue de la vérité. Car je fais du bien à ceux qui m'aiment... Leur prière est donc toujours exaucée, pourvu qu'elle soit faite avec attention et persévérance; pourvu qu'ils me demandent ce qu'ils sont en état de recevoir de moi; ou enfin, pourvu qu'ils me demandent ce que je possède en qualité de sagesse et de vérité éternelle. »

Nous l'interrogeons, et nous lui tournons le dos, sans vouloir attendre ses réponses; comme lorsque l'inquiétude nous prend, et que notre imagination s'irrite de ce que nous pensons à des choses qui n'ont point de rapport au bien du corps.

Nous l'interrogeons et nous faisons effort pour la corrompre, lorsque nos passions nous agitent, et que nous voulons que ses réponses s'accordent avec les sentiments que ces mêmes passions nous inspirent [1].

Enfin nous l'interrogeons, nous écoutons ses réponses et nous ne les comprenons pas, lorsque nos préjugés nous préoccupent, que notre esprit est rempli de fausses idées, et que notre imagination est toute salie d'une infinité de traces obscures et confuses, qui nous représentent sans cesse toutes choses par rapport à nous. Alors Dieu parle et le corps aussi, la raison et l'imagination, l'esprit et les sens. Il se fait un bruit confus, et l'on n'entend rien; les ténèbres se mêlent avec la lumière, et l'on ne voit rien. Car on ne peut pas toujours discerner ce que Dieu nous dit immédiatement et par lui-même, pour nous unir à la Vérité, d'avec ce qu'il nous dit par notre corps, pour nous unir aux objets sensibles [2].

---

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « s'accordent avec nos sentiments. »

2. Malebranche explique et développe cette pensée dans les *Entretiens sur la métaphysique*, IV, 20 : « L'homme est composé de deux substances, esprit et corps. Ainsi il a deux sortes de biens tout différents à distinguer et à rechercher, ceux de l'esprit et ceux du corps. Dieu lui a aussi donné deux moyens très sûrs pour discerner ces différents biens : la Raison pour le bien de l'esprit, les sens pour le bien du corps; l'évidence et la lumière pour les vrais biens, l'instinct confus pour les faux biens... Or, il était à propos que l'esprit sentît comme dans les corps les qualités qu'ils n'ont pas, afin qu'il voulût bien, non les aimer ou les craindre, mais s'y unir ou s'en séparer selon les besoins pressants de la machine, dont les ressorts délicats demandent un gardien vigilant et prompt. Il fallait que l'esprit reçût une espèce de récompense du service qu'il rend à un corps que Dieu lui ordonne de conserver, afin de l'intéresser dans sa conservation. Cela est cause maintenant de nos erreurs et de nos préjugés. Cela est cause que, non contents de nous unir à certains corps, et de nous séparer des autres, nous sommes assez stupides pour les aimer ou les craindre. En un mot, cela est

Les différentes occupations de votre vie ont rempli votre esprit d'un grand nombre de préjugés, surtout la lecture de certains auteurs et le commerce que vous avez eu avec ceux qui les admirent. Car je le sais, Aristarque[1], vous avez beaucoup étudié les livres de certains savants, qui font gloire de douter de toutes choses, et qui cependant parlent décisivement des plus obscures. Et j'appréhende fort qu'à leur exemple, vous ne prétendiez dans la suite que je vous prouve des notions communes, et que je reçoive pour principes, des sentiments qui sont entièrement inconnus à la plupart des hommes.

Il est encore assez difficile que les voyages que vous avez faits ne vous aient trop répandu au dehors, et ne vous aient rendu l'esprit trop dissipé, et trop cavalier, pour écouter avec attention des choses dont vous n'avez point ouï parler parmi des voyageurs, ni parmi des gens de guerre.

Vous ne croyez pas présentement que vos études et vos voyages vous aient corrompu l'esprit, et vous aient préoccupé de beaucoup de sentiments peu raisonnables. Vous avez vos raisons pour ne le pas croire, et je ne veux point encore vous en convaincre. Mais afin que dans la suite de nos conversations, nous ayons quelque personne qui puisse en quelque manière

---

cause de la corruption de notre cœur, dont tous les mouvements doivent tendre vers Dieu, et de l'aveuglement de notre esprit, dont tous les jugements ne se doivent arrêter qu'à la lumière. Mais prenons-y garde, et nous verrons que c'est parce que nous ne faisons pas de ces deux moyens dont je viens de parler, l'usage pour lequel Dieu nous les a donnés, et qu'au lieu de consulter la Raison pour découvrir la vérité, au lieu de ne nous rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires, nous nous rendons à un instinct confus et trompeur qui ne parle juste que pour le bien du corps. »

Cette distinction des biens de l'esprit et des biens du corps, et des deux moyens que nous avons pour les discerner, se retrouve dans la *Recherche de la vérité*, l. I, ch. v, 1, dans le 2e Entretien, *infra*, p. 34 et dans les *Méditations chrétiennes*, XIV, 5 et 6.

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Les différentes occupations de votre vie ont rempli votre esprit d'un grand nombre de préjugés qui lui ont imprimé un certain caractère qu'on estime fort dans le monde, mais qui est cependant comme le sceau de ses préjugés. Vous avez beaucoup étudié... »

accorder les petits différends, qui pourront naître de la variété de nos idées, prenons pour troisième un jeune homme que le commerce du monde n'ait point gâté, afin que la nature ou plutôt la raison toute seule parle en lui, et que nous puissions reconnaître lequel de nous deux est préoccupé. Il me semble qu'Eraste qui nous écoutait ces jours passés, serait fort propre à ce dessein. Je remarquais par l'air de son visage, qu'il rentrait souvent en lui-même pour confronter nos sentiments avec ceux de sa conscience ; et assurément il approuvait[1] toujours les opinions qui étaient les plus raisonnables, quoiqu'il demeurât comme interdit et comme surpris sans rien juger, lorsqu'il vous entendait dire certaines choses que vous avez lues dans les livres.

ARISTARQUE. — Vous lui faites bien de l'honneur à mes dépens, mais je n'y trouve rien à redire. Ce jeune homme est si aimable, qu'outre les liens de la parenté, j'ai toutes les raisons du monde de me réjouir de l'estime que vous faites de son esprit. Je consens à tout; mais le voici qui entre fort à propos.

ERASTE. — Vous plaît-il, messieurs, me faire la même grâce que vous me fîtes ces jours passés? Voulez-vous bien me souffrir ici?

ARISTARQUE. — Très volontiers, Eraste. Nous pensions même à vous envoyer quérir.

Je viens, Théodore, de vous dire ma résolution et vous l'approuvez. Philosophons, je vous prie, mais philosophons d'une manière chrétienne et solide. Instruisez-moi des vérités essentielles, et qui sont les plus capables de nous rendre heureux.

Comment prouveriez-vous qu'il y a un Dieu? car je crois que c'est par là que nous devons commencer.

THÉODORE. — L'existence de Dieu se peut prouver en mille manières, car il n'y a aucune chose qui ne puisse servir à la démontrer; et je m'étonne qu'un

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « et qu'il approuvait toujours ceux qui étaient les plus raisonnables ».

homme comme vous, si savant dans la lecture des anciens, et si habile en toutes manières, semble n'en être pas convaincu.

ARISTARQUE. — J'en suis convaincu par la foi, mais je vous avoue que je n'en suis pas pleinement convaincu par la raison.

THÉODORE. — Si vous dites les choses comme vous les pensez, vous n'êtes peut-être [1] convaincu ni par la raison, ni par la foi. Car ne voyez-vous pas que la certitude de la foi vient de l'autorité d'un Dieu qui parle, et qui ne peut jamais tromper. Si donc vous n'êtes pas convaincu par la raison qu'il y a un Dieu, comment serez-vous convaincu qu'il a parlé? Pouvez-vous savoir qu'il a parlé, sans savoir qu'il est? et pouvez-vous savoir que les choses qu'il a révélées sont vraies, sans savoir qu'il est infaillible et qu'il ne nous trompe jamais?

ARISTARQUE. — Je n'examine pas si fort les choses; et la raison pour laquelle je le crois, c'est parce que je le veux croire et qu'on me l'a dit ainsi toute ma vie. Mais voyons vos preuves.

THÉODORE. — Votre foi me paraît bien humaine, et vos réponses sont bien cavalières [2]. Je voulais vous apporter les preuves de l'existence de Dieu les plus simples et les plus naturelles *(a)*; mais je reconnais

1. « peut-être » ajouté dans l'édition de 1702.

2. Avant 1702 : « Votre foi est bien humaine, et vos réponses bien cavalières. »

(a) V. *Les Entretiens sur la métaph.*, II, 5. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.) Malebranche renvoie à l'argument métaphysique tel qu'il le présente dans les *Entretiens* à l'endroit indiqué : « Dieu ou l'infini n'est pas visible par une idée qui le représente. L'infini est à lui-même son idée. Il n'a point d'archétype... L'infini ne se peut voir qu'en lui-même, car rien de fini ne peut représenter l'infini. Si on pense à Dieu, il faut qu'il soit. » Cf. *Ibid.*, VII I, 1:: « Il suffit de penser à Dieu pour savoir qu'il est. » — *Recherche de la vérité*, l. IV, ch. XI, 2 : « Si l'on pense à l'infini, il faut qu'il soit. » — et l'*Entretien avec un philosophe Chinois* : « Je pense à l'infini, j'aperçois immédiatement et directement l'infini. Donc il est. » Cette preuve intuitive est, pour Malebranche, supérieure à toute autre. « Toutes les preuves ordinaires de l'existence et des perfections de Dieu, tirées de l'existence et des perfections de ses créatures, ont, ce me semble, ce défaut, qu'elles ne convainquent pas

par la disposition de votre esprit, qu'elles ne seraient pas à votre égard des plus convaincantes. Il vous faut des preuves sensibles.

Voici bien des objets qui nous environnent; duquel voulez-vous que je me serve pour vous prouver qu'il y a un Dieu? De ce feu qui nous réjouit? de cette lumière qui nous éclaire? de la nature des paroles par le moyen desquelles nous nous entretenons? Car comme je viens de vous dire, il n'y a aucune créature qui ne puisse servir à faire connaître le Créateur, pourvu qu'on la considère avec toute l'attention dont on est capable et qu'on ne forme point de jugements précipités [1].

Dieu agit sans cesse dans tous ses ouvrages, et par tous ses ouvrages. C'est lui qui nous éclaire par cette lumière qui nous environne; c'est lui qui nous réjouit par ce feu qui nous échauffe; et c'est lui qui nous entretient, lorsque nous pensons nous entretenir les uns les autres. Dieu ne produit et ne conserve aucune créature, qui ne puisse le faire connaître à ceux qui font bon usage de leur raison. Je vais vous le faire voir. Cependant, Eraste, prenez garde que l'un de nous deux ne vous préoccupe.

Répondez-moi, Aristarque, qu'est-ce que le feu fait en vous?

ARISTARQUE. — Il m'échauffe et me réjouit [2].

THÉODORE. — Le feu cause donc en vous du plaisir?

ARISTARQUE. — Je l'avoue.

THÉODORE. — Ce qui cause en nous quelque plaisir

---

l'esprit par simple vue. » *Recherche*, VI, 2e Partie, ch. VI. Logiquement, Malebranche devrait même s'en tenir à cette preuve par l'idée de Dieu et s'interdire le recours aux preuves sensibles, car sa doctrine repose sur la prétention d'expliquer la connaissance des corps par leurs seules idées, sans faire appel à l'existence de ces mêmes corps, existence qui, au reste, ne nous est révélée que par le sentiment. (V. BRIDET, *La théorie de la connaissance dans la philosophie de Malebranche*, ch. V, *L'Infini*.)

1. « et qu'on ne forme point de jugements précipités », ajouté dans l'édition de 1702.

2. « et me réjouit », ajouté dans l'édition de 1702.

nous rend en quelque manière heureux : car le plaisir actuel rend actuellement heureux [1].

ARISTARQUE. — Il est vrai.

THÉODORE. — Ce qui nous rend en quelque manière heureux, est en quelque manière notre bien; cela est en quelque manière au-dessus de nous, cela mérite en quelque manière de l'amour et une espèce de respect ou d'attention [2].

Qu'en pensez-vous, Eraste? Le feu est-il en quelque manière au-dessus de vous? Le feu peut-il agir en vous? peut-il causer en vous du plaisir qu'il n'a pas, qu'il ne sent pas, qu'il ne connaît pas; et le causer en vous, c'est-à-dire dans un esprit, dans un être infiniment au-dessus de lui?

ERASTE. — Je ne le pense pas.

THÉODORE. — Voyez donc, Aristarque, ce que vous avez à répondre.

ARISTARQUE. — Vous concluez trop vite, et je vois où vous allez. Je distingue : le feu cause la chaleur, mais il ne cause pas le plaisir. Le plaisir est un sentiment agréable que l'âme cause en elle-même [3]. Lorsque son corps est bien disposé, elle s'en réjouit, e

1. Cette affirmation que le plaisir nous rend actuellement heureux souleva les protestations d'Arnauld dans ses *Réflexions philosophiques et théologiques* (ch. XXI-XXIV). Bayle, rendant compte de l'ouvrage d'Arnauld dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (août 1685), prend parti pour Malebranche. Arnauld se fâche et lui envoie un *Avis*. Bayle insère l'*Avis*, mais peu après publie une longue *Dissertation*, dans laquelle il déclare de nouveau partager le sentiment de Malebranche (*Nouvelles*, décembre 1685). Arnauld le réfute dans sa *Dissertation sur le prétendu bonheur des plaisirs des sens* (Cologne, 1687). Malebranche s'était tenu en dehors du débat. Mais en 1690, Pierre Sylvain Régis dans son *Système de Philosophie* (Paris, 4 vol. in-4°, t. I, p. 245), ayant rouvert la discussion, Malebranche défendit son opinion dans la *Réponse à M. Régis*. Nouvelles protestations d'Arnauld qui publie quatre *Lettres au R. P. Malebranche* dans le *Journal des Savants*. Malebranche répondit aux deux premières dans le même journal. L'importante *Réponse à la troisième lettre de M. Arnauld*, datée du 19 mars 1699, ne parut qu'en 1704. Elle forme la première moitié du 4e vol. du *Recueil de toutes les réponses du P. Malebranche à M. Arnauld*. (Paris, Michel David, 1709, 4 vol. in-12.)

2. « ou d'attention », ajouté dans l'édition de 1702.

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Le plaisir est un sentiment de l'âme, que l'âme cause en elle-même. »

sa joie est son plaisir. Mais le feu cause cette chaleur que nous sentons; car comme il la contient en lui-même, il peut la répandre au dehors.

THÉODORE. — Concevez-vous bien, Eraste, ce que nous dit Aristarque? Est-ce votre âme qui cause en elle son plaisir, et le cause-t-elle lorsqu'elle connaît que son corps est bien disposé? Savez-vous bien quels sont les changements qui arrivent présentement à votre corps? Le plaisir que vous avez à vous chauffer attend-il à naître en vous, que vous ayez reconnu ce qui se passe dans vos mains? attend-il aussi les ordres de votre âme, et sentez-vous que cela dépende de vous, comme l'effet dépend de sa cause? Comprenez-vous bien aussi que le feu contient effectivement cette chaleur que vous sentez : cette chaleur que vous ne sentez que lorsque vos mains sont hors du feu? car lorsque vos mains sont dans le feu, qui, selon le sentiment d'Aristarque, contient la chaleur, vous ne la sentez point, mais une douleur très grande qui apparemment n'est pas dans le feu [1].

Lorsque vous rentrez en vous-même pour consulter votre raison, concevez-vous bien clairement que la matière soit capable de quelques modifications différentes des mouvements et des figures? Croyez-vous que c'est par la chaleur que le feu sépare les parties du bois, lorsqu'il les brûle? Que c'est par la chaleur qu'il agite les parties de l'eau, lorsqu'il la fait bouillir? Que c'est par la chaleur qu'il rend fluides les métaux, lorsqu'il les fond? Qu'il fait sortir l'eau de la boue lorsqu'il la sèche; qu'il pousse avec violence les boulets de canon, et qu'il renverse par les mines les murailles des villes et les tours les plus élevées? Enfin avez-vous jamais reconnu dans le feu quelque effet qui prouve qu'il a de la chaleur?

ERASTE. — Il est vrai que je ne comprends pas que

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « qui n'est peut-être pas dans le feu. »

cette chaleur que je sens, soit capable de produire aucun des effets que vous venez de dire; et je ne vois pas même qu'il y ait de rapport entre cette chaleur et aucune des choses que fait le feu. J'ai assez reconnu par les effets, que le feu a du mouvement; mais je n'ai point encore reconnu qu'il eût ni chaleur ni douleur, ni rien de ce que je sens en sa présence [1].

THÉODORE. — Vous penserez, Aristarque, à ce qu'Eraste vient de dire; mais écoutez cependant les réponses qu'il me va faire.

Si j'appuyais cette épine sur votre main, qu'y ferais-je, Eraste?

ERASTE. — Comme elle est pointue, je m'imagine que vous y feriez un trou!

THÉODORE. — Qu'y ferais-je encore?

ERASTE. — Si je ne dois dire que ce que je sais, vous n'y feriez rien davantage.

THÉODORE. — Mais que sentiriez-vous?

ERASTE. — Peut-être que je sentirais quelque douleur.

THÉODORE. — Ce *peut-être* est bien judicieux. Mais si je passais cette plume sur vos lèvres, qu'y ferais-je?

ERASTE. — Vous en ébranleriez les fibres.

THÉODORE. — Qu'y ferais-je encore?

ERASTE. — Rien davantage assurément [2].

THÉODORE. — Mais que sentiriez-vous?

ERASTE. — Je n'en sais rien. Faites-en l'expérience [3]. Je sens une espèce de plaisir ambigu qui inquiète beaucoup [4], et qu'on peut appeler chatouillement.

THÉODORE. — Que pensez-vous, Aristarque, des réponses d'Eraste? Sont-elles justes? En peut-on tirer directement quelque fausse conséquence? Il ne dit

1. « ni rien de ce que je sens en sa présence », ajouté dans l'édition de 1702.

2. « Assurément », ajouté dans l'édition de 1702.

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ERASTE. Je n'en sais rien. — THÉODORE. Faites-en l'expérience... — ERASTE. Je sens, etc. »

4. « ambigu, beaucoup », ajoutés dans l'édition de 1702.

que ce qu'il conçoit clairement [1], que ce qu'il entend de son Maître intérieur. Il le consulte fidèlement. Voyez comment il s'applique.

Continuons, Eraste. Qu'est-ce que le feu produit dans votre main?

ERASTE. — Attendez, Monsieur... J'ai vu mettre beaucoup de bois dans la cheminée. Ce bois n'y est plus : il en est donc sorti.

ARISTARQUE. — Il est brûlé, il est anéanti.

ERASTE. — Bon ! anéanti... Je ne l'ai pas vu sortir. Il faut donc qu'il en soit sorti en des parties invisibles. Il n'a pu en sortir sans qu'il ait changé de place, c'est-à-dire sans mouvement. Le bois se divise donc sans cesse, et ses parties se meuvent de la cheminée vers mes mains. Ces parties sont des corps, elles heurtent contre mes mains. M'y voici, Théodore : le feu ébranle assurément les fibres de mes mains.

THÉODORE. — Est-ce là tout, Eraste?

ERASTE. — C'est tout ce que je connais. Je n'assure que ce que je conçois clairement [2]. Ai-je tort?

THÉODORE. — Mais quoi, ne sentez-vous rien?

ERASTE. — Je sens de la chaleur.

THÉODORE. — Approchez-vous du feu... encore, encore quelque peu; que sentez-vous?

ERASTE. — De la douleur.

THÉODORE. — C'est assez. D'où vient cette chaleur qui vous plaît, et cette douleur qui vous cuit : cette chaleur qui vous rend plus content et plus heureux; cette douleur qui vous inquiète et qui vous rend en quelque façon malheureux?

ERASTE. — Je ne le sais pas.

THÉODORE. — Croyez-vous que le feu soit au-dessus de vous, et qu'il vous rende heureux ou malheureux?

---

1. « Ce qu'il conçoit clairement », ajouté dans l'édition de 1702. Dans les éditions antérieures : « Il ne dit que ce qu'il entend de ce Maître intérieur qu'il consulte fidèlement. »

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Je n'assure que ce que je vois.

ERASTE. — Non certainement, je ne le crois point [1]. Je ne crois ici que ce que je conçois [2]. Je vois bien [3] que le feu peut remuer diversement les fibres de ma main; car les corps en mouvement peuvent, ce me semble, remuer ceux qu'ils rencontrent, mais ils ne peuvent communiquer des sentiments qu'ils n'ont pas. Est-ce qu'une épine verse la douleur par le petit trou qu'elle fait dans la chair? Est-ce qu'une plume répand le chatouillement sur les lèvres, lorsqu'elle y passe? Non, Théodore, je ne crois pas que de tous les corps qui m'environnent, il y en ait aucun qui puisse me rendre plus heureux ou plus malheureux.

THÉODORE. — Courage, Eraste, je vois bien que vous n'adorerez pas le feu ni même le soleil. Vous êtes déjà plus sage que ces fameux Chaldéens, que ces illustres Brahmanes, et que nos anciens Druides qui adoraient le soleil.

ERASTE. — Quoi ! Il y a eu des hommes assez fous pour regarder le feu et le soleil comme des Divinités?

THÉODORE. — Oui, Eraste. Non quelques hommes ou quelques nations, mais presque toutes les nations, et les plus renommées, comme les Grecs, les Perses, les Romains, et plusieurs autres. Vous le demanderez à Aristarque : il a lu les bons livres. Il vous entretiendra pendant plusieurs jours des différentes manières dont différents peuples ont adoré le feu et le soleil.

ERASTE. — Je ne me soucie pas beaucoup de savoir les folies des autres. Continuez, s'il vous plaît, de m'interroger.

THÉODORE. — Je suis à vous, Eraste. Mais vous, Aristarque, avez-vous comparé vos réponses avec celles d'Eraste? Avez-vous remarqué comment il s'applique? Il consulte le Maître qui l'enseigne dans le plus secret de sa raison. Il ne répond qu'après lui; il n'assure

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Je ne le crois pas.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « que ce que je vois.
3. « bien », ajouté dans l'édition de 1702.

que ce qu'il voit : et c'est pour cela que je vous défie de tirer directement aucune fausse conséquence de ses réponses [1]. Mais si vous y prenez garde, celles que vous m'avez faites auparavant sur les mêmes demandes peuvent justifier en quelque manière, la religion de ceux qui mettent le feu ou le soleil entre les Divinités. Car si le feu ou le soleil peut vous récompenser et vous punir, vous rendre heureux ou malheureux par le plaisir ou la douleur, il faut qu'il soit au-dessus de vous, il faut qu'il ait puissance sur vous; et vous devez lui être soumis, parce que c'est une loi inviolable que les choses inférieures soient soumises aux supérieures. Je ne vous en dis pas davantage; je vous assure seulement que les païens n'ont jamais raisonné comme Eraste, et qu'apparemment ils ont raisonné comme vous, puisqu'on voit, par leur religion, qu'ils ont tiré les mêmes conséquences que je viens de tirer de vos réponses.

Voyez-vous, Aristarque, quand c'est Dieu qui parle, quand c'est la Vérité intérieure qui répond, il n'y a point de créature qui ne conduise au Créateur. Vous comprendrez bien ceci dans la suite. Mais quand nous jugeons cavalièrement de toutes choses, sans consulter d'autre maître que notre imagination et nos sens [2], ou ce qui reste dans notre mémoire de la lecture des livres que certains faux savants ont composés, il nous est impossible de nous approcher de Dieu.

ARISTARQUE. — Je ne puis vous exprimer la joie que je ressens dans cette nouvelle manière de philosopher. Je me réjouis de voir que les enfants et les ignorants sont les plus capables de la véritable sagesse, et je suis ravi d'apprendre d'Eraste des vérités aux-

1. Cf. *Entretiens sur la métaphysique*, V, 9. « Si nous faisions toujours cet honneur à la Raison, de la laisser prononcer en nous ses arrêts, elle nous rendrait infaillibles; mais au lieu d'attendre ses réponses et de suivre pas à pas sa lumière, nous la devançons et nous nous égarons. »

2. « et nos sens », ajouté dans l'édition de 1702.

quelles je n'avais jamais pensé. Ses réponses m'instruisent beaucoup plus que les grands raisonnements de nos Philosophes; et il me semble que chacune de ses paroles, lorsque j'y suis fort attentif[1], répand dans mon esprit une lumière pure, qui n'éblouit point par son éclat, et qui dissipe cependant toutes mes ténèbres.

THÉODORE. — Je continue donc, Aristarque, d'interroger Eraste, puisque vous êtes si content de l'entendre.

Écoutez, mon cher Eraste, vous venez de dire que le feu pouvait remuer diversement les parties de votre main, parce que les corps peuvent agir sur les corps. Vous pensez donc que les corps ont la force de remuer ceux qu'ils rencontrent.

ERASTE. — Mes yeux me le disent, mais mon esprit ne me le dit pas encore, car je n'ai pas examiné cette question.

THÉODORE. — Hé bien, répondez-moi. Un corps a-t-il la force de se remuer lui-même?

ERASTE. — Je ne le crois pas.

THÉODORE. — La force qui meut les corps, n'est donc point dans ces mêmes corps[2] ?

ERASTE. — Je ne sais.

THÉODORE. — Prenez garde, Eraste : je ne parle pas[3] du *mouvement*. Le transport local d'un corps, ou le mouvement d'un corps, est une manière d'être de ce corps par rapport à ceux qui l'environnent : je n'en parle pas, mais de la *force* qui le cause. Je vous demande si cette force est quelque chose de corporel, et s'il est en puissance des corps de la communiquer.

ERASTE. — Je ne le pense pas : car si c'était quelque chose de corporel, elle ne pourrait pas se remuer elle-même. Cela me paraît évident. Non, Théodore, je ne

1. « lorsque j'y suis fort attentif », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « La force qui meut les corps, est donc distinguée de ces mêmes corps? »
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Prenez garde, Eraste que je ne parle pas... »

crois pas que les corps communiquent à ceux qu'ils rencontrent une force *(a)* qu'ils n'ont pas eux-mêmes [1]. Il faut qu'une intelligence s'en mêle, et une même intelligence; et de plus que ses volontés soient constantes, puisque les mouvements se communiquent toujours de la même manière. Je crois que le Créateur a établi certaines lois générales, selon lesquelles il règle l'épanchement de la force qui meut les corps [2].

ARISTARQUE. — Je pense qu'Eraste va trop vite, et qu'il se perd. Car il me semble que les choses qui se font toujours de la même manière se font [3] par une action aveugle, *coeco impetu naturae*.

(a) Voyez le 3e ch. de la 2e part. du 6e Livre de la *Recherche de la vérité et l'éclaircissement sur ce même chapitre.* [Note ajoutée à partir de 1685. — Ce chapitre est consacré à démontrer que la volonté de Dieu est la seule cause du mouvement des corps. On y lit : « Une cause véritable est une cause entre laquelle et son effet l'esprit aperçoit une liaison nécessaire, c'est ainsi que je l'entends. Or il n'y a que l'être infiniment parfait entre la volonté duquel et les effets l'esprit aperçoive une liaison nécessaire. Il n'y a donc que Dieu qui soit véritable cause et qui ait véritablement la puissance de mouvoir les corps. » « La force mouvante des corps n'est donc point dans les corps qui se remuent, puisque cette force mouvante n'est autre chose que la volonté de Dieu. Ainsi les corps n'ont aucune action; et lorsqu'une boule qui se remue en rencontre et en meut une autre, elle ne lui communique rien qu'elle ait, car elle n'a pas elle-même la force qu'elle lui communique. »]

1. Texte modifié à partir de 1695. Dans les éditions antérieures on lit : « Non, Théodore, je ne crois pas que les corps communiquent à ceux qu'ils rencontrent une force qu'ils n'ont pas eux-mêmes; une force qu'ils ne pourraient pas communiquer quand ils l'auraient; enfin une force dont ils ne pourraient pas régler l'épanchement et la communication d'une manière aussi régulière qu'est celle que nous voyons, puisque les corps ne savent pas même ni la grosseur ni le mouvement de ceux qu'ils rencontrent. Il faut, ce me semble, qu'une intelligence, et une même intelligence produise et règle tous les mouvements de la matière, puisque la communication des mouvements est toujours la même dans les mêmes rencontres. Car tous les corps ou plusieurs intelligences ne pourraient pas convenir facilement pour agir toujours de la même manière dans la communication des mouvements.

ARISTARQUE. — Je pense qu'Eraste va trop vite, et qu'il se perd, etc... »

2. Malebranche traitait des lois générales du mouvement dans le dernier chapitre de la *Recherche de la vérité*. Les critiques de Leibnitz l'ayant fait changer d'opinion, il publia en 1692 un *Traité des lois de la communication des mouvements*, traité qu'il refondit en 1698 et réimprima à la suite de la *Recherche* dans les éditions de 1700, 1702 et 1712. Cf. P. MOUY, *Les Lois du choc des corps d'après Malebranche*, Paris, Vrin, 1927, 1 vol. in-8°.

3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Ne se font point par une intelligence, mais par une action aveugle. »

Théodore. — Vous vous trompez, Eraste ne se perd pas; et vous avez tort d'attribuer à une impétuosité aveugle d'une nature imaginaire, ce qui vient de l'immutabilité de l'Auteur de tous les êtres, et de la simplicité de ses voies *(a)*. Je vois bien que vous ne savez pas que la marque d'un ouvrier excellent est de produire des effets admirables, en agissant toujours de la même manière et par les voies les plus simples. Je ne veux pas vous conduire à Dieu par ce chemin : il est trop difficile, et il ne le fait pas considérer d'une manière aussi utile pour la morale que celle que je veux prendre [1]. Je veux seulement [2] vous le faire découvrir comme le seul Auteur de la félicité des justes et de la misère des impies, en un mot, comme le seul capable d'agir en nous. Car non seulement je dois vous prouver qu'il est, de quoi certainement on ne doute guère; mais je dois aussi vous démontrer qu'il est notre bien en toutes manières, vérité importante que l'on ne connaît point assez.

Revenons à Eraste. Vous êtes persuadé, mon cher Eraste, que ni le feu, ni le soleil, ni pas un des corps qui vous environnent, ne sont les véritables causes de ce que vous sentez à leur présence; et vous êtes dans cela plus sage que tous ceux qui ont adoré le feu et le soleil. Vous ne croyez pas même que les corps aient en eux la force qui remue ceux qu'ils rencontrent;

(a) Voyez les *Entretiens sur la Métaphysique et la Religion. Entr.* 10, 11, 12. La fausse délicatesse de certains critiques m'oblige à dire ici que je ne cite point mes autres ouvrages comme ayant quelque autorité décisive, ce qui serait impertinent à moi; mais je n'y renvoie que pour ne pas répéter ce que je crois avoir suffisamment expliqué ailleurs. Cette conduite est autorisée, et, si je ne me trompe, elle est conforme au bon sens. (Note ajoutée à partir de 1695.)

— Dans les *Entretiens* auxquels il renvoie, Malebranche expose comment les lois simples et uniformes du mouvement, que Dieu a établies, suffisent à expliquer l'organisation du corps des animaux et président, en nous, aux rapports de l'âme et du corps.

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « et il ne le fait pas considérer d'une manière utile pour la morale. Je veux... »

2. « seulement », ajouté dans l'édition de 1702.

et vous êtes encore en cela plus éclairé que ceux qui ont adoré les Cieux et les Éléments, et tous ces corps qu'Aristote appelle divins, à cause qu'il croyait qu'ils avaient en eux-mêmes la force de se mouvoir, et de produire par leur mouvement tous les biens et tous les maux dont les hommes sont capables. Mais il ne suffit pas de savoir que les corps ne font rien en vous; il faut aussi reconnaître la véritable cause de tout ce qui se produit en vous. Vous sentez de la chaleur et de la douleur à la présence du feu. Ce n'est point le feu qui produit cette chaleur et cette douleur en vous. Qui sera-ce donc, Eraste?

ERASTE. — Je vous avoue que je n'en sais rien.

THÉODORE. — N'est-ce point votre âme qui agit en elle-même, qui s'afflige, par exemple, lorsque le feu sépare les parties du corps qu'elle anime, et qu'elle aime; ou qui se réjouit, lorsque le même feu produit dans son corps un mouvement modéré [1] propre à entretenir la vie et la circulation du sang?

ERASTE. — Je ne le pense pas.

THÉODORE. — Et pourquoi?

ERASTE. — C'est que l'âme ne sait point que le feu ébranle ou sépare les fibres de son corps. Je sentais de la chaleur et de la douleur, avant que j'eusse appris par les réflexions que je viens de faire, ce que le feu est capable de produire sur mon corps; et je ne pense pas que les enfants et [2] les paysans qui ne savent rien de ce que le feu fait en eux, soient exempts de douleur lorsqu'ils se brûlent. De plus, je ne sais point quel est ce mouvement modéré [3] propre à entretenir la vie et la circulation du sang : et si j'attendais à sentir de la chaleur jusqu'à ce que je le susse, je n'en sentirais peut-être de ma vie. Enfin, quand je me brûle sans y prendre garde et par surprise, je sens

1. « modéré », ajouté dans l'édition de 1702.
2. « les enfants et », ajouté dans l'édition de 1702.
3. « modéré », ajouté dans l'édition de 1702.

la douleur avant toutes choses. Je puis peut-être conclure, par la douleur que je sens, qu'il se passe dans mon corps quelque mouvement qui le blesse, mais il est évident que la connaissance de ces mouvements ne précède ni ne cause point ma douleur [1].

THÉODORE. — Vos raisons, Eraste, sont tout à fait solides. Mais qu'en pensez-vous, Aristarque?

ARISTARQUE. — Elles me paraissent assez vraisemblables.

Cependant, Eraste, que savez-vous si votre âme n'a point une certaine connaissance d'*instinct*, qui lui découvre en un moment tout ce qui se passe dans son corps? Répondez, Eraste... répondez donc. Cela est étrange! Vous ne répondez jamais promptement.

ERASTE. — Je ne comprends pas, Monsieur, votre pensée. Mais tout ce que je puis vous dire, c'est que lorsque je connais actuellement quelque chose, je sais que je la connais, car je ne suis pas distingué de moi-même. Si mon âme avait actuellement quelque connaissance d'*instinct*, ou telle autre qui vous plaira, car je n'entends pas bien ce mot, je le saurais. Cependant à présent que je m'approche du feu, je ne sais point que j'ai la connaissance des mouvements qui se produisent actuellement dans ma main, quoique j'y sente tantôt quelque douleur, et tantôt une espèce de plaisir ou de chatouillement. Il n'y a donc point actuellement dans mon âme, de connaissance d'*instinct*, ni aucune autre. Je ne sais si vous êtes content.

ARISTARQUE. — Pas trop.

THÉODORE. — Voulez-vous que je vous dise d'où

---

1. Cf. *Recherche de la vérité*, I, ch. x, 5 : « Notre âme n'aperçoit point les ébranlements que les objets excitent dans les fibres de notre chair; il lui serait assez inutile de les connaître; et elle n'en tirerait pas assez de lumière pour juger si les choses qui nous environnent seraient capables de détruire ou d'entretenir l'économie de notre corps. Mais elle se sent touchée de sentiments qui diffèrent essentiellement, et qui marquant précisément les qualités des objets par rapport à son corps, lui font sentir promptement et vivement si ces objets sont capables de lui nuire. »

vient que vous n'êtes pas fort content? C'est qu'Eraste a fait une réponse claire et évidente à une objection qui ne l'était pas. Si vous entendiez clairement ce que vous objectez, Eraste vous répondrait clairement et promptement tout ensemble. Si vous voulez donc être content de ses réponses, pensez bien à ce que vous lui demanderez [1]. Il ne peut pas vous répondre promptement et clairement, lorsqu'il ne vous entend pas, et que peut-être vous ne vous entendez pas vous-même. Il fait tous ses efforts pour ne répondre qu'après avoir interrogé la Vérité intérieure, et qu'elle lui a répondu. Mais elle ne lui répond jamais, quand il ne sait ce qu'il demande. Cependant vous voulez qu'il vous réponde et qu'il le fasse promptement. S'il vous répondait, il vous tromperait; car ce serait lui uniquement, et non la Vérité qui vous répondrait par lui.

Je continue de l'interroger, afin que vous voyiez la manière dont il me semble qu'il s'y faut prendre, et que ses réponses vous instruisent de la vérité que nous cherchons.

Écoutez, Eraste. Je me suis obligé de prouver l'existence de Dieu par l'effet que le feu semble produire en nous; mais pour cela, il est de la dernière conséquence de savoir que ce n'est point l'âme qui cause en elle-même ses propres sensations. Voyez si vous n'avez point encore quelque autre preuve, je ne dis pas plus solide, mais plus convaincante pour Aristarque. Pensez-y... Pourquoi souffrez-vous quelquefois de la douleur? y prenez-vous plaisir?

ERASTE. — Je vous entends, Théodore. Je ne suis pas à moi-même la cause de mon bonheur ni de ma misère. Si j'étais la cause du plaisir que je sens, comme je l'aime, ce plaisir [2], j'en produirais toujours en moi. Et au contraire si j'étais la cause de la douleur que

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Voulez-vous dans la suite être plus content de lui que vous ne l'avez été jusqu'ici, pensez bien à ce que vous lui demanderez. »

2. « ce plaisir », ajouté de sans éditions de 1695 et 1702.

je souffre, comme je la hais, je ne la produirais jamais en moi. Je vois bien qu'il y a une cause supérieure qui agit sur moi, et qui peut me rendre heureux ou malheureux : puisque je ne puis agir en moi, et que les corps ne produisent point en moi les sentiments dont je suis frappé.

ARISTARQUE. — Vous n'y êtes pas, Eraste. Vous aimez votre corps. Vous savez ou vous sentez qu'il lui arrive du bien ou du mal. Vous vous en réjouissez donc [1], ou vous vous en affligez. C'est là votre plaisir, c'est là votre douleur. La cause de ces sentiments n'est que la connaissance que vous avez de ce qui se passe en vous [2].

ERASTE. — Tout ce que me dit Aristarque m'embarrasse et me jette dans les ténèbres. Je vous prie, Théodore, de les dissiper.

THÉODORE. — Je ne m'en étonne pas, Eraste. Tout ce qu'il vous dit est faux ou obscur, et paraît cependant assez vraisemblable.

Ne rentrerez-vous jamais en vous-même, Aristarque? Comment, je vous prie, concevez-vous qu'Eraste aime son corps? Ce qu'il y a dans Eraste, qui est capable d'aimer, vaut mieux que le corps d'Eraste : Eraste le sait fort bien. Le corps d'Eraste ne peut agir sur son âme : Eraste le sait. Son corps ne peut être son bien, il le sait. Il ne l'aime donc pas à proprement parler. Mais voici le secret. Eraste aime le plaisir, car il veut être heureux, et tout plaisir rend en quelque manière heureux. Comme donc il sent du plaisir [3] lorsque son corps est bien disposé : cela l'oblige à penser à son corps, et à le défendre lorsqu'on le blesse. Pensez-vous que les ivrognes aiment leur corps, lors-

1. « donc », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

2. Cette phrase ne se trouve pas dans les éditions antérieures à 1695.

3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Eraste aime davantage le plaisir, lorsque son corps est bien disposé : c'est là ce qui l'oblige à penser à son corps... »

qu'ils le remplissent de vin? Pensez-vous que les débauchés aiment leur corps, lorsqu'ils ruinent leur santé? N'est-ce pas plutôt [1] qu'ils aiment le plaisir présent dont ils jouissent dans leurs débauches [2]? Ceux qui mortifient leur corps, l'aiment-ils lorsqu'ils le déchirent? Le haïssent-ils? Vous ne le pensez pas. Qu'aiment-ils donc autre chose que les plaisirs dont ils espèrent de jouir un jour? Que haïssent-ils, au contraire, sinon les douleurs éternelles qu'ils appréhendent de souffrir?

Cependant [3] je vous avoue que nous aimons notre corps. Oui, nous ne l'aimons que trop. Mais c'est à cause du plaisir dont il est l'occasion. Et si nous sommes si appliqués à le conserver, c'est que nous craignons naturellement la douleur, c'est que nous voulons invinciblement être heureux. Le plaisir, la douleur, nos divers sentiments sont le principe de l'amour aveugle, de l'amour d'instinct, de l'amour naturel et nécessaire que nous avons pour notre corps. Donc le plaisir prévenant précède l'amour. Car puisque le plaisir produit l'amour, certainement [4] il ne le suppose pas comme vous le prétendez. Donc Eraste ne cause point en lui son plaisir à cause qu'il reconnaît, ou qu'il sent que le corps qu'il aime est bien disposé. Car il ne sait pas même que son corps est en bon état, par une autre voie que par le plaisir qu'il en ressent. Il est vrai que lorsque nous sentons par le plaisir ou par la douleur que notre corps est bien ou mal disposé, nous sommes

---

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « n'est-ce pas à cause qu'ils aiment... »

2. « dans leurs débauches », ajouté dans l'édition de 1702.

3. Les sept phrases qui suivent jusqu'à ces mots : « Donc Eraste ne cause point en lui son plaisir... » sont ajoutées à partir de l'édition de 1693. Dans les éditions antérieures, l'alinéa commence par ces mots : « Ainsi, comme vous voyez, Eraste ne cause point en lui son plaisir... »

4. Dans les éditions de 1695 et 1702, Malebranche a corrigé le texte de 1693 qui était : « Donc le plaisir prévenant précède l'amour. Puisqu'il le produit, il ne le suppose pas comme vous le prétendez. Donc... »

émus de joie ou de tristesse. Mais, si vous y faites réflexion, vous verrez bien que cette tristesse et cette joie qui suivent notre connaissance, sont bien différentes des douleurs et des plaisirs prévenants dont nous parlons. Il y a donc, Aristarque, quelque autre cause de nos plaisirs et de nos douleurs, que nous-mêmes. En demeurez-vous d'accord?

ARISTARQUE. — J'en suis présentement persuadé.

THÉODORE. — Or cette cause est supérieure à nous, puisqu'elle agit en nous. Cette cause s'applique sans cesse à nous, puisqu'elle agit sans cesse en nous. Cette cause peut nous punir ou nous récompenser, nous rendre heureux ou malheureux; puisque le plaisir nous est agréable, et que la douleur nous déplaît et nous inquiète. Si donc cette cause était Dieu, nous saurions que Dieu ne se contente pas de régler les mouvements des Cieux, mais qu'il se mêle aussi de nos affaires [1] : qu'il règle tout ce qui se passe en nous, et qu'ainsi nous devons le craindre, l'aimer, et suivre ses ordres pour être heureux. Car puisqu'il s'applique à nous, il demande quelque chose de nous : et si nous ne lui rendons pas ce qu'il demande de nous, il n'est pas concevable qu'il nous récompense et qu'il nous rende heureux.

ARISTARQUE. — Je l'avoue. Mais comment prouveriez-vous que ce n'est point quelque ange ou quelque démon qui se mêle de notre conduite, et qui agisse en nous? Comment prouveriez-vous qu'il y a un Etre infiniment puissant et qui renferme en soi toutes les perfections imaginables? Cela me paraît difficile.

THÉODORE. — Cela est difficile par la voie que j'ai prise. Mais lorsque nous reconnaissons une puissance supérieure qui agit en nous, nous n'avons pas de peine à la considérer comme souveraine, et à lui donner

1. Dans les éditions antérieures à 1695, on lit : « nous saurions que Dieu ne se contente pas de régler les mouvements des Cieux. Nous saurions qu'il se mêle aussi de nos affaires : qu'il règle... »

toutes les perfections dont nous avons quelque idée

Cependant il faut tâcher de vous convaincre pleinement. Ecoutez aussi, Eraste :

Dès que l'on nous pique, nous sentons de la douleur. Cette douleur ne sort point de l'épine qui nous pique; ce n'est point notre âme qui la cause en nous. C'est une puissance supérieure. Vous en convenez. Cette puissance doit savoir le moment que l'épine pique notre corps, afin de pouvoir dans ce moment produire la douleur dans notre âme. Mais comment le saura-t-elle? pensez-y... Elle ne le saura pas de nous, car nous n'en savons encore rien. Elle ne le saura pas de l'épine; car l'épine ne peut pas agir dans l'esprit de cette puissance, elle ne peut pas s'appliquer à lui, elle ne peut pas se représenter à lui [1]. Car enfin l'épine n'est ni visible, ni intelligible par elle-même, puisqu'il n'y a point de rapport entre les corps et les esprits, et que les corps étant des substances inefficaces, des substances purement passives, ils ne peuvent modifier les esprits [2]. De qui donc cette puissance supérieure apprendra-t-elle le moment que l'épine nous pique? Si vous dites qu'elle l'apprendra de quelque autre intelligence, je vous ferai les mêmes questions, et la difficulté reviendra toujours. Il faut donc qu'il y ait une intelligence qui apprenne dans elle-même, et par elle-même, en quel moment l'épine nous pique : et cette intelligence ne peut être que Dieu, c'est-à-dire, un être dont la puissance est infinie, et dont la volonté seule est la cause de toutes choses. Car enfin, il n'y a que celui dont les volontés sont efficaces, qui voie dans lui-même et par lui-même l'existence et le mouvement des corps : puisque ne pouvant ignorer ses propres volontés, il est le seul qui découvre en lui-

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « elle ne peut pas s'appliquer à elle, elle ne peut pas se représenter à elle. »

2. Les éditions antérieures à 1695 portaient simplement : « puisqu'il n'y a point de rapport entre les corps et les intelligences. De qui donc cette puissance supérieure... »

même le nombre, la figure et la situation des corps, et généralement tout ce qui leur arrive, puisque rien ne leur arrive que par l'efficace de sa volonté [1]. Il faut donc que tout ce qu'il y a d'intelligences soient éclairées par le Créateur. Et comme vous verrez [2] clairement si vous y pensez sérieusement, vous ne sauriez pas que vous avez un corps, et qu'il y en a d'autres qui vous environnent, si celui qui le sait par lui-même, ou par la connaissance qu'il a de l'efficace de ses volontés [3], ne vous l'apprenait. Comprenez-vous ces choses, Eraste?

ERASTE. — Clairement, ce me semble [4] : voici votre raisonnement. Ce qui cause de la douleur, n'est ni l'âme qui sent, ni l'épine qui pique, c'est une puissance supérieure. Cette puissance doit au moins savoir le moment auquel l'épine pique. Elle ne peut l'apprendre de l'épine, puisque les corps ne peuvent éclairer les esprits, qu'ils ne sont ni visibles ni intelligibles par eux-mêmes, et qu'il n'y a aucun rapport entre un corps et un esprit, aucune efficace dans les corps sur les esprits [5]. Elle ne peut donc l'apprendre que par elle-même, c'est-à-dire par la connaissance de sa propre volonté, qui crée et qui meut l'épine, et dont la puissance est infinie, puisqu'elle est capable de créer. Il y a donc un Dieu, et s'il n'y avait point de Dieu, je ne serais point piqué, je ne sentirais rien, je ne verrais rien, je ne connaîtrais rien.

THÉODORE. — Fort bien. Mais que pensez-vous de ces raisons, Aristarque?

ARISTARQUE. — Je pense que vous, et votre écho

1. Le dernier membre de phrase « puisque rien... » est ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Et comme vous voyez, ou que vous verrez clairement... »

3. « ou par la connaissance qu'il a de l'efficace de ses volontés », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Clairement, Théodore. »

5. « aucune efficace dans les corps sur les esprits », ajouté dans l'édition de 1702.

Eraste, raisonnez en l'air. Le fondement de votre preuve est : qu'il n'y a point de rapport entre les corps et les esprits; d'où vous concluez qu'un ange ne peut voir un corps immédiatement et par lui-même. A quoi je réponds, qu'afin que les esprits connaissent les corps, il suffit qu'ils les *pénètrent*.

THÉODORE. — Que voulez-vous dire : *Il suffit qu'ils les pénètrent*[1]? Assurément Eraste ne vous entend pas. Mais sans vous demander des éclaircissements qui pourraient peut-être vous embarrasser et vous déplaire, votre âme *pénètre*-t-elle votre corps? *pénètre*-t-elle votre cœur, votre cerveau, la partie principale où elle fait sa résidence?

ARISTARQUE. — Je le crois.

THÉODORE. — Dites-moi donc. Comment votre cerveau est-il composé[2], ou comment est faite cette partie principale dans laquelle votre âme réside?

ARISTARQUE. — Je ne sais pas l'anatomie.

THÉODORE. — Comment, vous ne savez pas l'anatomie? Faut-il que vous cherchiez dans des livres, ou dans la tête des autres hommes que vous ne *pénétrez* pas, comment le cerveau que votre âme *pénètre*, est composé? A quoi sert donc à un esprit de *pénétrer* un corps?

ARISTARQUE. — Je vous avoue que je n'ai rien à répondre. Cependant il me semble que si un esprit *pénètre* un corps, il le doit connaître : mais peut-être qu'il y a quelque chose qui l'empêche que je ne sais pas.

THÉODORE. — Si cela était, Aristarque, ce *quelque chose*[3] serait le Dieu que nous cherchons. Je ne m'arrête pas à vous le prouver, car je ne veux pas prouver l'existence de Dieu par des effets imaginaires. Vous y penserez vous-même à loisir. Mais je vous conseille

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Que voulez-vous dire : *qu'il faut qu'ils les pénètrent?* »
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Dites-moi donc comment votre cerveau est composé. »
3. Souligné dans l'édition de 1702 seulement.

plutôt de faire réflexion sur les choses que je viens de dire; et j'espère que vous reconnaîtrez certainement [1] qu'il y a un Dieu, je veux dire un être dont la volonté est puissance, et puissance infinie, puisqu'elle est capable de créer. Que ce Dieu ne se promène pas dans les cieux, pour parler comme les libertins, mais que sa providence s'étend à toutes choses, et qu'il agit sans cesse en nous. Que c'est même lui qui nous donne les sentiments agréables ou désagréables que nous avons des objets sensibles; et que lui seul par conséquent peut [2] nous rendre heureux ou malheureux. Enfin vous connaîtrez Dieu de la manière qui nous est la plus utile pour la morale. Vous tomberez même d'accord que Dieu n'a rien fait qui ne puisse servir à démontrer son existence, quoiqu'il soit plus utile pour la morale de la démontrer par quelque chose qui se passe en nous.

Une des raisons pour lesquelles vous avez de la peine à entrer dans mes sentiments, est que vous n'avez peut-être jamais pensé sérieusement aux choses dont je vous ai entretenu, car je ne vois pas que mes preuves soient éloignées et difficiles à comprendre : j'en prends à témoin Eraste. Ainsi afin que dans la suite, vous soyez préparé sur les sujets dont nous nous entretiendrons, je crois que nous devons en convenir.

ARISTARQUE. — C'est à vous, Théodore, à régler toutes choses. Vous savez que ma résolution est de ne chercher que les vérités essentielles, et qui peuvent nous rendre plus sages et plus heureux. Je ne vous en dis pas davantage.

THÉODORE. — Cela étant, Aristarque, voici l'ordre que je crois devoir garder dans nos entretiens : retenez-le bien, afin d'y penser à loisir; et disposez-vous à me faire toutes les objections possibles.

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « vous reconnaîtrez visiblement. »
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « et qu'il peut par conséquent nous rendre heureux. »

Comme je crois avoir suffisamment démontré qu'il y a un Dieu qui agit sans cesse en nous, et qui peut nous rendre heureux ou malheureux par le plaisir et par la douleur, dont il est seul la cause véritable; je n'en apporterai point d'autres preuves, et je me contenterai de résoudre vos difficultés. Mais je vous prouverai que le dessein de Dieu dans la création de l'homme, a été que l'homme le connût et l'aimât; que Dieu n'a conservé l'homme que dans ce même dessein; enfin que ce dessein est si inviolable, que les pécheurs, et les damnés même l'exécutent en un sens; je veux dire qu'ils n'effaceront jamais en eux l'idée de Dieu, et qu'ils n'arrêteront jamais cette impression que Dieu donne à tous les esprits, pour aimer le bonheur qui ne se trouve qu'en lui.

Ayant établi pour principe, *que Dieu agissant toujours pour lui-même, on ne peut être heureux si l'on résiste à ses volontés, ou malheureux si l'on y obéit*, je démontrerai de quelle manière Dieu veut être connu et aimé; comment nous pouvons résister à ses ordres; et ce qui est plus étrange, comment nous sommes capables de l'offenser.

Je ferai voir que nous naissons tous dans le désordre, que le péché habite en nous, que l'esprit est esclave de la chair, en un mot que notre nature est corrompue, et qu'elle a besoin d'un réparateur : que nos désordres nous éloignent de Dieu, et nous rendent ses ennemis, et que nous avons besoin d'un médiateur.

J'expliquerai ensuite les qualités que doit avoir notre médiateur, pour nous réconcilier avec Dieu, et pour satisfaire à sa justice; et je montrerai que Jésus-Christ les a toutes, et qu'il n'y a que lui qui les ait.

Enfin j'expliquerai quels sont les remèdes qui peuvent guérir l'aveuglement de notre esprit et la malice de notre cœur; et je ferai voir qu'ils se trouvent tous dans les préceptes de l'Évangile et dans la grâce de Jésus-Christ.

Ainsi, Aristarque, vous verrez qu'il n'y a qu'un homme-Dieu, qui puisse mériter à l'homme quelque rapport et quelque société avec Dieu [1]; qu'il n'y a que le sang de Jésus-Christ qui puisse nous purifier de nos péchés [2]; qu'il n'y a que sa grâce qui nous fasse vaincre nos passions [3]; qu'il n'y a que ses préceptes qui puissent nous conduire à cette sagesse et à cette félicité que vous désirez; et que tout ce que nous avons à faire dans cette vie, c'est d'étudier la morale de l'Évangile, c'est d'aimer, d'écouter et de suivre Jésus-Christ, *qui nous a été donné de Dieu,* comme dit saint Paul, *pour être notre Sagesse, notre Justice, notre Sanctification, notre Rédemption, afin que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur (a).*

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « il n'y a qu'un homme-Dieu qui puisse nous réparer, nous réconcilier, nous sauver ».
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « qui nous puisse laver ».
3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « qui nous puisse fortifier ».

(a). 1re *aux Cor.* I, v. 30.

ENTRETIEN II

Objections et Réponses.

ARISTARQUE. — Qu'il y a longtemps, Théodore, que nous sommes dans l'impatience de vous revoir ! Nous eûmes besoin de vous presque dès le moment que vous nous eûtes quittés. Nous n'avons pu nous accorder, Eraste et moi, sur les choses que vous nous dîtes hier; car il m'est venu dans l'esprit des difficultés qui me paraissent insurmontables. Nous n'avons fait que disputer, mais enfin Eraste dit qu'il ne m'entend pas, et qu'il n'a plus rien à me répondre.

THÉODORE. — Il n'y a que la vérité qui puisse réunir les esprits; et si vous n'êtes pas d'accord, il faut qu'il y ait quelqu'un de vous deux qui ne la consulte pas. J'appréhende fort, Aristarque, que vous n'ayez consulté votre imagination au lieu de consulter la Raison [1], et que vous n'ayez cherché dans tous les recoins de votre mémoire quelque pièce justificative de vos préjugés.

N'est-il pas vrai que vous n'avez guère médité les choses que je vous disais hier; et qu'au lieu de les examiner à la lumière de la vérité, vous avez voulu les accorder avec les opinions qui vous sont restées de la lecture des anciens [2] ?

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « votre raison. »
2. Dans les chapitres III, IV et V de la deuxième partie du livre de l'*Imagination* (*Recherche de la vérité*, L. II), Malebranche dénonce la lecture des anciens, d'Aristote en particulier, comme produisant

N'apprendrez-vous jamais à penser, et ne comprendrez-vous jamais que vous avez dans vous-même un maître fidèle toujours prêt à vous répondre, si vous l'interrogez avec respect, c'est-à-dire dans le silence de vos sens et de vos passions, et sans prévention pour quelque autre?

Vous dites que vous avez eu besoin de moi. Mais quoi! n'avez-vous point de honte d'avoir recours à un homme pour être éclairé? Ne voyez-vous pas que si je suis capable de vous instruire, ce n'est pas que je répande la lumière dans votre esprit, mais plutôt que je vous fais rentrer dans vous-même et que je vous tourne vers la même Vérité qui m'éclaire? D'où vient que nous sommes quelquefois de même sentiment, si ce n'est que nous rentrons l'un et l'autre dans nous-mêmes, et que là nous écoutons celui qui fait les mêmes réponses à tous les hommes? Et d'où vient que vous avez tant disputé avec Eraste, si ce n'est que vous avez dit à Eraste des choses que la Vérité qu'il consulte ne lui disait point, et qu'elle ne vous avait jamais dites? Je vous prie donc, Aristarque, ne disputons point. Que la Vérité préside au milieu de nous; et faites tous vos efforts pour ne me faire que des objections que vous conceviez clairement, et qu'Eraste puisse comprendre.

ARISTARQUE. — J'ai peut-être fait à Eraste des objections dont toute la difficulté venait de l'ignorance où nous sommes de bien des choses; et peut-être que n'étant pas fort accoutumé à méditer, je lui ai proposé mes anciens préjugés, comme de nouvelles vérités qui se présentaient à moi par la force de la méditation. Mais de bonne foi, je lui ai fait des difficultés qui me paraissent appuyées sur des principes

---

des effets funestes sur l'esprit des gens d'étude. Cette lecture, dit-il, donne « une science de mémoire et non pas une science d'esprit » (ch. IV), car ceux qui s'y livrent sont préoccupés d'entrer dans les sentiments des auteurs plutôt que de chercher la vérité.

évidents et qui sont reçus de tous les hommes. Les voici.

Vous nous avez dit qu'il n'y a que Dieu qui puisse agir dans notre âme, et que tous les corps qui nous environnent sont incapables de causer en nous les sentiments que nous en avons. Mais quoi ! le soleil n'est-il pas assez éclatant pour être visible ? Pensez-vous que je me puisse persuader par des raisons de philosophie, que ce n'est pas le soleil qui m'éclaire après toutes les expériences que j'en ai ? Et quand vous m'auriez persuadé que le feu ne répand pas la chaleur ou la douleur que je sens à son approche, pensez-vous pouvoir conclure que le soleil ne répand pas la lumière, et dire en général, comme vous faites, que tous les corps qui nous environnent sont incapables de causer en nous les sentiments que nous en avons ?

THÉODORE. — Cessez, Aristarque, cessez de consulter vos sens, si vous voulez entendre les réponses de la Vérité. Elle habite dans le plus secret de la raison. Lisez à votre loisir le premier Livre de la *Recherche de la vérité*, si vous voulez vous instruire plus à fond [1] des erreurs des sens touchant les qualités sensibles, car je ne prétends pas m'arrêter à vous expliquer toutes les difficultés de la philosophie qui pourraient vous embarrasser. Il suffit présentement que vous sachiez qu'il y a un Dieu, et qu'il est le seul qui puisse causer en vous le plaisir et la douleur que vous sentez par l'entremise des corps. Vous le croyiez, ce me semble, hier ; le croyez-vous aujourd'hui ?

ARISTARQUE. — J'en doute par cette raison, que si Dieu causait en moi le plaisir que je sens dans l'usage des biens sensibles, il semble que Dieu me porterait à les aimer ou à m'y unir [2] comme à de vrais biens.

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Si vous voulez être pleinement instruit des erreurs... »
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « à les aimer et à m'y unir ».

Car le plaisir est le caractère du bien : c'est un instinct de la nature qui nous porte à aimer ce qui le cause, ou si vous le voulez, ce qui semble le causer. Cependant la foi m'apprend que Dieu ne veut pas que j'aime les corps. Dieu peut-il m'exciter par le plaisir à m'unir aux objets sensibles, et me défendre en même temps de les aimer? Voilà ma difficulté, jugez-en.

THÉODORE. — Elle est solide, et il est de la dernière conséquence de la résoudre : car on peut tirer de sa résolution la plupart des véritables principes de la morale. Voici mon système *(a)*. Comprenez-le bien et jugez-en [1].

Étant composés d'un esprit et d'un corps, nous avons deux sortes de biens à rechercher : ceux de l'esprit et ceux du corps. Nous pouvons aussi reconnaître si une chose nous est bonne ou mauvaise, par deux moyens : par l'usage de l'esprit seul, et par l'usage de l'esprit joint au corps. Nous pouvons reconnaître le bien de l'esprit par une connaissance claire et évidente de l'esprit seul; nous pouvons aussi découvrir le bien du corps, par un sentiment confus. Je reconnais par l'esprit, que la justice est aimable. Je m'assure aussi par le goût, qu'un tel fruit est bon. La beauté de la justice ne se sent pas, car elle est inutile à la perfection du corps; la bonté du fruit ne se connaît pas, car un fruit ne peut être utile à la perfection de l'esprit.

Comme les biens du corps ne méritent pas l'application de l'esprit que Dieu n'a fait que pour lui, et que Dieu ne veut pas que l'on s'occupe de tels biens; il faut que l'esprit les connaisse sans examen, et par la preuve courte et incontestable du sentiment. Le pain est propre à la nourriture, et les pierres

(a) Il est tiré du cinquième ch. du premier Livre de la *Recherche de la vérité.*

Dans l'édition de Mons 1677, Malebranche ajoute : « J'ai pris plusieurs choses dans ce Livre, j'en avertis une fois pour toutes. »

1. Phrase ajoutée dans l'édition de 1702. Les deux alinéas qui suivent sont la reproduction presque littérale d'un passage de ce chapitre v auquel Malebranche vient de renvoyer.

n'y sont pas propres : la preuve en est convaincante, et le seul goût en a fait tomber d'accord tous les hommes.

Si l'esprit ne voyait dans les corps que ce qui y est, sans y sentir ce qui n'y est pas, leur usage nous serait très pénible et très incommode; car qui s'aviserait d'examiner avec soin quelle serait la nature de tous les corps qui nous environnent, afin de s'y unir ou de s'en séparer? Qui nous avertirait de nous mettre à table et de nous en retirer? Qui nous placerait à une juste distance du feu? Et ne serions-nous pas souvent en peine de savoir si nous ne nous brûlons point, au lieu de nous chauffer? Enfin n'arriverait-il pas quelquefois que nous nous donnerions la mort par inadvertance, par chagrin, ou même par curiosité, pour apprendre l'anatomie, si peut-être nous ne la savions pas aussi parfaitement que nous le souhaiterions.

Il est donc très raisonnable que Dieu nous porte au bien du corps, et qu'il nous éloigne du mal par les sentiments prévenants de plaisir et de douleur. Car enfin s'il fallait que les hommes examinassent les configurations de quelque fruit, celles de toutes les parties de leur corps, et les rapports différents qui résultent des unes avec les autres, pour juger si dans la chaleur présente de leur sang, et dans mille autres dispositions de leur corps, ce fruit serait bon actuellement [1] pour leur nourriture; il est visible que des choses qui sont indignes de l'application de leur esprit, en rempliraient entièrement la capacité; et cela même assez inutilement, car apparemment on ne conserverait pas longtemps sa vie par cette voie [2].

ARISTARQUE. — J'avoue que cette conduite est

1. « actuellement », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Dans l'édition de 1695 : « car apparemment on ne se conserverait pas longtemps par cette seule voie. »
Dans les éditions antérieures : « puisqu'ils ne se conserveraient pas longtemps par cette seule voie. »

très sage et très digne de son auteur; mais cependant nous sentons du plaisir dans l'usage des biens sensibles. Pourquoi donc ne les aimerions-nous pas?

THÉODORE. — Parce qu'ils ne sont pas aimables. Vous êtes raisonnable, et votre raison ne vous représente point les corps comme votre bien. Si les objets sensibles contenaient en eux ce que vous sentez dans leur usage, s'ils étaient la véritable cause de votre plaisir et de votre douleur, vous pourriez les aimer et les craindre; mais votre raison ne vous le dit pas, comme je vous le prouvai hier. Vous pouvez vous y unir par le corps, mais vous ne devez pas vous y unir par l'esprit [1]. Vous pouvez manger d'un fruit, mais il ne vous est pas permis de l'aimer d'un amour libre [2]. Car un esprit en mouvement vers les corps, substances inférieures à lui, se dégrade et se corrompt [3]. De même vous devez éviter une épée, vous devez éviter le feu, mais vous ne devez pas craindre ces choses.

Il faut aimer et craindre ce qui est capable de causer le plaisir et la douleur; c'est une notion commune que je ne combats point : mais il faut bien prendre garde à ne pas confondre la *véritable* cause avec la cause *occasionnelle* [4]. Je vous le redis encore, il faut aimer et craindre la cause du plaisir et de la douleur, et l'on peut en chercher ou en éviter l'*occasion* [5], pourvu cependant qu'on ne le fasse point contre les ordres

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Vous pouvez vous y unir, mais vous ne devez pas les aimer. »

2. « d'un amour libre », ajouté dans l'édition de 1702.

3. Cette phrase est ajoutée à partir de l'édition de 1693. Les mots « à lui » sont ajoutés dans les éditions de 1695 et 1702.

4. La cause réelle et véritable de nos sensations, ainsi que de tout ce qui se produit dans la nature, c'est Dieu. Les causes naturelles ou secondes, c'est-à-dire les créatures, sont l'occasion qui conditionne l'action divine soit en nous, soit dans les corps. « Une boule est cause naturelle du mouvement qu'elle communique. Une cause naturelle n'est donc point une cause réelle et véritable, mais seulement une cause occasionnelle et qui détermine l'auteur de la nature à agir de telle et telle manière en telle et telle rencontre. » (*Recherche*, VI,2e Partie, ch. III.) Cf. *Entretiens sur la métaphysique*, VII, 10.

5. Souligné à partir de 1695.

exprès de la cause véritable[1], et que l'on ne la contraigne point en conséquence des lois naturelles qu'elle a établies et qu'elle suit constamment[2], à faire en nous ce qu'en un sens elle ne veut pas y faire. Car il ne faut pas imiter les voluptueux qui font servir Dieu à leur sensualité, et qui l'obligent en conséquence des lois naturelles qu'il a établies, à les récompenser d'un sentiment de plaisir dans le temps même qu'ils l'offensent, parce que c'est là la plus grande injustice qui se puisse commettre.

Voyez-vous, Aristarque, le bien du corps ne peut être aimé que par *instinct;* le bien de l'esprit peut et doit être aimé par *raison.* Le bien du corps ne peut être aimé que par *instinct,* et d'un amour aveugle, parce que l'esprit ne peut pas même voir clairement que le bien du corps soit un vrai bien, car il ne peut voir clairement ce qui n'est pas. Il ne peut voir clairement que les corps soient au-dessus de lui, qu'ils puissent agir en lui, le punir ou le récompenser, le rendre plus heureux et plus parfait. Mais le bien de l'esprit doit être aimé par *raison.* Dieu veut être aimé d'un amour de choix, d'un amour éclairé, d'un amour méritoire, d'un amour digne de lui et digne de nous. Nous voyons clairement que Dieu est notre bien, qu'il est au-dessus de nous, qu'il peut agir en nous, qu'il peut nous récompenser et nous rendre non seulement plus heureux, mais encore plus parfaits que nous ne sommes. Cela ne suffit-il pas à un esprit qui n'est point corrompu[3], afin qu'il aime Dieu?

Ainsi Dieu ne devait pas en créant l'homme se faire aimer de lui par l'instinct du plaisir. Il ne devait pas se servir de cette espèce d'artifice, ni faire effort contre la liberté d'une créature raisonnable, et diminuer le mérite de son amour. Car le premier homme

1. « véritable », ajouté dans l'édition de 1702.
2. « qu'elle a établies et qu'elle suit constamment », ajouté dans l'édition de 1702.
3. « qui n'est point corrompu », ajouté à partir de 1695.

devait et pouvait demeurer uni à Dieu sans le secours d'un plaisir prévenant, quoique à présent le plaisir nous soit ordinairement nécessaire pour remédier à l'aveuglement dont le péché nous a frappés, et pour résister à l'effort que la concupiscence fait sans cesse contre la raison.

Je vous le répète encore, Aristarque, afin que vous vous en souveniez : il fallait que le plaisir prévenant, et non pas la lumière de la raison, nous portât au bien du corps; puisque la raison ne peut même se représenter les corps qui nous environnent comme des biens. Mais il ne fallait pas que Dieu se servît du plaisir prévenant comme d'une espèce d'artifice pour se faire aimer du premier homme, puisqu'il suffisait qu'il éclairât sa raison, étant le seul et unique bien des esprits; car l'homme juste et sans concupiscence peut suivre sa lumière et obéir à la raison [1].

ARISTARQUE. — Je demeure d'accord que toutes ces choses sont bien pensées; mais il y a encore dans votre système une difficulté qui m'embarrasse. C'est qu'il me semble que vous confondez la concupiscence avec l'institution de la nature, et que faisant Dieu auteur du plaisir que nous sentons dans l'usage des biens sensibles, vous le faites aussi auteur de la concupiscence, puisqu'elle n'est autre chose que ce plaisir considéré comme faisant effort contre la raison.

THÉODORE. — Prenez garde, Aristarque, voici l'institution de la nature.

Dieu a fait l'esprit et le corps de l'homme, et il a voulu pour la conservation de son ouvrage que toutes les fois qu'il y aurait dans le corps certains mouvements, il résultât dans l'âme certains sentiments, pourvu que ces mouvements se communiquassent à une certaine partie du cerveau, laquelle je ne vous

1. Ce dernier membre de phrase « car l'homme juste... » est ajouté à partir de 1695.

déterminerai pas [1]. Mais parce que les volontés de Dieu sont efficaces, il n'est jamais arrivé de mouvement dans cette partie du cerveau de qui que ce soit, qu'il n'ait été touché de quelque sentiment : et parce que les volontés sont immuables, celle-ci n'a point été changée par le péché du premier homme. Cependant, comme avant le péché, et dans le temps où toutes choses étaient parfaitement bien réglées, il n'était pas juste que le corps détournât l'esprit de penser à ce qu'il voulait; l'homme avait nécessairement ce pouvoir sur son corps, qu'il détachait, pour ainsi dire, la partie principale du cerveau d'avec le reste de son corps, et qu'il empêchait sa communication ordinaire avec les nerfs qui servent au sentiment, toutes les fois qu'il voulait s'appliquer à la vérité, ou à quelque autre chose qu'au bien du corps. Nous éprouvons encore en nous quelque reste de ce pouvoir, lorsque nous faisons de grands efforts d'esprit, et que l'impression des objets sensibles est fort légère. Car nous empêchons par la force de la méditation que cette impression ne se communique jusqu'à la principale partie du cerveau dont je parle [2]. Ainsi Adam pouvait d'abord se servir du goût pour discerner les choses qui étaient utiles à la conservation du corps, et continuer ensuite de manger sans goût et sans aucun plaisir parce que

1. Descartes avait désigné la glande pinéale comme étant le siège de l'âme dans le corps. Malebranche se contente de dire qu'il y a une partie *principale* du cerveau « où notre âme réside immédiatement, s'il est permis de parler ainsi ». (*Recherche*, II, 1re partie, ch. I, 1.) Il entend, au reste, ne donner à ce mot « résider » qu'un sens fonctionnel. « Quand je dis qu'elle y réside, je veux seulement dire qu'elle y sent tous les changements qui s'y passent par rapport aux objets qui les ont causés, ou qui ont accoutumé de les causer, et qu'elle n'aperçoit ce qui se passe au dehors de cette partie, que par l'entremise des fibres qui y aboutissent, ou, si on le veut, par les diverses secousses des esprits contenus dans ces fibres; car je suis persuadé que l'âme ne peut *résider* immédiatement que dans les idées qui seules peuvent la toucher et l'animer, la rendre heureuse ou malheureuse. » (*Recherche*, I, ch. x, 3.) (V. *La Théorie de la connaissance dans la philosophie de Malebranche*, ch. I, *Les Sens*.)

2. Les deux phrases qui précèdent, depuis « Nous éprouvons », sont ajoutées dans les éditions de 1695 et 1702.

le plaisir qu'il sentait dans l'usage des biens sensibles ne faisait jamais effort contre ses désirs. Il l'avertissait seulement avec respect de ce qu'il devait faire pour le bien du corps. Adam pensait donc à ce qu'il voulait; et dans le temps même qu'il dormait, on peut dire que son esprit veillait. Car enfin on ne peut pas croire que dans l'état de la justice originelle, il y eût un si grand désordre dans le plus admirable des ouvrages de Dieu, que l'esprit fût soumis au corps. Voilà quelle est l'institution de la nature. En voici la corruption.

Le premier homme s'éloignant peu à peu de la présence de Dieu, en laissant remplir la capacité de son esprit de quelques plaisirs sensibles, ou des sentiments de sa propre excellence, ou bien de quelques autres idées qui effaçaient, à cause de la limitation de son esprit, le souvenir de son devoir et de sa dépendance, tomba enfin dans la désobéissance aux commandements de Dieu : et alors il perdit le pouvoir qu'il avait sur son corps. Car il n'est pas juste que le pécheur domine sur quoi que ce soit, et que Dieu suspende les lois de la communication des mouvements en faveur d'un méchant et d'un rebelle. Voilà donc la concupiscence dont nous parlons *(a)*. Car les mouvements des objets sensibles se communiquant jusqu'au cerveau, et y laissant même des traces profondes, il est nécessaire, en conséquence des lois générales de l'union de l'âme et du corps, qu'il résulte dans l'âme des sentiments et des mouvements qui la portent même malgré elle aux objets sensibles.

ARISTARQUE. — Fort bien. Mais pourquoi Dieu continue-t-il de vouloir que les traces du cerveau et les agitations des esprits animaux soient accompagnées

(a) Je ne parle pas ici de la concupiscence qui consiste dans la difficulté que nous avons de nous mettre en la présence de Dieu, et dans la pente involontaire que nous avons à nous représenter sans cesse à nous-mêmes, quoiqu'on puisse dire que tout cela vient du corps. — Note ajoutée à partir de l'édition de Bruxelles 1677. Le dernier membre de phrase : « quoiqu'on puisse dire... » est ajouté dans l'édition de 1702.

des sentiments et des mouvements de l'âme [1], puisque cela nous empêche présentement de l'aimer, et de nous appliquer à la vérité pour laquelle nous sommes faits?

Théodore. — Mais pourquoi, Aristarque, voulez-vous que la volonté de Dieu dépende de celle du premier homme? Vous avez vu que l'institution de la nature est parfaitement bien réglée [2], et vous voulez que cette institution change à cause de la mutabilité de la volonté d'Adam. Ne savez-vous pas que l'inconstance de la volonté est une marque de petitesse d'intelligence, et que Dieu est incapable de repentir. Tout ce que Dieu a voulu, il le veut encore; et parce que sa volonté est efficace, il le fait. Dieu aime mieux *servir*[3] quelque temps à l'injustice des hommes, pour parler comme l'Écriture [4], et les récompenser, pour ainsi dire, par le plaisir qu'ils sentent dans leurs débauches, que de changer les lois générales de l'union de l'âme et du corps [5] qu'il a très sagement établies. Et les hommes sont si indignes de Dieu après la rébellion de leur père, qu'il est juste en un sens que Dieu les repousse incessamment de lui, et qu'il leur donne une espèce de récompense lorsqu'ils s'en éloignent : mais une récompense qui ne dure pas, une récompense trompeuse, une récompense de péché, qui engraisse la victime pour le sacrifice, et qui prépare les pécheurs pour le jour terrible de la vengeance du Seigneur.

Il ne fallait donc pas que la volonté de Dieu dépendît de celle du premier homme. Il fallait que les lois générales de la nature subsistassent après le péché, et que celui dont la sagesse n'a point de bornes, rétablît d'une manière digne de lui l'ordre des choses

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « des mouvements sensibles ».
2. Dans les éditions de 1677 et de 1685 : « admirablement bien réglée ».
3. Souligné dans l'édition de 1702 seulement.
4. « pour parler comme l'Ecriture », ajouté à partir de 1693, avec la note « *Isaïe* 43, 24. »
5. « de l'union de l'âme et du corps », ajouté dans l'édition de 1702.

que le libre arbitre avait renversé. Il l'a fait, Aristarque, selon le décret qui établit [1] l'ordre de la grâce, par le grand dessein de l'Incarnation de son Fils : par ce grand ouvrage de miséricorde qui est au-dessus de tous ses autres ouvrages, et qui lui rend infiniment plus d'honneur que toute cette économie de la nature, que l'on admire avec tant de raison et qui représente si vivement la sagesse infinie de son auteur [2].

ERASTE. — Permettez-moi, Théodore, de vous proposer la difficulté la plus grande que j'aie sur ce que vous venez de nous dire. Dieu est infiniment sage, il a prévu éternellement toutes les suites qu'aurait l'ordre des choses qu'il devait établir; il a prévu le péché du premier homme, avant que le premier homme fût formé. Pourquoi donc l'a-t-il fait? ou pourquoi l'a-t-il fait libre, et ne l'a-t-il pas attaché à son devoir par des plaisirs prévenants? Enfin, pourquoi a-t-il établi un ordre qui devait se renverser et une nature qui devait se corrompre? Il a remédié, je le veux, de la manière la plus sage qui se puisse

---

1. Dans les éditions de 1677 et dans celle de 1685 :

« Il l'a fait, Aristarque, par sa seconde volonté qui fait l'ordre de la grâce ».

Dans les éditions de 1693 et 1695 :

« Il l'a fait, Aristarque, selon le décret éternel qui fait l'ordre de la grâce ».

2. Pour Malebranche, l'Incarnation du Verbe est le dessein principal de la Création. « Dieu ne prononce parfaitement le jugement qu'il porte de lui-même, que par l'Incarnation de son Fils... Quand Dieu tira du néant le chaos, il prononça : Je suis le Tout-Puissant. Quand il forma l'univers, il se complut dans sa sagesse. Quand il créa l'homme libre et capable du bien et du mal, il exprima le jugement qu'il porte de sa justice et de sa bonté. Mais quand il unit son Verbe à son ouvrage, il prononce qu'il est infini dans tous ses attributs, que ce grand univers n'est rien par rapport à lui, que tout est profane par rapport à sa sainteté, à son excellence, à sa souveraine majesté. En un mot, il parle en Dieu, il agit selon ce qu'il est, et selon tout ce qu'il est. » (*Entretiens sur la métaphysique*, XIV, 6.) De telle sorte que le péché n'est que l'occasion de l'Incarnation. « Quand même l'homme n'aurait point péché, une personne divine se serait unie à l'ouvrage de Dieu pour le sanctifier et le rendre digne de son Auteur, puisqu'il faut qu'il subsiste, pour ainsi dire, en une personne divine, afin de pouvoir rendre à Dieu un honneur digne de la Majesté divine. » (*Traité de la Nature et de la Grâce*, Éclaircissement III, 18.) Même idée dans les *Entretiens sur la métaphysique* IX, 5 et les *Réflexions sur la prémotion physique*, XXIV.

à la corruption de la nature; mais n'y aurait-il pas eu plus de sagesse d'en faire une incapable de corruption, ou de prévenir la chute du premier homme? Je vous prie de me dire si ces choses ne peuvent point faire douter raisonnablement qu'il y ait une intelligence infinie qui règle tout.

THÉODORE. — Mais quand je ne vous répondrais pas, Eraste, que pourriez-vous directement conclure de mon silence? Que je ne saurais pas les desseins de Dieu, et rien davantage. Je vous ai démontré évidemment, en ne raisonnant, ce me semble [1], que sur des idées claires, qu'il y a un Dieu, et qu'il n'y a que lui qui agisse véritablement en nous. Croyez ce que vous avez vu, et ne vous aveuglez pas volontairement, en opposant à la lumière de la vérité, des objections qui ne peuvent naître que des ténèbres et de l'obscurité de notre esprit. Quand on voit évidemment une vérité, il ne faut pas cesser de la croire aussitôt qu'on nous propose une difficulté que nous ne pouvons résoudre.

Cependant, Eraste, quoique je ne me flatte pas de savoir les desseins de Dieu, je tâcherai de vous satisfaire en peu de paroles : car je ne veux pas m'engager à vous dire tout ce que l'on peut penser sur cette matière.

Dieu a fait l'homme parce qu'il l'a voulu; et il l'a voulu, parce que l'homme est meilleur que le néant, et qu'il est plus capable que le néant de l'honorer.

Dieu a fait l'homme libre, parce que la volonté de l'homme est faite pour aimer le bien. Or l'homme ne pouvant aimer que ce qu'il voit; si Dieu ne l'avait pas fait libre, ou, ce qui est la même chose [2], si Dieu le portait infailliblement et nécessairement vers tout ce qui a l'apparence du bien, ou vers tout ce que l'homme

1. « ce me semble », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. « ce qui est la même chose », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

sujet à l'erreur peut considérer comme un bien, on peut dire que Dieu serait la cause du péché et des mouvements déréglés de la volonté.

Dieu a fait l'homme libre et l'a laissé à lui-même sans le déterminer par aucun plaisir prévenant, parce que Dieu veut être aimé par raison puisque nous sommes raisonnables. Il veut être aimé d'un amour éclairé, d'un amour digne de lui et digne de nous, d'un amour méritoire et qu'il puisse récompenser, et pour d'autres raisons que j'ai déjà dites. Il a bien prévu que l'homme cesserait de l'aimer, il est vrai; mais il en tire sa gloire. La honte du libre arbitre rend honneur à Dieu en toutes manières, et l'homme ne pouvant se fier sur ses propres forces, se sent obligé par justice, de rendre à Dieu toute la gloire de ses actions [1].

---

1. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685, Théodore continue ainsi : « Mais enfin, que savez-vous si le premier et le principal dessein de Dieu dans la création de l'homme n'est point l'Incarnation de son Fils? Peut-être, Éraste, que l'ordre de la nature ne sert que d'occasion à celui de la grâce, et que Dieu n'aurait point fait l'homme si la chute de l'homme n'avait donné lieu à sa réparation. Je veux bien que si l'homme n'avait point péché, le Verbe ne se serait point incarné; mais n'est-il pas certain que l'obéissance et le sacrifice du Verbe incarné a plu davantage à celui qui ordonne toutes choses selon son plaisir, que la rébellion de l'homme ne lui a déplu? N'est-il pas raisonnable de croire que Dieu a tout fait pour son Fils? puisqu'il a tout fait par son Fils, et que sa principale vue dans la disposition de son ouvrage a été d'établir son Fils le chef de son Église et le Souverain Seigneur de toutes ses créatures. *O certe necessarium Adæ peccatum... O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*

Prenez garde à ceci, Éraste : Dieu agit pour sa gloire, et le principal de ses desseins est celui dont il en tire davantage. Mais ne tire-t-il pas plus de gloire de son Fils que de tout le reste de ses ouvrages? Il a dans son Fils un Adorateur, un Sacrificateur, une Victime dont la dignité est infinie. Car son Fils est un Dieu qui l'adore, c'est un Dieu qui lui obéit, c'est un Dieu qui meurt pour honorer sa Sainteté et sa Justice. Mais supposé même que le monde n'ait point de bornes, quel honneur en reviendrait-il à son Auteur? Supposé que tous les esprits soient incessamment occupés à louer celui qui leur donne l'être, quelle proportion y a-t-il entre les créatures et le Créateur, entre les louanges des esprits bienheureux et la grandeur infinie de Dieu? si ce n'est que les louanges des Saints reçoivent une espèce de grandeur et de dignité infinies en Jésus-Christ, par qui, comme chante l'Église, les Anges louent la Majesté divine, les Dominations l'adorent, etc..., car l'Église sait bien que ce n'est que par Jésus-Christ que l'on peut rendre à Dieu un honneur digne de lui. » — A cet endroit, les textes diffèrent. Celui de Mons, 1677, porte : « Vous voyez donc, Éraste, qu'encore que Dieu ait prévu la chute de l'homme, il n'a pas dû changer de dessein, puisque

ARISTARQUE [1]. — Voilà des raisons qui me frappent.

THÉODORE. — Mais vous, Eraste, qu'en pensez-vous?

ERASTE. — Pour moi, je vous avoue que je n'en suis pas tout à fait content. Car il me semble que Dieu pouvait faire mériter au premier homme sa récompense sans blesser sa liberté. Comme Dieu prévoyait les occasions où Adam, usant de sa liberté pécherait, et celles où il ne pécherait pas, il pouvait empêcher sa chute, en le conduisant par une providence particulière. Il pouvait aussi le convaincre de sa faiblesse en mille manières, sans le laisser actuellement tomber dans un péché qui a corrompu tous ses descendants.

THÉODORE. — Il est vrai, Eraste, que Dieu le pouvait : mais assurément il ne le devait pas agissant en Dieu, agissant d'une manière qui porte le caractère de ses attributs. Il n'est pas vrai que Dieu dût par une providence particulière empêcher la chute du premier homme et lui faire tous les biens que notre amour-propre, qui ne sera jamais la règle des volontés divines, nous représente qu'il devait faire à sa créature. Car voici le principe, méditez-le bien, Eraste; quoique fort simple, il est fort fécond [2].

La loi de Dieu ne lui vient point d'ailleurs, elle est écrite dans sa propre substance. La règle inviolable de sa conduite, c'est l'ordre immuable de ses propres attributs : car sa volonté n'est que l'amour qu'il leur porte [3].

Ainsi [4] Dieu agit toujours selon ce qu'il est : il ne se

---

cette chute a été l'occasion de ce grand ouvrage digne de la grandeur et de la miséricorde de Dieu, et si admirable en toutes manières. Cependant, Éraste, quand tout ce que je viens de vous dire ne serait pas certain... » rejoint le texte de 1702, p. 55.

Le second texte de 1677 et celui de 1685 portent : « Je vous expliquerai ces choses plus amplement dans quelque autre Entretien... » rejoignent le texte de 1702, p. 54.

1. Le développement qui suit jusqu'au signe * page 55, est ajouté à partir de l'édition de 1693.

2. Phrase ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.

3. Ce dernier membre de phrase est ajouté dans l'édition de 1702.

4. Texte de 1693 : « Dieu agit donc toujours ». | Texte de 1695 : « Dieu agit toujours ».

dément jamais. Quand il agit, il prononce pour ainsi dire au dehors le jugement éternel qu'il porte de ses divines perfections. Car comme il se glorifie de les posséder, comme il se complaît dans ce qu'il est, il ne peut vouloir ni agir par conséquent que selon ce qu'il est. Il faut qu'il s'exprime par sa conduite, et afin qu'il se complaise dans son ouvrage, il faut que son ouvrage lui réponde, pour ainsi dire [1], que son auteur est Dieu.

Les hommes n'agissent pas toujours selon ce qu'ils sont. Ils ne prononcent pas toujours par leurs actions, et encore moins par leurs paroles, le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes. Mais c'est qu'ils ont honte de leurs mauvaises qualités. Il faut bien qu'ils se masquent devant le monde, puisqu'ils ne veulent pas qu'on les reconnaisse. Mais supposons qu'un poète par exemple se complaise uniquement dans sa qualité de poète, qu'il en fasse tout le sujet de sa propre [2] gloire, qu'il ait honte de toutes les autres qualités qu'il possède. Assurément un poète de ce caractère ne pensera jour et nuit qu'à faire et qu'à réciter des vers. (Ceci, Eraste, n'est que pour vous rendre attentif à ce que je vous dis, et pour vous le rendre sensible.) Or Dieu ne se glorifie que dans ses attributs. Il se complaît uniquement dans les qualités qu'il possède. Il aurait honte de n'être pas ce qu'il est. Mais de plus, il se suffit pleinement à lui-même, et il ne trouve point en lui de défaut qu'il veuille cacher. Il est donc évident qu'il ne peut ne vouloir ni agir que selon ce qu'il est. Comprenez bien, Eraste, ce grand principe. Il est de la dernière conséquence. Car il suit de là que pour faire agir Dieu en Dieu, il faut consulter l'idée de Dieu et la suivre, et que si on se consulte soi-même, si on juge de Dieu par soi-même [3], on ne manquera pas de vou-

1. « pour ainsi dire », ajouté dans l'édition de 1702.
2. « propre », ajouté dans l'édition de 1702.
3. « si on juge de Dieu par soi-même », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

loir [1] donner à Dieu des desseins et une conduite humaine comme vous pourriez bien faire.

ERASTE. — Ce principe, que Dieu doit agir selon ce qu'il est, me paraît dans la dernière évidence. Mais qu'en pouvez-vous conclure?

THÉODORE. — Quoi, Eraste, vous ne voyez pas où je vais? Prenez garde : l'infinité est un attribut de la Divinité, et son attribut essentiel. Or [2] entre le fini et l'infini y concevez-vous quelque rapport? Adam cette noble et excellente créature comparée à Dieu se doit-elle compter pour quelque chose ?

ERASTE. — Il est vrai que le rapport du fini avec l'infini ne peut mieux s'exprimer que par zéro. Je compte pour rien Adam et tout cet Univers quand je le compare avec Dieu. Car l'Univers est fini et Dieu est infini, et infini en toutes manières.

THÉODORE. [3] — Quoi, Eraste, vous comptez pour rien le fini comparé à l'infini, tout cet Univers comparé à Dieu, et vous ne voyez pas la conséquence que je veux tirer de ce principe? Ne diriez-vous point cela par préjugé, ou parce que vous l'avez ouï dire souvent? Avez-vous de ce principe autant d'évidence que de ceux des mathématiques?

ERASTE. — Oui, certainement. Car les mathématiciens mêmes conviennent que l'expression la plus exacte, l'exposant le plus juste du rapport du fini comparé à l'infini, c'est le zéro; et que ce rapport doit être compté pour rien. Un grain de sable a un rapport très réel avec toute la terre; il ne faudrait pas cinquante chiffres pour exprimer ce rapport. Mais mille millions de millions de chiffres qui diviseraient l'unité feraient

1. « vouloir », ajouté dans l'édition de 1702.

2. La phrase qui précède et la conjonction « or » sont ajoutées dans l'édition de 1702.

3. Les lignes qui suivent jusqu'à : « Comment voulez-vous donc que Dieu ait empêché la chute du premier homme », p. 48, l. 11, sont ajoutées dans l'édition de 1702.

encore une fraction trop grande, que dis-je ! infiniment trop grande pour exprimer le rapport de tout l'Univers avec l'infini, et à plus forte raison avec Dieu [1], être infini en tous sens et en tous genres de perfection, être infiniment infini.

THÉODORE. — Voilà le principe expliqué clairement et mathématiquement. Mais prenez garde, Eraste, Dieu n'agit que par sa volonté, et par conséquent, il n'agit que par l'amour qu'il porte à ses attributs, et surtout à son infinité, attribut essentiel de la divinité. Cela étant certain, comment voulez-vous donc que Dieu ait empêché la chute du premier homme par une providence particulière? Ne suffisait-il pas de lui avoir donné tant d'excellentes qualités en le créant, et de l'avoir fait libre, afin qu'il aimât le vrai bien par raison, comme le vrai bien doit être aimé, et qu'il pût mériter sa reconnaissance par le bon usage de sa liberté? Pourquoi l'Etre infini s'intéresser si fort à la conservation du fini, et s'abaisser à une providence particulière de peur de perdre un culte profane, je veux dire un culte fini et que Dieu a dû compter pour rien par rapport à son infinie majesté? Une telle conduite n'aurait-elle pas marqué sensiblement que Dieu prenait en Adam un peu trop de complaisance, et qu'il y avait entre Dieu et lui quelque rapport considérable? Le fini comparé à l'infini n'est rien. Dieu se complaît uniquement dans son infinité, dans sa divinité. Il ne peut se démentir. Comment voulez-vous donc qu'il marque dans sa conduite envers le premier homme qu'il le compte pour quelque chose, je dis pour quelque chose qui l'oblige à agir envers lui,

1. Malebranche semble établir ici une distinction entre Dieu et l'infini. Il conçoit en effet en Dieu des infinis particuliers, par exemple l'étendue intelligible qui n'est autre que « l'infini en étendue ». (*Entretiens sur la métaphysique*, VIII, 8.) Chacune des perfections divines constitue un infini particulier. Dieu est donc bien, comme l'ajoute Malebranche aussitôt après, l'être infini en tous sens et en tous genres de perfections, l'être infiniment infini.

comme agissent les causes particulières et les intelligences bornées ?

Dieu, mon cher Eraste, agit toujours selon ce qu'il est, toujours en Dieu. Il crée le premier homme, et il lui donne avec une profusion digne de la Divinité [1] tous les biens imaginaires. Mais ne pensez pas pour cela qu'il mette effectivement sa complaisance dans une pure créature, et qu'il la compte pour quelque chose par rapport à lui. Dieu se souvient toujours de ce qu'elle est et de ce qu'il est lui-même ; et quoiqu'il voie que son ouvrage va périr, jaloux de sa gloire, tout plein de lui-même, de sa dignité, de sa divinité, de son infinité, il demeure immobile, et déclare par là qu'il est infini, puisqu'il compte pour rien, par rapport à lui, la plus noble de ses créatures. Il déclare par là, mon cher Ariste [2], que quand il a créé le premier Adam, il pensait au second, et que quand il a formé Eve, il avait en vue son Église. Il déclare par là que son grand dessein n'est point l'homme terrestre, l'homme profane, l'homme dans l'état naturel, et qui n'a rien de divin ou d'infini, mais cet Homme-Dieu en qui il a mis sa complaisance, et ses enfants adoptés et divinisés en leur chef. Car, prenez garde à ceci [3], Dieu ne se repent jamais de ses desseins, et, selon le langage de l'écriture [4], *il s'est repenti d'avoir fait l'homme.* Dieu n'est point changeant, et il a aboli la loi des juifs et détruit leur temple. Mais il ne se repentira jamais d'avoir établi Jésus-Christ son souverain prêtre. Le règne de Jésus, le temple qu'il construit à la gloire de son Père durera éternellement. C'est que voilà véritablement le dessein de Dieu.

Lorsque Dieu dans les Saintes Écritures parle de

1. Dans l'édition de 1693 : « digne de lui ».
2. « mon cher Ariste », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
3. « prenez garde à ceci », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
4. « selon le langage de l'Écriture », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

l'éternité du sacerdoce et de la royauté de Jésus-Christ, il la confirme par un serment solennel. *Juravit Dominus et non pœnitebit eum; tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech (a)... Semel juravi in Sancto meo si David mentiar : semen ejus in æternum manebit et thronus ejus sicut sol in conspectu meo (b).* C'est, Eraste, que le véritable dessein de Dieu, son dessein éternel et irrévocable, est Jésus-Christ et son Église. *Per memetipsum juravi, dicit Dominus, in semine tuo benedicentur omnes Gentes (c).* C'est que Dieu n'aime les hommes, il ne se complaît dans le culte qu'ils lui rendent, il n'est porté à les combler de ses bénédictions, qu'à cause de ce Fils de David et d'Abraham, qui, de toute éternité, a été l'objet de son amour et le sujet de sa complaisance.

Voilà donc, Eraste, pourquoi Dieu n'a pas dû empêcher la chute du premier homme par une providence particulière à son égard, lui ayant donné d'abord toutes les grâces, et toutes les qualités qui conviennent à la nature humaine, et cela avec une magnificence digne de la divinité. Un culte qui n'a rien que de fini, tel qu'était celui d'Adam, n'ayant point de rapport avec l'infini, Dieu, pour soutenir dignement le caractère de la Divinité et prononcer par sa conduite le jugement qu'il porte de ce qu'il est, devait en laissant tomber l'homme par la faute de l'homme, déclarer que son véritable dessein était l'Incarnation de son Fils. Etes-vous content de cette raison, Eraste? Pensez-y. Elle n'est pas tirée de fort loin, comme vous voyez. Elle dépend immédiatement de ce principe que Dieu doit [1] toujours agir en Dieu, agir selon ce qu'il est et que le fini comparé avec l'infini doit être compté pour rien. Car enfin [2], pensez-y sérieusement, la volonté

(a) Ps. 109. — *(b) Ps.* 88. — *(c) Gen.* 22, 16.

1. L'édition de 1693 : « Dieu doit agir selon ce qu'il est ». Celle de 1695 : « Dieu doit agir en Dieu, agir selon ce qu'il est ».

2. Les trois phrases qui suivent sont ajoutées dans l'édition de 1702.

de Dieu n'est pas une impression qui lui vienne d'ailleurs et qui le porte ailleurs; elle n'est, et ne peut être que l'amour qu'il se porte à lui-même et à ses diverses perfections. Or, Dieu n'agit que par sa volonté, que par des motifs par conséquent que ses attributs lui présentent. Il est donc clair que son action doit nécessairement porter le caractère de sa divinité.

ERASTE. — Il me semble que ce que vous venez de me dire est évident et conforme à ce que j'ai déjà lu dans saint Paul qui parle de Jésus-Christ avec tant d'amour et de dignité; et je me trouve soulagé de la peine que ma difficulté me faisait. Mais il faudra que j'y pense encore, car je sens quelque peine à me persuader [1] que le premier et le principal des desseins de Dieu soit l'Incarnation de son Fils.

THÉODORE. — J'appréhende fort [2], Eraste, que ce ne soit l'amour-propre qui vous inspire cette peine que vous sentez à vous rendre à ce qui vous paraît évident. Ne serait-ce point que vous voudriez que Dieu eût tout fait pour l'homme?

ERASTE. — Vous y êtes. Mais quoi! est-ce que cela n'est pas vrai?

THÉODORE. — Non, dans le sens que suggère l'amour-propre. Dieu a tout fait pour l'homme; il lui a même en un sens assujetti toutes choses *(a)* : *omnia vestra sunt (b)*, dit saint Paul. Mais l'homme est fait pour Jésus-Christ, les membres pour le chef : *Vos autem Christi.* Enfin tout est pour Dieu, le chef et son Eglise : *Christus autem Dei.* Dieu a diverses fins qui sont toujours sagement subordonnées les moins nobles aux plus nobles, et qui toutes se terminent à lui : *universa propter semetipsum operatus est Dominus (c)*. On peut dire peut-être que l'âme est faite pour

1. Dans les éditions de 1693 et 1695 : « je ne saurais me persuader ».
2. Le développement qui suit, jusqu'à : « En un mot, Dieu agit toujours pour sa gloire... » (p. 52) est ajouté dans l'édition de 1702. Textes de 1693 et 1695 : THÉODORE. — Prenez garde à ceci, Eraste : « Dieu agit pour sa gloire, et le principal de ses desseins... »
(a) Ps. 8. — *(b)* 1. *Cor.* 3. — *(c) Pro.* 16, 4.

le corps. Mais ce serait une extravagance de penser que l'âme n'est faite que pour le corps, que l'âme est subordonnée au corps dans les desseins du Créateur. Ce petit mot *pour* est susceptible de bien des sens.

Encore un coup, Eraste, saisissez bien ce que je viens de vous dire. Dieu n'agit que par sa volonté, qui certainement n'est que l'amour qu'il se porte à lui-même et à ses divines perfections. Il ne peut dans ses desseins avoir d'autre fin, d'autres motifs, que ceux qu'il trouve écrits dans sa substance en caractères éternels, dans l'ordre immuable de ses attributs. Il ne peut rien aimer, rien vouloir, que selon cet ordre qui est son inviolable loi; car il n'aime ses créatures que selon le rapport qu'elles y ont, et par leur nature et par leur sainteté. En un mot, Dieu agit toujours pour sa gloire, pour cette gloire, dis-je, qu'il ne tire que de lui-même, que du rapport de son ouvrage avec ses divins attributs [1]; et le principal de ses desseins est celui dont il en tire davantage. Mais ne tire-t-il pas plus de gloire de son Fils que de tout le reste de ses ouvrages? Il a dans son Fils un adorateur, un sacrificateur, une victime, dont la dignité est infinie. Car son Fils est un Dieu qui l'adore, c'est un Dieu qui lui obéit, c'est un Dieu qui meurt pour honorer sa sainteté et sa justice. Mais supposé même que le monde n'ait point de bornes, quel honneur en reviendrait-il à son auteur? Supposé que tous les esprits soient incessamment occupés à celui qui leur donne l'être, quelle proportion y a-t-il entre les créatures et le Créateur, entre les louanges des esprits bienheureux et la grandeur infinie de Dieu : si ce n'est que les louanges des Saints reçoivent une espèce de grandeur et de dignité infinie en Jésus-Christ, par qui, comme chante l'Église *(a)*, les anges louent la majesté divine,

1. L'incidente « pour cette gloire... divins attributs » est ajoutée dans l'édition de 1702.

(a) Préface du Canon de la Messe. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

les dominations l'adorent, etc... Car l'Église sait bien que ce n'est que par Jésus-Christ qu'on peut rendre à Dieu un honneur digne de lui, un culte qui rende hommage à son infinie majesté [1].

ERASTE. — Je le crois ainsi, Théodore. Mais Dieu ne pouvait-il pas mettre Jésus-Christ à la tête de son ouvrage, l'établir son souverain Prêtre et le Seigneur de toutes les créatures, sans laisser tomber le premier homme dans ce funeste péché qui l'a soumis avec justice au démon et toute sa postérité?

THÉODORE. — Il le pouvait assurément. Mais je crois vous avoir déjà prouvé qu'il ne le devait pas agissant en Dieu, ou d'une manière qui portât le caractère de la divinité, de son infinité. Vous croyez, Eraste, par la foi, et vous devez croire par les raisons que je viens de vous dire, que du fini à l'infini la distance étant infinie, nous ne pouvons avoir d'accès auprès de Dieu et de société avec lui que par Jésus-Christ; que Dieu ne pouvant être adoré dignement, divinement que par Jésus-Christ, ce n'est aussi que par Jésus-Christ que Dieu se complaît dans le culte que nous lui rendons. Mais cela supposé, ne fallait-il pas que Jésus-Christ fût établi chef de son Église et que nous ne reçussions que par son influence tout ce que nous avons de justice et de sainteté?

Dieu, mon cher Eraste, a permis le péché qui nous a mis dans un état pire que le néant même. Mais c'est afin que son Fils travaillât sur le néant, non de l'être, mais de la sainteté. C'est afin [2] qu'il tirât de ce néant un monde nouveau et que nous fussions tous en lui de nouvelles créatures, par l'effet d'une grâce qui ne suppose point de mérite. C'est afin que par lui nous fussions divinisés, élevés à la qualité d'enfants de

---

1. Ce dernier membre de phrase : « un culte qui... » est ajouté dans l'édition de 1702.

2. « c'est afin », ajouté dans l'édition de 1702.

Dieu, comme parle l'Écriture, tirés de notre état profane, de l'incapacité naturelle à la créature d'avoir avec Dieu, l'Être infini, quelque société et quelque rapport [1].

Dieu nous a laissé tomber dans les fers du démon. Mais c'est afin que son Fils eût l'honneur de nous en tirer et de faire servir l'Enfer à la solennité de son triomphe. Il nous a laissés dans ces fers quatre mille ans. Mais c'était pour nous faire mieux sentir notre impuissance, et nous faire soupirer après notre libérateur : tout cela pour nous lier le plus étroitement qu'il était possible à notre divin chef, à celui par qui nous pouvons rendre à la Divinité des honneurs divins; tout cela pour anéantir la créature en présence du Créateur, et que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. Vous avez lu, mon cher Eraste, les Epîtres de saint Paul, et vous devez y avoir remarqué tout ce que je viens de vous dire [2].

ERASTE. — Je suis en repos, Théodore, et je sens présentement un grand calme dans mon esprit. Comme nous ne pouvons avoir de rapport à Dieu que par Jésus-Christ, Dieu, pour nous lier à notre divin [3] chef, a voulu que nous lui eussions des obligations infinies : celle d'être tirés d'un état pire que le néant même, avec celle d'être élevés à la dignité de ses enfants.

THÉODORE. — Je vous expliquerai peut-être [4] ces choses plus amplement dans quelque autre Entretien. Ce que j'ai dit suffit pour vous faire juger qu'encore que Dieu ait prévu la chute de l'homme, il n'a pas dû changer de dessein, puisque cette chute a été l'occasion de ce grand ouvrage, si digne de la grandeur et de la miséricorde de Dieu, et si admirable en toutes

1. Phrase ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Phrase ajoutée dans l'édition de 1702.
3. « divin », ajouté dans l'édition de 1702.
4. « peut-être », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

manières. *O felix culpa!* chante l'Église, *quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem* [1].

* Cependant, Eraste, quand tout ce que je viens de vous dire ne serait pas certain, vous ne devez pas facilement croire que Dieu a dû changer de dessein, à cause qu'il a prévu le péché du premier homme et le désordre de la nature. Pensez-vous, Eraste, que si Dieu ne faisait qu'un homme, il en fît un monstre, je veux dire, qu'il le fît avec deux têtes dont l'une ne lui servirait de rien et ne ferait que l'embarrasser, ou avec un bras de nul usage, qui sortirait du milieu de son front et qui flotterait incessamment sur son visage? Pensez-vous qu'une semblable créature serait un ouvrage digne d'une intelligence infiniment sage et infiniment puissante? Cependant il y a des monstres, et je ne crois pas que ces petits dérèglements de la nature doivent diminuer l'estime que vous avez de son auteur : non seulement parce que ces monstres, quelque imparfaits qu'ils soient en eux-mêmes, ne rendent point le monde fort imparfait, mais principalement parce que ces monstres sont des suites de la communication qui est entre l'imagination de la mère et le fruit qu'elle porte dans son sein, et que cette communication est très sagement établie pour la formation ou pour l'accroissement de l'enfant.

Dieu avait bien prévu que cette communication causerait quelquefois du désordre, mais voyant que son utilité serait infiniment plus grande pour l'accomplissement de son ouvrage que ce petit désordre qu'elle y causait, il n'a pas dû changer de dessein. Il est vrai que Dieu pouvait y remédier, en établissant pour ces rencontres particulières quelques nouvelles lois du mouvement, mais Dieu ne multiplie pas ainsi

1. Citation ajoutée en note dans l'édition de 1695, dans le texte en 1702.

* Voir p. 45, n. 1.

ses volontés. Il convient à la profondeur de sa prescience [1] et de sa sagesse d'agir toujours par les voies les plus simples, et de n'employer qu'un très petit nombre de lois naturelles pour produire un très grand nombre d'ouvrages admirables.

Et je ne crois pas qu'on doive penser que Dieu ait d'autres voies de produire son ouvrage, aussi simples et aussi parfaites que celles dont il s'est servi, par lesquelles il pourrait le faire plus parfait qu'il n'est, et tel que nous voudrions qu'il fût *(a)*. Cela n'est peut-être pas vrai. Dieu agit apparemment de la manière la plus digne de lui qui se puisse, je veux dire que son ouvrage est autant parfait qu'il le peut être par rapport aux voies dont il se sert pour le produire; et si nous pensons y découvrir des défauts, outre que nous nous trompons souvent, cela peut venir de la simplicité des moyens dont il s'est servi pour le former, et de la liaison que tous les corps ont les uns avec les autres.

Penseriez-vous, Eraste, que Dieu, tout sage et tout puissant qu'il est, ne pût entièrement remplir par un nombre fini [2] de petites boules le moindre espace que nous puissions déterminer? Cependant si vous y faites réflexion, vous reconnaîtrez bientôt que cela n'est pas possible, et que les boules qui se touchent laissant un espace triangulaire, il faut pour l'emplir autre chose que des boules. Mais d'où vient cette impossibilité? Ce n'est pas de quelque [3] défaut de sagesse ou de puissance du côté de la cause; c'est du rapport que les corps ont les uns avec les autres. Il y

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Il est de sa grandeur et de sa sagesse d'agir... »

(a) Dans le *Traité de la nature et de la grâce*, et dans les *Méditations chrétiennes* que j'ai composées depuis cet Ouvrage, je parle plus positivement et plus clairement. (Note ajoutée à partir de 1685.) On peut lire aussi sur cela les *Entretiens sur la métaphysique et la religion*. 9e Entr. (Ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.)

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « un certain nombre ».

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ce n'est pas du défaut ».

a un tel enchaînement dans toutes les parties qui composent le monde, qu'on a quelque sujet de penser qu'il y a peut-être contradiction que l'homme soit plus parfait qu'il n'est par rapport aux corps qui l'environnent, et qu'il n'est peut-être pas possible qu'il ait des ailes et qu'il soit en même temps aussi bien composé qu'il l'est par rapport à la société [1] et aux besoins de la vie présente.

Ainsi, Eraste, comme vous ne devez pas penser que Dieu a dû abandonner le dessein qu'il a eu de former des hommes par la génération ordinaire, à cause que les hommes semblent n'être pas parfaits, et que par cette voie il s'engendre quelquefois des monstres : vous ne devez pas aussi vous imaginer que Dieu, ayant prévu le péché de l'homme, ait dû [2] prendre un autre dessein, quand même il n'aurait point réparé le désordre de la nature par une voie aussi digne de sa sagesse, qu'est l'incarnation de son Fils.

ERASTE. — J'avoue, Théodore, que ce que vous dites est très raisonnable, et que ceux-là manquent de force et de fermeté d'esprit qui abandonnent des vérités évidentes, lorsqu'on leur propose des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre, quoique ces difficultés n'aient point d'autre fondement que l'ignorance et la faiblesse de l'esprit humain. Et cela me persuade que la plupart de ceux qu'on appelle dans le monde esprits forts, tels que sont quelques-uns de ceux qui se sont trouvés ici ces jours passés, n'ont pas autant de force d'esprit qu'Aristarque se l'imagine.

THÉODORE. — Vous ne vous trompez pas, Eraste, ces messieurs [3] ont souvent l'imagination forte et la raison faible, le cerveau abondant en esprits animaux et l'esprit vide d'idées, j'entends d'idées claires. Cette

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « par rapport aux besoins ».
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « a dû prendre ».
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ces esprits forts ».

abondance d'esprits les rend fiers et décisifs, et le défaut d'idées les aveugle [1]. Ces esprits forts sont ordinairement de petits esprits qui ont plus d'orgueil que de lumière. Comme ils ont l'esprit petit, ils n'embrassent et ne retiennent pas facilement les preuves des vérités même les plus communes, et leur orgueil les fait décider des questions qu'il est absolument impossible de résoudre. Prenez garde à ne pas vous épouvanter avec eux des petites difficultés qu'ils se font contre l'existence de Dieu et contre l'immortalité de l'âme, et ne vous laissez jamais étourdir par l'air et la manière dont ils débitent [2] leurs décisions téméraires. Écoutez la raison et suivez sa lumière; mais n'obéissez jamais à l'effort sensible que l'imagination des autres fait sur votre esprit. M'entendez-vous bien, Eraste?

ERASTE. — Parfaitement. Vous ne voulez pas que je pense et que je vive par opinion, mais que je pense et que je vive par raison. Vous voulez [3] que j'évite avec soin la contagion des esprits, qui se communique par les manières de ceux qui nous parlent [4]. Je le fais autant que je puis, et je ne crains pas que nos prétendus esprits forts m'ébranlent par toutes les figures et tout ce mouvement dont ils animent les pauvres raisons qu'ils apportent contre les preuves de l'existence de Dieu, que vous nous avez expliquées.

THÉODORE. — Et vous, Aristarque, êtes-vous pleinement convaincu qu'il y a une cause supérieure à vous, infiniment sage et infiniment puissante? N'avez-vous plus de doute raisonnable à me proposer? Je sais bien que vous n'êtes pas délivré de l'épouvante que

1. Les deux phrases qui précèdent sont ajoutées dans l'édition de 1702.

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « par la manière de leurs décisions téméraires. »

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « et que j'évite ».

4. Cette « contagion des esprits » est longuement développée dans la 3e partie du Livre second de la *Recherche de la vérité* sous le titre « De la communication contagieuse des imaginations fortes ».

vos héros vous ont inspirée, et que vous êtes toujours agité par quelques idées et par quelques sentiments confus, qui troubleront longtemps votre imagination pour justifier les raisonnements de vos esprits forts; mais votre raison est-elle éclairée? La lumière qui s'y répand à proportion que vous êtes attentif à mes paroles, est-ce une lumière pure qui persuade par évidence? N'y aurait-il point [1] quelque éclat éblouissant qui vous convainquît par impression? Car, comme je suis pénétré de ce que je vous dis [2], j'appréhende que l'air et la manière dont je vous parle ne fassent effort sur votre esprit. J'appréhende qu'au lieu de consulter la vérité intérieure, vous ne sortiez hors de vous-même pour m'écouter, et qu'il ne vous arrive ainsi d'être persuadé lorsque je vous parle, et de douter aussitôt que je ne vous parlerai plus.

ARISTARQUE. — Vous m'avez dit plusieurs choses qui m'ont paru solides; mais je n'en demeure pas d'accord parce que je n'y ai pas assez pensé. J'y penserai et...

THÉODORE. — Fort bien, Aristarque : mais prenez garde qu'afin que ma démonstration de l'existence de Dieu subsiste, il n'est point nécessaire que toutes les choses que je viens de vous dire soient incontestables. Je les ai peut-être [3] expliquées trop légèrement pour prétendre que vous n'y trouviez point de difficulté; et je ne devais pas m'y étendre davantage parce que, ne vous les disant que pour répondre à vos objections, je n'étais point obligé d'en établir la certitude, mais seulement d'en montrer la possibilité.

---

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « n'y-a-t-il point quelque éclat éblouissant qui vous convainque ».

2. Théodore, ou plutôt Malebranche, est « pénétré » de ce qu'il dit. Un mot comme celui-là suffit à révéler la sensibilité ardente qui faisait le fond de son caractère. On se souvient des violentes palpitations qu'il ressentit à la première lecture du traité *De l'Homme* de René Descartes. Dans la *Recherche de la vérité* (l. I, ch. 1, 1), il parle de « faire comme *sentir* aux autres » ce qu'il veut dire.

3. « peut-être », ajouté dans l'édition de 1702.

Je vous en convaincrai peut-être dans la suite. Cependant si vous êtes bien persuadé de leur possibilité, vous devez croire que vos objections ne détruisent[1] point les preuves que j'ai apportées pour l'existence d'un Être infiniment puissant et qui opère incessamment en nous.

ARISTARQUE. — Quand je pense à toutes les choses que vous nous dîtes bien, je ne puis douter de l'existence d'un Dieu, qui règle tout ce qui se fait dans le monde[2]. Mais quand je fais réflexion qu'il y a d'habiles gens qui en doutent, et que Mr** et plusieurs autres personnes très savantes et très spirituelles m'ont assuré qu'ils avaient besoin de foi pour les croire, il me reste quelque appréhension que vos preuves ne soient point certaines. Je consulterai Mr** pour savoir ce qu'il en pense.

THÉODORE. — Vous consulterez le Dieu d'Accaron au lieu de consulter le Dieu d'Israël. N'êtes-vous pas content des réponses claires et évidentes que la vérité intérieure vous rend? Pourquoi consulter encore ce misérable ami? Il vous a troublé, il vous troublera de nouveau. Son air est contagieux, son imagination est dominante; et si vous n'y prenez garde...

ARISTARQUE. — J'y prendrai garde, et il me semble que je le convertirai.

THÉODORE. — Vous le convertirez, Aristarque! Je le souhaite. Mais pensez-vous que Dieu lui parle comme à vous? ou plutôt pensez-vous qu'il rentre comme vous dans lui-même pour l'écouter? Il y a si longtemps qu'il se bouche les oreilles qu'il en est devenu sourd. Vous parlerez à ses oreilles, mais vous ne parlerez pas à son esprit. Ne savez-vous pas qu'il tient à trop de

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « votre objection ne détruit pas ».

2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « je ne puis douter de l'existence de Dieu ».

choses et que ses passions, dont il suit aveuglément les mouvements, l'ont rendu esclave de tout ce qui l'environne? Cet air dominant et fier [1], ce désir de passer pour bel esprit et pour esprit fort [2], sa manière insolente et cavalière de parler des choses de la religion, tout cela [3] ne vous marque-t-il pas assez qu'il reçoit sans cesse les inspirations secrètes de l'esprit d'orgueil? Dans le temps que vous lui parlerez, il se rira de votre simplicité, il vous éblouira par un langage d'imagination, et vous aurez la confusion de vous voir abattu à ses pieds, et la vérité traitée indignement par ce petit troupeau qui lui applaudit sans cesse.

Si vous êtes résolu, Aristarque, de tenter sa conversion, je vous conseille de le prendre seul, de lui parler sans émotion, de l'interroger sans cesse comme ayant besoin de sa lumière, et de le faire insensiblement rentrer dans lui-même, afin qu'il puisse écouter la vérité sans que ses passions s'y opposent. Lorsqu'on veut convaincre les hommes, il faut toujours dédommager leur amour-propre, et les instruire en sorte qu'ils s'imaginent nous régenter. Il faut prendre l'air de disciple, et les interroger avec adresse et avec simplicité, afin que se plaisant à nous instruire, et par là à prendre sur nous quelque supériorité [4], ils rentrent dans eux-mêmes pour recevoir les réponses que nous leur demandons. Mais lorsque nous avons reçu d'eux-mêmes les réponses qu'ils se sont efforcés de nous trouver, il faut les leur représenter à tous moments : car n'ayant cherché ces réponses que pour nous, que pour flatter leur vanité [5], ils n'y pensent plus dès qu'ils s'en sont déchargés.

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Cet air du grand monde. »
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ce désir de passer pour esprit fort ».
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ne vous marquent-ils pas... »
4. « et par là à prendre sur nous quelque supériorité », ajouté dans l'édition de 1702.
5. « que pour flatter leur vanité », ajouté dans l'édition de 1702.

La vérité est un meuble fort inutile pour la plupart des hommes : elle ne fait que les embarrasser. Mais lorsqu'elle est de leur invention, et que par ce titre elle leur appartient, l'amour-propre la souffre volontiers; et ils y trouvent je ne sais quel agrément qui les gagne malgré l'incommodité qu'ils en reçoivent. Ainsi lorsque vous aurez reçu quelque bonne réponse de plusieurs interrogations que vous aurez faites à votre ami, vous pourrez vous en servir pour le convaincre. Il ne la désavouera pas si vous ne l'irritez; et peut-être que son amour-propre trahissant heureusement ses passions endormies, il se réjouira à la vue d'une lumière qu'il ne pouvait souffrir quelque temps auparavant [1].

ARISTARQUE. — Je vous remercie, Théodore, de ces avis; j'en profiterai assurément. L'impatience [2] qui s'excite en moi, par l'espérance de rendre service à mon ami, m'oblige de rompre notre entretien : il faut que je me satisfasse promptement [3].

THÉODORE. — Je loue votre zèle et la sincérité de votre amitié. Courage, Aristarque, je souhaite que vous reveniez content... Pour vous, Eraste, ayez soin de repasser dans votre esprit les choses que nous avons dites, et de vous en entretenir avec Aristarque, dès qu'il sera de retour.

1. Cette méthode pour persuader l'adversaire dans la discussion se trouve exposée par le Verbe en termes à peu près semblables dans les *Méditations chrétiennes*, XVIII, 10, 11, 12 : « On compte, mon Fils, la vérité pour rien... Interroge, mais en disciple, afin que l'amour-propre renouvelle et fortifie l'attention... Découvre la vérité de manière qu'on s'imagine soi-même la découvrir, fais en sorte qu'avec toi tout le monde ait de l'esprit... » Cf. *Entretiens sur la métaphysique*, XIII, 8 : « La plupart des hommes regardent la vérité comme un meuble fort inutile, ou plutôt comme un meuble fort embarrassant et fort incommode. Mais lorsqu'elle est de leur invention, et qu'ils la regardent comme un bien qu'on veut leur enlever, ils s'y attachent si fort et la considèrent si attentivement, qu'ils ne peuvent plus l'oublier. »

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « et l'impatience ».

3. « promptement », ajouté dans l'édition de 1702.

ENTRETIEN III

De l'ordre de la nature dans la création de l'homme, et des deux facultés de l'âme, l'entendement et la volonté [1].

THÉODORE. — Hé bien, Aristarque, vous avez converti votre homme : Eraste vient de me faire le narré de l'entretien que vous avez eu avec lui. Je sais même qu'il veut entrer dans notre petit commerce sans y paraître, et qu'il souhaite que vous lui rendiez compte de la suite de nos conversations. Appliquez-vous donc, s'il vous plaît, par l'amitié que vous avez pour lui, afin que vous puissiez lui démontrer toutes choses avec quelque exactitude.

ARISTARQUE. — Vous me prenez par mon faible, car je suis extrêmement sensible à l'amitié; et il me semble que j'ai une double ardeur de connaître la vérité dans le dessein que j'ai de la communiquer à mon ami. Continuons donc, je vous prie. Je suis persuadé qu'il y a un Dieu, je veux dire, un Être infiniment parfait, dont la sagesse et la puissance n'ont point de bornes, et dont la providence s'étend non seulement jusqu'à nous, mais jusqu'aux atomes de la matière. Je me souviens de vos preuves et j'en suis convaincu.

THÉODORE. — Je ne puis rien démontrer de la véritable religion, ni de la véritable morale, que je

1. « et des deux facultés de l'âme, l'entendement et la volonté », ajouté dans l'édition de 1702.

ne connaisse les fins de Dieu; non pas toutes, Aristarque, mais seulement celles qu'il a dans la création et dans la conservation de notre être.

ARISTARQUE. — Ah ! Théodore, cherchez quelque autre principe. Mon ami est cartésien, il rejette entièrement de sa philosophie la recherche des causes finales; et quoiqu'il soit convaincu présentement qu'il y a un Dieu, il ne manquera pas de me dire que nous ne devons point tant présumer de nous-mêmes, que de croire que Dieu nous ait voulu faire part de ses conseils.

THÉODORE. — Votre ami ne vous dira pas cela, s'il est bon cartésien. La connaissance des causes finales est assez inutile pour la physique, ainsi que Descartes le prétend. Mais elle est absolument nécessaire pour la religion. Pouvez-vous obéir à Dieu, si vous ne connaissez pas ses volontés? Espérez-vous de lui plaire[1] et qu'il vous rende heureux si vous ne lui obéissez pas? Vous vous imaginez peut-être qu'on ne peut rien connaître par la raison du dessein de Dieu sur les hommes; mais vous vous trompez. Ne pensez pas trop à votre ami, pensez à ce que je vais vous dire.

Vous êtes persuadé que Dieu est sage, et vous lui attribuez toutes les perfections dont vous avez quelque idée. Dieu aime donc davantage ce qui est le plus aimable. Il s'aime donc plus que toutes choses. Il est donc à lui-même la fin de toutes ses actions. Dieu est donc la fin de la création et de la conservation de notre être. La faculté que nous avons de connaître, c'est-à-dire notre esprit, celle que nous avons d'aimer ou notre volonté, sont donc faites et sont conservées pour connaître et pour aimer Dieu; supposé, comme vous n'en doutez pas, qu'elles aient été faites pour connaître et pour aimer. Trouvez-vous quelque obscu-

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « et pensez-vous lui plaire ».

rité dans tout ceci [1]? Prenez-y garde, c'est le principe de ce que nous dirons dans la suite.

ARISTARQUE. — Cela me paraît aussi évident que les principes les plus certains de la physique.

THÉODORE. — Cela l'est même davantage. La communication des mouvements est certaine, l'expérience nous l'apprend. Cependant cette communication des mouvements pourrait n'être pas. Elle cessera apparemment en partie [2] après la résurrection, du moins à l'égard de nos corps, afin qu'ils soient incorruptibles. Mais Dieu ne cessera jamais de vouloir que nous le connaissions et que nous l'aimions. Or puisque cela vous paraît évident, comment se peut-il faire qu'il y ait des hommes qui ne connaissent et qui n'aiment point Dieu, puisque Dieu ne les conserve que pour le connaître et que pour l'aimer? Pensez-vous que l'on puisse résister à Dieu, et que Dieu ait quelque amour pour des esprits qui n'ont aucune connaissance de lui, ni aucun amour pour lui? Pensez-vous que Dieu les conserve; et ne savez-vous pas que si Dieu cesse de les aimer, ils ne seront plus?

ARISTARQUE. — Je commence à douter de votre principe, car il n'y a que trop de gens qui ne connaissent et qui n'aiment point Dieu.

THÉODORE. — Cela est, étrange, Aristarque, que vous puissiez douter d'un principe un moment après qu'il vous paraissait évident. Ne retiendrez-vous jamais qu'il faut préférer la lumière aux ténèbres, et qu'il ne faut point abandonner des vérités claires à cause de la difficulté que l'on trouve à éclaircir des objections obscures? Accoutumez-vous à discerner le vrai du vraisemblable; et prenez garde que ce que je viens de vous objecter est vrai en un sens et faux en l'autre. Car [3] quoiqu'il y ait peu de personnes qui

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « dans ces choses ».
2. « en partie », ajouté dans l'édition de 1702.
3. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « car il n'y a point

aiment Dieu par le choix libre de leur volonté, tous le connaissent et l'aiment par l'impression continuelle et invincible qu'il produit en eux [1]. Vous le verrez dans la suite.

Ainsi arrêtez-vous ferme à cette vérité : que Dieu n'a fait et ne conserve les esprits que pour le connaître et pour l'aimer; et cette vérité supposée, puisqu'elle est évidente, tâchez de découvrir comment on peut concevoir que tous les esprits connaissent et aiment Dieu, car cela est de la dernière conséquence. J'interroge Eraste pour vous conduire insensiblement à cette vérité.

Pensez-vous, Eraste, que les esprits puissent voir les corps? ou plutôt pensez-vous que ce monde matériel et sensible puisse être l'objet immédiat de l'esprit? Pensez-vous que les corps puissent agir dans l'esprit, se rendre visibles à l'esprit, éclairer l'esprit? Pensez-vous, en un mot, que l'esprit voit les corps immédiatement et en eux-mêmes [2]?

ERASTE. — Je ne le pense pas, car on en voit souvent qui ne sont point [3].

THÉODORE. — Que voyez-vous donc immédiatement, lorsque vous voyez le monde matériel et sensible?

ERASTE. — Je vois, pour ainsi dire, le monde intelligible.

THÉODORE. — Quoi! lorsque vous regardez les étoiles, vous ne voyez pas les étoiles?

ERASTE. — Lorsque je regarde les étoiles, je vois les étoiles; lorsque je regarde les étoiles du monde

---

d'homme qui ne connaisse et qui n'aime Dieu en un sens. Vous le verrez dans la suite ».

1. Dans le texte de 1693 et de 1695 : « par l'impression continuelle et immuable qu'il fait en eux. »

2. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702.

3. « car on en voit souvent qui ne sont point », ajouté dans l'édition de 1702. — Les représentations du rêve, de l'hallucination, etc. sont, pour Malebranche, la preuve irrécusable que nous ne voyons pas les corps eux-mêmes, mais seulement leurs idées.

matériel, lorsque je tourne les yeux du corps vers le ciel, mon esprit voit les étoiles du monde intelligible [1]; et je juge que ces étoiles matérielles sont semblables à celles du monde intelligible que je vois. Car le soleil que je vois est tantôt grand et tantôt petit, et il n'est jamais plus grand qu'un cercle intelligible de deux ou trois pieds de diamètre. Mais le soleil matériel est toujours le même; il est, selon le sentiment de quelques astronomes, environ un million de fois [2] plus grand que la terre. Ce n'est donc pas celui-là que je vois, dans le temps que je le regarde [3].

THÉODORE. — Mais, Eraste, où est ce monde intelligible que vous voyez? Pensez-vous le renfermer dans vous-même? Pensez-vous que votre âme comprenne d'une manière intelligible tous les êtres que Dieu peut faire et qu'elle peut voir? Votre âme dont les bornes sont si étroites, dont les perfections sont finies, qui certainement ne renferme pas toutes choses, peut-elle

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Lorsque je regarde les étoiles du monde matériel, je vois les étoiles du monde intelligible ».

2. Les éditions antérieures à 1702 portent : « trente mille fois ». L'*errata* de l'édition de 1702 corrige et met : « un million de fois ».

3. Ce passage semblerait dire que nous voyons en Dieu chaque créature par une idée qui lui correspond. Tel est en effet le sens que certains lecteurs donnèrent à la théorie de la vision en Dieu exposée dans la *Recherche de la vérité*, livre III, 2e partie, ch. VI. Malebranche dans les *Eclaircissements* de 1678 protesta qu'on avait mal pris sa pensée. « Il ne faut pas s'imaginer que le monde intelligible ait un tel rapport avec le monde matériel et sensible, qu'il y ait, par exemple, un soleil, un cheval, un arbre intelligible, destiné à nous représenter le soleil, un cheval et un arbre; et que tous ceux qui voient le soleil, voient nécessairement ce prétendu soleil intelligible. » (Xe Éclaircissement, réponse à la 3e objection.) Il expose alors que nous voyons les corps dans une étendue intelligible infinie que Dieu applique à notre esprit de mille manières différentes, en même temps qu'il produit en notre âme tel sentiment de couleur que nous rapportons à tel corps actuellement sous nos yeux. Accusé par Arnauld (*Des vraies et des fausses idées*, 1683), d'avoir « varié » dans sa manière de concevoir la vision en Dieu, Malebranche se défend énergiquement et affirme qu'il a toujours pensé que nous voyons les corps « par ce qu'il y a en Dieu qui les représente ». (*Réponse au livre des vraies et des fausses idées*, ch. XV, 9.) Or les corps ne sont pas représentés en Dieu par des idées singulières, mais par une idée unique qui constitue l'essence de la matière, et donc l'essence de chaque corps : l'étendue intelligible infinie. (V. *La théorie de la connaissance dans la philosophie de Malebranche*, ch. VIII et IX.)

en se considérant voir toutes choses, trouver en elle les idées de tous les êtres [1] ?

ERASTE. — Je ne le pense pas, mais je n'oserais vous dire mon sentiment. Je m'imagine qu'il n'y a que Dieu qui renferme le monde intelligible, et que nous voyons *(a)* en Dieu tout ce que nous voyons.

THÉODORE. — Mais, Eraste, pourquoi n'osez-vous dire tout haut ce que vous en pensez ? Y a-t-il du danger ou de l'extravagance à dire [2] que Dieu seul est notre lumière, qu'il est seul la perfection et la nourriture de l'esprit, et que nous dépendons de lui en toutes manières, non seulement pour devenir plus heureux, mais encore plus éclairés et plus parfaits ?

ERASTE. — J'appréhende qu'Aristarque ne m'appelle visionnaire [3], si je dis que je vois toutes choses en Dieu, comme si j'assurais qu'on peut voir Dieu dès cette vie, à cause que tout ce qui est en Dieu est Dieu même.

THÉODORE. — Il y a différence entre voir l'essence de Dieu et voir l'essence des choses en Dieu. Car encore qu'on ne voie immédiatement que la substance de Dieu [4], lorsqu'on voit l'essence ou les idées [5] des choses en Dieu, on ne voit Dieu que par rapport aux créatures; on ne voit les perfections de Dieu qu'en tant qu'elles représentent autre chose que Dieu. De sorte qu'encore que l'on voie Dieu, et que l'on ne puisse rien voir que lui, puisque lui seul peut toucher ou

---

1. « trouver en elle les idées de tous les êtres », ajouté dans l'édition de 1702.

(a) Ceci est traité plus au long dans les *Entretiens sur la métaphysique*, 1 et 2. Entretien, et dans la *Recherche de la vérité* et les éclaircissements. (Note ajoutée à partir de l'édition de 1693.)

2. Dans les éditions antérieures à celle de 1695 : « de dire ».

3. Allusion aux railleries dont Malebranche fut l'objet à l'occasion de sa théorie de la vision en Dieu. Cf. *Recherche*, X^e^ Éclaircissement : « J'aime mieux qu'on m'appelle visionnaire, etc. », ainsi que *Méditations chrétiennes*, XVII, 5; *Traité de Morale*, 1^re^ P. ch. XII, 2; *Lettre* du 9 nov. 1683 (Corresp. inédite, Blampignon, p. 10), etc.

4. Dans les éditions antérieures à celle de 1702 : « encore qu'on ne voie que Dieu ».

5. « ou les idées », ajouté dans l'édition de 1702.

modifier nos esprits [1], on peut dire en un autre sens [2] que l'on ne voit que les créatures, puisque l'esprit n'est affecté que par leurs idées ou leurs archétypes [3]. Car, quoique Dieu ne voie que lui, il est certain qu'il voit les créatures, lorsqu'il voit ce qui est en lui-même qui les représente. De même, quoique nous ne voyions que Dieu d'une vue immédiate et directe [4], nous pensons aux créatures lorsque nous voyons en Dieu ce qui les représente. Mais pour les créatures en elles-mêmes, elles sont invisibles. Car il n'y a que l'intelligible qui puisse modifier les intelligences, que Dieu seul qui puisse agir dans les esprits [5].

Oui, Eraste, il n'y a point de créature corporelle ni spirituelle, qui puisse agir immédiatement dans l'âme et se faire voir à elle. Tout ce que nous voyons, Dieu nous le montre, mais il nous le montre dans sa substance; car il n'y a que la substance divine qui puisse nous donner la vie, nous éclairer et nous rendre heureux. Nous sommes faits pour être nourris de cette substance, et pour vivre d'elle; et si l'esprit a quelque vie, je veux dire, s'il a quelque connaissance (car la connaissance de la vérité est la vie de l'âme), il la reçoit de cette substance, il ne la possède que par son union à cette substance [6].

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « puisque Dieu ne conserve les esprits que pour lui ». L'édition de 1695 ajoute « et que lui seul peut agir en nous ».

2. « autre », ajouté dans l'édition de 1702.

3. « ou leurs archétypes », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

4. « L'esprit ne peut avoir de rapport immédiat qu'à Dieu seul. » (*Traité de morale*, 1re P., ch. x, 3.) La substance divine « seule est l'objet immédiat de toutes nos connaissances ». (*Ibid.*, ch. I, 7.) « On ne voit immédiatement que Dieu. » (*Réponse au livre des vraies, etc...*, ch. IX, 14.) — La pensée de Malebranche est que notre esprit ne peut être directement éclairé que par Dieu : « Nous n'avons point d'autre *Maître intérieur que la Sagesse éternelle, Jésus-Christ notre Seigneur, qui préside à tous les esprits et qui les éclaire immédiatement, et sans l'entremise d'aucune créature.* » (1re *lettre touchant la Défense de M. Arnauld.* Recueil de toutes les réponses, t. I, p. 333.)

5. « que Dieu seul qui puisse agir dans les esprits », ajouté dans l'édition de 1702.

6. Dans les éditions antérieures à 1693 : « il la reçoit de cette substance et dans cette substance. »

Prenez garde, Eraste : tout ce que Dieu a fait, il l'a fait à son image ou selon son image. Il a fait les animaux, les plantes, les insectes même selon l'image ou selon l'idée vivante qu'il en a. Car il a fait toutes choses par son Fils, par son Verbe, selon cette sagesse incréée dans laquelle toutes choses vivent. Mais il n'a pas seulement fait l'homme selon son image ou selon sa sagesse : il l'a fait pour sa sagesse *(a)*, pour contempler cette vérité éternelle, cette Raison universelle, cette substance intelligible [1] qui renferme les idées de toutes choses.

Un impertinent philosophe *(b)* trouvait cet étrange [2] défaut dans la religion des chrétiens, qu'ils mangeaient celui qu'ils adoraient, condamnant la communion que nous avons au corps et au sang de Jésus-Christ, que nous recevons après l'avoir adoré. Il ne savait pas que la sagesse du Père, le Verbe qui éclaire et qui nourrit l'esprit, voulait nous apprendre d'une manière sensible et par la manducation réelle de son corps, qu'il est réellement notre vie *(c)* et notre nourriture, et qu'il a fait notre esprit pour le connaître et pour l'aimer.

Car notre esprit ne doit aimer que ce qui lui donne la vie, que ce qui le nourrit, que ce qui le rend plus parfait, que ce qui est au-dessus de lui; puisqu'il n'y a que cela qui puisse être son vrai bien.

S'il est certain que la faculté que nous avons de penser vient de Dieu, il est certain qu'elle est faite pour Dieu, puisque Dieu n'agit que pour lui, comme Aristarque en convient. Mais si nous ne voyons pas les

(a) Aug. lib. imp. de Gen. ad litt. Voyez la réponse aux vraies et fausses idées, ch. 7 et 21. (La référence est ajoutée à partir de 1685.) La 2e partie de la note « Voyez la réponse... » est ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.

1. « cette Raison universelle, cette substance intelligible », ajouté à partir de 1685.

(b) Averroès.

2. « étrange », ajouté dans l'édition de 1702.

(c) In ipso vita erat et vita erat lux hominum. Joa. I. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

choses en Dieu, comment peut-on dire que Dieu ne nous a faits et ne nous conserve que pour lui? car enfin si l'objet immédiat de nos connaissances sont des corps, notre esprit est en partie fait pour les voir [1].

Oui, tous les esprits sont essentiellement unis à la souveraine Raison. Ils ne peuvent vivre et se nourrir que de sa substance, les anges, les hommes et les démons mêmes. Ceux-ci sont morts, dira-t-on, et cela est vrai en un sens. Mais ils connaissent peut-être quelque vérité; et si la connaissance de la vérité est la vie de l'âme, ils ne sont pas entièrement morts, ils ne sont pas anéantis. Ils ont encore quelque union avec la sagesse éternelle dont la lumière pénètre jusque dans les abîmes. Ils se nourrissent du Verbe, s'ils ont encore quelque vie, parce que c'est lui seul qui est la vie. Mais ils n'en sont pas plus heureux, car ils voudraient être morts. Ils ne se nourrissent qu'avec dégoût, d'une vérité qu'ils n'aiment pas; ils cherchent les ténèbres; ils haïssent les idées divines qui les persécutent et qui les punissent [2]; ils souhaitent le néant, et que ce reste d'union avec Dieu, qui les éclaire et qui les soutient, se rompe et se dissipe pour jamais.

ARISTARQUE. — Que nous dites-vous là, Théodore : que l'esprit ne voit que Dieu? Quoi! nous voyons l'erreur dans Dieu? Les philosophes voient en Dieu toutes leurs chimères? Et le Père du mensonge reçoit de Dieu...

THÉODORE. — Prenez garde, Aristarque, l'erreur ne se voit pas : elle n'est ni visible, ni intelligible. La vérité est un rapport qui est; et ce qui est, peut être vu. Il y a un rapport d'égalité entre 2 fois 2 et 4, et ce rapport peut être vu, parce qu'il est. Il y a un rapport

1. Dans les éditions antérieures à 1702, le texte suit ainsi : « En quel sens peut-on dire aussi que Dieu ne conserve l'esprit des démons et des damnés que pour lui, si l'esprit de ces malheureux ne voit Dieu en quelque manière? Ils sont morts, direz-vous, et cela est vrai en un sens, etc... »

2. Ce membre de phrase : « ils haïssent » est ajouté dans l'édition de 1702.

d'inégalité entre 2 fois 2 et 5, et ce rapport d'inégalité peut être vu, parce qu'il est. Ainsi la vérité est visible ou intelligible, mais l'erreur ne l'est pas. On ne peut pas voir que 2 fois 2 soient 5, ou un rapport d'égalité entre 2 fois 2 et 5, car ce rapport d'égalité n'est point. On ne peut voir que 2 fois 2 ne soient pas 4, ou un rapport d'inégalité entre 2 fois 2 et 4, car ce rapport d'inégalité n'est point. Ainsi quand on se trompe, on ne voit pas les rapports que l'on juge librement et faussement que l'on voit. Quand un homme se trompe, il voit bien les choses en Dieu, quoique d'une manière imparfaite, à cause de son incapacité et de son défaut d'attention [1]. Mais pour les rapports entre les choses, il ne les voit pas; car ces choses sont, et ces rapports-là ne sont point. Je ne m'arrête pas à vous expliquer la cause de nos erreurs, et les différentes manières dont on y tombe. Cela a déjà été fait dans la *Recherche de la vérité*.

ARISTARQUE.[2] — J'avoue, Théodore, que nous voyons en Dieu les vérités éternelles et les règles immuables de la morale. Un esprit fini et changeant ne peut voir dans lui-même l'éternité de ces vérités et l'immutabilité de ces lois; il les voit en Dieu. Mais il ne peut voir en Dieu des vérités passagères et des natures corruptibles, puisqu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit immuable et incorruptible.

THÉODORE. — Cependant, Aristarque[3], Dieu voit tous les changements qui arrivent dans le monde, et il ne les voit que dans lui-même, car certainement il ne tire point d'ailleurs ses connaissances [4]. Il voit donc en lui-même toutes les choses qui sont sujettes au changement et à la corruption, quoiqu'il n'y ait

1. « à cause de son incapacité ou de son défaut d'attention », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ERASTE. »
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Eraste ».
4. Ce membre de phrase : « car certainement... » est ajouté dans ces éditions de 1695 et 1702.

rien dans lui qui ne soit parfaitement immuable et incorruptible. Mais voici comment tout cela se peut expliquer.

Dieu a dans lui-même l'idée, par exemple, de l'étendue [1], et cette idée est incorruptible. Il a voulu qu'il y eût des êtres étendus, et ces êtres ont été produits. Il a aussi voulu que ces parties étendues fussent agitées sans cesse, et qu'elles se communiquassent naturellement leurs mouvements. Or cette communication des mouvements que Dieu ne peut ignorer, puisqu'il ne peut ignorer ses volontés qui en sont la cause, est l'origine de la mutabilité, de la corruption et de la génération des différents corps. Ainsi Dieu voit en lui-même la corruption de toutes choses, quoiqu'il soit incorruptible; car s'il voit dans sa sagesse les idées incorruptibles, il voit dans ses volontés toutes les natures corruptibles, puisqu'il n'arrive rien qu'il ne fasse.

Voici donc comment nous voyons en Dieu ces mêmes choses. Nous voyons toutes les idées et les vérités immuables en Dieu. Pour ce qui est des natures corruptibles et des vérités passagères, nous ne les connaissons pas dans la volonté de Dieu comme Dieu même, car sa volonté nous est inconnue; mais nous les connaissons par le sentiment que Dieu cause en nous à leur présence. Ainsi, lorsque je vois le soleil, je vois l'idée du cercle en Dieu, et j'ai en moi le sentiment de lumière qui me marque que cette idée représente quelque chose de créé et d'actuellement existant. Mais je n'ai ce sentiment que de Dieu, qui certainement peut le causer en moi, puisqu'il est tout puissant et qu'il voit dans l'idée qu'il a de mon âme, que je suis capable de ce sentiment.

Ainsi, dans toutes les connaissances sensibles que nous avons des natures corruptibles, il y a toujours

1. Les textes antérieurs à l'édition de 1695 ajoutaient : « puisqu'il la voit et qu'il l'a faite ».

idée pure et sentiment confus. L'idée éternelle [1] est dans Dieu; le sentiment passager [2] est dans nous, mais Dieu seul en est la véritable cause. C'est l'idée qui représente l'essence de la créature, et le sentiment fait seulement croire qu'elle est existante, puisque le sentiment [3] nous porte à croire que c'est elle qui l'excite en nous [4], à cause que l'idée de cette créature est pour lors présente à notre esprit, et que l'opération de Dieu en nous n'est pas sensible, laquelle seule néanmoins [5] cause en nous ce sentiment.

ARISTARQUE[6]. — Vous faites là, Théodore, d'étranges raisonnements et qui sont tous appuyés sur ce faux principe : que les idées que nous avons des objets sont différentes de nos perceptions ou des modalités de notre âme. Pour moi, je crois que nous voyons les objets en eux-mêmes; et je suis persuadé que les idées que nous en avons ne sont que des modifications de notre esprit causées par les ébranlements que ces mêmes objets produisent sur les organes de nos sens, ainsi que vous me l'avez, ce me semble, souvent expliqué.

---

1. « éternelle », ajouté dans l'édition de 1702.
2. « passager », ajouté dans l'édition de 1702.
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « puisqu'il nous porte à croire ».
4. Dans les éditions antérieures à 1702 « le produit en nous ».
5. « néanmoins », ajouté dans l'édition de 1702.
6. Le développement qui suit jusqu'au signe * page 85, ne se trouve que dans les éditions de 1695 et 1702. Le texte de 1702, comme nous le verrons, contient des parties ajoutées. — Ce développement renferme deux thèses importantes : la distinction entre les idées et les perceptions — la vision des corps dans l'étendue intelligible. La distinction, essentielle aux yeux de Malebranche, entre idée et perception fut attaquée par Arnauld dans son livre *Des vraies et des fausses idées* (1683), dans sa *Défense contre la Réponse au livre des vraies et des fausses idées* et différentes *Lettres* (1685) adressées à Malebranche. Ce qui suit est donc une nouvelle réfutation ajoutée par Malebranche à sa *Réponse au livre des vraies et fausses idées* (1684) et à ses *Trois lettres touchant la Défense de M. Arnauld...* (1685). — Quant à l'explication de la vision des corps par l'étendue intelligible (*infra*, p. 83-84), elle est un nouvel exposé de la deuxième interprétation de la vision en Dieu, qui n'apparut, on le sait, qu'avec les Éclaircissements à la *Recherche de la vérité* en 1678.

THÉODORE [1]. — Ce principe : que les idées que nous avons des objets sont bien différentes des modifications ou des perceptions de notre esprit, est incontestable, et nécessairement supposé comme tel par tous ceux qui sont convaincus qu'il y a quelque chose de certain, par ceux même qui l'attaquent [2]. Oui, Aristarque, vous-même qui rejetez ce principe comme faux, vous supposez naturellement et nécessairement qu'il est vrai; car c'est le fondement des sciences; et si vous ébranlez ce fondement, vous leur ôtez leur certitude, vous établissez le pyrrhonisme.

ARISTARQUE. — Quel paradoxe! Est-ce que le premier principe des sciences n'est pas que je puis affirmer d'une chose ce que je conçois clairement être renfermé dans l'idée qui la représente?

THÉODORE. — Non, Aristarque. Ce principe même suppose que les idées sont différentes des perceptions que nous en avons. Il suppose que les idées sont éternelles, immuables, communes à tous les esprits et à Dieu même. Mais dans votre sentiment que les idées ne sont que des modalités ou perceptions de l'âme, ce principe certainement n'a aucune solidité. Car je vous prie, quand Dieu veut agir, forme-t-il son ouvrage sur nos perceptions ou sur les siennes?

---

1. Ce qui suit jusqu'à ces mots : « n'en voyons-nous pas souvent qui ne sont point... » page 80, est ajouté dans l'édition de 1702. Dans le texte de 1695, on lit à la suite de l'alinéa précédent : « *Théodore.* — Nous voyons, dites-vous, les objets en eux-mêmes! Comment cela, Aristarque? N'en voyons-nous pas souvent qui ne sont point, du moins pendant le sommeil, etc... » rejoint le texte de 1702, page 80.

2. Ce principe est fondamental dans la doctrine de Malebranche. Les idées, archétypes éternels des choses, ne sont rien moins que les perfections divines en tant que celles-ci sont imitables par les créatures. Elles sont donc des réalités distinctes de l'esprit, qui les perçoit en dehors de lui, dans l'intelligence divine. S'il en est ainsi, il est impossible de les confondre avec les perceptions qui ne sont que des modalités de notre esprit. Sur la nature des idées, v. encore *Recherche de la vérité*, III, 2e partie; *Entretiens sur la métaphysique*, préface et 1er *Entr.*; *Réponse au Livre des vraies et des fausses idées*, ch. v à XIII; la *Première Lettre touchant la Défense de M. Arnauld*; la *Réponse à la troisième Lettre de M. Arnauld* et la *Réponse à M. Régis* ch. II.

ARISTARQUE. — Assurément Dieu rend son ouvrage conforme à ses idées ou à ses perceptions.

THÉODORE. — Sur quel fondement pouvez-vous donc affirmer d'une chose ce que vous apercevez être renfermé dans l'idée, c'est-à-dire, selon vous, dans la perception qui vous la représente? Est-ce que Dieu vous a révélé que toutes vos perceptions sont semblables aux siennes? Dites donc seulement que les choses vous paraissent telles, mais n'affirmez pas qu'elles sont effectivement telles qu'elles vous paraissent. Embrassez le pyrrhonisme. Mais non, Aristarque. Reconnaissez plutôt que les idées qui vous frappent, et celles-là mêmes qui nous éclairent en conséquence de notre attention, qui est la cause occasionnelle des lois générales de l'union de l'esprit avec la souveraine Raison; reconnaissez, dis-je, que ces idées sont immuables, éternelles, efficaces, divines en un mot; communes à tous les esprits et à Dieu même qui les trouve dans sa substance; tout à fait différentes des modalités de l'âme ou des perceptions passagères qu'elles produisent en nous. Car quoique la nature de l'âme soit d'apercevoir, elle ne peut directement apercevoir que ce qui la touche immédiatement : et telle est sa grandeur que rien ne la peut immédiatement toucher que la substance *(a)* efficace de la Divinité.

ARISTARQUE. — Voilà de grands sentiments et dignes de Théodore; mais ils sont un peu trop relevés pour moi. Je ne vais que terre à terre, car si je m'élevais si haut, la tête me tournerait.

THÉODORE. — Ne raillons point, je vous prie. La question que nous examinons est très sérieuse et de

(a) Insinuavit nobis Christus animam humanam et mentem rationalem non vegetari, non illuminari, non beatificari, nisi ab ipsa substantia Dei. — S. Aug. in Joan. Tr. 23.

Voyez la Préface des *Entretiens sur la métaphysique*, édition de Paris, ou les chapitres 7 et 21 de ma *Réponse au Liv. des vraies et des fausses idées.*

la dernière conséquence. Car je vous déclare que vous n'établirez jamais rien de certain, si vous ne l'appuyez sur l'immutabilité des idées divines, qui sont la lumière commune à toutes les intelligences unies à la Raison et faites pour elle. Car encore un coup, Dieu a-t-il formé son ouvrage sur vos modalités, sur vos perceptions prétendues représentatives, ou selon les siennes?

ARISTARQUE. — Vous me jetez dans un étrange embarras. Eh bien, je consens qu'il n'y ait rien de certain dans la physique, puisqu'il n'est pas certain que Dieu ait créé la matière conformément à l'idée ou à la perception que nous en avons. De quoi riez-vous, Eraste?

ERASTE. — De ce que vous voilà pyrrhonien. Quoi! n'est-il pas certain que cette boule est divisible, et que si le plan coupant passait par le centre, il la diviserait en deux parties égales?

ARISTARQUE. — Cela me paraît ainsi, mais je n'en suis pas certain.

ERASTE. — Pour moi, j'en suis très certain, et je ne crains point de me tromper en l'affirmant. Je suis même très certain que toutes les intelligences et que Dieu même le voit comme moi, quoique la perception que Dieu en a soit fort différente de la mienne. C'est que je suis convaincu aussi bien que Théodore de ce principe dont dépend la certitude des sciences : que l'idée de l'étendue, celle d'une sphère et toutes les autres sont éternelles, immuables, communes à tous les esprits unis à la Raison, et à Dieu même à qui la Raison est consubstantielle; entièrement convaincu que mes perceptions, modalités passagères de mon âme, sont bien différentes des idées immuables qui me touchent et qui m'éclairent. Car enfin sans l'immutabilité des idées, il me paraît clair que le vrai et le faux, le juste et l'injuste n'ont plus rien de stable et de permanent, et que tout est incertain dans les sciences, dans la morale et même dans la religion.

ARISTARQUE. — Vous êtes bien simple, Eraste, si vous me croyez pyrrhonien à cause des réponses que je viens de faire. Il n'en est rien. Je suis très certain que le plan qui couperait une sphère par le centre la diviserait également, fondé sur mon principe : que je puis assurer d'une chose ce que j'aperçois clairement être renfermé dans l'idée qu'elle représente.

THÉODORE. — Vous êtes assurément mal fondé, et vous ne vous tirerez pas du pyrrhonisme par votre principe, sans le secours des idées immuables et préalables à vos perceptions passagères. Examinons votre principe.

On peut, dites-vous, affirmer d'une chose, etc.. Parlez-vous de quelque être que Dieu ait créé, conforme sans doute à l'idée du Créateur, mais...

ARISTARQUE. — Non, non. Je parle d'une sphère, par exemple, exactement ronde.

THÉODORE. — Mais cette étendue sphérique que vous apercevez, est-elle distinguée de votre perception ou de la modalité de votre esprit? Si cela est, prenez garde, vous voilà réduit à distinguer les idées immuables des perceptions que vous en avez.

ARISTARQUE. — Non. Cette étendue sphérique que j'aperçois n'est qu'une modalité de mon esprit, que ma perception, mais en tant que relative à une sphère ou représentative d'une sphère.

THÉODORE. — Vous supposez ce qui est en question. Mais sans nous arrêter à cela, mettons la définition à la place du défini dans votre principe, et voyons à quoi il se réduit.

On peut affirmer d'une chose, d'une sphère par exemple, non, selon vous, d'une sphère créée, puisque Dieu n'agit pas sur nos idées mais sur les siennes; non encore d'une sphère idéale distinguée de la perception ou de la modalité de l'âme, mais d'une sphère qui n'est que la modalité de l'esprit en tant qu'elle vous représente une sphère. On peut, dites-vous, affirmer

d'une telle sphère ce que vous concevez clairement être renfermé dans l'idée, c'est-à-dire encore, selon vous, de la modalité de votre âme en tant qu'elle est représentative d'une sphère. Mais ce galimatias, où se réduit votre sentiment, ne peut signifier autre chose, sinon que vous pouvez affirmer que vous apercevez ce que vous apercevez, et non que ce que vous apercevez est en lui-même tel que vous l'apercevez, puisque vous dites que vos idées ne sont pas distinguées de vos perceptions.

ARISTARQUE. — Cependant je suis certain que l'étendue est divisible, et que la sphérique a les propriétés dont les Géomètres conviennent.

THÉODORE. — Oui, vous en êtes certain. Mais comme je viens de vous dire, c'est que vous supposez naturellement et nécessairement comme certain, que ce que vous apercevez est distingué de la perception que vous en avez.

ERASTE. — En effet, n'est-il pas évident que penser à rien, avoir la perception de rien, c'est ne point apercevoir; et qu'ainsi l'idée, l'objet immédiat qui affecte notre esprit est préalable à la perception que nous en avons?

THÉODORE. — Oui, sans doute, cela est évident. Mais de plus, c'est le fondement de la certitude des sciences. Car il est évident que le néant n'est pas visible. D'où il est aisé de conclure, non seulement que tout ce que l'esprit aperçoit immédiatement et directement est véritablement, mais encore qu'il est toujours tel qu'il est aperçu, dans le sens qu'il est aperçu. Je dis dans le sens qu'il est aperçu : car les idées des créatures ne sont pas la substance de la Divinité prise absolument, mais aperçue en tant qu'imparfaitement participable [1]. Il est, de plus, évi-

1. Malebranche distingue en Dieu les perfections absolues, — ce sont les attributs divins incompréhensibles et incommunicables (par exemple la puissance, l'éternité, etc...), et les perfections rela-

dent que les objets sensibles, que l'on n'aperçoit point directement et en eux-mêmes, sont tels qu'on les aperçoit, que les corps, par exemple, sont divisibles et mobiles, puisque l'idée que nous avons de l'étendue est celle sur laquelle Dieu les a créés. Car il y a contradiction que les créatures ne soient pas conformes à l'idée du Créateur, au modèle éternel sur lequel il les a faites. Pour ruiner donc le pyrrhonisme, il n'y a plus qu'à prouver que l'idée que nous avons de l'étendue, dont tous les corps sont formés, est celle-là même que Dieu en a. C'est ce que je vais vous démontrer.

ARISTARQUE. — J'appréhende que vous ne m'alliez donner des preuves abstraites. Cela me fatigue. J'aime bien mieux croire que nous voyons les objets directement et en eux-mêmes. C'est bien le plus court.

THÉODORE. — Je l'avoue. Mais c'est donner sans réflexion dans une erreur grossière et très dangereuse par ses conséquences. Comment, Aristarque, pouvez-vous croire que nous voyons les objets en eux-mêmes? N'en voyons-nous pas [1] souvent qui ne sont point, du moins pendant le sommeil, ou lorsque notre cerveau est échauffé par les ardeurs de la fièvre? Certainement nous voyons les objets comme présents, lorsqu'ils ébranlent les organes de nos sens et que l'ébranlement se communique jusques au cerveau. Vous en demeurerez d'accord. Supposé donc qu'il se fasse dans notre cerveau, par le cours des esprits ou autrement, le même ébranlement qu'y ferait la présence d'un objet, nous verrions immanquablement cet objet, en conséquence des lois de l'union de l'âme et du corps. Quoique Dieu

lives : celles-ci seules sont participables ou imitables, quoique d'une façon imparfaite et grossière, par les créatures. C'est en ces perfections divines relatives que consistent les idées. Sur cette distinction des perfections en Dieu, cf. *Traité de l'amour de Dieu* : « Mais puisque l'Ordre... n'est que le rapport qu'ont entre elles les perfections divines tant absolues que relatives... » (Édition Bossard, 1921, p. 77.)

1. V. *supra*, p. 75, n. 1.

ait anéanti tous les corps qui nous environnent, si par le cours des esprits animaux [1] il se produisait dans notre cerveau des traces et des ébranlements semblables à ceux qu'y causent tous ces objets, vous verriez sans doute ce que vous voyez présentement : votre esprit serait frappé des mêmes idées et des mêmes sentiments. Ainsi, puisqu'on peut voir les corps sans qu'ils soient, il est clair qu'on ne les voit point en eux-mêmes, et qu'on ne voit immédiatement et directement que les idées qui les représentent. Il reste donc à vous prouver que ces idées sont éternelles, immuables, communes à tous les esprits unis à la souveraine Raison, en un mot divines, et par conséquent bien différentes des modifications de notre esprit [2].

Rentrez en vous-même, Aristarque, et répondez-moi de bonne foi. N'avez-vous pas présente à l'esprit l'idée d'un espace qui n'a point de bornes? L'univers est bien vaste; mais ne concevez-vous pas des espaces au delà du dernier des cieux? L'idée que vous avez de l'étendue n'est-elle pas infinie? pouvez-vous l'épuiser, la parcourir, la mesurer et en reconnaître les bornes?

ARISTARQUE. — Non, sans doute. Quelque mouvement que je donne à mon esprit, je ne puis trouver de bornes dans l'idée que j'ai de l'espace ou de l'étendue. Je suis même très assuré que cette idée n'en a point. L'idée que j'ai de mille mondes mille fois plus grands que l'univers, est encore infiniment plus petite que l'idée de l'espace ou de l'étendue.

THÉODORE. — Hé ! comment donc pouvez-vous soutenir que les idées sont des modifications de l'esprit? Assurément votre esprit a des bornes, et vous convenez que l'idée de l'étendue n'en a point. Comment donc cette idée pourrait-elle être une modification de votre

1. Dans le texte de 1695, Malebranche avait ajouté : « ou autrement ».

2. Dans le texte de 1695, Malebranche avait simplement mis : « Il reste donc à vous prouver que ces idées sont bien différentes des modifications de notre esprit. »

esprit? car les modifications des substances ne peuvent pas avoir plus d'étendue que les substances mêmes.

Il est vrai que la *perception* que vous avez de cette vaste idée est une modification de votre esprit. Aussi cette perception est-elle finie comme lui. Car votre sentiment intérieur vous apprend que vous ne pouvez embrasser ni comprendre toute la réalité intelligible de votre idée, je dis réalité, car le néant ne peut être aperçu. Ce sentiment vous apprend donc que votre perception, qui est une modification de votre esprit, est certainement finie : et vous voyez dans l'idée même de l'espace qu'elle est infinie. Il y a donc bien de la différence entre nos idées et les perceptions que nous en avons. Les idées étant infinies, il est évident qu'elles ne se peuvent trouver qu'en Dieu, dans l'Être infini ou dans la Raison universelle qui éclaire tous les esprits. Mais pour les perceptions, elles ne sont que des modifications passagères et finies des intelligences, causées véritablement, non par l'action des objets qui sont hors de nous, mais par la réalité intelligible et efficace de la souveraine Raison qui nous pénètre.

ARISTARQUE[1]. — J'avoue que la perception de l'étendue est finie en elle-même, puisque c'est une modification d'un esprit fini. Mais elle est infinie en ce sens qu'elle me représente l'infini. Est-ce que le fini en lui-même ne peut pas représenter l'infini?

THÉODORE. — Non certainement. Car afin que le fini puisse représenter l'infini, il faut qu'on puisse apercevoir l'infini dans le fini. Or comme le néant n'est pas visible, on ne peut apercevoir dans le fini que ce qu'il contient. Si on apercevait six réalités où il n'y en a que deux, on apercevrait quatre réalités qui ne seraient point. Si donc on apercevait l'infini dans le fini, on apercevrait un infini qui ne serait point. Or

1. Ce qui suit jusqu'aux mots : « Je veux bien que l'idée de l'espace ou de l'étendue étant infinie... » page 83, est ajouté dans l'édition de 1702.

le néant ne peut être aperçu; voir le néant, c'est ne point voir. Si donc on pense à l'infini, il faut qu'il soit : rien de fini ne peut le représenter.

ARISTARQUE. — Je me rends. Ce court raisonnement me convainc que l'idée de l'étendue ne peut être une modalité de mon esprit. Il prouve même irrévocablement l'existence de Dieu *(a)*. Mais ne changeons point de question.

THÉODORE. — Voulez-vous encore d'autres preuves, que les idées qui nous affectent sont différentes des modalités de l'esprit ou des perceptions que nous en avons? Je vous répéterai celles que j'ai déjà données ailleurs [1].

ARISTARQUE. — Non, Théodore, c'en est assez maintenant pour moi. Mais, je vous prie, un mot d'éclaircissement sur votre opinion. Je veux bien que l'idée de l'espace ou de l'étendue étant infinie, elle ne puisse se trouver qu'en Dieu. Mais vous ne dites pas seulement qu'on voit en Dieu cette idée et toutes les vérités nécessaires; vous prétendez qu'on voit aussi en Dieu tous les corps qui nous environnent, et c'est ce que je ne comprends pas trop bien.

THÉODORE. — Cela n'est pas pourtant bien difficile à comprendre, lorsqu'on demeure d'accord de deux choses : la première, que l'idée de l'étendue n'est point une modification de l'esprit, et qu'elle ne se trouve qu'en Dieu; la seconde, que les couleurs ne sont point répandues sur les objets, et qu'elles ne sont que des sentiments, des perceptions ou des modifications de l'âme : vérité démontrée par l'expérience aussi bien que par la raison. Car enfin, puisqu'on ne voit point les objets en eux-mêmes, puisqu'on en voit souvent, ou du moins qu'on en peut voir qui n'existent

---

(a) Voyez la *Recherche de la vérité* de l'édition de 1700, 2e vol., pages 96 et suivantes.

1. V. *supra*, p. 75, note 2.

point actuellement; il est évident que *voir les corps* n'est autre chose qu'être modifié de certaines sensations de couleurs par diverses parties de l'étendue intelligible.

Lorsque l'idée de l'étendue affecte ou modifie l'esprit d'une perception pure, alors l'esprit conçoit simplement cette étendue. Mais lorsque l'idée de l'étendue touche l'esprit plus vivement et l'affecte d'une perception sensible, alors l'esprit voit ou sent l'étendue. L'esprit la voit, lorsque cette perception est un sentiment de couleur; et il la sent ou il l'aperçoit encore plus vivement, lorsque la perception dont l'étendue intelligible le modifie est une douleur. Car la couleur, la douleur et tous les autres sentiments ne sont que des perceptions sensibles, produites dans les intelligences par les idées intelligibles.

Voici donc mon raisonnement. Il n'y a que la couleur qui rende les objets visibles : c'est uniquement par la variété des couleurs que nous voyons et que nous distinguons la diversité des objets. Or quand nous voyons les corps, c'est l'idée de l'étendue qui nous modifie de divers sentiments de couleur, et vous demeurez d'accord que cette idée ne se trouve qu'en Dieu. Donc il est évident que nous voyons en Dieu toute cette variété des corps, dont nous avons des sensations si différentes, puisqu'il est certain que nous ne voyons point les objets en eux-mêmes. C'est donc une nécessité de dire que, dans l'instant que nous ouvrons les yeux au milieu d'une campagne, Dieu, en conséquence des lois de l'union de l'âme et du corps, et en suivant toujours exactement les règles de l'optique et de la géométrie [1], touche, par l'idée de l'étendue qu'il renferme, notre esprit de cette variété de couleurs, par lesquelles nous jugeons de l'existence actuelle et de la diversité des objets, de leur grandeur, de leur situa-

1. Ce membre de phrase « et en suivant toujours... » est ajouté dans l'édition de 1702.

tion, de leur distance, de leur mouvement et de leur repos. Tout cela pour nous apprendre en un instant, et sans aucune application de notre part, les rapports infinis qu'ont avec notre corps tous ceux qui nous environnent. Mais Dieu ne nous apprend rien que par l'application efficace de ses idées sur nos esprits, qui s'en trouvent pénétrés, modifiés et éclairés en plusieurs manières.

* ARISTARQUE. — Je suis convaincu [1], Théodore, que Dieu nous éclaire et nous montre dans lui-même toutes les idées que nous avons des objets. Mais pourquoi recourir à Dieu? Réfutez au moins les sentiments des philosophes sur ce sujet, afin que je puisse mieux convaincre mon ami. Il sera sans doute entêté de quelque sentiment différent du vôtre.

THÉODORE. — Cela a déjà été fait dans la *Recherche de la vérité (a)* et ailleurs [2]. Mais si notre ami trouve à redire que j'ai recours à Dieu pour expliquer certaines choses, vous lui direz que les effets naturels sont de deux sortes : qu'il y en a de particuliers et qu'il y en a de généraux; que pour expliquer les particuliers, il est ridicule de recourir à la cause générale; mais que pour expliquer les effets généraux, on se trompe lorsqu'on en cherche [3] quelque cause particulière.

Si l'on me demande, par exemple, d'où vient qu'un linge se sèche lorsqu'on l'expose au feu : je ne serai pas philosophe, si je réponds que Dieu le veut, car on sait assez que tout ce qui se fait, se fait parce que Dieu le veut. On ne demande pas la cause générale, mais la

---

* V. page 74, note 6.

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Je veux bien, Théodore, que Dieu puisse nous éclairer et nous montrer dans lui-même toutes les idées que nous avons des objets. Mais pourquoi recourir à Dieu?... »

(a) Liv. 3.

2. « et ailleurs », ajouté dans les éditions de 1695 et de 1702 avec la note : *Entretiens sur la métaphysique.* Le texte de 1702 ajoute : *Réponse au livre de M. Arnauld des vraies et des fausses idées.*

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « on se trompe de chercher ».

cause particulière d'un effet particulier. Je dois donc dire que les petites parties du feu ou du bois agité, venant heurter contre le linge, communiquent leur mouvement aux parties de l'eau qui y sont, et les détachent du linge; et alors j'aurai donné la cause particulière d'un effet particulier.

Mais si l'on me demandait d'où vient que les parties du bois agitent celles de l'eau, ou généralement [1] que les corps communiquent leur mouvement à ceux qu'ils rencontrent : je ne serais pas philosophe si je cherchais quelque cause particulière de cet effet général. Je dois recourir à la cause générale qui est la volonté de Dieu, et non à des *facultés* ou à des *qualités* particulières.

Or on reconnaît qu'un effet est général, et qu'il faut par conséquent recourir à la cause générale, lorsque cet effet n'a de liaison nécessaire avec ce qui semble en être la cause, que celle-là même qu'on suppose y être [2], comme il arrive dans la communication du mouvement. Car quoi qu'en disent l'imagination et les sens, l'esprit ne comprend pas que les corps puissent répandre dans ceux qu'ils rencontrent une partie de la force mouvante qui les transporte, puisque cette force qui les meut *(a)* n'est rien qui leur appartienne.

Si donc votre ami prétend vous expliquer la nature et la génération des idées par les termes scientifiques d'espèces *impresses* et *expresses*, de *sens extérieurs* et *intérieurs*, *du sens commun*, de l'*intellect agent*, et de l'*intellect passible* [3]; vous lui ferez voir que, de ce que les fibres de notre cerveau changent de situation ou de figure, il n'y a point de nécessité qu'il y ait dans notre

1. « généralement », ajouté dans l'édition de 1702.

2. « que celle-là même qu'on suppose y être », ajouté dans l'édition de 1702.

(a) Voyez le 7e des *Entretiens sur la métaphysique*. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

3. Malebranche consacre un chapitre de la *Recherche de la vérité* (L. III, 2e P., ch. II) à réfuter la théorie aristotélicienne de l'origine des idées.

esprit une nouvelle pensée [1]; et qu'ainsi il faut recourir à la cause générale, qui seule peut, par l'établissement des lois générales [2], lier les choses qui n'ont point entre elles de rapport nécessaire. Je ne m'arrête pas à vous résoudre toutes les difficultés que vous et votre ami pouvez avoir sur tout ce que je viens de dire : vous les trouverez peut-être résolues dans le troisième livre de la *Recherche de la vérité* et dans mes autres ouvrages [3]. Passons à la volonté de l'homme; je vous l'explique.

Comme Dieu ne nous fait et ne nous conserve que pour lui, il nous pousse incessamment vers lui, c'est-à-dire vers le bien en général, ou vers ce que nous concevons renfermer tous les biens. Il nous pousse même vers les biens particuliers, sans nous éloigner de lui, parce qu'il renferme ces biens dans l'infinité de son être. Car comme les esprits ne voient que lui, dans le sens que j'ai expliqué, il peut nous porter vers tout ce que nous voyons, quoiqu'il ne nous ait faits que pour lui. Mais il faut bien remarquer qu'il nous porte invinciblement et nécessairement vers le bien en général, parce que l'amour du bien en général ne pouvant jamais être mauvais, il ne devait pas être libre. Mais l'amour des biens particuliers, quoique bon en lui-même, en tant qu'il vient de Dieu et qu'il se rapporte à lui [4], pouvant être mauvais par le faux jugement que nous pouvons porter des causes secondes auxquelles nous rapportons cet amour [5], il devait être en notre puissance de consentir ou de résister à son mouvement.

ARISTARQUE. — Mais comment, Théodore, l'amour

1. Dans les éditions antérieures à 1702 « vous lui ferez voir que de ce qu'un corps change de situation ou de figure, il n'a point de nécessité qu'il y ait dans un esprit une nouvelle pensée ».
2. « par l'établissement des lois générales », ajouté en 1702.
3. « et dans mes autres ouvrages », ajouté dans l'édition de 1702.
4. « en tant qu'il vient de Dieu et qu'il se rapporte à lui », ajouté dans l'édition de 1702.
5. « par le faux jugement... cet amour », ajouté dans l'édition de 1702.

des biens particuliers peut-il être mauvais? Nous n'aimons que ce que nous voyons; selon votre sentiment [1] nous ne voyons directement [2] que Dieu; nous n'aimons donc que Dieu, lorsqu'il semble que nous aimons les créatures : comment donc notre amour peut-il être mauvais?

THÉODORE. — Nous n'aimons que Dieu, par le mouvement naturel que Dieu met en nous, car Dieu ne nous porte que vers lui. Mais nous déréglons ce mouvement par le choix libre de notre volonté, déterminée [3] par un faux jugement de notre esprit. Car le mouvement de notre cœur n'est pas droit, lorsqu'il suit un jugement qui n'est pas vrai. Or il n'est pas vrai que nous voyions les objets en eux-mêmes, ni qu'ils soient la cause véritable de la perception agréable que nous en avons. Mais de plus, quoique nous ne voyions immédiatement que les idées des objets, et que ces idées ne soient que la substance efficace de la Divinité; cependant comme elles ne sont point la substance de Dieu prise absolument telle qu'elle est, mais seulement prise en tant que très imparfaitement imitable par les créatures : en voyant directement et immédiatement les idées, nous ne voyons point véritablement Dieu l'être infiniment parfait, mais l'essence des créatures Ainsi comme c'est proprement les créatures que

1. « selon votre sentiment », ajouté dans l'édition de 1702.

2. « directement », ajouté dans l'édition de 1702.

3. Dans les éditions antérieures à 1702, on lit : « Mais nous déréglons ce mouvement par le choix libre de notre volonté, et notre amour est mauvais lorsqu'il n'est pas réglé, ou si vous voulez notre amour est toujours bon absolument et en lui-même, mais il n'est pas bon par rapport. Notre amour est toujours bon en lui-même, car nous ne saurions jamais aimer ce qui nous paraît mauvais : nous ne pouvons aimer que par l'idée du bien, que ce que nous croyons être bon et aimable, puisque c'est Dieu qui nous fait aimer, et que nous n'aimons que lui, à cause que nous n'aimons que ce que nous voyons en lui. Mais notre amour est mauvais par rapport, parce que nous aimons trop les choses les moins aimables, ou plutôt parce que au lieu d'aimer Dieu en lui-même, nous l'aimons par rapport à ses ouvrages; car n'aimant que ce que nous voyons, nous aimons Dieu mais en tant qu'il représente une vile créature, et non selon ce qu'il est en lui-même. Or nulle créature, quoique bonne en elle-même... » rejoint le texte de 1702 page 89, l. 1.

nous voyons, ce sont elles que nous aimons. Or nulle créature, quoique bonne en elle-même, n'est bonne par rapport à nous : nulle créature n'est bien à notre égard, puisque Dieu seul peut agir en nous et nous rendre heureux [1].

Dieu veut bien qu'on aime ce qui est en lui, qui représente une créature : car cela est bon, puisque cela nous éclaire et nous touche ; mais il ne veut pas que l'on y arrête le mouvement de son amour, et qu'on le rapporte aux créatures. Dieu veut [2] qu'on aime tout ce qu'il renferme : il veut qu'on l'aime selon l'idée d'être en général, d'être infiniment parfait, d'être souverainement aimable; laquelle idée ne se rapporte qu'à lui, et ne représente rien qui soit hors de lui. Il n'y a que l'idée du bien infini, qui doive arrêter le mouvement de notre amour : et nous sommes tellement libres dans l'amour des biens finis, que nous sentons même les reproches secrets de la Raison, lorsque nous nous arrêtons à ces biens; parce que celui qui nous a faits pour lui, nous parle sans cesse, afin que nous nous tournions vers lui, et que nous ne donnions point de bornes au mouvement d'amour qu'il produit sans cesse en nous, pour nous porter jusqu'à lui [3].

Tout le mouvement que l'âme a pour le bien, vient donc [4] de Dieu; et comme Dieu n'agit que pour lui, tout le mouvement de l'âme n'a point d'autre terme que Dieu dans l'institution de la nature. Dieu ne présentant point aux esprits d'autres idées que celles qui sont en lui [5], puisqu'il a fait les esprits pour lui, tous les mouvements qu'il imprime dans notre volonté sont vers lui, en tant qu'ils viennent de lui, puisque la volonté n'est mue que vers les choses que l'esprit

1. Cette phrase est ajoutée à partir de l'édition de 1685.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Il veut ».
3. « pour nous porter jusqu'à lui », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
4. « donc », ajouté dans l'édition de 1702.
5. Dans les éditions antérieures à 1702: « d'autre idée que lui ».

aperçoit [1]. Mais les hommes pensant voir les créatures en elles-mêmes, le consentement qu'ils donnent au mouvement naturel [2] que Dieu leur imprime, se termine aux créatures, quoique de la part de Dieu ce mouvement ne s'y termine pas [3]; et l'on peut dire très véritablement que l'amour libre des hommes ou leur consentement au mouvement qu'ils reçoivent de Dieu, tend vers les créatures, quoique le mouvement naturel de leur amour ne puisse tendre que vers Dieu.

Vous voyez donc, Aristarque, comment Dieu ne conserve les esprits que pour lui; en quel sens [4] les facultés qu'ils ont de connaître et d'aimer ne connaissent et n'aiment que lui; que même les pécheurs en un sens ne cherchent et n'aiment que Dieu [5], qu'ils ne renversent pas les lois de la nature, qu'elles sont inviolables; et que ce principe [6], *que Dieu nous a faits pour lui*, est absolument incontestable.

ARISTARQUE. — Mais, Théodore, si l'ordre de la nature est que nous connaissions et que nous aimions Dieu; et si nous ne pouvons résister à cet ordre, puisque le mouvement de notre amour pour les créatures tend nécessairement vers le Créateur: comment peut-on dire que nous offensons véritablement Dieu? Le Tout-Puissant peut-il être offensé par sa créature?

THÉODORE. — On le peut dire pour plusieurs raisons, dont voici, ce me semble, les principales [7].

Dieu pousse incessamment les esprits vers le bien,

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « tous les mouvements des volontés sont vers lui, puisque les volontés ne se meuvent que vers les choses que l'esprit aperçoit. »

2. « naturel », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

3. « quoique de la part de Dieu ce mouvement ne s'y termine pas », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

4. Dans les éditions antérieures à 1695 : « comment les facultés ».

5. Dans les éditions antérieures à 1702 : « que les pécheurs ne renversent pas les lois de la nature ».

6. Dans les éditions antérieures à 1695 : « et que le principe général de la morale que *Dieu nous a faits pour lui* ».

7. Dans les éditions antérieures à 1695 : « pour plusieurs raisons que voici. »

car le bien est aimable. Il les pousse invinciblement vers le bien général. Mais il n'en est pas de même de l'impression qu'il leur donne vers les biens particuliers. Dieu ne borne pas vers ces biens l'action qu'il produit en nous : car dans le temps [1] que nous nous arrêtons à quelque bien fini, nous sentons assez que nous avons du mouvement pour aller plus loin, si nous le voulons. Ainsi nous offensons Dieu en ce que nous bornons son action[2], et que par notre consentement ou notre repos dans des biens finis, nous rendons inutile le mouvement que Dieu nous imprime sans cesse pour nous porter jusqu'à lui, pour [3] nous faire aimer les divines perfections absolument et en elles-mêmes, et non pas selon le rapport qu'elles ont avec les créatures et en tant qu'elles les représentent [4].

La raison pour laquelle Dieu nous pousse vers le bien, c'est qu'il nous pousse vers lui; et il nous pousse vers lui, parce qu'il s'aime. C'est donc l'amour que Dieu se porte à lui-même qui produit en nous notre amour. Ainsi notre amour doit être semblable à celui que Dieu se porte. Mais il ne lui ressemble pas, lorsqu'il se borne à un bien particulier. Il est donc alors indigne de la cause qui l'a produit, et l'on peut dire qu'il lui déplaît.

Certainement [5] l'ordre immuable est la règle invio-

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « car si nous y prenons garde, dans le temps que... »

2. Les textes de 1677 et 1685 continuent ainsi : « et que nous ne le laissons pas agir en nous selon toute l'étendue de son action. » (Fin de l'alinéa.)

Texte de 1693 : « et que par notre consentement ou notre repos dans les biens finis, nous rendons inutile le mouvement que Dieu nous imprime sans cesse pour nous porter jusqu'à lui. » (Fin de l'alinéa.)

3. Ce qui suit jusqu'à la fin de l'alinéa est ajouté dans les éditions de 1695 et de 1702.

4. « et en tant qu'elles les représentent », ajouté dans le texte de 1702.

5. Le développement qui suit jusqu'au signe * de la page 92 est ajouté à partir de l'édition de 1693. Le texte de Bruxelles 1677 et celui de 1685 portent : « L'ordre est certainement la volonté essentielle et nécessaire de Dieu, selon laquelle et par laquelle il veut tout ce qu'il veut, car Dieu veut l'ordre p. 92. — L'édition de Mons 1677 ne contient rien de cet alinéa.

lable des volontés divines. Dieu estime, Dieu aime nécessairement toutes choses à proportion qu'elles sont estimables et aimables. Car comme l'ordre immuable ne consiste que dans les rapports intelligibles des perfections divines, et que Dieu s'aime nécessairement, il se rend à lui-même cette justice non seulement de se préférer à tout, mais encore d'estimer et d'aimer ses créatures à proportion qu'elles participent à son être, c'est-à-dire à proportion qu'elles sont plus parfaites. Or Dieu ne peut agir que par sa volonté, que par l'amour qu'il se porte à lui-même. Il ne peut donc créer des intelligences capables de connaître et d'aimer, et leur donner une autre loi [1] que cet ordre immuable qu'il aime nécessairement. Dieu ne peut donc nous dispenser d'aimer tous les êtres, à proportion du rapport qu'ils ont avec ses perfections ou qu'ils sont aimables. Celui donc qui aime plus son cheval que son cocher, son troupeau que son berger, les biens du corps que ceux de l'esprit, ce qui est fort ordinaire, assurément celui-là blesse l'ordre immuable et offense Dieu par conséquent, qui renferme dans sa substance cette loi écrite pour ainsi dire en caractères éternels. Le Prince se trouve offensé lorsqu'on n'obéit pas à sa loi, quoique sa loi soit arbitraire, et même souvent injuste et bizarre. Comment voulez-vous donc que Dieu ne soit point offensé lorsqu'on méprise l'ordre immuable, cette loi qu'il aime par la nécessité de son être? * car Dieu veut l'ordre, il veut toujours selon l'ordre [2]. Mais une créature qui aime davantage les choses qui sont les moins aimables, blesse l'ordre, se soustrait de l'ordre, et le renverse même autant qu'elle en est capable [3].

1. Dans le texte de 1693 : « leur donner d'autre loi ».
* V. *supra* page 91, note 5.
2. Dans l'édition de Bruxelles 1677, dans celles de 1685, 1693 et 1695 : « Dieu veut l'ordre, il ne veut que l'ordre, il veut toujours selon l'ordre. »
3. C'est sur cette notion fondamentale de l'ordre que Malebranche établira sa morale. V. *Traité de Morale*, 1re Partie.

Elle résiste donc à la volonté de Dieu; et elle mérite ainsi d'entrer dans l'ordre de sa justice, puisqu'elle sort de celui de sa bonté, qui est le plus naturel et le premier.

Il n'y a que Dieu qui puisse agir dans l'âme, et lui causer du plaisir; et il a voulu par son décret ou par sa volonté générale, qui fait l'ordre de la nature, que le plaisir accompagnât certains mouvements qui se passent dans le corps. Ainsi ceux qui produisent dans leur corps ces mouvements sans raison, et même contre les reproches secrets de la Raison[1], obligent Dieu, en conséquence de sa volonté générale, à les récompenser par des sentiments agréables, lors même qu'ils devraient être punis. Ils font donc effort contre sa justice, et ils l'offensent. Mais ils ne font cet effort que par l'amour qu'ils ont pour des biens particuliers. Ainsi cet amour offense Dieu. Car enfin ceux qui aiment leur plaisir, sans se mettre en peine de la véritable cause qui le produit, offensent cette cause[2] par leur stupidité ou par leur ingratitude. Dieu ne cause jamais le plaisir afin que l'on s'y arrête; c'est dans le dessein qu'on aime la cause véritable qui produit le plaisir, et qu'on s'approche de l'objet qui en est l'occasion, et qu'on en fasse l'usage que permet la loi divine.

Vous voyez donc, Aristarque, comment on offense Dieu lorsqu'on arrête à des biens particuliers le mouvement d'amour qu'il imprime en nous pour le bien universel. Mais quand vous ne le verriez pas, vous ne pouvez pas douter que cela ne soit ainsi. Car lorsqu'on borne son amour à des biens particuliers, l'on entend des reproches dans le secret de sa raison; et tout reproche juste marque infidélité dans celui à qui

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « les reproches secrets de leur raison ».

2. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 l'alinéa finit ainsi : « offensent cette cause : puisque Dieu ne cause jamais le plaisir afin que l'on s'y arrête; c'est pour autre chose, c'est afin qu'on aime la cause qui produit le plaisir, et qu'on s'unisse à l'objet qui détermine cette cause à le produire. »

on le fait. Or ces reproches ne peuvent venir que de Dieu, que de la cause générale, puisqu'ils se trouvent généralement dans tous les hommes, et que les pécheurs les entendent malgré qu'ils en aient[1]. Et ces reproches sont justes, puisque c'est un Dieu juste qui les fait. Ainsi l'on offense Dieu lorsqu'on borne son amour à des biens particuliers. Cette raison seule suffit, car il est inutile de chercher des preuves abstraites d'une vérité dont on est convaincu par sentiment intérieur, par une lumière qui pénètre les plus aveugles, et par une punition qui blesse les plus endurcis.

ARISTARQUE. — Je crois toutes ces choses, et je vous prie de continuer.

THÉODORE. — Si vous croyez tout ceci, Aristarque, voyez votre ami. Demandez-lui d'abord s'il veut être heureux. Prouvez-lui qu'il n'y a que Dieu qui puisse agir en lui, qui puisse causer en lui le plaisir qu'il aime tant, et qui le rend d'autant plus heureux qu'il est plus grand. Représentez-lui que Dieu est juste, qu'il veut être obéi, et qu'il n'est pas concevable qu'il rende véritablement heureux ceux qui ne suivent pas ses ordres, ni malheureux ceux qui les suivent; qu'ainsi on doit faire tous ses efforts pour connaître la volonté de Dieu, et qu'on doit lui obéir avec toute la fidélité possible.

Vous jugez bien qu'il faut être stupide ou insensé pour ne pas voir ces vérités, et que, si on les voit, il faut être enragé ou désespéré pour n'en être pas touché. Mais ne lui faites pas ces reproches. Prenez garde sur toutes choses à ne pas réveiller ses passions, et principalement son orgueil; car il ne concevrait rien de tout ce que vous pourriez lui dire.

Faites-lui connaître, autant que vous le pourrez, que Dieu est son vrai bien non seulement parce que lui seul peut le rendre heureux, mais encore parce

1. Ce membre de phrase « et que les pécheurs... » est ajouté dans l'édition de 1702.

que lui seul peut le rendre plus parfait [1]; non seulement en ce qu'il cause le plaisir, mais aussi en ce qu'il produit la lumière et tous les autres biens de l'âme [2].

Tâchez de lui persuader qu'il n'y a que Dieu qui soit la vie et la nourriture de l'esprit [3], que tous les corps sont invisibles par eux-mêmes et entièrement incapables de produire aucun sentiment dans notre âme; que Dieu renferme tous les biens d'une manière intelligible, d'une manière propre à agir dans l'esprit, à se faire voir à l'esprit, à se faire goûter à l'esprit; enfin que Dieu seul est le vrai bien de l'esprit en toutes manières, et qu'on ne doit aimer ni adorer que lui.

Réveillez ainsi son attention par des choses auxquelles il n'a peut-être jamais pensé, et qui puissent par leur nouveauté exciter en lui une curiosité salutaire. Mais surtout tâchez de lui faire bien sentir l'injustice qu'il commet contre Dieu lorsqu'il suit ses passions; et qu'étant pécheur et par conséquent indigne d'être récompensé par des sentiments agréables, il oblige Dieu, en conséquence des lois de l'union de l'âme et du corps, à lui faire sentir du plaisir dans le temps même qu'il l'offense. Et ne manquez pas de lui représenter que tous ces plaisirs finiront, que la mort corrompra son corps, et qu'alors Dieu, demeurant immuable dans ses décrets, se vengera [4] durant toute l'éternité des outrages qu'il lui aura faits en le contraignant pour ainsi dire, non seulement de le servir dans ses désordres, mais même de lui en donner une espèce de récompense.

Enfin, Aristarque, faites-lui connaître la nécessité de la pénitence, et tâchez de lui inspirer une horreur

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Non seulement en ce qu'il peut seul le rendre heureux, mais encore en ce qu'il peut seul le rendre plus parfait ».
2. « et tous les autres biens de l'âme », ajouté dans l'édition de 1702.
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « la nourriture de l'âme ».
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « il se vengera ».

salutaire pour tous ces plaisirs criminels qui charment les sens et qui corrompent le cœur et la raison, afin que rentrant en lui-même, le bruit confus de ses passions ne l'empêche point d'entendre les reproches secrets de la vérité intérieure, et de comprendre les choses que vous lui direz dans la suite.

ENTRETIEN IV

Du désordre de la nature causé par le péché originel.

Théodore. — Etes-vous bien satisfait, Aristarque, de la dernière visite que vous avez rendue à votre ami?

Aristarque. — Fort mal. Mon ami devient tout chagrin lorsque je lui parle; il se fâche même et s'emporte. Cela me désole.

Théodore. — Mais ne raille-t-il plus?

Aristarque. — Non.

Théodore. — Consolez-vous donc, Aristarque : votre ami se porte mieux, et j'espère qu'il en reviendra. Il n'est plus insensible à ses blessures, puisqu'il ne rit plus lorsqu'on le panse.

Seriez-vous surpris de voir qu'un homme devînt chagrin et se mît en colère, si on le couvrait de plaies, aussi bien que de confusion et de honte? Pourquoi donc voulez-vous que votre ami soit insensible? Vous lui avez peut-être dit des vérités qui l'obligent d'abandonner les plaisirs, de se dépouiller du vieil homme, d'entrer dans l'esprit de pénitence et de paraître tout couvert de confusion et de honte dans l'esprit de ses misérables amis, qui se railleront de son changement. Il s'est représenté toutes ces choses, et il s'en est épouvanté. S'il s'est fâché, Aristarque, c'est que vous l'avez blessé; et je crois que vous ne l'avez blessé

que parce que vous l'avez persuadé. N'est-ce pas une chose bien fâcheuse pour un homme du monde, que de changer tout à fait de conduite, et d'approuver par son exemple une manière de vivre dont nos amis se raillent et dont on s'est raillé avec eux toute sa vie? Peut-être votre ami reconnaît-il cette obligation [1]. Il veut rompre ses liens, mais il se déchire lui-même. Son cœur se partage, et vous êtes surpris de ses douleurs et de ses impatiences. Sachez que s'il vous écoutait sans émotion, ce serait une marque qu'il ne serait point touché de vos paroles. C'est qu'il n'en serait point pénétré. C'est qu'il n'en serait point convaincu de cette conviction qui porte à l'action, qui commence la conversion et qui nous fait souffrir, parce qu'elle nous veut dépouiller du vieil homme. Ainsi, mon cher Aristarque, réjouissez-vous, non de ce que vous avez rempli votre ami de tristesse, mais de ce que la tristesse de votre ami est apparemment une tristesse qui porte à la pénitence.

ARISTARQUE. — Que vous me donnez de joie! Continuons, je vous prie, nos entretiens, afin que je me fortifie dans la connaissance des preuves de la religion et de la morale, pour convaincre pleinement mon ami.

Vous me prouvâtes, le dernier jour, que Dieu ne nous avait faits que pour le connaître et que pour l'aimer. Quelle conséquence tirez-vous de ce principe? Car je demeure d'accord que Dieu ne veut point que nous bornions à des biens particuliers le mouvement d'amour qu'il imprime sans cesse en nous, afin que nous l'aimions sans cesse : non par rapport à ses ouvrages, qui étant au-dessous de nous sont indignes de notre amour, mais afin que nous l'aimions en lui-même ou sans rapport à ses créatures [2].

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « peut-être que votre ami reconnaît cette obligation. »

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « mais en lui-même, et selon l'idée d'être infiniment parfait que nous en avons. »

THÉODORE. — Tous les préceptes de la morale chrétienne dépendent de ce principe. Vous le croyez déjà, mais vous le verrez clairement lorsque je m'en servirai pour justifier les conseils que la sagesse éternelle nous a donnés dans l'Évangile.

Je veux présentement vous faire voir que ce principe est le fondement de la religion chrétienne, laquelle reconnaît la nécessité d'un réparateur de la nature, d'un législateur qui éclaire l'esprit, qui règle le cœur [1] et qui donne à l'âme de nouvelles forces; d'un médiateur entre Dieu et les hommes, qui puisse établir un culte digne de Dieu, et lui offrir une victime capable de satisfaire à sa justice.

Vous demeurez d'accord que Dieu veut que vous l'aimiez de toutes vos forces, c'est-à-dire que tout le mouvement d'amour qu'il met en vous se termine vers lui; et que vous n'aimiez les créatures que pour lui, et non lui par rapport aux créatures. Mais, Aristarque, l'aimez-vous toujours de cette manière? Ne trouvez-vous point de difficulté dans l'exercice de cet amour? Ne sentez-vous point de peine à suivre ce mouvement jusqu'au bout, et ne prenez-vous pas plaisir à vous reposer quelquefois? En un mot, ne trouvez-vous pas souvent que les voies de la vertu sont dures et pénibles, et celles du vice douces et agréables?

ARISTARQUE. — Je ne suis pas plus parfait que saint Paul. Je me plais quelquefois dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je sens dans mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit. Je souffre dans l'exercice de la vertu; je goûte du plaisir dans la jouissance des biens sensibles, malgré toute ma résistance; et je suis tellement esclave de mon corps que je ne puis même m'appliquer sans peine et sans dégoût aux choses abstraites, et qui n'ont point de rapport au corps.

---

1. « qui règle le cœur », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

THÉODORE. — Mais d'où vous vient cette peine que vous souffrez en faisant bien, et ce plaisir que vous goûtez en faisant mal? Vous n'êtes point la cause de votre plaisir ni de votre douleur; car si cela était, comme vous vous aimez, vous ne produiriez jamais en vous de douleur, et vous jouiriez toujours de quelque plaisir. Ce n'est point aussi votre corps ni ceux qui vous environnent; car tous les corps sont au-dessous de vous, et il n'est pas concevable qu'ils puissent agir en vous, ni vous rendre heureux ou malheureux.

Il n'y a que Dieu qui puisse agir dans l'âme. Mais pensez-vous que Dieu vous afflige lorsque vous faites bien, et qu'il vous donne quelque récompense lorsque vous faites mal? Pensez-vous que Dieu, qui veut que vous l'aimiez de toutes vos forces, vous repousse lorsque vous courez après lui? Mais lorsque vous cessez de le suivre et que vous vous arrêtez à quelque bien particulier, pensez-vous que ce soit lui qui vous y attache par le plaisir que vous y trouvez... Répondez, s'il vous plaît.

ERASTE. — Que craignez-vous, Aristarque? N'est-il pas évident qu'il n'y a que Dieu qui puisse agir en nous? Théodore ne vous l'a-t-il pas démontré? D'où vient que vous hésitez? Voulez-vous déjà abandonner des principes évidemment démontrés, à cause d'une objection que vous avez de la peine à résoudre [1]? Voulez-vous préférer les ténèbres à la lumière? Oui, c'est Dieu...

THÉODORE. — Doucement, Eraste, j'estime la fermeté de votre esprit, mais je préfère ici la disposition où se trouve Aristarque. Il appréhende de manquer de respect pour Dieu, et qu'il n'y ait de la dureté dans la conséquence où je le conduisais.

ERASTE. — J'ai pensé à votre système, Théodore, et j'expliquerai bien tout ceci, sans rien dire de dur ni de fâcheux. Ce que vous venez d'objecter à Aristarque

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « que vous ne pouvez résoudre ».

prouve évidemment le péché originel, le désordre de la nature, l'inimitié qui est entre Dieu et les hommes, la nécessité d'un médiateur, d'un législateur, d'un réparateur; en un mot, il me semble que j'entrevois la vérité de la religion chrétienne dans ce principe.

ARISTARQUE. — Vous allez bien vite, Eraste. Je vous prie, Théodore, de faire voir que la preuve du péché originel se trouve, comme le prétend Eraste, dans ce que vous venez de me dire.

THÉODORE. — Quoi, Aristarque, vous ne le voyez pas? Ne vous souvenez-vous point du système que je vous expliquai il y a deux jours? Mais répondez-moi [1]. N'est-ce pas un désordre qu'un esprit qui n'est fait que pour Dieu, souffre lorsqu'il aime Dieu et qu'il fait ce que l'Ordre lui prescrit?

ARISTARQUE. — Mais c'est Dieu qui le fait souffrir, dites-vous?

THÉODORE. — Je le veux. Mais n'est-ce pas un désordre que Dieu qui n'a fait les esprits que pour lui, qui ne leur donne du mouvement que vers lui, les repousse et les maltraite, pour ainsi dire [2], lorsqu'ils s'approchent de lui, et leur fasse sentir du plaisir lorsqu'ils lui tournent le dos et qu'ils s'arrêtent à des biens particuliers?

ARISTARQUE. — Ce n'est pas seulement un désordre, c'est une contradiction. Cela ne peut être, Dieu ne se contredit pas, Dieu ne combat pas contre lui-même.

THÉODORE. — Mais, Aristarque, n'est-il pas certain que Dieu ne nous fait et ne nous conserve que pour lui? N'est-il pas encore certain que c'est Dieu seul qui agit dans l'âme, et qui lui fait sentir du plaisir ou de la douleur, lorsqu'elle jouit des biens sensibles ou lorsqu'elle s'en prive? N'est-ce pas Dieu qui nous porte à l'aimer? N'est-ce pas encore Dieu qui nous porte à

1. Dans les éditions antérieures à 1695, à la place de « Répondez-moi », on lit : « Mais il n'importe. Je vous demande : n'est-ce pas un désordre... »

2. « pour ainsi dire », ajouté dans l'édition de 1702.

aimer les corps, si le plaisir que nous sentons à leur occasion est une raison suffisante à un esprit raisonnable pour les aimer?

ARISTARQUE. — Il est vrai. Mais comment?

THÉODORE. — Je vous ai déjà expliqué ce comment *(a)*. Mais cependant ce désordre que vous trouvez, ou ce combat de Dieu contre lui-même (permettez-moi ces expressions pour un temps) : ce manque d'uniformité que nous nous imaginons dans les actions de Dieu, peut-il venir de Dieu? Dieu a fait l'homme pour lui, il ne le conserve même que pour lui. Mais quand un homme quitte le corps pour s'unir à Dieu par la force de la méditation, quand un homme court dans les voies de la vertu pour s'approcher de Dieu, il souffre de la douleur; et cette douleur ne vient que de Dieu. Cela ne marque-t-il pas que Dieu est irrité contre nous et que nous l'avons offensé? Si Dieu veut que nous courions après lui et que nous le suivions, peut-il nous repousser de lui; peut-il nous faire souffrir de la peine, lorsqu'en effet nous le suivons, si en même temps il n'y a quelque inimitié entre nous et lui? Pourquoi nous repousse-t-il lorsque nous le suivons, si ce n'est que nous sommes indignes de nous approcher de lui? Et comment en sommes-nous indignes, puisque nous sommes faits pour cela, si ce n'est que nous ne sommes plus tels que Dieu nous a faits, que Dieu ne veut point de nous tels que nous sommes, et que nous avons besoin d'un réparateur et d'un médiateur?

ARISTARQUE. — Je ne sais, Théodore, si l'inimitié que vous croyez être entre Dieu et les hommes est bien démontrée. Vous dites que Dieu nous repousse lorsque nous nous approchons de lui, à cause qu'il nous fait souffrir de la douleur dans l'exercice de la vertu, et dans la recherche de la vérité. Mais j'ai deux

(a) Voyez le 2e *Entret.* (Note ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.)

choses à vous représenter : la première, que s'il semble que Dieu nous maltraite et nous repousse par des sentiments pénibles, il nous console dans le plus secret de notre raison; car nous sentons une joie intérieure dans l'exercice de la vertu, qui nous fait bien connaître que Dieu est notre bien. Si Dieu ne voulait pas que nous l'aimassions, il ne nous récompenserait pas de cette douceur intérieure; il ne nous ferait point aussi ces sanglants reproches, qui nous inquiètent dans la jouissance des biens sensibles.

La seconde chose que j'ai à vous dire, c'est que Dieu ne nous repousse pas de lui, lorsque nous courons après lui; il nous avertit seulement par les douleurs sensibles que nous cherchions ailleurs que dans lui le bien du corps. Comme la méditation n'est pas utile à la santé, nous devons sentir quelque peine dans cet exercice, afin que nous le quittions. Mais tous les plaisirs et toutes les douleurs sensibles n'avertissent que pour le corps; et nous ne devons pas penser [1] que Dieu veuille que nous aimions et que nous haïssions aucune chose, à cause des plaisirs et des douleurs qu'il nous fait sentir dans leur usage. Dieu veut qu'on les recherche ou qu'on les évite pour la conservation du corps, comme vous disiez il y a deux jours; mais il ne veut pas qu'on les aime ou qu'on les craigne.

THÉODORE. — Tout ce que vous dites, Aristarque, est très [2] vrai; mais cela ne répond pas tout à fait à ce que je viens de vous dire. J'avoue que Dieu nous console d'une joie intérieure lorsque nous l'aimons, et qu'il nous désole par de fâcheux remords lorsque nous aimons les biens du corps. Mais qu'est-ce que tout cela prouve, sinon que Dieu veut que nous l'aimions [3] et qu'il nous a faits pour lui? Cela est une marque cer-

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « vous ne devez pas penser ».

2. « très », ajouté dans l'édition de 1702.

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « qu'est-ce que cela prouve? que Dieu... »

taine que l'inimitié qui est entre Dieu et les hommes n'est pas entière, mais ce n'est point une marque certaine d'une parfaite amitié de la part de Dieu [1]. Car il est évident que Dieu ne pourrait pas soumettre des esprits qu'il aimerait à des corps, les plus viles des substances. Dieu peut à la vérité unir de tels esprits à des corps, mais il ne doit pas les y assujettir. L'ordre veut que le corps demande à l'esprit ses besoins avec respect; et puisqu'il les demande maintenant avec hauteur, c'est une marque bien sûre que celui qui agit dans notre âme pour le bien de notre corps, n'a plus pour elle aucun égard, mais un souverain mépris.

Lorsque les hommes pèchent actuellement [2], il y a inimitié entre eux et Dieu, vous n'en doutez pas; et cependant Dieu les rappelle à lui par les reproches qu'il leur fait. Mais ce *rappel* ne marque pas qu'il les aime parfaitement; il marque seulement que l'inimitié n'est pas entière, car elle ne le peut être sans les détruire; il marque seulement que le pécheur devrait aimer Dieu [3]. Et ne vous imaginez pas que ce rappel seul tel qu'il était dans les Païens, les pût faire revenir, qu'il les pût réconcilier, qu'il les pût rejoindre à leur principe. Ce *rappel* n'était que pour justifier la conduite de Dieu, et pour condamner celle des pécheurs. Car apparemment il se trouve même dans les damnés qui seront éternellement rappelés et éternellement repoussés et condamnés, ce *rappel* étant une punition et une condamnation de leur malice. Car c'est proprement ce *ver qui ne meurt point (a)*, dont parle Jésus-Christ : ver qui les rongera et qui les tourmentera éternellement.

Il n'y a donc que ceux qui sont rappelés en Jésus-

1. « de la part de Dieu », ajouté dans l'édition de 1702. — Ce qui suit jusqu'à la fin de l'alinéa est ajouté à partir de 1693.
2. Dans les éditions antérieures à 1693 : « Les pécheurs ont offensé Dieu ».
3. Ce membre de phrase : « il marque seulement... » est ajouté dans l'édition de 1702.
(a) Marc, ch. 9. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

Christ qui reviennent; car il n'y a que sa grâce qui puisse rendre ce *rappel* efficace. Sans la grâce de Jésus-Christ, l'attrait sensible a plus de force que ce *rappel* intérieur. Dieu nous repousse davantage qu'il ne nous attire; et s'il nous veut à cause qu'il nous a faits, il ne nous veut pas tels que nous nous sommes faits : au contraire comme tels il ne peut nous souffrir proche de lui, et il nous en éloigne sans cesse.

Cependant, Aristarque, il est vrai que Dieu est trop juste et qu'il s'aime trop pour ne vouloir pas qu'on l'aime, et pour éloigner positivement de lui des créatures qu'il n'a faites que pour lui. Car ce n'est qu'indirectement et par notre faute [1], ce n'est qu'à cause du péché, qui a changé en une misérable dépendance l'union de l'âme et du corps très sagement établie. Ce n'est qu'à cause de la perte que nous avons faite du pouvoir que nous avions sur notre corps avant le péché, que les plaisirs et les douleurs sensibles nous éloignent de Dieu. Mais dans le temps même qu'ils nous en éloignent, et qu'ils nous portent à aimer et à craindre les corps, Dieu nous rappelle intérieurement à lui; et il fait même clairement comprendre à ceux qui sont attentifs à sa lumière, que les corps n'étant pas capables de causer en eux ni plaisir ni douleur, ils ne doivent ni les aimer ni les craindre, mais celui seul qui peut agir en eux et qui cause actuellement en eux ces sentiments.

Oui, Aristarque, si on nous blesse, c'est Dieu que nous devons craindre. Si les corps flattent nos sens, c'est vers Dieu que nous devons élever notre esprit [2]:

1. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685, on lit : « Car ce n'est qu'indirectement et par notre faute que les plaisirs et les douleurs sensibles nous éloignent de Dieu : premièrement parce que pouvant reconnaître par la raison que les corps ne sont pas capables de causer en nous ni plaisir ni douleur, nous ne devons ni les craindre, ni les aimer, mais seulement Dieu qui peut causer en nous ces sentiments.

Lorsqu'on nous blesse, nous devons craindre Dieu; lorsqu'on flatte nos sens, nous devons penser à Dieu; nous devons craindre et aimer Dieu en toutes choses, etc. » (p. 106).

2. Dans les éditions de 1693 et 1695 : « C'est à Dieu que nous devons nous élever en esprit ».

le bien et le mal nous viennent de plus haut. Nous devons craindre et aimer Dieu en toutes choses. Car c'est une notion commune qu'il faut aimer et craindre la véritable cause du plaisir et de la douleur. Mais l'ignorance de la présence actuelle et de l'opération continuelle de cette véritable cause de nos sentiments, nous fait aimer et craindre les corps que nous imaginons capables d'agir en nous.

Or cette ignorance n'est point quelque chose de positif que Dieu mette en nous : ce n'est rien. Il est vrai que pour ne pas aimer et ne pas craindre les corps, il est absolument nécessaire que nous ayons une connaissance très claire et très vive de la présence de Dieu et de son opération continuelle sur nous; car la présence de Dieu, dans laquelle la philosophie nous met, n'est pas assez forte pour nous tenir incessamment attachés à lui. Mais que peut-on conclure de ce que Dieu, sans la grâce de Jésus-Christ, ne se fait pas assez connaître [1] pour être craint et aimé en toutes choses, si ce n'est que les hommes l'ont offensé, qu'ils lui déplaisent et qu'il les méprise.

Dieu ne nous éloigne donc pas positivement de lui, lorsqu'il cause en nous du plaisir et de la douleur à l'occasion des corps, puisque alors nous pouvons et devons penser à lui plutôt qu'aux corps, et que c'est lui que nous devons aimer et craindre, et non pas de viles créatures incapables d'agir en nous [2]. Voici la seconde raison.

Comme nous avons un corps, il est nécessaire que

1. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 :

« Dieu ne se fait pas assez connaître sans la grâce pour être craint... »

Textes de 1693 et 1695 :

« Dieu ne se fait pas assez connaître, sans la grâce de Jésus-Christ, pour être craint... »

2. Dans l'édition de Mons 1677, l'alinéa se termine à ces mots « plutôt qu'aux corps. »

Les textes de Bruxelles 1677, de 1685 et de 1693 ajoutent : « Voici la seconde raison. »

L'édition de 1695 porte : « nous pouvons et devons penser à lui plutôt qu'aux corps : ou plutôt l'aimer et le craindre, et non pas de viles créatures incapables d'agir en nous. Voici la seconde raison ».

nous soyons avertis de ce qui s'y passe. Il faut qu'à la présence des objets, nous ayons des sentiments qui nous portent à nous y unir ou à nous en séparer. Il faut que ces sentiments soient prévenants par les raisons que j'ai dites ailleurs *(a)*.

Ainsi Dieu ne nous éloigne pas positivement de lui lorsqu'il cause en nous nos sentiments, puisque c'est au contraire le moyen le plus sûr et [1] le plus court de nous avertir des choses utiles à la conservation de la vie et qui nous détourne le moins de nous appliquer à lui [2].

Mais il ne faut pas que ces sentiments prévenants nous inquiètent. Il ne faut pas qu'ils résistent à la raison; et puisqu'ils lui résistent, c'est, comme je vous l'ai déjà dit [3], que l'homme est indigne que Dieu interrompe la loi de la communication des mouvements en sa faveur [4]. Mais ce n'est pas que Dieu nous éloigne véritablement de lui.

Enfin les hommes voient toutes choses en Dieu [5] : leur objet immédiat est le monde intelligible qui ne se peut trouver que dans la propre substance de Dieu [6]. Mais parce qu'ils ne pensent pas à Dieu à la vue des objets sensibles, ils jugent qu'il y a quelque chose hors d'eux qui agit en eux, et qui ressemble entièrement à l'idée qu'ils en ont. Ainsi, comme je vous ai déjà dit [7], Dieu ne les porte directement que vers lui, puisqu'il

---

(a) 2. Entr.

1. « le plus sûr et », ajouté dans l'édition de 1702.

2. Dans les éditions antérieures à 1702, l'alinéa finit ainsi : « la conservation de la vie, sans nous détourner de lui. »

3. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « comme j'ai dit ailleurs. » A partir de l'édition de Bruxelles 1677, Malebranche ajoute en note : « 2. Entretien. »

4. Dans les éditions antérieures à 1695, au lieu de : « en sa faveur », on lit : « pour lui. »

5. Les éditions de 1685 et 1693 portent en note : « Voyez le ch. 4 de la 2e partie du 3e Liv. de la *Recherche de la vérité*. »

6. Dans les éditions antérieures à 1695 : « le monde intelligible, c'est la propre substance de Dieu. »

7. « comme je vous ai déjà dit », ajouté dans l'édition de 1702.

ne les porte directement [1] qu'à ce qu'ils voient immédiatement, et non aux choses qu'ils jugent être hors d'eux; et ce n'est qu'indirectement et par erreur qu'ils aiment des créatures qui ne sont point telles, ni si aimables qu'ils se l'imaginent. »

ÉRASTE. — Vous croyez avec raison, Théodore, que la première cause de nos désordres est que nous ne sommes pas toujours [2] en la présence de Dieu, et que nous ne voyons, ou plutôt que nous ne sentons pas Dieu en toutes choses. Car si nous voyions d'une vue claire et sensible qu'il n'y a que Dieu qui agisse véritablement en nous à la présence des corps, il me semble que nous ne craindrions et que nous n'aimerions que lui; puisque nous n'aimons et ne craignons que ce qui agit en nous.

Cela étant, comment le premier homme a-t-il pu s'éloigner de Dieu, car il voyait Dieu en toutes choses? Il avait toutes les connaissances nécessaires pour demeurer uni avec lui. Si vous n'expliquez pas comment le premier homme a pu pécher, Aristarque pourra bien croire qu'Adam aura été fait tel que nous sommes, et que la concupiscence n'est point tant une peine du péché que la première institution de la nature.

THÉODORE. — Non, non, Éraste, Aristarque ne le croira pas. Il sait bien qu'il ne faut pas quitter une vérité démontrée à cause de certaines difficultés qu'on ne peut résoudre; il s'arrête à ce qu'il voit. Mais je comprends ce que vous me voulez dire. Je vous réponds

Le premier homme voyait clairement Dieu en toutes choses. Il savait avec évidence que les corps ne pouvaient être son bien, ni le rendre par eux-mêmes heureux ou malheureux en aucune manière. Il était convaincu de l'opération continuelle de Dieu sur lui. Mais sa conviction n'était pas sensible : il le connaissait sans le sentir. Au contraire, il sentait que les

1. « directement », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. « toujours », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

corps agissaient sur lui, quoiqu'il ne le connût pas. Il est vrai qu'étant raisonnable, il devait suivre sa lumière et non pas son sentiment; et qu'il pouvait facilement suivre sa lumière contre son sentiment, sa connaissance claire contre sa sensation confuse, parce qu'il arrêtait sans peine ses sentiments lorsqu'il le voulait, à cause qu'il était sans concupiscence. Cependant s'arrêtant trop à ses sens, se laissant aller peu à peu à les écouter plus volontiers que Dieu même, à cause que les sens parlent toujours agréablement, et que Dieu ne le portait pas à l'écouter par des plaisirs prévenants qui auraient diminué sa liberté; vous concevez bien comment il a pu s'éloigner de Dieu jusqu'à le perdre de vue, pour s'unir de volonté à une créature, à l'occasion de laquelle il recevait quelque satisfaction, et qu'il pouvait croire confusément être capable de le rendre aussi heureux, que le serpent en avait assuré la femme. Car encore qu'Adam n'ait point été, comme Ève, attaqué ni séduit par le serpent, *Et Adam non est seductus (a);* cependant ce reproche que Dieu lui fait par une espèce de raillerie, *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est sciens bonum et malum (b)*, marque assez qu'il avait eu quelque espérance de devenir heureux par l'usage du fruit défendu. Or il n'est pas nécessaire pour nous déterminer à agir, que nous soyons entièrement persuadés que notre motif est juste et raisonnable. Pour petite et peu raisonnable que soit l'espérance d'un grand bien, elle est capable de nous porter à de grands excès. Ainsi l'on peut supposer dans Adam une si forte application à l'objet sensible, et par conséquent un si grand éloignement de la présence de Dieu, que la moindre espérance, le doute le plus léger, le sentiment le plus confus d'un aussi grand bien que celui d'être semblable à Dieu, a été capable de le porter à une action qu'il ne pensait

(a) I *Tim*, 2, 14. (Note ajoutée à partir de 1685.)
(b) *Gen.* 3, 22. (Note ajoutée à partir de 1685.)

peut-être pas fort criminelle dans le moment de sa chute.

Il est nécessaire, Eraste, que tout esprit fini soit sujet à l'erreur et au péché, principalement s'il goûte des plaisirs prévenants qui le portent à la recherche et à la fuite des choses qu'il ne doit ni aimer ni craindre. Car tout esprit fini ne peut actuellement goûter du plaisir, que cela ne partage actuellement la capacité qu'il a de penser, que cela ne diminue la connaissance de son devoir, que cela ne l'éloigne de la présence de Dieu, que cela enfin n'affaiblisse peu à peu son amour et sa crainte, de telle manière que le plaisir actuel devient une raison ou un motif suffisant pour aimer ce qui n'est point aimable.

Adam devait demeurer immobile en la présence de Dieu, et ne point laisser partager la capacité de son esprit par tous ces plaisirs, qui lui étaient parfaitement soumis, et qui l'avertissaient seulement de ce qu'il devait faire pour la conservation de sa vie : il le devait et il le pouvait. Et s'il eût fait bon usage de son libre arbitre pendant le temps prescrit pour la récompense, il aurait été confirmé dans sa justice, non seulement par une connaissance très claire de l'opération continuelle de Dieu sur lui, mais encore par une connaissance sensible qui attache à Dieu invinciblement tout esprit qui veut naturellement être heureux. Car les saints voient non seulement d'une vue abstraite que Dieu seul est capable d'agir en eux et de les rendre heureux; ils le sentent encore par une douceur inexplicable que Dieu répand en eux, laquelle les pénètre, et les unit de telle manière avec lui, qu'ils ne peuvent s'en détourner pour aimer autre chose que lui.

Je parle de ces choses selon la connaissance [1] que

1. Dans les deux éditions de 1677, on lit : « Je parle de ces choses selon la connaissance présente de l'esprit humain, et je ne prétends pas toujours assurer la vérité ou l'existence des choses, lorsque je réponds à ce qu'on peut m'opposer; je prétends seulement prouver leur possibilité. » Ici finit l'alinéa. — Le texte de 1685 ajoute : « car

j'en ai présentement, et je ne prétends pas toujours assurer comme certain ce que j'avance pour répondre aux objections que vous me faites. Car on peut expliquer d'une autre manière la chute du premier homme. Apparemment sa femme a péché par les raisons que je viens de dire. Mais je crois [1] que le principal motif qui a porté Adam à manger du fruit défendu, a été un excès d'amour pour sa chère épouse : figure en cela du second Adam, qui par un excès de charité pour son Église, s'est fait *péché* comme dit l'apôtre, *victime* pour nous laver dans son sang [2].

ARISTARQUE. — Cela suffit, Théodore. Mais comment expliqueriez-vous la transmission du péché originel et le dérèglement général de la nature de l'homme? Car ce sont nos âmes qui sont dans le péché et dans le désordre. Comment se peut-il faire que sortant des mains de Dieu, elles se corrompent d'abord qu'elles sont unies à nos corps?

THÉODORE. — Notre âme est faite pour aimer Dieu. Elle est dans l'ordre lorsqu'elle l'aime, c'est-à-dire lorsque le mouvement que Dieu lui imprime la porte vers lui, dans le sens que je vous expliquai hier. Elle est au contraire dans le désordre lorsque ayant du mouvement pour aller jusqu'à Dieu, elle s'arrête à quelque bien particulier, et qu'elle empêche ainsi l'action de Dieu en elle. Je ne crois pas que l'on conçoive qu'elle puisse être réglée ou déréglée d'une autre manière. Si donc je fais voir qu'à cause de l'union que les enfants ont avec leur mère, l'âme des enfants est nécessairement tournée vers les corps, qu'elle n'aime que les corps, et que tout son mouvement se borne à quelque chose de sensible dès l'instant qu'elle est for-

---

on peut expliquer d'une autre manière la chute du premier homme. » — Ce qui suit est ajouté à partir de 1693.

1. Dans les éditions de 1693 et 1695 : « Mais peut-être que... »

2. Souligné dans l'édition de 1702, avec la note ajoutée : 2 *Cor.* 5, 21.

mée, j'aurai montré la cause du désordre général de la nature, et comment nous naissons tous dans le péché. Je le prouve.

Il n'y a point de femme qui n'ait dans le cerveau quelque trace qui lui représente quelque chose de sensible, soit parce qu'elle voit actuellement quelque corps ou qu'elle s'en nourrit, soit parce qu'elle s'en est nourrie. Vous n'en doutez pas, car enfin il faut manger pour vivre; et l'on ne mange point sans que le cerveau en reçoive quelque impression, puisqu'on s'en souvient. Il n'arrive point aussi d'impression dans le cerveau, qu'il ne se fasse quelque émotion dans les esprits animaux [1], laquelle incline l'âme à l'amour de l'objet qui est présent à l'esprit dans le temps de cette impression, c'est-à-dire à l'amour de quelque corps; car il n'y a que les corps qui agissent sur le cerveau. En un mot, il n'y a point de femme qui n'ait dans le cerveau quelque trace et quelque mouvement d'esprits qui la fasse penser et qui la porte à quelque chose de sensible. Or quand l'enfant est dans le sein de sa mère *(a)*, il a les mêmes traces et les mêmes émotions d'esprits que sa mère. Donc en cet état, il connaît et aime les corps.

L'expérience que l'on a des enfants qui ont de l'appréhension ou de l'horreur de certaines choses, dont leurs mères ont été épouvantées dans le temps de leur grossesse, marque assez qu'ils ont eu les mêmes traces et les mêmes émotions d'esprits, et par conséquent les mêmes idées et les mêmes passions que leurs mères; puisque depuis qu'ils sont venus au monde, ils n'ont point vu ces choses dont ils ont horreur. Et ces expériences marquent même que les traces et les émotions sont plus grandes, et par conséquent les

1. « animaux », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

(a) Voyez le ch. 7 du 2e Livre de la *Recherche de la vérité*. — Dans l'édition de 1702, Malebranche ajoute : « et l'éclaircissement sur ce chapitre. J'explique là plus au long la transmission du péché. »

idées et les passions plus vives dans les enfants que dans leurs mères, puisqu'ils en demeurent blessés, et que souvent leurs mères ne s'en souviennent presque plus.

Je vois bien, Eraste, que vous êtes surpris de ce que je dis que les enfants voient, imaginent et désirent les mêmes choses que leurs mères.

ERASTE. — Cela me surprend, je vous l'avoue, mais cela me paraît certain par l'expérience. Cependant puisqu'il y a des femmes saintes et remplies de l'amour de Dieu, comment leurs enfants naissent-ils pécheurs [1]?

THÉODORE. — C'est que l'amour de Dieu ne se communique pas comme l'amour des corps; dont la raison est que Dieu n'est pas sensible, et qu'il n'y a point de traces dans le cerveau, qui par l'institution de la nature [2] représentent Dieu, ni aucune des choses qui sont purement intelligibles.

Une femme peut bien se représenter Dieu sous la forme d'un vénérable vieillard. Mais lorsqu'elle pensera à Dieu, son enfant pensera à un vieillard; lorsqu'elle aimera Dieu, son enfant aura de l'amour pour les vieillards. Or cet amour des vieillards ne justifie pas. Toutes les traces des femmes se communiquent aux

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « comme il y a des femmes saintes... comment leurs enfants sont-ils pécheurs? »

2. La *nature* n'a pas lié la représentation des objets intelligibles à des traces cérébrales, comme elle l'a fait pour les perceptions sensibles. (V. p. 114, n. 2.) Mais cela ne signifie point que les pensées de l'entendement pur ne soient liées, par la *volonté* des hommes, à des images conventionnelles, par exemple les mots ou les signes qui les traduisent, et par suite à quelque mouvement des esprits animaux qui conditionnent, dans une certaine mesure, l'exercice de la contemplation la plus abstraite. « La connaissance des choses spirituelles est toujours accompagnée de quelques traces du cerveau qui rendent cette connaissance plus vive, mais d'ordinaire plus confuse. Il est vrai que bien souvent on ne reconnaît pas que l'on imagine quelque peu dans le même temps que l'on conçoit une vérité abstraite. La raison en est que ces vérités n'ont point d'images ou de traces instituées de la *nature* pour les représenter, et que toutes les traces qui les révèlent n'ont point d'autre rapport que celui de la volonté des hommes ou que le hasard y a mis. » (*Recherche*, V. ch. II.) Malebranche cite en exemple les signes des algébristes et les figures des géomètres

enfants; mais les idées qui sont jointes à ces traces par la volonté des hommes ou par l'*identité* [1] du temps, et non par la nature [2], ne se communiquent pas à eux, car les enfants ne sont point dans le sein de leurs mères aussi savants ni aussi saints qu'elles.

ERASTE. — Mais, Théodore, les enfants ne sont pas libres. Ils aiment les corps, il est vrai; mais ils ne peuvent s'empêcher de les aimer. Comment donc sont-ils pécheurs? comment sont-ils dans le désordre?

THÉODORE. — Leur péché n'est pas de leur choix, il n'est pas libre; et cependant ils sont dans le désordre. Car tout esprit détourné de Dieu, et tourné vers les corps, n'est pas dans l'ordre de Dieu, s'il est certain que Dieu veut être aimé plus que les corps.

La concupiscence n'est point péché dans les gens de bien, parce qu'il se trouve en eux un amour de choix qui y est contraire. La concupiscence ne règne pas en eux; mais elle règne dans les enfants : leur amour naturel est mauvais, et ils n'ont que cet amour. Je m'explique [3].

Quand il y a dans un cœur deux amours, un naturel et l'autre libre, Dieu a égard à l'amour libre. On n'est point dans le désordre, on ne perd pas la grâce de Dieu, lorsque pendant le sommeil l'âme suit les mouvements de la concupiscence; parce que l'amour de choix qui a précédé, laisse dans l'âme une disposition qui la porte et qui la tourne vers Dieu. Mais dans un enfant qui n'a jamais aimé Dieu, et qui est actuellement tourné vers

1. Souligné à partir de l'édition de Bruxelles 1677.

2. Malebranche traite de la liaison des traces du cerveau avec les idées dans la *Recherche de la vérité*, livre second, 1re partie, ch. v. La première cause de cette liaison des traces avec les idées, dit-il, est « la nature ou la volonté constante et immuable du Créateur » par exemple l'idée d'arbre et la trace qui y correspond dans le cerveau. La seconde cause est « l'identité du temps » : une pensée qui entre dans l'esprit en même temps qu'il se produisait une nouvelle trace dans le cerveau, sera liée avec elle. Une troisième cause enfin est la volonté des hommes : ils conviennent entre eux pour « attacher leurs idées à des signes sensibles », par exemple les termes du langage par où ils expriment leurs pensées.

3. « Je m'explique », ajouté dans l'édition de 1702.

les corps, il n'y a rien qui ne soit déréglé. Son cœur est corrompu. Il est *Fils de colère (a)*, comme parle saint Paul, et il sera néeessairement damné [1] ou privé éternellement de l'héritage des enfants de Dieu. Car comme Dieu aime l'ordre, et que eet enfant est dans le désordre, il n'est pas concevable que Dieu l'aime en eet état, et qu'il lui donne la jouissance de la Divinité, récompense plus grande que tout ce qu'on peut se représenter.

ERASTE. — Mais, Théodore, n'est-ee pas Dieu qui met dans l'enfant ee que vous appelez désordre? C'est par l'efficace des lois naturelles qu'il a établies, qu'à certains mouvements du eerveau il y a dans l'âme eertaines pensées. C'est Dieu aussi qui a établi la communication qui est entre le eerveau de la mère et celui de l'enfant.

THÉODORE. — Cela est vrai, Eraste, Dieu seul est auteur des lois naturelles, mais elles sont très justes et très sagement établies [2]. Il fallait que les traces du eerveau et les mouvements des esprits fussent aecompagnés des pensées et des émotions de l'âme, pour les raisons que je vous ai dites *(b)*, dont la prineipale est que les corps ne méritent pas l'applieation d'un esprit qui n'est fait que pour Dieu. Il fallait qu'Adam fût averti par des sentiments prévenants, par des preuves d'instinct, e'est-à-dire [3] par des preuves eourtes

(a) Eph. 2, 3. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

1. Les deux éditions de 1677 portent : « Il est fils de eolère, il sera nécessairement damné, car il n'est pas eoncevable que Dieu récompense jamais la disposition de son eœur, si l'on ne veut eoncevoir que Dieu récompense le désordre. » Ici finit l'alinéa.

Dans l'édition de 1685 qui donne le même texte, Malebranche ajoute au mot « damné » la note suivante : « c'est-à-dire, privé éternellement de la possession de Dieu, car eomme il n'est pas juste que Dieu récompense le désordre, il ne semble pas juste aussi qu'il punisse par des douleurs éternelles et dans la rigueur de la justiee, un péché qui n'est pas libre, eomme est le péché originel. »

2. « et très sagement établies », ajouté dans l'édition de 1702.

(b) 2e entretien. (Note ajoutée à partir de l'édition de Bruxelles 1677.)

3. « par des preuves d'instinet, c'est-à-dire », ajouté dans l'édition de 1702.

et incontestables, que telles et telles choses étaient bonnes pour son corps, ou utiles à sa santé. Il fallait aussi que les traces du cerveau de la mère se communiquassent au cerveau de l'enfant pour l'entière conformation de son corps, et pour d'autres raisons expliquées dans la *Recherche de la vérité* [1]. Ces choses sont très sagement établies : le désordre ne se trouve que dans la concupiscence.

Il est bon qu'il résulte dans l'âme certaines pensées, lorsqu'il se forme dans le cerveau certaines traces. Mais il est mauvais que ces traces nous sollicitent malgré nous [2] à l'amour des biens sensibles, que ces traces ne s'effacent pas lorsque nous le voulons, que notre corps ne soit pas soumis ; et c'est ce que le péché du premier homme a causé. Car Adam s'est rendu indigne par son péché que Dieu suspendît la communication des mouvements en sa faveur. Ainsi ne pouvant empêcher que l'impression des corps qui agissent sur nous ne se communique jusqu'à la partie principale du cerveau, qui est le siège de l'âme, nous avons nécessairement les sentiments et les mouvements de la concupiscence, sans que Dieu fasse en nous autre chose que de nous priver de la puissance d'empêcher les communications naturelles des mouvements, c'est-à-dire, sans que Dieu fasse rien en nous. Car la concupiscence précisément comme telle n'est rien. Ce n'est en nous qu'un défaut de puissance sur notre corps, lequel défaut ne tient que du péché, puisqu'il serait juste sans cela que notre corps nous fût soumis.

ÉRASTE. — Je vois bien, Théodore, que l'*union* de

1. « Et pour d'autres raisons expliquées dans la *Recherche de la vérité* », ajouté dans l'édition de 1702, avec la note : « Voyez le 3e tome depuis la page 142 jusqu'à la page 153, cinquième édition de Paris. » — Malebranche considère cette communication du cerveau de la mère avec celui du fœtus comme indispensable pour que le corps de l'enfant soit semblable à celui de la mère « ou de même espèce qu'elle », et reçoive les mêmes inclinations, dont il aura besoin pour conserver la vie. (*Recherche*, II, 2e partie, ch. VII, 3.)

2. « malgré nous », ajouté dans l'édition de 1702.

notre esprit avec notre corps vient de Dieu, et que la *dépendance* [1] où nous sommes de notre corps, vient du péché : cela est clair. Mais vous, Aristarque, êtes-vous persuadé de ce sentiment par les preuves *(a)* de Théodore?

ARISTARQUE. — Je n'ose m'y rendre, car j'appréhende de me tromper.

ERASTE. — C'est peut-être que Théodore parle de la transmission du péché originel comme d'une chose qu'il n'est pas impossible d'expliquer, et que vous l'avez cru jusqu'à présent inexplicable : cela vous a préoccupé. Ou peut-être c'est que les prétendus esprits forts se sont si souvent raillés de la simplicité des autres hommes, qui croient ce que l'Église leur enseigne touchant le péché originel, que votre imagination en a été autrefois un peu blessée. Pour moi, je me souviens que je fus il y a quelque temps tout effrayé et comme étourdi par l'épouvante qui paraissait sur le visage d'un de ces faux savants à la vue d'une difficulté imaginaire. Mais comme Théodore me dit sans cesse que je ne me laisse jamais persuader par l'air et par l'impression sensible de ceux qui nous parlent avec émotion [2], je rentrai dans moi-même, et je ne pus m'empêcher de rire de ma peur.

ARISTARQUE. — Pensez-vous, Eraste, que je sois assez sot pour me laisser étourdir?

ERASTE. — Non, Aristarque, vous êtes trop sage. Mais vous ne l'êtes pas assez pour ne point recevoir quelque atteinte par la manière hardie et par l'air dominant de tant de gens qui vous viennent voir. Il est impossible d'être toujours sur ses gardes, et de comparer incessamment les paroles des hommes avec

---

1. Souligné dans l'édition de 1702 seulement.

(a) Ces preuves sont plus amplement déduites dans la *Recherche de la vérité* et les éclaircissements du même Livre. (Note ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.)

2. « de ceux qui nous parlent avec émotion », ajouté dans l'édition de 1702.

les réponses de la vérité intérieure. Et vous me permettrez bien de vous dire que je remarquai même, il n'y a que deux jours, sur votre visage, que vous êtes un homme né pour la société, que vous avez bien de la complaisance, et que vous entrez un peu trop facilement dans le sentiment des autres. Cependant l'affaire était de conséquence.

ARISTARQUE. — Je m'en souviens; il est vrai, j'étais ému. Cet homme me parlait d'une manière très forte et très vive; mais j'en suis revenu.

THÉODORE. — C'est peut-être que cette affaire vous touchait de près, et qu'il ne s'agissait pas d'une question de philosophie, ou de certaines vérités de la religion, qui n'ont rien de sensible.

ARISTARQUE. — Cela peut être [1]. Mais de bonne foi, je ne crois plus les hommes à leur parole; j'y ai trop été trompé.

THÉODORE. — Non, vous ne les croyez plus à leur parole, car la parole étant arbitraire, elle ne persuade seule et par elle-même qu'autant qu'elle éclaire l'esprit. Mais l'air persuade naturellement et par impression; il persuade sans que l'on y pense, et sans que l'on sache même de quoi l'on est persuadé; car il ne fait par lui-même qu'agiter et que troubler. Je vous le dis, Aristarque, vous croyez confusément plus d'un million de choses que vous ne connaissez point, et que le commerce que vous avez avec le monde a entassées dans votre mémoire. Mais ne vous fâchez pas. Il n'y a point d'homme qui n'ait un très grand nombre de ces croyances confuses, car il n'y a point d'homme qui ne soit sensible. Il n'y a point d'homme fait pour la société, qui ne tienne aux autres hommes, et qui ne reçoive dans son cerveau des traces semblables à celles des personnes qui lui parlent avec quelque

1. Dans les éditions antérieures à 1702, au lieu de « Cela peut-être », on lit : « Il est vrai »

émotion ; et ces traces sont accompagnées des jugements confus dont je parle.

Ne pensez pas qu'il n'y ait que les enfants qui voient et qui désirent ce que voit et ce que désire leur mère, comme je viens de vous dire en vous expliquant la propagation du péché originel. Tous les hommes vivent d'opinion. Ils voient et désirent ordinairement les choses, comme ceux avec qui ils conversent, à proportion néanmoins de leur faiblesse et de leur dépendance. Les enfants sont si fort unis avec leur mère lorsqu'elle les porte dans ses entrailles, qu'ils ne voient que ce qu'elle voit ; car ils ne peuvent vivre sans elle. Mais comme les hommes sont capables de voir et de penser d'eux-mêmes, ils ne sont pas si étroitement unis aux autres hommes. Comme ils peuvent vivre seuls, ils peuvent penser seuls. Mais comme ils ne peuvent vivre commodément qu'en société, ils ne pensent commodément et sans peine, que lorsqu'ils se laissent entraîner par l'air et par la manière [1] de ceux qui leur parlent.

N'est-il pas vrai, Aristarque, qu'il y a quelques personnes qui vous ont préoccupé contre ce que je viens de vous dire du péché originel : non comme Eraste le pense, en se raillant de ces choses, car vous êtes trop bien converti pour déférer encore à de sottes railleries des prétendus esprits forts ; mais plutôt en vous inspirant gravement et pieusement une secrète aversion pour des sentiments qui paraissent nouveaux, et qui sont peut-être [2] trop clairs pour des gens qui ne sont pas accoutumés à voir la lumière.

Je le sais, Aristarque, et je reconnais bien qu'il n'y a que le trouble qu'ils ont causé dans votre esprit, par l'obscurité de leurs termes, et par l'air décisif et scientifique de leur qualité, qui vous empêche de consentir à ce que je viens de vous dire. Mais que cela

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « lorsqu'ils se laissent aller à l'air et à la manière ».

2. « peut-être », ajouté dans l'édition de 1702.

ne vous inquiète pas. Il y en a beaucoup d'autres qui ont les mêmes marques extérieures de piété et de doctrine, lesquels approuvent ce que vos amis condamnent. Si je croyais qu'il fût plus à propos de vous persuader par autorité que par raison, je vous le ferais voir; mais vous devez vous convaincre par des preuves qui soient recevables pour la personne que vous prétendez convertir. Les plus gens de bien ne sont pas infaillibles; tous ceux même qui le paraissent ne le sont pas. Mais, quoi qu'il en soit, il vaut mieux être sensible à la lumière qu'à l'air le plus pieux et le plus saint, parce que Dieu éclaire toujours, et que souvent l'air nous impose et nous séduit [1].

ARISTARQUE. — Il est vrai, Théodore, mais j'appréhende que votre sentiment ne soit pas conforme à celui des saints Pères.

THÉODORE. — Quel sujet [2] avez-vous de l'appréhender? Avez-vous lu quelque chose dans les Pères qui y soit contraire? On vous l'a dit gravement, et vous l'avez cru avec simplicité.

Saint Augustin *(a)*, qui a mieux connu que les autres la corruption de la nature, n'a-t-il pas expliqué la propagation du péché originel par l'exemple des maladies héréditaires, par l'exemple des parents goutteux qui engendrent des enfants sujets à la goutte, et des arbres malades qui produisent une graine corrompue dont il ne vient que de méchants arbres? Car les âmes ne s'engendrant point, il est clair que le péché originel ne peut se communiquer que par le corps, à cause que son principe est dans le corps, et

1. Malebranche refait discrètement ici le procès qu'il a déjà fait plus directement dans la *Recherche de la vérité* « des personnes d'autorité », qui en imposent par leur gravité ou leur science apparente et se dispensent, pour autant, de donner des raisons sérieuses de ce qu'elles avancent doctoralement. (*Recherche*, livre second, 2e partie, ch. VIII, 3.)

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Mais quel sujet ».

(a) Contre Jul., liv. V, ch. 14 et 24 et liv. VI, ch. 7 et 18; *Des noces*, liv. I, ch. 19 et liv. II, ch. 34. [La seconde référence (*Des Noces*) est ajoutée à partir de 1685.]

qu'il habite en un sens dans le corps, pour parler comme saint Paul *(a)*.

Pour les autres Pères qui ont précédé saint Augustin, ils ne sont point entrés dans une discussion particulière des manières par lesquelles on pouvait expliquer la transmission de ce péché. Leur siècle n'était pas si incrédule ni si malin que le nôtre; et il n'était pas nécessaire que l'on donnât des explications vraisemblables de nos mystères, pour les faire croire à ceux qui se disaient chrétiens. Ils étaient plus soumis que nous ne sommes à l'autorité et à la tradition de l'Église [1].

Non, Aristarque, les Pères ne sont point, que je sache, contraires à ce que je viens de vous dire. Mais je m'étonne que vous qui parliez autrefois si cavalièrement de l'autorité de l'Église, soyez présentement si respectueux pour les Pères, que vous appréhendiez sans sujet de vous éloigner de leur sentiment, en recevant des explications dans lesquelles on n'est pas toujours obligé de les suivre, pourvu que l'on tienne avec eux le dogme et la foi de l'Église.

Vous êtes trop crédule, et vos appréhensions ne sont pas justes; vous ne méditez pas assez. Vous ressemblez à un enfant qui marche la nuit sans lumière, et qui appréhende tout parce qu'il ne voit rien qui le rassure [2].

Lorsque vous étiez dans le libertinage, l'air des libertins vous persuadait; et voici que vous vous laissez gagner [3] par l'air de piété et de gravité de certaines gens qui n'ont pas toujours autant de lumière et de charité, que de sentiment et de faux zèle. Vous êtes moins en danger de vous tromper, mais vous n'êtes pas dans la voie de la vérité. Vous devez croire ce qui doit

---

(a) Rom. IV, 2, 7, 25. (Note ajoutée à partir de 1685.)

1. Cette phrase est ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.

2. « qui le rassure », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « vous vous laissez convaincre ».

être cru, mais vous devez tâcher de [1] voir ce qui peut, et par conséquent ce qui doit être vu. Car il faut que la foi nous conduise à l'intelligence : il ne faut pas céder la raison au parti ennemi de la vérité. Il faut tâcher de faire comprendre aux libertins et aux ignorants que la Sagesse incarnée qui instruit et qui gouverne l'Église, est d'accord avec elle-même, avec la Sagesse éternelle qui préside à tous les esprits [2]. J'espère que si vous faites bien réflexion sur les choses que je vous ai dites, sans vous mettre en peine de ce que vos amis en pensent, votre trouble se dissipera; et que vous ne vous laisserez plus effrayer par certaines gens, qui dominent injustement sur les esprits, au lieu de les assujettir à la vérité par la lumière et par l'évidence.

Je vous laisse avec Eraste pour conférer ensemble sur les choses que je vous ai dites. Méditez avec lui, et tâchez ou de vous en convaincre, ou de me proposer au premier jour, mais d'une manière claire et évidente, les raisons qui vous en empêchent.

1. « tâcher de », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Les deux phrases qui précèdent sont ajoutées dans l'édition de 1702.

ENTRETIEN V

De la réparation de la nature par Jésus-Christ.

ARISTARQUE. — Nous avons fait, Théodore, bien des réflexions, Eraste et moi, sur le péché originel, et sur la contagion qui se répand dans les esprits; et nous avons même reconnu que le péché originel se transmet en quelque manière dans les enfants, comme les sentiments et les passions des hommes passionnés se communiquent à ceux qui sont en leur présence. Car de même que l'union qui est entre les hommes pour le bien de la société, fait qu'un homme imprime par l'air de son visage dans le cerveau de ceux qui en sont frappés, les mêmes traces que forme en lui la passion dont il est agité; ainsi l'union de la mère avec l'enfant étant fort étroite et les besoins de l'enfant très grands *(a)*, il est nécessaire que l'imagination de l'enfant soit salie de toutes les traces et de toutes les émotions d'esprits qui portent la mère aux choses sensibles.

THÉODORE. — Ainsi, Aristarque, ceux qui sont dans le grand monde, qui tiennent à trop de choses, qui ne rentrent jamais dans eux-mêmes, qui se laissent convaincre, émouvoir, étourdir par tous ceux qui ont quelque force d'imagination, et dont l'air étant vif est nécessairement contagieux; ces honnêtes gens du monde, nés pour la société, qui entrent si facilement

(a) Voyez le Chapitre 7 du 2e Livre de la *Recherche de la vérité*.

dans les sentiments de l'amitié; enfin, Aristarque, ces personnes qui sont telles que vous avez été jusqu'à présent, car vous êtes l'homme du monde le plus honnête et le plus complaisant que je connaisse; ces personnes, dis-je, qui vous ressemblent, ont un double péché originel : celui qu'ils ont reçu de leurs mères lorsqu'ils étaient dans leur sein, et celui qu'ils ont reçu par le commerce du monde.

Que vous êtes heureux, Aristarque, de comprendre nettement la nécessité où nous sommes de résister sans cesse [1] à l'impression de ces deux péchés, et que vous êtes redevable à la Vérité intérieure, qui vous rappelle assez fort pour se faire entendre à vous, malgré le bruit confus de vos sens et de vos passions. Vous rentrez quelquefois dans vous-même comme si votre imagination n'était point corrompue, et comme si la concupiscence du péché originel n'avait point été fortifiée ni augmentée par une concupiscence de trente années. Vous me paraissez aujourd'hui si différent [2] de ce que vous étiez hier, que je crois que vous ne trouverez plus de difficulté considérable dans la suite de nos entretiens. Car tout ce qui vous empêchait de comprendre mes sentiments venait du trouble que le commerce du monde avait jeté dans votre esprit : de sorte qu'étant délivré de ce trouble, et dans le dessein de rentrer incessamment en vous-même, vous entendrez les mêmes décisions de la même Vérité qui préside à tous les esprits.

ARISTARQUE. — Oui, Théodore, je renonce à toutes les impressions qui me préoccupent. Je vois bien que toute union à quelque chose de sensible nous [3] éloigne de la vérité; que celle que j'ai eue dans le sein de ma mère m'a rendu pécheur; que celle que j'ai eue avec

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Que vous êtes heureux, Aristarque, de pouvoir résister à l'impression... »

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Vous êtes si différent aujourd'hui ».

3. « nous », ajouté dans l'édition de 1702.

mes parents ne m'a donné qu'une expérience du monde, utile pour m'y unir et pour m'y rendre considérable, mais entièrement inutile à la recherche de la vérité; que celle enfin que j'ai eue avec mes amis et les autres hommes m'a rempli d'un très grand nombre de préjugés très dangereux, que vous savez mieux que moi. J'ai vécu par opinion, je veux vivre par raison. Je ne veux croire que ce que la foi et la charité m'obligent de croire. Pour toutes les autres choses, je veux consulter la Vérité intérieure, et ne croire que ce qu'elle répondra. Je me défie de tous les hommes, et de vous-même, Théodore; parlez avec tant de force que vous voudrez, je ne croirai point pour cela, si la vérité ne parle comme vous. Votre manière est capable d'imposer, car elle est sensible. Votre air est celui d'un homme persuadé de ce qu'il dit, et cet air persuade. Vous êtes à craindre comme les autres. Je vous honore, et je vous aime. Mais j'honore et j'aime la vérité plus que vous : et je vous aime d'autant plus, que je vous trouve plus uni que beaucoup d'autres à la vérité que j'aime.

Théodore. — Vous voilà, Aristarque, dans la meilleure disposition d'un véritable philosophe, et d'un véritable ami, car il n'y a que la vérité qui éclaire les vrais philosophes, et qui unisse les vrais amis. N'écoutez et n'aimez en moi que la vérité, j'y consens. Je vous parle, mais je ne vous éclaire pas. Je ne suis pas votre lumière, je ne suis pas votre bien; ne me croyez donc pas, ne m'aimez donc pas. Si l'air de mon visage, si la manière de mes expressions font effort sur votre imagination, sachez que ce n'est point dans le dessein de vous en imposer. Je n'ai point de dessein, je parle naturellement; et si j'ai quelque dessein, c'est celui de réveiller votre attention par quelques expressions sensibles qui vous touchent et qui vous pénètrent.

Aristarque. — J'en suis persuadé, Théodore; et comme vous seriez fâché de me tromper, vous ne

trouverez point mauvais que je me défie de vous, et que je ne vous croie pas sur votre parole. Mais continuez, s'il vous plaît. Je suis intérieurement convaincu des vérités que vous me prouvâtes hier, et même de la manière dont vous expliquâtes la transmission du péché originel : car j'ai lu avec attention l'endroit de la *Recherche de la vérité* où vous m'aviez renvoyé [1].

THÉODORE. — Je vous dis hier, Aristarque, certaines choses, qui ne sont pas absolument nécessaires pour la suite. Il n'est point nécessaire que vous soyez persuadé de la manière dont le premier homme a pu tomber, ni de celle dont son péché a pu se communiquer à ses descendants. Il suffit que vous sachiez que les hommes naissent pécheurs et dans le désordre; qu'il y a inimitié entre Dieu et eux; que leur corps ne leur est point soumis, et qu'ainsi leur esprit est dans les ténèbres, et leur cœur dans le dérèglement.

Vous ne doutez pas de ces vérités, si vous êtes persuadé de ce que je vous dis hier, ou si vous faites réflexion sur le combat que vous sentez en vous-même, de vous contre vous, de la loi de votre esprit contre la loi de votre corps, de vous selon l'homme intérieur contre vous-même selon l'homme extérieur et sensible.

Vous croyez que l'ordre des choses est renversé; il le faut donc rétablir. Mais comment sera-t-il rétabli? Sera-ce par la philosophie des Païens? Ils ne connaissent pas nos maux; comment pourraient-ils y remédier [2]? Sera-ce par la religion des déistes? Ils ne veulent point de médiateur. Sera-ce par la loi de Mahomet? Elle augmente la concupiscence. Mais sera-ce par la loi de Moïse? Elle est juste, elle est sainte, il est vrai. Mais qui l'observera? Elle montre

1. Cette phrase « car j'ai lu... » est ajoutée dans l'édition de 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « ils n'y peuvent pas remédier. »

le péché, elle fait sentir la maladie; elle fait connaître le besoin du médecin; en un mot elle fait bien connaître [1] qu'il faut un médiateur pour réconcilier les hommes avec Dieu, mais elle ne le donne pas. Elle le promet, elle le figure, elle le représente; mais elle ne le possède pas. Moïse a besoin lui-même d'intercesseur envers Dieu; et s'il est intercesseur et médiateur entre Dieu et son peuple, il ne l'est que pour figurer le vrai médiateur entre Dieu et les hommes. Il n'est médiateur que pour leur obtenir une longue vie sur la terre et des biens temporels. Car il ne leur promet point le ciel, il ne les réunit point avec Dieu, il ne leur mérite point la charité; enfin il ne leur envoie point le Saint-Esprit, qui seul chasse la crainte des esclaves, qui seul donne droit à l'héritage des enfants.

Il n'y a que Jésus-Christ qui soit capable de faire la paix entre Dieu et les hommes. Car il n'y a que lui qui puisse satisfaire à la justice de Dieu, par l'excellence de sa victime; qui puisse intercéder envers Dieu, par la dignité de son sacerdoce; qui puisse tout obtenir de Dieu et nous envoyer le Saint-Esprit, par la qualité de sa personne. Il n'y a que celui qui est descendu du Ciel, qui puisse nous enlever dans le Ciel; que celui qui est uni avec Dieu par une union substantielle, qui puisse nous réunir avec Dieu d'une union surnaturelle; que le véritable Fils de Dieu qui puisse faire de nous des enfants adoptifs.

Comme Dieu a tout fait par son Fils *(a)* et pour son Fils, il fallait qu'il réparât tout par son Fils, et qu'il l'établît chef de son Église, Sauveur de son peuple, souverain Seigneur de toutes les créatures.

Quel autre que l'Homme-Dieu pouvait rendre à

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « elle fait connaître le besoin du médecin, et la nécessité de la grâce, et qu'il faut un médiateur... »

(a) Aux Coloss., ch. I, 16 et suiv. (Note ajoutée à partir de 1685.)

Dieu un honneur digne de lui, pouvait lui offrir nos adorations, et les sanctifier en sa personne, pouvait être prédestiné avant tous les temps comme un ouvrage digne de Dieu, figuré dans tous les siècles comme la fin de la Loi, et désiré de toutes les nations comme le seul capable de les délivrer de leurs misères?

L'homme étant devenu sensible et charnel, n'écoutant plus que ses sens [1], ne fallait-il pas que le Verbe se fît chair, que la lumière intelligible se rendît sensible? Ne fallait-il pas [2] que celui qui éclaire tous les hommes dans le plus secret de leur raison, s'accommodât à leur faiblesse [3] et les instruisît aussi par leurs sens, c'est-à-dire [4] par des miracles, par des paraboles, par des comparaisons familières, et dans son absence, par l'autorité d'une Église visible [5]?

Étant unis à tous les corps, et dépendant de toutes les choses auxquelles nous sommes unis, il fallait nous recommander l'abnégation, la privation, la pénitence; il fallait nous fortifier par la délectation de la grâce; il fallait nous consoler par la douceur de l'espérance.

Qu'est-ce que la religion chrétienne ne fait pas, qu'il faille faire? Et qu'est-ce que la morale chrétienne n'apprend pas, qu'il faille savoir? Mais, Aristarque, il faut que je vous prouve plus au long, et d'une manière qui puisse convaincre votre ami, que la religion chrétienne est seule capable de rétablir l'ordre que le péché a renversé, et tout à fait proportionnée à l'état de l'homme corrompu [6].

Je commence par les choses qui regardent la religion, et ensuite je passerai à la morale.

---

1. « n'écoutant plus que ses sens », ajouté dans l'édition de 1702.
2. « Ne fallait-il pas », ajouté dans l'édition de 1702.
3. « s'accommodât à leur faiblesse et », ajouté dans l'édition de 1702.
4. « c'est-à-dire », ajouté dans l'édition de 1702.
5. « et dans son absence, par l'autorité d'une église visible », ajouté dans l'édition de 1702.
6. « et tout à fait proportionnée à l'état de l'homme corrompu », ajouté dans l'édition de 1702.

Prenez donc garde, Aristarque. Pensez-vous que Dieu soit clément?

ARISTARQUE. — Si je le pense!

THÉODORE. — Mais pensez-vous qu'il soit juste?

ARISTARQUE. — Oui certainement.

THÉODORE. — Vous croyez donc[1] qu'il est impossible que le péché demeure impuni, que Dieu ne peut qu'il ne se venge de ceux qui l'offensent, et qu'il est nécessaire qu'il se satisfasse, en satisfaisant à sa justice.

ARISTARQUE. — Je ne sais, Théodore, car puisque Dieu est clément, il peut pardonner lorsqu'il le veut.

THÉODORE. — Mais peut-il le vouloir?

ARISTARQUE. — S'il le peut! les hommes le peuvent bien.

THÉODORE. — Les hommes peuvent pardonner lorsqu'on les offense. Ils ne doivent pas se venger, ils n'en ont pas la puissance. Comme ils s'aiment trop, ils excéderaient; comme ils sont pécheurs, ils se condamneraient; comme tout ce qui les blesse est ordonné de Dieu, on peut dire qu'ils se révolteraient. Car la seule chose que Dieu ne fait point, qui est la malice intérieure de leurs ennemis, ne leur fait point de mal. Les hommes n'ont par eux-mêmes aucune puissance[2]. Ils n'ont donc, par eux-mêmes, aucun droit d'exiger qu'on les aime. Ainsi ils ne doivent point se venger de ce qu'on ne leur rend pas un amour qui ne leur appartient pas.

---

1. Dans les deux éditions de 1677, Malebranche ajoute en note : « Comme cet ouvrage est principalement contre ceux qui déférent peu à l'autorité des Pères, je ne les cite pas pour prouver ce que je dis, quoique j'apporte leurs raisons lorsque je les juge propres à mon dessein. Si j'ai cité la *Recherche de la vérité*, c'est afin qu'on y vole plus au long les choses que je n'ai pas assez expliquées ici. On voit bien que je ne prétends pas convaincre personne par l'autorité de ce livre; je le cite comme les Géomètres citent Euclide et Apollonius. »

2. Phrase ajoutée dans l'édition de 1702. Dans les éditions antérieures, le texte porte : « Ils n'ont aucun droit d'exiger qu'on les aime et ils ne peuvent se venger... » Le texte de 1695 : « et ils ne doivent point se venger... »

Mais si les hommes avaient reçu la souveraine sagesse et la souveraine puissance pour juger et pour punir; si la règle de leur volonté était l'ordre immuable de la justice [1], s'ils ne pouvaient agir que selon l'ordre, pourraient-ils ne pas venger les crimes que l'on aurait commis contre Dieu? pourraient-ils pardonner le désordre sans blesser l'ordre?

Mais s'ils le pouvaient, pensez-vous qu'ils puissent encore donner à des pécheurs les moyens de devenir heureux?

Certainement, ils abuseraient de leur puissance, ils blesseraient l'ordre immuable de la justice, ils pécheraient. Ils n'auraient aucun amour pour Dieu, ni aucun zèle pour sa gloire.

Pensez-vous donc que Dieu *(a)* puisse agir contre l'ordre immuable [2], combattre contre soi-même, ou démentir ses attributs? Car cet ordre immuable ne peut consister que dans les rapports éternels et nécessaires qui sont entre les perfections divines. Pensez-vous qu'il puisse ne s'aimer pas, qu'il puisse ne se pas satisfaire en manquant de satisfaire à sa justice, et que cette clémence que vous concevez être une perfection dans nous, soit une perfection à l'égard de Dieu [3]?

Non, Aristarque, Dieu n'est point clément comme les hommes *(b)*. Sa clémence serait contraire à la justice qu'il se doit à lui-même, à sa loi substantielle. Il y a contradiction que les pécheurs soient heureux; si ce n'est de la part des pécheurs, c'est de la part de

1. « immuable de la justice », ajoutée dans l'édition de 1702.

(a) Anselme, liv. I, Cur Deus homo, ch. 11, 12, 13, 24. (Note ajoutée à partir de 1685.)

2. Dans les éditions antérieures à 1693, le début de l'alinéa est différent : « Pensez-vous donc que Dieu puisse renverser l'ordre essentiel des choses ou combattre contre lui-même? Pensez-vous qu'il puisse ne s'aimer pas... »

3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « soit une perfection dans Dieu? »

(b) Aug. liv. III, *de libero Arbit.* q. 1; *de Gen. ad litt.* liv. VIII ch. 14; *in Ps.* LVIII, etc. (Note ajoutée à partir de 1685.)

celui qui peut tout, et qui ne peut rien contre l'ordre immuable de la justice; c'est de la part de celui qui est essentiellement juste. Il faut que Dieu soit bon aux bons, et méchant aux méchants : *cum electo electus eris*, dit David, et *cum perverso perverteris* [1]. Il faut que Dieu punisse le péché; et s'il en veut épargner les auteurs pour la fin qu'il s'est proposée dans la construction de son ouvrage, il faut qu'une victime plus digne qu'eux de sa grandeur et de sa justice, reçoive le coup qui les devait rendre éternellement malheureux. Ce n'est que de cette manière que Dieu peut être clément *(a)*. Il ne le peut être qu'en Jésus-Christ et que par Jésus-Christ [2].

Si cela est ainsi, vous reconnaissez bien la nécessité de la satisfaction de Jésus-Christ; que le médiateur des Ariens et des Sociniens est un médiateur qui ne peut payer pour eux, ni les réconcilier avec Dieu; et qu'il n'y a que ceux [3] qui appellent Jésus-Christ EMMANUEL *nobiscum Deus* (nom que l'Écriture lui donne, et qui exprime si bien ses qualités) ou par celui-ci *(b)* JEHOVA *justitia nostra*, DIEU *notre justice*, qui puissent avoir une entière confiance dans son sacrifice. Prenez garde, Aristarque, Dieu fait tout ce qu'il doit.

---

1. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702, avec en note la référence : *Psal.* 17.

(a) Tene igitur certissime quia sine satisfactione, id est, sine debiti solutione spontanea, nec Deus potest peccatum impunitum dimittere, nec peccator ad beatitudinem, *vel* talem qualem habebat antequam peccaret pervenire. *S. Ansel.* Cur Deus homo, *lib.* I, *cap.* 19. (Note ajoutée à partir de 1693. Le texte de 1685 porte la référence seule.)

2. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702.

3. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « et qu'il n'y a que ceux qui croient que Jésus-Christ est véritablement Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse nous justifier et nous sauver; en un mot qu'il n'y a que ceux qui appellent Jésus-Christ par ce nom que lui donne l'Écriture et qui exprime si bien ses qualités *Jehova justitia nostra* Dieu notre justice, qui puissent avoir une entière confiance dans son sacrifice. »

(b) *Jerem.* 23, 6. La vulgate porte *Dominus justus noster*, mais je cite l'hébreu parce que *Jehova* étant un nom de Dieu qui ne se donne jamais directement aux créatures, ce passage fait voir que le Messie est véritablement Dieu.

ARISTARQUE. — Mais Dieu ne doit rien à personne.

THÉODORE. — Je le veux. Mais Dieu fait tout ce qu'il se doit à lui-même. On l'offense, on lui résiste, on renverse l'ordre des choses, et par là on blesse l'ordre immuable des perfections divines [1]. Ne doit-il pas se venger? Ne doit-il pas satisfaire à sa justice? Ne doit-il pas cela à lui-même, de punir ceux qui l'offensent? Car je tombe d'accord qu'à notre égard, Dieu ne nous doit que ce qu'il veut nous donner. Mais il se doit quelque chose à lui-même, à l'ordre immuable de ses propres perfections; et s'il se doit quelque chose à lui-même, il le fera. Car il s'aime, il se veut tout ce qu'il se doit, il ne peut se démentir. J'avoue qu'il n'a point de loi qui le contraigne, et qu'il est à lui-même sa loi. Mais il est à lui-même inviolablement sa loi, et il s'aime nécessairement, quoique rien ne le contraigne de s'aimer, que lui-même.

ARISTARQUE. — Mais, Théodore, voulez-vous pénétrer dans les conseils de Dieu? Voulez-vous donner des bornes à sa sagesse et à sa puissance? Pensez-vous que Dieu ne pût [2] satisfaire à sa justice que par la mort de son Fils? Si cela est...

THÉODORE. — Je vous entends, Aristarque : la justice de Dieu pouvait être satisfaite par mille autres moyens. La moindre souffrance, la plus petite action de l'Homme-Dieu pouvait satisfaire pleinement à Dieu pour tous nos crimes, car le mérite en est infini par la dignité de la personne *(a)*. Mais Dieu ne pouvait être pleinement satisfait par toute autre satisfaction que par celle d'une personne divine. Rien n'est digne de Dieu que Dieu même. Toute offense de Dieu est infiniment criminelle, et il n'y a rien d'infini que Dieu. Il ne peut donc se satisfaire, s'il ne s'en mêle : telle est sa grandeur.

1. « et par là on blesse... » membre de phrase ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « ne pouvait ».
(a) S. Léon. Epist. 133 *et* 134. (Note ajoutée à partir de 1685.)

Quand Dieu aurait immolé toutes les créatures à sa colère, quand il aurait anéanti tous ses ouvrages, ce sacrifice aurait encore été indigne de lui.

Mais Dieu n'avait pas fait le monde pour l'anéantir, il l'avait fait pour celui qui l'a réparé; car son Fils est prédestiné avant tous les siècles pour en être le Chef. C'est le *premier-né* des créatures, c'est le *commencement des voies* du Seigneur *(a)*, c'est le commencement, la fin et la perfection de tous les ouvrages de Dieu; car il n'y a que Jésus-Christ qui fasse que tout ce que Dieu a créé soit parfaitement digne de la Majesté divine.

Je ne sais, Aristarque, si vous me suivez. Que me voulez-vous dire?

ARISTARQUE. — Le voici. Dieu est infiniment sage et infiniment puissant : pourquoi donc ne pourra-t-il pas créer une créature assez noble et assez élevée au-dessus des pécheurs pour satisfaire pour eux?

THÉODORE. — Quoi, Aristarque! une créature se mêlera de réconcilier des pécheurs? une créature osera parler pour des pécheurs, osera témoigner de l'amour à des pécheurs, à des damnés? car si nous ne sommes point au rang des damnés, c'est à cause que nous sommes délivrés en Jésus-Christ.

Mais je le veux, qu'elle parle, qu'elle souffre, qu'elle satisfasse pour nous; que sa satisfaction nous délivre. Nous lui sommes donc redevables. Nous sommes donc ses esclaves. L'obligation que nous lui avons doit donc partager notre amour entre Dieu et elle. Et comme notre réparation est [1] un plus grand bien pour nous que notre création, nous devons l'aimer davantage que Dieu même, si nous devons aimer davantage les choses qui nous font le plus de bien.

Cependant Dieu veut que nous l'aimions en toutes

(a) *Coloss.* I, 15 *Prov.* 8, *Apoc.* ch. 3, 14 et ch. 22, 13. (Note ajoutée à partir de 1685. Le texte de 1702 ajoute la référence : *Prov.* 8. Souligné dans l'édition de 1702 seulement.)

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « et peut-être que notre réparation étant un plus grand bien... »

choses; que tout le mouvement d'amour qu'il met en nous, tende vers lui; non seulement que nous l'estimions comme la première cause et le premier être, mais que nous l'aimions en toutes choses comme la seule véritable cause de tout ce que les créatures semblent produire en nous.

C'est là l'ordre des choses. Cet ordre sera donc renversé. Et même le renversement en sera justifié par ce dessein de Dieu, de nous donner un autre réparateur que lui-même. Car ce dessein justifie en quelque manière un amour qui ne tend pas uniquement vers Dieu, puisque ce dessein nous propose un autre que lui comme un objet digne de notre amour, en nous proposant une créature assez excellente pour nous obliger véritablement et par elle-même.

ARISTARQUE. — Mais n'avons-nous point d'obligation aux autres hommes qui prient pour nous, qui font pénitence pour nous, aux saints dans le Ciel qui intercèdent pour nous?

THÉODORE. — Oui, Aristarque; mais cette obligation ne doit point raisonnablement partager notre amour. Toutes les bonnes volontés qu'ont les autres hommes pour nous ne sont point efficaces; ils ne peuvent par eux-mêmes nous faire aucun bien, ni petit, ni grand; ils ne peuvent rien obtenir de Dieu ni pour eux, ni pour nous, que par Jésus-Christ [1]. Vous ne doutez pas que les autres hommes ne méritent qu'en Jésus-Christ et que par Jésus-Christ. Car Jésus-Christ même ne mérite notre salut, et ne satisfait dignement à son Père, que parce qu'il est son Fils. Ainsi comme il n'y a rien hors de Dieu qui puisse véritablement et par son efficace propre nous faire aucun bien [2], tout notre amour doit tendre vers Dieu [3].

1. Cette phrase : « ils ne peuvent rien obtenir » est ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « nous faire du bien ».

3. Les éditions de 1677 et celle de 1685 continuent ainsi : « C'est là l'ordre des choses. Dieu a établi cet ordre en nous créant, car

Cependant que cette créature si excellente par sa nature soit produite; qu'elle satisfasse, qu'elle sacrifie pour nous tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est : son sacrifice sera encore indigne de la justice de Dieu; sa satisfaction n'égalera pas la grandeur de nos offenses, puisque toute offense de Dieu est infinie à cause de la dignité infinie de la Majesté divine.

Donner un soufflet à son prince est un plus grand crime que de donner la mort à son valet, parce que l'offense croît à proportion de la dignité de l'offensé par-dessus la personne qui offense. Cela étant, Dieu ne serait donc pas pleinement satisfait par cette créature. Il ne la fera donc pas pour se satisfaire, s'il veut être pleinement satisfait. Mais Dieu qui s'aime parfaitement, ne se doit-il pas à lui-même de vouloir se satisfaire pleinement? Qu'en pensez-vous, Aristarque?

Vous hésitez? Hé bien [1], faisons un peu agir l'Être infiniment parfait selon ce qu'il est, ou d'une manière qui porte le caractère de ses attributs, car il est évident qu'il ne peut agir d'une autre manière [2]. Les hommes ont violé sa loi, et il en veut tirer satisfaction. Comment s'y prendra-t-il sans démentir son infinité, l'attribut essentiel de la divinité? S'il crée une créature mille millions de fois plus excellente que la plus noble des intelligences, afin qu'elle satisfasse pour nous; le voilà qui se dégrade et qui dément son infinité, puisqu'il compte cette créature pour quelque chose

---

il ne nous a faits que dans la vue de la beauté de cet ordre, puisqu'il ne nous a faits que pour l'aimer. Comment donc s'imaginer qu'il le veuille renverser? »

L'édition de 1693 : « C'est là l'ordre immuable et nécessaire. Dieu a suivi cet ordre en nous créant, etc... » (Comme dans le texte précédent.) Ces trois phrases sont supprimées dans les éditions de 1695 et 1702.

1. Les deux alinéas qui suivent sont ajoutés à partir de 1693. Les premiers mots : « Vous hésitez, hé bien » sont ajoutés dans l'édition de 1702.

2. Ce membre de phrase : « car il est évident... » est ajouté dans l'édition de 1702.

par rapport à lui. Car le fini, quelque grand qu'on le suppose, comparé à l'infini, n'est rien; le plus juste exposant de ce rapport, c'est zéro. Donc la satisfaction de cette créature est nulle. Dieu ne peut donc la compter pour quelque chose par rapport à lui, sans prononcer par là qu'il est fini; jugement qui dément son attribut essentiel.

Encore un coup, puisque du fini à l'infini la distance est infinie, nulle pure créature ne peut avoir d'accès et de société, de rapport en un mot avec l'être infiniment parfait [1]. Si Dieu ne peut donc se complaire dans un culte fini et qui n'a rien de divin, comment cette excellente créature qui ne peut plaire à Dieu par elle-même, pourra-t-elle lui rendre agréables des pécheurs et satisfaire pour eux? Pour moi, je trouve que Dieu soutiendrait mieux son caractère de laisser le péché impuni, que d'accepter une telle satisfaction; et encore infiniment mieux d'anéantir le pécheur après son péché. Et c'est ce qu'il aurait fait sans doute selon sa menace au premier homme : *in quacumque die peccaveris morte morieris* [2], s'il n'avait eu en vue la satisfaction de Jésus-Christ.

Mais je veux encore vous accorder que Dieu ait pu prendre un autre dessein pour la réparation de son ouvrage, que l'Incarnation de son Fils. Quelle est la religion qui nous assure qu'il l'a fait? Quelle est cette créature par laquelle nous avons accès auprès de Dieu? Quelle est la religion qui apprend ce mystère de notre réconciliation avec Dieu? Est-ce la religion des Chinois ou des Tartares? peut-être la faudrait-il suivre [3]. Mais il n'y a pas d'autre religion que la chrétienne, qui

---

1. Dans les éditions de 1693 et 1695 : « Je crois vous avoir prouvé que du fini à l'infini la distance étant infinie, nulle pure créature ne peut avoir d'accès et de société avec l'être infiniment parfait. »

2. Citation libre. Le texte de la *Genèse* (II, 17) d'après la Vulgate porte : « *in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.* »

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « peut-être qu'il la faudrait suivre. »

reconnaisse le péché originel et la corruption générale de la nature : tant s'en faut qu'il y en ait qui reconnaisse cette créature élevée au-dessus des hommes par l'excellence de sa nature, pour être la victime de leur réconciliation.

Car enfin, si les Juifs invoquent Abraham, Moïse, leurs prophètes, ils croient que ce sont des hommes, et des hommes dont la grandeur principale consiste à être l'ombre et la figure de leur Messie et de notre libérateur.

Il n'y a donc point d'autre véritable [1] religion que la chrétienne; il n'y a point d'autre médiateur que Jésus-Christ. Il ne peut même y avoir de religion si excellente ni si digne de Dieu, que celle que nous professons; car il n'y a point d'autre voie possible de réparer l'ouvrage de Dieu, qui soit aussi digne de Dieu, que celle que nous croyons que Dieu a suivie. Enfin l'ouvrage de Dieu réparé est même infiniment [2] plus digne de Dieu par la sainteté de celui qui le rétablit, que ce même ouvrage dans sa perfection naturelle, quelque parfait qu'on le voulût supposer [3].

ERASTE. — Ce que vous dites là me paraît maintenant certain. Si Dieu n'avait pas eu de voie pour tirer plus de gloire de la réparation de son ouvrage, que de sa première construction, il me paraît évident qu'il n'en aurait pas permis la corruption. Car enfin Dieu n'a pas été surpris par la désobéissance du premier homme. Il a prévu sa chute avant qu'il le formât, et la corruption que cette chute devait répandre dans tout son ouvrage.

THÉODORE. — Vous avez raison, Eraste, car certainement [4] le premier dessein de Dieu a été l'Incarna-

1. « véritable », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « beaucoup plus digne ».
3. « quelque parfait qu'on le voulût supposer », ajouté à partir de 1693.
4. « car certainement », ajouté dans l'édition de 1702.

tion de son Fils. C'est pour lui que nous sommes faits, quoiqu'il soit incarné pour nous. Nous sommes faits à son image, car il est homme, dans le dessein de Dieu, avant qu'il y eût des hommes. Dieu nous a élus en lui avant la création du monde *(a)*. Comme Dieu a tout fait par lui, il a aussi tout fait pour lui, car Jésus-Christ est cet homme pour lequel Dieu a tout fait. Il a été prédestiné pour être le chef des anges et des saints *(b)*, des anges qui sont avant les saints. Mais il était avant tous dans le dessein de Dieu, car les membres sont faits pour le chef, et non le chef pour les membres.

C'est, comme je vous ai déjà dit *(c)*, par l'Incarnation du Fils que le Père est adoré comme il le mérite. Car quels sont les respects des anges et des hommes, s'ils ne sont rendus par Jésus-Christ? Mais s'il est certain que Dieu veut être adoré comme il le mérite, il est certain pareillement que Dieu veut être adoré par son Fils. Il est donc certain que le dessein de Dieu c'est l'Incarnation de son Fils, et que la création des hommes et des anges n'entre dans le dessein de Dieu qu'à cause de son Fils; que Dieu n'a fait les hommes et les anges que pour recevoir leurs respects par son Fils; et qu'il n'a permis le péché d'Adam et la corruption de la nature, que pour favoriser l'Incarnation de son Fils, pour la rendre nécessaire, ou pour en être l'occasion.

Ces choses me paraissent certaines; mais, Aristarque, qu'en pensez-vous?

ARISTARQUE. — Je ne sais encore qu'en croire : mes doutes reviennent [1].

ÉRASTE. — Comment, Aristarque, vous hésitez sur cela? je m'en vais vous déterminer.

Un ouvrier fait quelque ouvrage seulement pour

(a) *Aux Ephes. ch.* 1, 4. (Note ajoutée à partir de 1685.)
(b) *Ibid.* 15, 20. (Note ajoutée à partir de 1685.)
(c) 11. Entretien.
1. « mes doutes reviennent », ajouté dans l'édition de 1702.

lui-même. Il prévoit certainement que s'il le met en vue, l'on ne manquera pas de le rompre : je vous prie, agit-il sagement de ne le pas mettre en lieu sûr?

ARISTARQUE. — Non, Eraste.

ERASTE. — Fort bien. Mais si un ouvrier prévoit que, mettant son ouvrage dans le lieu où il le doit mettre et où il sera néanmoins [1] rompu, on le lui payera infiniment plus qu'il ne vaut, pensez-vous qu'il doive le cacher ou le mettre dans un lieu indécent pour le conserver, principalement s'il peut sans peine faire de tels ouvrages?

ARISTARQUE. — Alors, Eraste, il doit le mettre dans son lieu. Il ne doit pas changer de dessein. Au contraire il doit faire son ouvrage, et le mettre dans le lieu qui lui convient [2], si ce n'est afin qu'on le rompe, c'est au moins afin qu'on le lui paye plus qu'il ne vaut. Il doit se servir de ce qui arrivera à son ouvrage, comme d'une occasion favorable pour s'enrichir; car je suppose que cet ouvrier pense plus à lui et à s'enrichir, qu'à toute autre chose.

ERASTE. — Prenez donc garde. Dieu est cet ouvrier qui travaille pour lui-même, et qui ne pense qu'à sa gloire. Toutes les pures créatures ne peuvent l'honorer comme il le mérite; tout son ouvrage ne peut l'enrichir : le fera-t-il?

De plus, s'il fait l'homme et le laisse à lui-même, s'il ne touche point à sa liberté, s'il veut en être aimé d'un amour de choix, d'un amour méritoire, d'un amour éclairé, qui soit parfaitement digne d'une créature raisonnable; en un mot, s'il met d'abord l'homme dans l'état où l'homme doit être, il prévoit que l'homme cessera de l'aimer et qu'il le déshonorera : le fera-t-il?

Cependant, Aristarque, nous sommes faits et Dieu

---

1. « néanmoins », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. « et le mettre dans le lieu qui lui convient », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

est sage. Dieu nous a faits pour l'honorer, et l'honneur que nous pouvons lui rendre n'est pas digne de lui. Mais de plus, au lieu de l'honorer autant que nous pouvons, nous le déshonorons, nous lui désobéissons, nous préférons l'amour des corps à son amour. Il a prévu cette corruption de notre cœur, avant que notre cœur fût formé. Où est donc sa sagesse? comment la justifierez-vous? Que pensez-vous d'un ouvrier qui, travaillant pour soi, fait un ouvrage qui lui est inutile et ne lui fait point d'honneur [1]? Qu'avez-vous dit d'un ouvrier qui fait un ouvrage et l'expose, sachant bien qu'il sera détruit [2]? Dieu est sage, Aristarque : mais qu'a-t-il fait? Voici ce qu'il a fait. Il a prédestiné de toute éternité Jésus-Christ pour être le chef de son ouvrage, afin que Jésus-Christ, et toutes les créatures par Jésus-Christ, lui rendissent un honneur digne de lui. Il a mis l'homme dans l'état où il devait le mettre, par les raisons que l'on vous a dites *(a)*. Il a prévu sa chute, et il l'a permise, afin qu'elle servît à son grand dessein. Voilà sa sagesse justifiée. Le voilà, pour ainsi dire, plus riche et plus puissant qu'il n'était. Il commande à son Fils qui lui est égal. Il le juge, il le punit pour nous; il se venge et il se satisfait pleinement de nos péchés. Mais il reçoit de lui, et de nous par lui, des honneurs qui certainement sont dignes de sa grandeur et de sa majesté. Que pensez-vous présentement de ce que vous a dit Théodore?

ARISTARQUE. — Il me semble que Théodore prouve assez ce qu'il avance [3]. Cependant tout ce qu'il a dit,

---

1. « et ne lui fait point d'honneur », ajouté dans l'édition de 1702.

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « sachant qu'on ne manquera pas de le rompre. »

(a) 11. Entretien. — L'édition de Mons 1677 : « que je vous ai dites. »

3. Le développement qui suit jusqu'au signe * page 145 est ajouté à partir de l'édition de Bruxelles 1677. L'édition de Mons 1677 porte : « Il me semble que Théodore prouve assez ce qu'il dit; mais j'appréhende de le croire, car ce qu'il avance me paraît nouveau. » (Page 145.)

et ce que vous dites maintenant [1] suppose en Dieu pluralité de personnes. Car on ne s'honore pas soi-même, on ne se fait pas satisfaction à soi-même.

THÉODORE. — Vous prenez le change, Aristarque. C'est au contraire parce qu'on ne s'honore pas soi-même, et qu'on ne se fait pas satisfaction à soi-même, que je prouve et que je ne suppose point en Dieu pluralité de personnes. Pour vous le faire voir, il n'y a qu'à reprendre ce qu'Eraste vient de dire.

Dieu n'agit que pour sa gloire. Mais toutes les créatures ne peuvent lui rendre un honneur digne de lui. Il ne les fera donc pas, s'il ne veut déclarer qu'il peut recevoir quelque chose d'une pure créature; s'il ne veut déclarer que le fini peut avoir avec lui quelque rapport; en un mot, s'il ne veut démentir son infinité qui est son attribut essentiel [2]. Cependant nous sommes faits. Donc nous honorons Dieu. Mais cela ne se peut, si Dieu ne s'en mêle, si Dieu ne se joint avec nous. Or, comme vous dites fort bien, une personne ne peut s'honorer elle-même. Donc il y a en Dieu pluralité de personnes. Il faut qu'une personne divine, et celle-là principalement par laquelle toutes choses ont été faites, sanctifie par sa dignité toutes les créatures.

Il faut que le Fils offre au Père un royaume sur lequel le Père règne avec honneur. Il faut qu'il lui élève un Temple dont il soit lui-même la principale pierre *(a)*; qu'il établisse un sacerdoce, dont il soit le souverain prêtre *(b)*; qu'il assemble une Église, dont il soit le chef *(c)*; en un mot, il faut qu'il rende

---

1. Textes de Bruxelles 1677 et de 1685 : « Cependant tout ce qu'il vient de dire suppose en Dieu... » Textes de 1693 et 1695 : « Cependant tout ce qu'il a dit jusqu'ici suppose en Dieu... »

2. « s'il ne veut déclarer », jusqu'à la fin de la phrase est ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

(a) Aux Ephes. ch. 2, 20.
(b) Aux Hebr. ch. 5, ch. 7, ch. 10.
(c) Aux Colos. ch. 1, 18.

l'ouvrage de Dieu digne de celui qui l'a fait [1]. Et si l'on veut que Dieu, qui n'agit que pour sa gloire, forme le dessein [2] de produire quelque chose au dehors; puisqu'on ne s'honore pas soi-même, il faut admettre en Dieu pluralité de personnes.

De plus, Dieu a prévu de toute éternité le désordre qui devait se répandre dans son ouvrage. Il pouvait empêcher ce désordre, et il ne l'a pas fait. Donc la réparation de son ouvrage doit l'honorer davantage que sa première construction, puisque la règle et le motif de Dieu dans ses opérations est sa propre gloire. Cependant le désordre de la nature et la honte du péché déshonorent Dieu bien davantage que la peine et la satisfaction des créatures ne l'honorent; l'offense des pécheurs étant infinie par la dignité de la personne offensée, et Dieu ne pouvant se satisfaire s'il ne s'en mêle. Mais, comme vous dites très bien, on ne se fait pas satisfaction à soi-même; donc il y a en Dieu pluralité de personnes. Il faut qu'une personne divine *(a)*, et celle-là principalement par laquelle Dieu a tout fait, répare le désordre qui se trouve dans son ouvrage et satisfasse à Dieu pour ce même ouvrage, si Dieu veut le conserver. Car enfin il est nécessaire que Dieu, qui a permis le péché pour sa gloire, ait eu en vue une victime plus capable de l'honorer que le péché n'est capable de le déshonorer. Ainsi il faut conclure qu'il y a en Dieu pluralité de personnes, puisque Dieu a fait des créatures incapables de l'honorer comme il le mérite, et principalement puisqu'il permet des crimes que nulle créature ne peut expier.

ARISTARQUE. — Cela est fort bien, Théodore. Le Fils de Dieu peut faire satisfaction à son Père pour les

---

1. Dans l'édition de Bruxelles 1677, dans celles de 1685, 1693 et 1695 : « il faut qu'il rende son ouvrage digne de celui en l'honneur de qui il l'a fait. »

2. Dans l'édition de Bruxelles 1677, celles de 1685 et 1693 : « se résolve de produire ».

(a) S. Léon. Epist. 134, ch. 9. (Note ajoutée à partir de 1685.)

pécheurs. Mais puisqu'une même personne ne peut pas se faire satisfaction à elle-même, je trouve que la difficulté revient : car [1] la seconde personne de la Trinité a été offensée, et doit être satisfaite aussi bien que les deux autres.

THÉODORE. — Il est vrai. Toutes les personnes divines doivent être également satisfaites. Mais je trouve aussi qu'elles le sont de la même manière dont elles ont été offensées. Car, prenez-y garde, c'est la nature divine et nullement les personnes que le pécheur offense directement. C'est la puissance, la sagesse, la volonté, en un mot, les attributs essentiels de la Divinité qu'il méprise par sa désobéissance, et nullement ces attributs en tant que personnels. Le péché n'offense qu'indirectement Dieu, comme engendré du Père, ou comme procédant du Père et du Fils. Ainsi les personnes divines n'étant offensées que d'une manière indirecte, que parce que les attributs essentiels sont blessés par le péché, elles demeurent satisfaites lorsque leur nature l'est pleinement. Car enfin une personne divine ne peut pas se venger d'une créature, dont la nature divine est pleinement satisfaite. Enfin le Verbe s'étant uni à notre nature exempte de péché, bien loin de pouvoir en être mécontent, il me semble qu'il devait, comme il l'a fait, la réconcilier avec Dieu, la trouvant en nous sujette au péché.

ARISTARQUE. — Cela me paraît fort raisonnable.

THÉODORE. — Si vous êtes bien persuadé que le Verbe du Père soit une personne distinguée de lui, je pense que vous n'aurez pas de peine à croire que l'amour du Père et du Fils, que nous appelons le Saint-Esprit, soit une troisième personne distinguée des deux autres. De sorte que le mystère de la Trinité s'accommode parfaitement avec la raison, quoiqu'en lui-même il soit incompréhensible; je veux dire qu'en le suppo-

1. « car », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

sant, on peut accorder ensemble des faits qui se contredisent, et justifier la sagesse de Dieu, nonobstant le désordre de la nature et la permission du péché, ce qu'on ne peut faire assurément par toute autre voie.

ERASTE. — Mais, Théodore, que pensez-vous des damnés? Ils ne peuvent satisfaire à Dieu, et cependant Dieu ne les anéantit pas.

THÉODORE. — Il est vrai, Eraste. Dieu ne les a pas faits pour les anéantir. Mais il ne les aurait pas faits, ou il ne les conserverait pas, sans Jésus-Christ, car leurs peines, quoique éternelles, sont encore trop légères pour satisfaire à la justice d'un Dieu vengeur.

Les damnés devraient au moins souffrir selon toute la capacité qu'ils ont de souffrir; et néanmoins cela n'est pas. Car il y a inégalité de peines parmi les damnés, quoique leurs âmes étant égales, leur capacité de souffrir le[1] soit aussi. Mais Jésus-Christ porte, par sa qualité, ce qui leur manque pour honorer parfaitement la justice divine. Et dans la difformité que ces misérables créatures causent dans la beauté de l'univers, il y a du moins cet ordre que l'inégalité de leurs peines est proportionnée à l'inégalité de leurs offenses. Cependant, comme il serait meilleur pour eux de n'être point que d'être aussi mal qu'ils sont, vous voyez bien que Jésus-Christ qui mérite la conservation de leur être, et qui les soutient dans l'ordre de la justice, est plutôt leur juge que leur Sauveur. Ainsi, Eraste, toutes choses subsistent en Jésus-Christ. Il conserve son ouvrage après l'avoir purifié de l'ordure du péché. Il réconcilie par son sang avec Dieu toutes les créatures, quant à la conservation de leur être. Mais s'il donne la paix au ciel et à la terre, il allume dans les enfers une guerre qui ne s'éteindra jamais.

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « soit égale. »

Vous voyez, Aristarque, comme toutes les parties de la religion se prouvent et se soutiennent les unes les autres. Ce que je vous ai dit n'est pas un cercle sans principes; car mes principes sont : que nous sommes faits; que la nature est corrompue; que Dieu n'agit que pour sa gloire, que par sa volonté qui n'est que l'amour qu'il porte à ses attributs [1]. Vous ne contestez pas ces principes [2]?

ARISTARQUE. — Non, Théodore, je suis convaincu; mais je sens encore quelque peine à me laisser persuader, car ce que vous dites me paraît nouveau *.

THÉODORE. — Oui, Aristarque, ce que je dis est nouveau pour le commun des hommes, et pour des chrétiens qui ne savent pas assez le mystère de la religion qu'ils professent.

Jésus-Christ n'est point connu dans le monde. On ne pense point à sa grandeur. On ne sait point comment il est le commencement et la fin de toutes choses. Les saints qui lisent l'Écriture dans le dessein d'y trouver Jésus-Christ, ne manquent pas de l'y trouver; car il y est répandu partout. Mais ils n'ont pas l'esprit du monde; ils ont l'esprit de Dieu par lequel ils connaissent la grandeur du don que Dieu leur a fait. *L'homme animal et sensible n'est point capable des choses qu'enseigne l'esprit de Dieu; car l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (a).*

Je ne parle pas seulement de ces faux savants qui nient la corruption de la nature, la nécessité de la grâce, la divinité de Jésus-Christ, et qui prennent la qualité de chrétiens. Je parle de ceux qui vivent dans le sein de l'Église, mais qui ont très peu d'amour pour

1. « que par sa volonté... ses attributs », ajouté dans l'édition de 1702.

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « vous ne les contestez pas? »

* *V. supra* p. 140, note 3.

(a) 1. *Aux Cor.* ch. 2, 14 et 9. (Note ajoutée à partir de 1685.)

la religion. Ils ne peuvent pas être fort savants dans la connaissance de Jésus-Christ, puisqu'ils ne l'aiment pas, qu'ils ne l'étudient pas dans les Écritures, et qu'ils ne vivent dans la religion chrétienne qu'à cause peut-être que c'est la religion de leurs pères.

ARISTARQUE. — Vous nous avez dit bien des vérités, hier et aujourd'hui que je n'ai point vu mon ami. Je m'imagine qu'il est en peine de moi, comme je suis en peine de ce qu'il pensera de ceci [1]. Je vais le trouver.

THÉODORE. — Allez, Aristarque, faites-lui bien comprendre la corruption générale de la nature, et l'inimitié qui est entre Dieu et l'homme; et tâchez de lui démontrer la nécessité de la satisfaction de Jésus-Christ.

Si vous voyez qu'il soit docile, et qu'il vous écoute volontiers, jetez-vous aussitôt sur les louanges de Jésus-Christ. Étendez-vous sur les principales obligations que tous les chrétiens lui ont, et ainsi excitez votre ami à l'aimer.

Dites-lui que Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie; qu'il est notre lumière intelligible qui nous éclaire dans le plus secret de notre raison, et notre lumière sensible qui nous instruit par des miracles, par des paraboles, par la foi; qu'il est seul la nourriture de l'âme; que sa seule lumière produit la charité, et qu'il n'y a que lui qui donne le Saint-Esprit par lequel nous devenons enfants de Dieu; qu'il a été prédestiné avant tous les siècles pour être notre roi et notre chef, notre pasteur et notre législateur; que Dieu ne nous écoute que par lui, que nous ne sommes purifiés que dans son sang, et que nous n'entrons dans le saint des saints que par son sacrifice. Enfin représentez-lui que Jésus-Christ nous est toutes choses, que nous sommes en

1. Texte de Mons 1677 : « comme je suis en peine de lui. » Texte de Bruxelles 1677 : « comme je suis en peine de ce qu'il pensera de toutes ces choses. » Textes de 1685, 1693 et 1695 : « comme je suis en peine de ce qu'il pensera de tout ceci. »

lui une nouvelle créature et un nouvel homme, qui n'a point été condamné en Adam; que hors de Jésus-Christ, nous ne sommes rien, nous ne possédons rien, nous n'avons droit à rien; nous sommes vendus au péché, esclaves des démons, les objets éternels de la colère de Dieu.

Tâchez ainsi de le faire penser à Jésus-Christ, de le lier à Jésus-Christ, de lui faire estimer et aimer Jésus-Christ, et finissez par ces paroles par lesquelles saint Paul finit une de ses Épîtres : *Si quis non amat Dominum nostrum Iesum christum sit anathema. Anathème, mais anathème éternel, à celui qui n'aime pas Jésus-Christ (a).*

(a) 1. *Aux Cor.* 16, 22.

ENTRETIEN VI

La vérité de la religion chrétienne prouvée par deux autres raisons, dont la première est métaphysique et la seconde est dépendante des faits[1].

ARISTARQUE. — Ah ! Théodore, que je suis mal satisfait de mon ami !

THÉODORE. — Je le vois bien, Aristarque, l'air de votre visage ne répand point la joie dans ceux qui vous considèrent ; ce n'est point un air de triomphe et de victoire, qui réjouisse ceux qui y prennent part. Mais comment vous a-t-il pu résister ?

ARISTARQUE. — Comme j'étais bien persuadé de la vérité de la religion chrétienne par les preuves du péché originel et de la nécessité du médiateur, je m'imaginais que je l'allais convaincre en lui proposant ces mêmes preuves. Mais je ne sais à quoi je dois attribuer le malheureux succès de mes paroles. Lorsque je lui parlais, au lieu de l'éclairer, je l'irritais [2]. Il rebutait avec chagrin et avec une espèce de mépris tout ce que je lui proposais [3]. Il ne m'accordait pas même les notions communes, et me disait incessamment

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « La vérité de la religion chrétienne prouvée par d'autres raisons. »

2. Dans les éditions antérieures à 1693 : « je l'agitais. »

3. Les deux textes de 1677 : « il rebutait tout ce que je lui proposais avec une espèce de mépris. » Textes de 1685, 1693 et 1695 : « il rebutait avec une espèce de mépris tout ce que je lui proposais. »

que mes raisons étaient des raisons de philosophie. De telles réponses d'un homme qui se croit grand philosophe me fâchaient [1]. Je m'efforçais de le convaincre; je recommençais sans cesse les mêmes choses, espérant qu'il rentrerait dans lui-même; mais tous mes efforts ont été entièrement inutiles.

Cela est étrange [2], Théodore, qu'on ne puisse pas convaincre les autres des vérités [3] dont on est pleinement convaincu. Car il me semble que tous les hommes doivent voir les mêmes choses et en convenir, lorsqu'elles sont évidentes [4].

THÉODORE. — Si tous les hommes étaient également attentifs à la vérité intérieure, ils verraient tous également les mêmes vérités [5]. Mais votre ami ne vous ressemble pas. Il tient à trop de choses; il est tellement répandu [6] hors de lui-même depuis plusieurs années, que les preuves abstraites et les raisonnements appuyés sur des notions qui n'ont rien de sensible, ne le persuadent pas, parce que ces preuves ne le touchent pas et qu'il a plusieurs raisons confuses qui l'empêchent de s'y appliquer, raisons qui le touchent et qui l'intéressent [7].

Quand un homme a trouvé une démonstration en matière de géométrie, il en peut convaincre tous ceux à qui il la propose clairement, parce que ces vérités [8] sont sensibles, qu'on s'y applique volontiers et qu'on n'a point de raison particulière pour ne les pas croire [9].

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Telles réponses me fâchaient. »
2. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « C'est une chose étrange ».
3. Dans les éditions de 1677 : « des choses ».
4. « et en convenir, lorsqu'elles sont évidentes », ajouté à partir de l'édition de 1693.
5. Dans les deux éditions de 1677 : « les mêmes choses. »
6. Dans les éditions antérieures à 1695 : « et son orgueil fait qu'il est tellement répandu ».
7. « raisons qui le touchent et qui l'intéressent », ajouté dans l'édition de 1702.
8. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « ces choses ».
9. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « qu'on n'a

Mais il n'en est pas de même de certaines vérités qui sont contraires à nos inclinations. On n'y pense pas sérieusement, et l'on a plusieurs raisons pour ne s'en laisser pas persuader [1].

Ainsi, Aristarque, il faut que je vous démontre la vérité de la religion chrétienne par des preuves plus sensibles que celles de notre entretien précédent [2], par des preuves de morale, et qui dépendent de quelques faits incontestables. Peut-être que ces preuves seront plus [3] à la portée de votre ami, et qu'il les écoutera plus volontiers que celles que vous lui avez proposées.

ARISTARQUE [4]. — Je ne le pense pas, Théodore, car mon ami fait le philosophe et se pique de justesse d'esprit. Je lui ai ouï dire souvent qu'en matière de faits historiques, il était pyrrhonien. Donnez-moi, je vous prie, quelque preuve de la religion qui soit courte et précise, et que je puisse aisément retenir et rendre à mon ami telle que vous me l'aurez disposée. Nous viendrons ensuite aux preuves de fait.

THÉODORE. — Ce que je pourrais vous dire dépend de ce que je vous ai déjà dit. Je ne puis que vous répéter à peu près les mêmes choses [5]. Car, si vous y prenez garde [6], les preuves métaphysiques d'un effet ne se peuvent tirer que de l'idée de la cause. Consultez

---

point de raison pour ne les pas croire, qu'on n'est point préoccupé par l'autorité de gens qui les nient, et que, lorsqu'on voit ces sortes de vérités, on les voit d'une manière sensible. »

1. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « pour ne les pas croire. Il faut, Aristarque, que je vous démontre... »

2. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685, le texte suit ainsi : « peut-être que votre ami les écoutera plus volontiers. Prenez, s'il vous plaît, sa place, et faites-moi toutes les objections, etc. » rejoint le texte de 1702 (p. 156).

3. Dans l'édition de 1693 : « seront plus du goût et à la portée de votre ami ».

4. Le développement qui suit jusqu'au signe * page 156 est ajouté à partir de l'édition de 1693.

5. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702.

6. « si vous y prenez garde », ajouté dans l'édition de 1712.

l'idée de l'Être infiniment parfait; faites agir Dieu selon ce qu'il est [1].

ARISTARQUE. — Ah ! Théodore, ne me refusez pas cette grâce.

THÉODORE. — Mais votre ami vous dira brusquement que ce sont là des raisons de philosophie.

ARISTARQUE. — Cela pourrait bien arriver, mais j'ai ma réponse toute prête. Je lui ferai bien sentir qu'il faut qu'il soit de mauvaise humeur, ou qu'il se trouve poussé à bout, lui qui fait le philosophe et l'homme d'esprit, pour rebuter des raisons de philosophie.

THÉODORE. — Bien donc, Aristarque, je vais tâcher de vous contenter.

PREUVE MÉTAPHYSIQUE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE [2].

Dieu est esprit, et il veut être adoré en esprit et en vérité.

Ce n'est pas adorer Dieu en esprit que de mettre son corps en telle ou telle posture. Pour l'adorer, il faut mettre son esprit dans une situation respectueuse par rapport à Dieu [3].

Ce n'est donc que par des jugements et des mouvements de l'âme dignes de Dieu, que nous pouvons l'adorer en esprit. Car l'esprit n'est capable que de connaître et de vouloir. Pour adorer Dieu, il faut penser et vouloir comme Dieu pense et comme il veut. Voyons donc premièrement comme Dieu pense, ou quel est le jugement qu'il porte de ce qu'il est, et de ce que nous sommes par rapport à lui.

Certainement Dieu connaît qu'il est infini et que nous sommes finis. Il sait aussi que le fini comparé à lui n'est rien, et ne doit être compté pour rien. Il juge donc que nous ne pouvons point avoir de rapport ni lier de société avec lui.

1. « faites agir Dieu selon ce qu'il est », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Titre ajouté en marge dans l'édition de 1702.
3. « par rapport à Dieu », ajouté dans l'édition de 1702.

Or Dieu n'a pas pu créer un monde qui n'eût avec lui aucun rapport. Il n'a pas pu créer des intelligences pour n'avoir avec lui aucune société. Car, afin que Dieu agisse, il faut qu'il le veuille; et afin qu'il le veuille, il faut que son ouvrage ait avec lui quelque rapport : autrement, il démentirait son attribut essentiel, son infinité.

Dieu donc en créant le monde a eu en vue un culte digne de lui, un culte dans lequel il a pu [1] sans se démentir mettre sa complaisance, un culte par conséquent qui exprimât [2] le jugement que Dieu porte de sa divinité. Quelle est donc la religion qui nous enseigne ce culte qui prononce que Dieu est infini, et qui met véritablement nos esprits dans une situation qui adore Dieu? Ce sera la véritable, et il y a contradiction que Dieu se puisse plaire dans aucune autre.

Il est clair que c'est la religion chrétienne. Car le dogme fondamental de notre religion, c'est que notre médiateur et notre souverain prêtre est Homme-Dieu; et que nous ne pouvons avoir d'accès auprès de Dieu, ni de société avec lui que par Jésus-Christ son Fils unique. Le culte des chrétiens prononce donc que Dieu est infini, et que la créature devant lui n'est rien.

Le fidèle, par sa foi en Jésus-Christ, prononce le même jugement que Dieu porte de son infinité et de notre néant; son esprit est dans la situation la plus respectueuse qui soit possible. Mais dans toutes les autres religions on suppose qu'une pure créature peut de son chef avoir accès auprès de Dieu : la créature comparée à Dieu se compte pour quelque chose. Donc toutes ces religions combattent la divinité ou son infinité; elles ne mettent point les esprits devant Dieu dans une situation qui l'adore. Il est donc aussi impossible que Dieu ait établi ces religions et qu'il

1. Dans les textes de 1693 et 1695 : « dans lequel il pût ».
2. Dans le texte de 1693 : « qui exprime ».

y prenne sa complaisance, qu'il est impossible qu'il démente sa divinité [1].

ARISTARQUE. — Voilà, ce me semble, la religion bien démontrée, et en peu de mots. Et je comprends bien clairement ce que dit saint Paul, que nous sommes justifiés par la foi en Jésus-Christ. C'est que par elle nous adorons Dieu en esprit et en vérité, et que nous prononçons d'accord avec Dieu même le jugement qu'il porte de ce qu'il est et de ce que nous sommes. Mais d'où vient que saint Jacques semble dire le contraire? Car, quand on compare son Epître avec celles de saint Paul, il semble qu'ils soient directement opposés.

THÉODORE. — C'est que pour adorer Dieu en esprit et en vérité, il ne suffit pas de penser comme Dieu pense, il faut encore vouloir comme Dieu veut. Il faut que nos mouvements, aussi bien que nos jugements, soient conformes à ceux de Dieu. Sans cela il n'est pas possible de lui ressembler et de lui plaire. Saint Paul et saint Jacques ne sont point contraires l'un à l'autre, quoiqu'ils paraissent se contredire. Mais c'est qu'ils combattaient des erreurs opposées. Pour bien prendre le sens de quelque auteur que ce soit, il faut savoir son dessein et les erreurs qu'il veut réfuter. Sans cela, on s'imagine souvent [2] qu'il se contredit. Saint Paul avait dessein de réfuter ceux qui prétendaient que les observances de la loi étaient nécessaires. Voilà pourquoi il soutient qu'il n'y a que la foi en Jésus-Christ qui nous justifie : mais ce n'est que par opposition à la loi charnelle des Juifs, et nullement par opposition à la charité et aux bonnes œuvres. Car saint Paul se contredirait lui-même en une infinité d'endroits, où il recommande de mener une vie toute sainte et toute divine. Comment pourrait-il dire, par exemple, que *sans la charité on n'est rien, quand même*

1. Cette démonstration se retrouve dans les *Entretiens sur la métaphysique*, XIV, 5-13.
2. « souvent », ajouté dans l'édition de 1702.

on aurait une foi assez grande pour transporter des montagnes (a)? Mais comme saint Jacques combat ceux qui soutenaient que les bonnes œuvres étaient inutiles pour le salut, et que la foi en Jésus-Christ nous donnait la liberté de suivre nos passions, il s'attache à prouver que la foi toute seule ne justifie point. En un mot, saint Paul appuie sur la foi, et saint Jacques sur les œuvres, selon les différentes vues qu'ils avaient. Mais finissons notre preuve de la religion. Le fidèle par sa foi en Jésus-Christ, lorsqu'il adore Dieu par Jésus-Christ, pense comme Dieu pense. Voyons maintenant si la morale chrétienne enseigne à vouloir comme Dieu veut. C'est la seconde chose qu'il faut examiner.

Il est évident que la règle inviolable des volontés de Dieu, c'est l'ordre immuable de ses propres perfections, et qu'il aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables. Dieu s'aime infiniment, et il aime ses créatures à proportion qu'elles participent à son être. Or le plus grand précepte, ou le fondement de la morale chrétienne, c'est que nous aimions Dieu de toutes nos forces, et notre prochain comme nous-mêmes. Donc les chrétiens, par leur obéissance à ce précepte de Jésus-Christ, veulent ou aiment comme Dieu veut ou comme il aime. Il est vrai que les chrétiens n'aiment pas Dieu d'un amour positivement infini. Mais leur amour pour Dieu n'a point de bornes, en ce sens qu'ils préfèrent Dieu à toutes choses, et qu'ils comptent pour rien par rapport à Dieu tous les biens créés. Et comme leurs frères sont de même nature qu'eux, ils les aiment comme eux-mêmes. La religion chrétienne apprend donc à adorer Dieu en esprit et en vérité, par des jugements et par des mouvements semblables à ceux de Dieu, autant que cela est possible. Elle apprend à penser et à vouloir comme Dieu pense et

(a) *Aux Cor.* I, ch. 13, 3. (Note ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702. Souligné dans l'édition de 1702 seulement.)

comme il veut ; et nulle autre religion n'a cet avantage, comme vous le savez assez. Donc la religion chrétienne est la véritable, et la seule qui puisse nous rendre agréables à Dieu. Méditez-bien cette preuve, Aristarque, tâchez de vous en remplir et comparez ce que je viens de vous dire avec ce que je vous ai déjà dit dans les entretiens précédents.

ARISTARQUE. — Je me sens bien fort, et si je ne me trompe, j'ai de quoi convaincre mon ami par ses propres principes Mais venons aux preuves qui dépendent des faits historiques, afin que je choisisse celle qui sera la plus propre à l'obliger à se rendre.

THÉODORE. — Prenez, Aristarque, la place de votre ami*, et faites-moi toutes les objections que vous vous imaginez qu'il serait capable de me faire. Je suppose seulement que Dieu a fait les esprits pour le connaître et pour l'aimer [1]. Je vous ai déjà prouvé cette vérité *(a)*, et je pense que votre ami en demeure d'accord.

PREUVES DE LA RELIGION PAR DES FAITS CERTAINS [2].

Vous avez ouï parler, Aristarque, du législateur des Juifs, de ce fameux Moïse à qui Dieu a donné les dix commandements sur la montagne de Sinaï. Croyez-vous ce qu'en dit l'Écriture?

ARISTARQUE. — Si c'était un fourbe ou un imposteur?

THÉODORE. — Fort bien, Aristarque, vous prenez comme il faut le caractère de votre ami. Mais sachez qu'il faut être esprit fort dans l'excès, je veux dire le plus ignorant et le plus emporté des esprits forts, pour oser dire que Moïse était un fourbe. Vous faites bien de l'honneur à votre ami.

ARISTARQUE. — Je sais ce que je dis.

---

* V page 151, note 4.

1. Le texte, avant 1693, continue ainsi : « C'est de quoi votre ami demeure d'accord. »

(a) 3e Entretien.

2. Titre ajouté en marge dans l'édition de 1702.

THÉODORE. — Bien donc. Si vous le connaissez si fort, parlez pour lui, je l'attaque en votre personne. Vous êtes raisonnable, Aristarque, et vous ne devez pas vous éloigner d'un sentiment qui est universellement reçu par toutes les personnes raisonnables, si vous n'avez de bonnes preuves qu'ils se trompent.

ARISTARQUE. — Il y a tant de préoccupation.

THÉODORE. — D'accord. Mais ce lieu commun ne vous justifie pas, ou bien il justifiera les doutes les plus extravagants que l'on puisse former; car je ne crains point de vous dire qu'il n'y a jamais eu d'homme que l'on pût accuser de fourberie avec moins de raison que Moïse.

C'est une qualité essentielle à un fourbe de fuir la lumière. Mais les miracles de Moïse ont été faits à la vue de tout un peuple, à la vue de six cent mille personnes [1] : je ne compte point les femmes et les enfants [2]. Il en a fait un très grand nombre, et quelques-uns ont été réitérés tous les jours pendant plusieurs années[3]. Mais pour ne pas m'arrêter à des preuves inutiles, faites seulement réflexion à la manière dont les Israélites ont été nourris dans le désert durant quarante années. Tous les matins la terre était couverte de manne *(a)*, excepté le jour du sabbat. Quand la manne était gardée pour le lendemain, elle était puante et pleine de vers, excepté le jour du sabbat. Cette manne cessa de tomber lorsque les Israélites eurent mangé des fruits de la terre de Chanaan *(b)*, et depuis ce temps-là jamais les Israélites n'ont vu tomber de manne.

Peut-on douter d'un fait qui a duré quarante années?

1. Dans les deux éditions de 1677 : « six cent mille combattants ».

2. « je ne compte point les femmes et les enfants », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

3. Ce membre de phrase « et quelques-uns... » est ajouté à partir de l'édition de Bruxelles 1677.

(a) Exod. ch. 16, v. 14, ch. 27, v. 20. (Note ajoutée à partir de l'édition de 1685.)

(b) Jos. ch. 5, v. 12. (Note ajoutée à partir de 1685.)

Mais [1] peut-on attribuer à une cause naturelle cette pluie ou cette rosée qui n'est tombée que pendant quarante ans, qui cessait de tomber tous les samedis, et qui ne se pouvait garder sans se corrompre que les samedis? Est-ce que l'air et le soleil du samedi est différent de celui des autres jours? Est-ce que le premier repas que les Israélites firent dans la terre de Chanaan changea la face du ciel et la situation des astres qui faisaient pleuvoir la manne? N'est-il pas évident par les circonstances, que cette pluie n'était point naturelle?

ARISTARQUE. — Mais quelle preuve avez-vous que le Pentateuque, Josué et les autres livres, d'où vous prouvez ce que vous dites de la manne, sont véritables? S'ils étaient fabuleux...

THÉODORE. — S'ils étaient fabuleux, Aristarque, les Juifs seraient des hommes d'une autres espèce que nous, ils seraient fous et stupides d'une manière qui n'a rien de vraisemblable.

Pensez-vous, Aristarque, que des hommes qui ont un peu de sens commun, puissent recevoir [2] sans raison et sans examen des livres comme authentiques et comme la règle de leur foi et de leur conduite? Pensez-vous qu'un peuple entier se soumette à une loi très dure et très pénible, sans y être comme forcé par l'autorité divine, ou [3] par la force des armes, ou par quelque raison d'intérêt?

Pensez-vous que sur une histoire fabuleuse de nos ancêtres, nous fussions assez stupides et assez insensibles pour nous soumettre aveuglément [4] à une cérémonie aussi honteuse et aussi désagréable [5] qu'est celle de la circoncision, et à tant d'autres préceptes

1. La phrase qui précède et la conjonction « Mais » sont ajoutées à partir de l'édition de Bruxelles 1677.
2. Dans les deux éditions de 1677 : « reçoivent ».
3. « ou », ajouté dans l'édition de 1702.
4. L'édition de Mons 1677 ajoute : « et sans examen ».
5. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « aussi honteuse et aussi incommode ».

incommodes, *à un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter*, comme dit saint Pierre *(a)* qui le pouvait bien savoir et qui l'avait éprouvé[1]? Comment donc s'imaginer que les Juifs ont reçu sans réflexion la loi qu'ils observent, et les livres qu'ils appellent canoniques? Ces livres ne les flattent point, ils les menacent sans cesse, ils leur reprochent en mille endroits [2] la stupidité, l'infidélité et la malice de leurs ancêtres : ils n'ont point été composés à la gloire de la nation [3].

On n'a point obligé les Juifs par la force des armes de recevoir ces livres authentiques. Pourquoi donc les reçoivent-ils? Pourquoi les conservent-ils avec tant de soin? Pourquoi n'y a-t-il point d'hommes si fermes qu'eux dans la religion de leurs pères? C'est sans doute, ou que les Juifs ne sont point hommes comme nous; ou plutôt que leur religion et leurs livres ont tous les caractères possibles de la vérité.

Mais, Aristarque, vous croyez que Dieu nous a faits pour le connaître, pour l'aimer et pour le servir par la religion la plus raisonnable; car il faut un culte extérieur à des hommes sensibles et qui vivent en société. Nous devons donc, de tous les livres qui parlent de quelque religion, croire ceux qui ont davantage le caractère de la vérité. Mais il n'y en a point de comparables aux livres saints [4], pour les raisons que j'ai dites et pour une infinité d'autres que je serais trop long à dire et que vous pouvez trouver ailleurs [5]. Nous devons donc regarder ces livres comme notre

---

(a) Act. ch. 15.

1. La fin de la phrase depuis : « et à tant d'autres... » est ajoutée à partir de 1693.

2. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « ils leur reprochent sans cesse leur stupidité ».

3. Ce membre de phrase : « ils n'ont point été... » est ajouté dans l'édition de 1702.

4. Dans les deux éditions de 1677 : « de comparable à l'Écriture ».

5. La fin de la phrase depuis : « que je serais trop long... » est ajoutée dans l'édition de 1702.

règle, et y chercher la religion que nous devons suivre. Et si nous nous trompions dans le choix de ces livres, notre erreur viendrait uniquement de ce qu'il n'y aurait point de marque pour discerner les livres saints des profanes, ou plutôt de ce qu'il n'y aurait point de livres saints, ni de religion qui fût agréable à Dieu [1].

ARISTARQUE. — Ce que vous dites, Théodore, est fort raisonnable. Mais mon ami me dira brusquement que Mahomet était un prophète et que l'Alcoran était un livre divin. Que voulez-vous que je lui réponde?

THÉODORE. — Comparez-lui, Aristarque, les miracles de Moïse avec les artifices qu'on raconte de cet imposteur. Faites-lui voir la différence qu'il y a entre : *se faire parler à l'oreille devant le peuple par un pigeon apprivoisé ; se faire apporter un livre à travers la foule par un taureau affamé, et attribuer à l'apparition de l'ange Gabriel l'accès d'une maladie assez honteuse (a) ;* et entre les miracles qui confirment la mission de Moïse : entre *couvrir la terre d'insectes ; changer les eaux en sang ; remplir l'air d'épaisses ténèbres, l'agiter par des tonnerres et l'enflammer par des éclairs ; faire pleuvoir pendant quarante années une nourriture céleste ; être conduit le jour par une nuée et la nuit par un feu, l'un et l'autre en forme de colonne (b).* Je passe bien d'autres merveilles que Dieu a faites à la prière de Moïse, à la vue de toute l'Egypte et de tout le peuple d'Israël.

L'Alcoran ne rapporte point de pareils miracles en faveur de Mahomet. Il ne rapporte pas même tous ceux que je viens de dire, dont la fourbe est si grossière. L'Alcoran même fait assez connaître que bien des gens méprisaient le prophète qui en est

---

1. Le développement qui suit jusqu'au signe * page 161 est ajouté à partir de l'édition de Bruxelles 1677. Le texte de Mons suit ainsi : « Cela n'étant pas possible, tenons-nous à l'*Écriture*, et voyons quelle est la religion qu'elle nous propose. »

(a) Le mal caduc.

(b) Exode.

l'auteur, à cause qu'il ne faisait aucun miracle *(c)*.

Mais, Aristarque, ne nous arrêtons point à tout ceci. L'Alcoran se détruit par lui-même aussi bien que le Judaïsme : vous l'allez voir. Je consens que Mahomet soit un prophète, et que son livre soit aussi authentique que l'ancien Testament. Accordez du moins une égale autorité à deux livres si différents; et voyons premièrement quelle est la religion que l'Écriture sainte nous propose *.

ARISTARQUE. — Quoi ! Théodore, voulez-vous être Juif?

THÉODORE. — Oui, certainement [1], si le Judaïsme est la loi que l'Ecriture nous propose comme capable de nous rendre plus parfaits et plus heureux; car pour moi, je regarde l'Ecriture sainte comme un livre divin. Mais peut-être que le Judaïsme à la lettre n'est point la fin de la loi.

Prenez garde, Aristarque. Pensez-vous que les bêtes aient une âme, je veux dire une substance qui anime ou qui *informe* [2] leur corps, et qui soit plus noble que lui?

ARISTARQUE. — A propos de quoi?

THÉODORE. — Répondez seulement.

ARISTARQUE. — Oui, je crois que les bêtes ont une âme, et que leur âme est plus noble que leur corps.

THÉODORE. — Je vous prouve que vous vous trompez. Quelle est la fin, quel est le bien, quelle est la félicité des bêtes? Pensez-vous que les bêtes aient d'autre félicité naturelle que la jouissance des corps?

ARISTARQUE. — Non, je crois que les bêtes sont faites pour boire et pour manger; c'est là leur fin et toute leur félicité [3].

THÉODORE. — Dieu a donc fait l'âme des bêtes

(c) Ch. *de la Vache*, ch. *des femmes* et ailleurs. *De la version de Du Ryer*. (Paris, 1647, in-4°.)

1. Dans les deux éditions de 1677 : « oui, certainement, Aristarque ».

2. Souligné dans l'édition de 1702 seulement.

3. « et toute leur félicité », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

pour jouir des corps. Mais l'âme des bêtes est plus noble que les corps. Dieu n'a donc pas bien ordonné son ouvrage; il n'a donc pas proposé aux bêtes une fin digne d'elles, si ce qui rend plus heureux et plus parfait doit être plus noble que ce qui reçoit son bonheur et sa perfection. Ainsi vous devez reconnaître que Dieu n'a point donné aux bêtes une âme [1] distinguée de leur corps, ou plus noble que le corps [2], ou bien vous devez revenir et dire que les bêtes ont quelque autre félicité que celle de boire, de manger et de jouir des corps [3].

ARISTARQUE. — Cette raison me convainc. Mais qu'en voulez-vous conclure?

THÉODORE. — Le voici, Aristarque. Vous croyez que les Juifs étaient hommes comme nous, et qu'ils avaient une âme, je veux dire une substance qui pense, qui sent, qui veut, qui raisonne [4], une substance en un mot distinguée du corps. Votre ami de qui vous tenez la place, étant cartésien, n'en doute pas.

ARISTARQUE. — Il est vrai. Il prouve même démonstrativement que l'existence de l'âme est plus certaine que celle du corps.

THÉODORE. — Cela étant, Aristarque, je dis que le judaïsme à la lettre n'est point une religion que Dieu ait établie pour des hommes [5]; et qu'elle ne peut rendre les Juifs ni plus parfaits ni plus heureux, parce que Moïse ne propose point aux Juifs d'autre félicité que la jouissance des corps, et que cette sorte de félicité

1. L'édition de Mons 1677 : « d'âme ».

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « plus noble que lui ».

3. Malebranche traite de l'automatisme des bêtes principalement dans la *Recherche*, IV, ch. XI, 3; VI, 2e partie, ch. VII; et dans les Éclaircissements, XV, Réponse à la VIIe preuve.

4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « qui raisonne, laquelle est distinguée du corps. »

5. Dans l'édition de Mons 1677 : « une religion que Dieu ait établie pour des hommes, pour rendre les Juifs plus parfaits et plus heureux, parce que Moïse ne propose point aux Juifs d'autre félicité que la jouissance des corps, ni d'autre malheur que leur privation, et que cependant les Juifs avaient une âme comme nous. »

n'est pas seulement digne des bêtes, s'il est vrai que les bêtes aient une âme.

Lorsque Moïse propose aux Juifs [1] cette loi charnelle et cérémoniale, qui était l'ombre des choses qui devaient arriver *(a)*, il leur promet, s'ils l'observent, que leur terre sera fertile, qu'ils auront grande famille, que leurs troupeaux seront féconds, qu'ils seront les maîtres de leurs ennemis, et que Dieu les conservera comme un peuple qu'il a choisi. S'ils [2] ne l'observent pas, ils les avertit qu'ils manqueront de toutes les choses nécessaires à la vie, et leur prédit les maux temporels qui leur sont arrivés. Enfin il ne leur propose point d'autre récompense ni d'autre punition, d'autres biens ni d'autres maux que la jouissance ou la privation des corps *(b)*. Il semble qu'il n'y ait point d'enfer, point de paradis, point d'éternité pour les Juifs.

ARISTARQUE. — Mais d'où vient cela? Il fallait que les Juifs fussent bien grossiers et bien charnels.

THÉODORE. — Ce n'est point, Aristarque, que les Juifs fussent grossiers et charnels, c'est que Moïse, n'étant que figure, ne pouvait promettre que des biens en figure, et qu'il ne pouvait introduire dans l'héritage des enfants [3]. Moïse promettait les biens que les anges pouvaient accorder aux observateurs de la loi qu'ils avaient donnée : biens temporels, proportionnés à une loi charnelle et à la puissance des anges, et figuratifs des vrais biens que nous recevons par Jésus-Christ, à qui la souveraine puissance a été donnée [4].

---

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Après que Moïse eut proposé aux Juifs ».

(a) Aux Heb., ch. 10, v. 1. (Note ajoutée à partir de 1685.)

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « mais s'ils ne l'observent pas ».

(b) S. Aug. 1 *Retract.* ch. 22. (Note ajoutée à partir de 1693.)

3. Ce qui suit jusqu'à la fin de l'alinéa est ajouté à partir de l'édition de 1693.

4. « à qui la souveraine puissance a été donnée », ajouté dans l'édition de 1702. — Dieu se sert du ministère des anges, natures intermédiaires entre lui et nous, pour gouverner les nations (*Entre-*

Les grands prêtres selon la loi de Moïse entraient dans le sanctuaire fait de la main des hommes, et qui n'était que la figure du véritable *(a)*. Ils y entraient avec le sang des boucs et des veaux, qui ne pouvait purifier la conscience. La loi de Moïse [1] ne pouvant donc justifier les hommes, elle ne leur donnait point de part aux biens éternels. Ainsi Moïse ne les devait pas promettre. Cela était dû à Jésus-Christ, qui est entré avec son propre sang dans le Ciel, le vrai sanctuaire *(b)*, et qui nous a acquis le salut éternel, comme étant seul le souverain prêtre des biens futurs. Car les anges n'ont point eu le pouvoir de répandre en nous la grâce intérieure, mais seulement de répandre les pluies et de donner aux Juifs des récompenses temporelles [2].

Pensez-vous que les Juifs fussent plus charnels que les païens? Pensez-vous que Moïse fût plus grossier que les poètes, qui nous parlent de leurs divinités d'une manière si indigne? Mais les païens pensaient à une autre vie. Les poètes ont parlé des Champs Elysées et des Enfers, comme des lieux destinés à la récompense des bons et à la punition des méchants.

Il n'y a point de motif plus fort, d'idée plus terrible, de récompense plus agréable que celle de l'éternité : et les peuples les plus barbares sont capables d'être frappés, d'être ébranlés, d'être portés à l'exercice de la vertu par cette pensée qu'ils en seront éternellement récompensés. Cependant Moïse fait un grand dénom-

---

tiens sur la métaphysique, XII, 15-16.) Ils ont un pouvoir sur les corps qu'ils meuvent à l'ilre de causes occasionnelles déterminant Dieu à agir selon les lois générales : « la puissance des anges sur les corps, et sur nous par conséquent, ne vient que d'une loi générale que Dieu s'est faite à lui-même de remuer les corps à la volonté des anges. » *(Ibid.)* Ce sont les anges enfin qui ont promulgué la loi mosaïque d'après S. Etienne (*Act. des Ap.*, VII, 53) et S. Paul (*Ep. aux Gal.*, VII, 19). Cf. *Tr. de la Nature et de la Grâce*, Dern. Eclaircissement.

(a) Aux Heb. ch. 10, 4. (Note ajoutée à partir de 1685.)

1. L'édition de Mons 1677 ajoutait : « et ses sacrifices ».

(b) Aux Heb. ch. 9, v. 11 et 12. (Note ajoutée à partir de 1685.)

2. Cette phrase est ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.

brement de bénédictions et de malédictions, et l'éternité n'y a point de lieu.

ARISTARQUE. — C'est qu'il ne croyait pas qu'il y eût des esprits. Il ne croyait pas l'immortalité de l'âme.

THÉODORE. — Cette conséquence est très juste. Et si je ne savais que la loi des Juifs et leur alliance avec Dieu était la figure de la nouvelle alliance, je me croirais peut-être obligé par le respect que je dois aux livres de Moïse, d'être du sentiment des Saducéens qui les reçoivent comme authentiques [1], n'y ayant que ce parti [2] qui paraisse raisonnable, selon ce que je viens de dire, car je n'ai point parlé des choses qui le renversent. Mais comme votre ami est cartésien, il est trop convaincu de l'immortalité de l'âme, et que les êtres qui pensent sont distingués de la matière qui ne peut penser, pour tirer la même conséquence que vous.

ARISTARQUE. — Il est vrai; cela doit le convaincre.

THÉODORE. — Cependant, qu'il n'en soit pas convaincu. Je veux que les corps soient pour les hommes [3] des biens véritables. Mais ces biens sont-ils capables de récompenser ceux qui accompliront le précepte d'aimer Dieu de tout leur cœur, de tout leur esprit, de toutes leurs forces? Ce sont peut-être des biens capables de récompenser la vertu des Romains; car il ne faut que de tels biens pour de telles vertus. Mais sont-ils dignes de Dieu? sont-ils suffisants pour rendre véritablement heureux ceux qui l'aiment véritablement? Vous voyez bien, Aristarque, que cela n'est pas. Pourquoi donc Moïse ordonne-t-il que l'on aime Dieu de toutes ses forces, et pourquoi ne promet-il que des corps pour la récompense de cet amour, si ce n'est que l'amour de Dieu par-dessus toutes choses

1. « qui les reçoivent comme authentiques », ajouté dans l'édition de 1702.

2. Dans les deux éditions de 1677 : « car il n'y a que ce parti ».

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « soient pour nous ».

est indispensable, et que Moïse ne devait pas promettre des biens qu'il ne pouvait donner?

Il me semble, Aristarque, que cela suffit pour vous convaincre que le judaïsme n'était que l'ombre et la figure du christianisme : que l'ancienne alliance représentait seulement la véritable réconciliation de Dieu avec les hommes, et que les prêtres selon l'ordre d'Aaron et les sacrifices [1] de la Loi devaient être abrogés par le sacrifice de l'Agneau sans tache, qui ôte les péchés du monde, qui satisfait dignement à la justice de Dieu [2], et qui promet les vrais biens, la jouissance éternelle de la Divinité même [3] à tous ceux qui sont membres du corps dont il est le chef.

Ainsi vous voyez que je n'ai pas dessein de me faire Juif, si vous ne me croyez assez stupide pour regarder les corps comme mon bien; les corps, dis-je, qui ne peuvent être le bien des chiens, si les chiens ont une âme distinguée de leur corps et plus noble que lui.

Mais [4] vous, Aristarque, avez-vous présentement dessein de vous faire Turc? je vous parle par rapport à votre ami. Voulez-vous d'un paradis où vous fassiez toujours grande chère, et où vous ayez toujours un bon nombre de femmes pour contenter des passions que l'on nomme même ici-bas brutales et honteuses? Le grand Mahomet vous en promet d'aussi blanches que des *œufs frais*, et d'aussi belles que des *perles enfilées (a)*. Elles auront les yeux noirs...

ARISTARQUE. — C'est assez, Théodore. La religion des Turcs est certainement indigne des hommes

1. Dans les deux éditions de 1677 : « d'Aaron, les sacrifices, les cérémonies de la Loi... »

2. Les éditions antérieures à 1695 ajoutaient : « qui introduit dans le Saint des Saints ».

3. « la jouissance éternelle de la Divinité même », ajouté dans l'édition de 1702.

4. L'alinéa qui suit est ajouté à partir de l'édition de Bruxelles 1677. Le texte de Mons porte : « ARISTARQUE. — Il est vrai que les corps ne sont pas des biens dignes d'un esprit... » p. 167, l. 5.

(a) Ch. des Ordres : ch. du Jugement : ch. de la Miséricorde et ailleurs.

raisonnables. Elle n'est pas même digne des bêtes, si les bêtes ont une âme plus noble que leur corps; et j'avoue que l'Alcoran se détruit par lui-même, aussi bien que le judaïsme à la lettre. Car enfin il est certain que les corps ne sont pas des biens dignes d'un esprit; que ceux qui les aiment n'en deviennent pas plus parfaits; que ceux qui en jouissent en ont souvent honte; et que les promesses de Moïse (laissons-là Mahomet) [1] sont indignes des hommes; car même les philosophes païens en demeureraient d'accord. Jésus-Christ veut que l'on méprise ces biens, quoique la Loi les promette; et il déclare heureux ceux qui en sont privés, et qui sont misérables et maudits selon la Loi *(a)*.

Ainsi je demeure d'accord que les promesses de la Loi n'étaient que des figures. Car ceux d'entre les Juifs qui avaient la charité ne pouvaient désirer l'accomplissement de ces promesses comme leur vrai bien. Mais la Loi en elle-même était peut-être bonne, ou capable de nous justifier [2].

THÉODORE. — Ne voyez-vous pas qu'il doit y avoir du rapport entre les biens que promettait la Loi et la Loi même, et que si la Loi justifiait réellement et par elle-même, les récompenses de la Loi devaient être bonnes en elles-mêmes et rendre solidement [3] heureux un véritable juste? Mais on ne peut pas même être juste et désirer uniquement ces récompenses. Les justes ne pouvaient donc mettre leur confiance dans les sacrifices et les cérémonies de la Loi. Ils devaient attendre le Messie, qui seul pouvait promettre les biens qu'ils pouvaient désirer sans blesser l'ordre [4].

Il y avait deux sortes de Juifs sous la Loi : des

1. Parenthèse ajoutée à partir de l'édition de Bruxelles 1677.
(a) Matth. ch. 5. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)
2. « ou capable de nous justifier », ajouté à partir de 1685.
3. « solidement », ajouté dans l'édition de 1702.
4. « sans blesser l'ordre », ajouté à partir de 1685.

Juifs selon l'esprit, des Juifs selon la lettre. Ceux qui avaient l'esprit de la Loi étaient chrétiens : car Jésus-Christ est la fin de la Loi *(a)*. Ils étaient [1] circoncis de la circoncision du cœur; ils s'étaient dépouillés du vieil homme. Ils expliquaient toute la Loi, ses cérémonies et ses promesses par rapport au Messie et aux biens éternels qu'ils attendaient de lui.

Ils n'étaient point scandalisés lorsque Isaïe disait de la part de Dieu aux Juifs selon la chair : « *Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; prêtez l'oreille à la Loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe. Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez, dit le Seigneur; tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs (b).* »

Ils chantaient avec joie et dans le même esprit que les chrétiens : « *Si vous aimiez les sacrifices, je vous en offrirais, mais les holocaustes même ne vous sont pas agréables.. Seigneur, répandez vos bénédictions sur Sion, et bâtissez les murs de Jérusalem. Alors vous recevrez les sacrifices de justice, les offrandes et les holocaustes; alors on offrira des victimes sur votre autel (c).* » Enfin ils soupiraient incessamment vers le Ciel, pour attirer le vrai Messie qui devait les délivrer de leurs péchés.

Mais les Juifs selon la chair se glorifiaient de la marque honteuse de la circoncision de leur corps. Ils étaient incirconcis de cœur. Ils avaient un voile qui leur cachait la fin de la Loi. Ils mettaient leur confiance dans leurs sacrifices et dans leurs cérémonies, dans l'arche et dans le temple du Seigneur, dans Moïse, Abraham et leurs autres patriarches. Ils étaient pleins

(a) Aux Rom. ch. 10, 4. (Note ajoutée à partir de 1685.)
1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « et ceux-là étaient ».
(b) Isaïe, ch. 1.
(c) Ps. 50.

de zèle et de fureur contre les vrais Israélites, et ils persécutaient sans cesse les prophètes qui avaient l'esprit de la Loi et qui les reprenaient de leurs vices.

Les Juifs selon l'esprit étaient véritablement chrétiens; ils étaient toujours prêts de reconnaître et de recevoir Jésus-Christ lorsqu'il viendrait. Car la morale du Nouveau Testament est tout à fait conforme à la disposition où ils se trouvaient [1], puisqu'ils reconnaissaient que les biens sensibles étaient indignes de leur amour. Et comme ils n'expliquaient pas l'Écriture sainte selon la lettre, mais selon le sens mystique et par rapport au Messie qu'ils attendaient; les preuves que les apôtres ont tirées de l'Ancien Testament, pour justifier la qualité de Jésus-Christ, étaient tout à fait de leur goût.

Ainsi, Jésus-Christ et les apôtres étaient écoutés par ceux d'entre les Juifs qui étaient animés de la charité. Mais les Juifs charnels qui avaient le cœur incirconcis [2] et l'esprit voilé, ne pouvaient pas [3] même comprendre les preuves que les apôtres donnaient de la vérité qu'ils leur prêchaient.

ARISTARQUE. — Mais ne faut-il pas avouer que les preuves que les apôtres tirent de l'Ancien Testament pour confirmer le Nouveau, sont bien faibles?

THÉODORE. — Elles sont nulles et même extravagantes pour les Juifs charnels, et pour tous ceux qui ne savent pas distinctement que l'Ancien Testament n'est que pour le Nouveau; qu'Abraham, Joseph, Josué, David, Salomon ne sont dans l'Écriture qu'à cause de Jésus-Christ; et que les choses qui arrivaient aux Juifs étaient des figures de ce qui devait nous arriver *(a)*.

---

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « la disposition de leur cœur ».

2. Dans les deux éditions de 1677 : « qui avaient le cœur voilé ».

3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « ne pouvaient et ne voulaient pas ».

(*a*) 1 *Cor.* 10. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

Oui, Aristarque, si le sens littéral de l'Écriture est le principal, souvent [1] saint Paul et les apôtres ne prouvent rien. Que dis-je, ils ne prouvent rien? ce sont des extravagants et des visionnaires. Mais il faut être le plus stupide ou le plus emporté des hommes, pour s'imaginer que saint Paul n'ait pas le sens commun; et qu'il veuille bien se rendre ridicule, en abusant des passages de l'Écriture pour convaincre les Juifs de l'inutilité de leurs sacrifices et de leurs cérémonies.

Car enfin, si l'on ne peut pas croire que la lettre de la Loi donne plutôt la mort que la vie, après ce que je viens de dire, je ne vois pas qu'on puisse s'empêcher de croire qu'au moins il y avait parmi les Juifs des gens qui cherchaient dans la Loi un autre sens que le littéral, puisque saint Paul ne s'arrête point au sens littéral [2] pour les convaincre de la venue du Messie. Ne savez-vous pas, vous qui avez tant lu de livres [3], que même à présent quelques commentateurs juifs [4], qui sont ennemis déclarés des chrétiens [5], rapportent au Messie la plupart des passages que les apôtres rapportent à Jésus-Christ; quoique souvent ces passages se puissent entendre de David, de Salomon ou de quelques autres [6]? c'est qu'en effet on ne doit considérer ces personnes que comme les figures de Jésus-Christ. Et c'est aussi ce que savaient les anciens Juifs, ceux que saint Paul prétendait convaincre de la vérité de la foi [7].

La lettre de l'Écriture renferme, par une providence

1. « souvent », ajouté à partir de l'édition de 1693.
2. Dans les éditions antérieures à 1693 : « ne se sert pas du sens littéral ».
3. « vous qui avez tant lu de livres », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « les commentateurs juifs ».
5. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ennemis déclarés de Jésus-Christ ».
6. Dans les éditions antérieures à 1702, la phrase suit : « parce que en effet ».
7. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702.

toute sainte, tant de choses qui paraissent indignes [1] de Dieu et même contraires à la raison, que les personnes qui ne sont pas entièrement stupides, se trouvent obligées de l'abandonner. Je vous en ai donné des preuves dans les récompenses que Moïse propose aux Juifs, lesquelles, comme vous en demeurez d'accord, sont indignes * non seulement de ceux qui aiment Dieu plus que toutes choses, mais généralement de tous les êtres qui sont plus nobles que les corps.

Ainsi, l'on ne peut raisonnablement douter que les Juifs, qui du temps des apôtres désiraient le Messie et qui le croyaient proche, ne fussent très disposés à le recevoir tel que les apôtres le leur décrivaient, pourvu que l'amour des biens sensibles [2] ne les empêchât point de le reconnaître [3].

Voyez-vous, Aristarque, Dieu dispose toujours les choses de telle manière, que ceux qui l'aiment le trouvent toujours. Il laisse après lui des vestiges [4] que ceux-là reconnaissent bien qui sont animés de la charité. Et si les faux prophètes font des miracles en confirmation de leurs mensonges, c'est que Dieu tente les hommes pour discerner ceux qui l'aiment *(a)*. Car ceux qui l'aiment ne s'y trompent pas : ils en découvrent la fausseté [5].

Jésus-Christ est tellement caché dans les Écritures, que ceux qui ne l'aiment pas ne l'y trouvent point [6]. Il n'est pas seulement venu pour éclairer les aveugles, il est venu aussi pour aveugler les sages *(b)*. Il est venu pour réprouver tout ce qui est éclatant selon le monde; car tout ce qui est grand dans le monde est en

1. Les mots qui suivent jusqu'au signe * sont ajoutés à partir de l'édition de Bruxelles de 1677.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « des choses sensibles ».
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « de le suivre. »
4. Dans les deux éditions de 1677 : « il laisse des vestiges après lui ».
(a) Deuter. 13, 3. (Note ajoutée en 1702.)
5. « ils en découvrent la fausseté », ajouté dans l'édition de 1702.
6. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ne l'y trouvent pas.
(b) 1. *Aux Cor.* 1. (Note ajoutée à partir de 1685.

abomination devant Dieu. Enfin il est venu évangéliser les pauvres, les simples, les ignorants, et laisser là ceux qui se contentent de leurs richesses et de leur lumière.

Il y a bien des obscurités dans les Écritures, mais il y a bien des choses extrêmement claires. Les gens de bien s'arrêtent aux choses claires, et respectent les obscures; la raison le veut ainsi. Les prétendus esprits forts et les impies, qui sont fâchés de voir ce qu'ils n'aiment pas, tâchent d'obscurcir la lumière par les ténèbres. Ils se font des nuages pour se la cacher, et enfin ils y réussissent.

Si Jésus-Christ était venu dans l'éclat, comme il viendra dans son second avènement; si les prophéties étaient tellement évidentes qu'on ne pût s'empêcher de les recevoir; enfin si la religion chrétienne était telle qu'on en reconnût la vérité sans aucune application d'esprit et sans aucun amour pour Dieu, les négligents et les méchants recevraient une grâce qu'ils ne méritent pas. Dieu ne se donne qu'à ceux qui l'aiment; la vérité ne se découvre qu'à ceux qui la cherchent, qu'à ceux qui sont fidèles à la grâce[1]. Car s'il est juste de s'appliquer à un problème pour en trouver la solution, il est nécessaire que le souverain bien, que la plus grande des vérités soit telle, qu'on ne la reconnaisse pas sans la chercher avec quelque soin.

Les hommes estiment peu ce qu'ils acquièrent sans peine, ils aiment peu ce qu'ils n'ont point désiré. Ainsi Jésus-Christ, qui nous est si nécessaire, devait se faire désirer et se faire chercher pour se faire trouver avec plus de joie[2]; et il était bon qu'il fût caché de telle manière qu'on ne pût le chercher sans le trouver.

Certainement toutes les obscurités qui sont dans les

1. « qu'à ceux qui sont fidèles à la grâce », ajouté dans l'édition de 1702.
2. « avec plus de joie », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

prophéties ne peuvent empêcher qu'on ne reconnaisse évidemment que le Messie est venu. Il y a tant de siècles que le temps marqué est passé, que les miracles ne sont plus nécessaires. Car si les miracles [1] étaient nécessaires lorsque les apôtres prêchaient Jésus-Christ, c'est que le temps de l'avènement du Messie n'était pas si précisément marqué qu'on ne pût encore l'attendre.

Si dans la vie de Jésus-Christ on trouve des choses qui paraissent étranges : si, par exemple, sa condamnation à la mort par les princes des prêtres semble indigne du Messie; ces choses mêmes le doivent faire recevoir, parce qu'elles ont été prédites, et qu'étant étranges, on ne les peut rapporter à d'autres qu'à lui.

Si tous les Juifs avaient reçu Jésus-Christ dès qu'il a paru, peut-être que les Juifs qui vivent présentement, les Mahométans et les païens auraient raison de douter qu'il fût le vrai Messie; ils pourraient croire que les Écritures auraient été corrompues. Mais les Juifs s'étant toujours opposés à Jésus-Christ, ces ennemis de la foi en sont des témoins irréprochables; et l'on ne peut sans folie s'imaginer que les livres que reçoivent les Juifs aient été corrompus en notre faveur.

Mais si l'Écriture sainte n'est point corrompue dans les choses essentielles, s'il est certain que c'est un livre dont l'autorité n'a point été établie par la force des armes ou par des miracles douteux; s'il est évident que le sens littéral n'en est point le principal, on ne peut douter de la vérité de la Religion chrétienne, parce que l'on y trouve Jésus-Christ partout, lorsqu'on n'est point juif; je veux dire lorsqu'on n'a point d'amour pour les biens sensibles, et qu'on n'a point d'opposition formelle à recevoir Jésus-Christ.

Il n'y a rien, Aristarque, de plus consolant [2] pour

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « Les miracles étaient nécessaires... parce que le temps de l'avènement, etc... »
2. L'édition de Mons 1677 : « Il n'y a rien de plus consolant, Aristarque ».

un homme qui désire les vrais biens, qui se regarde ici-bas comme dans une terre étrangère, qui sent incessamment sa misère intérieure, et la guerre que lui font ses ennemis domestiques : il n'y a, dis-je, rien de plus consolant ni de plus instruisant tout ensemble pour un chrétien, que la lecture des livres saints. Car tout ce qui est écrit, a été écrit pour notre instruction (*a*), afin que notre espérance se fortifie par la patience, et par la consolation que les Écritures nous donnent.

On s'y trouve partout dépeint tel que l'on est, ou pécheur, ou puni. Mais Dieu par sa pure miséricorde se souvient toujours de la promesse qu'il a faite à Abraham (*b*). Il sauve son peuple, quoiqu'il ne le mérite pas : car il en a juré par lui-même. Il le retire de la captivité de Pharaon, il l'introduit dans la terre promise; mais il ne détruit pas entièrement les Chananéens, jusqu'au jour que le roi Salomon se rend maître de tous les ennemis d'Israël (*c*). Qui ne voit ce que ces choses signifient ?

Je ne puis pas, Aristarque, vous expliquer en détail les Prophéties et les figures qui sont dans l'Ancien Testament pour la confirmation du Nouveau. Je ne prétends pas vous ôter le plaisir de les découvrir par vous-même. Les choses que j'ai dites suffisent pour vous exciter à lire en chrétien l'Écriture, et je n'en veux pas davantage. C'est assez que vous la lisiez : vous l'entendrez autant qu'il sera nécessaire pour vous confirmer dans la vérité de la religion, et pour en persuader votre ami, s'il est docile.

Je suis certain qu'Éraste ne sera pas fâché de se joindre à vous dans cette étude. Je vois bien qu'il a de l'amour pour la religion; et il est assez temps qu'il

---

(*a*) *Rom.* 15, 4. (Note ajoutée en 1702.)

(*b*) *Genèse* 22, 18 et *aux Heb.* 6, 13. (Note ajoutée à partir de 1685.)

(*c*) *Exod.* 14. *Jos.* 3, 1. *Rois* liv. 3 ch. 9, v. 20. (Note ajoutée à partir de 1685.)

s'applique tout entier à des choses qui sont seules capables de le rendre heureux autant qu'on le peut être en cette vie.

On ne peut être heureux que par la possession du vrai bien. Mais en cette vie on ne peut posséder le vrai bien que par l'espérance. On ne peut donc être heureux en cette vie qu'en évitant tout ce qui affaiblit l'espérance, et qu'en recherchant tout ce qui la fortifie.

Ainsi malheur à ceux qui s'unissent aux corps et qui en jouissent; ils affaiblissent leur espérance. Mais qu'Éraste est heureux, s'il les méprise [1] ! Qu'il est heureux si par l'étude de la religion et de la morale chrétienne il augmente de telle manière son espérance, que les biens futurs lui soient comme présents; et que l'avant-goût des biens éternels soit plus fort en lui que le goût des biens qui passent !

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Qu'Éraste est heureux s'il les méprise et si par l'étude... »

ENTRETIEN VII

Que la morale chrétienne est très utile à la perfection de l'esprit.

ARISTARQUE. — Je vous attendais, Théodore, pour vous faire part de ma joie, car enfin j'ai trouvé le secret de me faire écouter de mon ami. Je ne parle plus à ses oreilles, je parle, pour ainsi dire, à son cœur. Je lui ai fait comprendre la plupart des preuves dont vous appuyez la religion [1], et il en paraît fort satisfait. Voici comment toutes choses se sont passées.

J'avais été si fort choqué de sa stupidité et de sa brutalité, la dernière fois que je le vis, qu'en revenant chez moi je me disais sans cesse ces paroles de Jésus-Christ : « *Ne jetez point vos perles devant les pourceaux*, etc. *(a)*. » Cela me consolait d'une consolation assez sensible, parce que l'indignation et la vengeance y avaient quelque part. Car je vous avoue que j'étais un peu en colère, et que je commençais déjà à ressentir du chagrin de ce que j'avais tant aimé une personne qui me paraissait si insensée.

Comme je m'étais donc fort entretenu de cette parole de Jésus-Christ que je viens de vous dire, je ne me suis pas plutôt trouvé devant mon ami, qu'elle s'est représentée à ma mémoire; et je ne sais com-

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « la plupart des choses dont nous nous sommes entretenus ».

(a) Mat. 7, 6.

ment je me suis senti [1] persuadé que je manquerais de respect aux paroles de l'Évangile, si je lui parlais davantage des vérités de la religion; de sorte que, quoique je ne fusse sorti de chez moi que dans ce dessein [2], j'étais en sa présence sans lui rien dire. Mais si mon esprit ne disait rien par le son de mes paroles, mon cœur parlait apparemment par l'air de mon visage; et mon ami pouvait bien croire que je ne l'étais pas venu voir de si bon matin, pour lui donner seulement le bonjour.

D'un autre côté, comme mon ami dans le fond a de la douceur et de l'honnêteté, je ne puis douter qu'il ne se fût repenti des réponses [3] qu'il m'avait faites, et qu'il n'eût repassé dans sa mémoire les choses que je lui avais dites d'une manière, ce me semble, assez forte et assez claire pour le convaincre, s'il y avait fait réflexion. Me voyant outre cela chez lui de si bon matin, après des paroles qui devaient m'en avoir chassé pour longtemps, il ne se peut faire, de l'humeur dont [4] je le connais, qu'il ne fût touché de mon zèle et de sa légèreté.

Enfin, soit qu'il ait été ébranlé par les raisons que je lui avais dites, soit qu'il ait été touché par quelques sentiments d'amitié et de reconnaissance, il a commencé après un silence de quelques moments par un aveu de sa faute et de son chagrin. Ensuite [5] il m'a prié de lui répéter les preuves que je lui avais dites de la religion chrétienne, m'assurant qu'il y avait fait réflexion, et que, toutes imparfaites qu'elles lui étaient

---

1. « senti », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

2. « quoique je ne fusse sorti de chez moi que dans ce dessein », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

3. L'édition de Mons 1677 : « de la manière dont il m'avait répondu ».

4. L'édition de Mons 1677 : « que je le connais ».

5. Dans l'édition de Mons 1677, le texte continue : « et m'a prié ». Éditions de Bruxelles 1677, 1685 et 1693 : « puis il m'a prié ».

restées dans la mémoire, il y avait trouvé beaucoup de solidité et de lumière. Je faisais d'abord difficulté de lui répondre, me souvenant toujours de la parole de Jésus-Christ. Mais voyant qu'il continuait de m'interroger avec empressement et avec ardeur [1], j'ai cru qu'il était disposé à m'écouter. Je lui ai donc répondu, et il a reçu sans contestation les mêmes vérités [2] qu'il avait auparavant rejetées avec mépris.

THÉODORE. — Vous voyez par cela même, Aristarque, qu'il [3] était à propos que Jésus-Christ se fît attendre durant plusieurs siècles, et qu'il se cachât dans les Écritures pour ceux qui ne se soucient pas de le trouver.

On reçoit toujours bien ce que l'on désire, et on trouve avec plaisir ce que l'on cherche avec ardeur. Votre ami ne voyait point, il y a deux jours, la vérité que vous lui proposiez, parce qu'il ne la cherchait pas; mais il l'a reconnue parce qu'il l'a désirée; et il l'a reconnue avec d'autant plus de plaisir qu'il l'a recherchée avec plus d'empressement [4].

Oui, Aristarque, si les hommes ne connaissent point Dieu, c'est qu'ils ne s'en mettent point en peine; et s'ils ne voient point la vérité de la religion chrétienne, c'est que l'amour des biens sensibles [5] les préoccupe, et leur donne une secrète aversion [6] pour une religion qui le condamne [7], cet amour aveugle [8], et qui le combat sans cesse.

---

1. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « il continuait avec chaleur et avec empressement de m'interroger ».
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « les mêmes choses ».
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « que la conduite de Dieu est admirable et qu'il était à propos ».
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « et il l'a reconnue avec plaisir, s'il l'a recherchée avec empressement. »
5. Dans les deux éditions de 1677 : « des choses sensibles ».
6. Dans les éditions antérieures à 1702 : « leur donne de l'aversion ».
7. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685, l'alinéa se termine par ces mots : « pour une religion qui le détruit. »
8. « aveugle », ajouté dans l'édition de 1702.

Toutes les passions se justifient naturellement [1]; elles parlent sans cesse pour leur conservation; et ceux qui les écoutent se trouvent si fort touchés de compassion en leur faveur, qu'ils méprisent les lois qui condamnent ces criminelles à la mort. En effet, il n'y a rien de plus méprisable, selon le rapport des passions, que la religion chrétienne. L'Évangile n'a rien d'agréable, il ne prêche que le renoncement aux plaisirs, et Jésus-Christ condamne, par l'exemple de sa vie et de sa mort, la conduite de ceux qui s'arrêtent aux biens sensibles [2].

Ceux donc qui n'ont de l'estime que pour les objets de leurs sens; ceux qui suivent aveuglément les mouvements de leurs passions; les voluptueux, ou pour parler comme Jésus-Christ, les pourceaux sont incapables de reconnaître la vérité de la Religion, et de goûter les vrais biens. Le royaume de Dieu est une perle pour laquelle ils ne veulent point vendre tout ce qu'ils possèdent; ils n'en savent pas [3] le prix.

Ainsi Jésus-Christ défend que l'on propose les biens futurs et que l'on explique les sacrés mystères à ces misérables, parce qu'ils en sont incapables et indignes [4]. Il suffit de les menacer de la part de Dieu, de les effrayer par l'idée de l'éternité ou même par la crainte des maux temporels. Mais lorsqu'ils sont en pénitence, qu'ils se privent des plaisirs, qu'ils cessent d'être pourceaux, il est utile de leur expliquer les mystères de la religion et les secrets de l'Évangile; car étant devenus brebis, ils écoutent et discernent bien la voix du vrai Pasteur de leurs âmes.

C'est pour ces raisons et pour plusieurs autres que vous comprendrez peut-être dans la suite de nos entretiens, que je n'approuvais pas fort le dessein que

1. « naturellement », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « aux choses sensibles. »
3. Dans les éditions antérieures à 1685 : « ils n'en savent point ».
4. Dans l'édition de Mons 1677 : « parce qu'ils n'en sont pas capables. »

vous aviez de redire toutes choses à votre ami. Je craignais pour vous, et je n'espérais rien de lui. Mais Dieu qui dispose des cœurs, a récompensé votre charité et votre zèle, et vous l'en devez remercier.

Jusqu'ici nous nous sommes entretenus des preuves qui regardent la vérité de la religion; et je pense que ce que j'ai dit suffit pour persuader les personnes raisonnables qu'il n'y a point dans le monde d'autre religion que la chrétienne, qui soit capable de rétablir l'ordre que le péché a renversé; qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu qui puisse satisfaire à Dieu, nous réconcilier avec Dieu, nous donner accès auprès de Dieu [1]; qui puisse, en un mot, rendre à Dieu un culte digne de lui.

Il est temps que je vous fasse voir que la morale chrétienne est parfaitement conforme à la raison; et que dans l'état où le péché nous a réduits, on ne peut rien prescrire de plus utile pour régler les mœurs et pour entretenir l'union parmi les hommes [2], que les préceptes et les conseils de Jésus-Christ [3] touchant la prière et la privation des bien sensibles; car je n'en suppose point d'autres.

Je vous prie, Aristarque, de bien prendre garde à tout ce que nous dirons dans la suite; car vous devez plutôt instruire votre ami des choses qui regardent le règlement des mœurs, que des vérités spéculatives, dont l'homme animal et charnel n'est point capable. J'interroge Éraste; car il y a trop longtemps que je le laisse en repos.

Vous souvenez-vous, Éraste, de ce que nous avons dit de la fin et de l'ordre que Dieu s'est proposés dans la création de l'homme, et en êtes-vous convaincu?

ÉRASTE. — Je m'en souviens et j'en suis convaincu.

1. Dans les deux éditions de 1677 : « accès à Dieu ».
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « de plus utile pour rétablir l'ordre ».
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « les conseils que Jésus-Christ nous a donnés, qui regardent la prière... »

Je crois que Dieu n'agit que pour lui : que s'il fait un esprit, c'est afin que cet esprit le connaisse; et que s'il fait une volonté, c'est afin que cette volonté l'aime [1].

Cet ordre me paraît si nécessaire, que je ne crois pas que Dieu conserve aucun esprit qui ne le connaisse et qui ne l'aime en quelque façon. Je crois que l'union que les esprits ont avec Dieu par leur connaissance et par leur amour, ne saurait se rompre entièrement sans les anéantir; car que serait-ce qu'un esprit qui ne connaîtrait rien et qui n'aimerait rien? Mais tout esprit qui connaît et qui aime, ne connaît et n'aime que par l'union qu'il a avec Dieu; puisqu'il n'est pas à lui-même sa lumière, et que le mouvement qu'il a vers le bien en général, et qui le rend capable d'aimer les biens particuliers, ne vient pas de lui ni de rien qui soit au-dessous de lui.

THÉODORE. — Il est vrai, Éraste, tous les esprits sont essentiellement unis à Dieu; ils n'en peuvent être entièrement séparés sans cesser d'être. Mais quelle doit être leur union avec Dieu, afin qu'ils soient aussi heureux et aussi parfaits qu'ils le puissent [2] être?

ÉRASTE. — Il est évident que cette union doit être la plus étroite qui se puisse, car Dieu seul est le souverain bien des esprits.

THÉODORE. — Ainsi, Éraste, nous devenons d'autant plus parfaits que l'union que nous avons avec Dieu s'augmente et se fortifie davantage. Les damnés ne sont unis à Dieu qu'autant qu'il le faut, afin qu'ils en reçoivent l'être; mais les bienheureux sont unis à Dieu d'une manière si parfaite qu'ils en reçoivent non seulement l'être, mais encore la perfection de l'être.

Voyons donc, Éraste, en quoi consiste cette espèce

---

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « s'il fait un esprit, c'est pour le connaître; et que s'il fait une volonté, c'est pour l'aimer. »

2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « peuvent être ».

d'union avec Dieu, par laquelle nous recevons toute la perfection dont nous sommes capables en cette vie.

ERASTE. — J'ai appris, Théodore, dans vos entretiens et par la lecture du livre de la *Recherche de la vérité (a)*, que Dieu seul est la véritable cause et le véritable moteur, tant des corps que des esprits, et que les causes *naturelles* ne sont que des causes *occasionnelles* [1] qui déterminent la véritable cause à agir en conséquence de ses volontés générales [2].

Je suis persuadé que je ne puis être uni aux corps qui m'environnent, ni [3] à celui que j'anime et que je transporte, que parce que je suis uni à Dieu *(b)*. Car tous les corps ne peuvent par eux-mêmes agir dans mon âme, ni [4] se rendre visibles à elle, de même que mon âme n'a point par elle-même la force de mouvoir aucun corps, puisqu'elle ne sait pas même ce qu'il faut faire pour remuer le bras [5]. Ainsi, Théodore, si je vous parle et si je vous entends, si mon esprit s'unit au vôtre, ou mon corps à votre corps, c'est Dieu seul qui en est la véritable cause. C'est le lien de toutes les unions que je puis avoir avec tous ses ouvrages. Il n'y a que lui à qui je puisse être immédiatement uni, puisqu'il n'y a que lui qui puisse agir immédiatement en moi, et que je n'agis que par lui.

Mais, Théodore, je puis être uni avec Dieu et m'arrêter à lui, et n'avoir en cela d'autre rapport qu'à lui; et je puis être uni avec Dieu par rapport à quelque autre chose que Dieu. Car si je pense aux idées abstraites [6], je suis uni à Dieu par ma pensée,

---

(a) Ch. 8 du dernier Livre.

1. Souligné dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1685 : « volontés éternelles. »
3. Dans les éditions antérieures à 1685 : « et à celui ».

(b) Entretien I.

4. Dans les éditions antérieures à 1685 : « et se rendre ».
5. Dans les éditions antérieures à 1695 : « son bras ».
6. Dans les éditions antérieures à 1693 : « aux idées abstraites des choses ».

puisque je ne vois ces choses que par l'union que j'ai avec Dieu *(a)* ; mais cette union ne me lie point aux créatures. Au contraire, si je sens les biens sensibles, je ne les sens qu'à cause que je suis uni à Dieu, et que Dieu agit en moi *(b)* ; car tous les corps sont invisibles [1] par eux-mêmes. Mais cette seconde union que j'ai avec Dieu me lie aux objets sensibles [2] ; car Dieu unit entre eux tous ses ouvrages, et il n'y a que lui, que ses volontés immuables et toujours efficaces qui soient la cause véritable de toutes les unions naturelles [3].

Je crois donc que l'union que nous avons avec Dieu soutient notre être, et que nous ne serions point sans elle. Mais je suis persuadé que l'union qui ne nous attache qu'à Dieu et qui ne se rapporte point à autre chose qu'à lui, est celle qui nous donne toute la perfection dont nous sommes capables.

THÉODORE. — Vous souvenez-vous bien, Eraste, que dans le premier livre de la *Recherche de la vérité* j'ai fait voir [4] que nos sens ne nous représentent jamais les choses comme elles sont en elles-mêmes, mais seulement selon le rapport qu'elles ont à la conservation du corps [5] ; et qu'ainsi toutes les connaissances sensibles sont sujettes à l'erreur [6] et entièrement inutiles à la perfection de l'esprit ?

ERASTE. — Je m'en souviens, Théodore, et je ne l'oublierai jamais : car c'est ce qui m'a persuadé que

---

(a) Entretien III.

(b) Entretien I et II.

1. Dans les éditions antérieures à 1693 : « insensibles ».

2. Dans les éditions antérieures à 1685 : « aux choses sensibles ».

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « il n'y a que lui qui soit le lien de toutes les unions. »

4. Dans les deux éditions de 1677 : « que l'Auteur de la *Recherche de la vérité* fait voir ». (Et en note : I. Livre.) | Dans les éditions de 1685, 1693 et 1695 : « que dans le livre de la *Recherche de la vérité* on a fait voir ».

5. Dans les éditions antérieures à 1702 : « avec nous ».

6. Dans les éditions antérieures à 1702 : « sont utiles pour la conservation et pour la commodité de la vie, mais entièrement inutiles à la perfection de l'esprit et à la connaissance de la vérité. »

de toutes nos connaissances il n'y a que celles qui sont purement intellectuelles qui nous rendent plus parfaits. En effet, ce n'est que par ces sortes de connaissances que nous voyons en Dieu les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes [1].

Il y a [2] bien de la différence entre *sentir* et *connaître*. La vivacité du sentiment, quelque grande qu'elle soit, n'éclaire jamais l'esprit; elle ne lui découvre jamais la vérité. Elle ne parle à l'âme et ne l'émeut que pour le bien du corps. Cette vivacité nous touche fort et nous persuade promptement, mais l'esprit n'y connaît rien [3]. C'est qu'elle nous apprend confusément le rapport des corps avec le nôtre, mais elle ne nous découvre point exactement les rapports que les objets ont entre eux, ou qu'ont entre elles leurs idées. C'est cependant dans ces rapports que consiste la vérité, dont la connaissance fait la perfection de l'esprit.

THÉODORE. — Si vous vous souvenez aussi de ce qui est dans ce même livre touchant [4] les erreurs de l'imagination et des passions, vous devez tomber d'accord que non seulement les sens et l'imagination nous empêchent de découvrir la vérité, mais de plus [5] que nos passions nous éloignent du vrai bien; en un mot, que toutes les pensées et tous les mouvements de l'âme qui s'excitent en nous à cause de quelques changements qui se passent dans notre corps, nous désunissent d'avec Dieu pour nous unir aux objets sen-

1. « en elles-mêmes », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685, à la place de cet alinéa, on lit : « Lorsque nous sentons les choses, nous ne les voyons point en elles-mêmes, nous n'en avons aucune connaissance, et même dans la vérité ce ne sont point les objets sensibles que nous sentons, c'est nous-mêmes; car nos sensations nous appartiennent, et non aux objets auxquels on a coutume de les attribuer. Comment donc nos sens pourraient-ils nous conduire à la connaissance de la vérité, puisqu'on ne connaît la vérité que lorsqu'on voit les choses telles qu'elles sont? »
3. Cette phrase est ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702. Le texte de 1693 porte : « Elle lui apprend confusément le rapport des corps avec le sien propre : mais elle ne lui découvre point... »
4. Édition de Mons 1677 : « qui regarde ».
5. Dans les deux éditions de 1677 : « mais encore ».

sibles [1]. Car enfin il est à propos que l'âme, qui doit veiller à la conservation de son corps, soit promptement [2] avertie de penser à lui, lorsqu'il lui arrive quelque chose de nouveau.

ERASTE. — Je demeure d'accord de toutes ces choses.

THÉODORE. — Supposons donc qu'il n'arrive jamais de changement dans le cerveau, que l'âme ne reçoive quelque pensée qui la détourne de la vue de la vérité et de l'amour du vrai bien, et qui ne la désunisse d'avec Dieu pour l'unir aux corps. S'il est certain que la perfection de l'esprit consiste dans la connaissance de la vérité et dans l'amour du vrai bien, en un mot dans l'union avec Dieu, laquelle [3] n'a point de rapport à autre chose qu'à lui, je vous demande : dans l'état où nous sommes présentement [4], ne pouvant point empêcher la communication des mouvements, ni que les corpsqui nous environnent ne pénètrent et n'agitent le notre, que devons-nous faire afin de tendre sans cesse à notre perfection? Ne consultez point maintenant l'Évangile [5], consultez seulement la raison [6].

ERASTE. — Il est évident que nous devons par la fuite éviter l'action des corps qui nous environnent, que nous devons mortifier nos sens, et fermer autant que nous le pouvons toutes les entrées par lesquelles les objets sensibles viennent frapper notre esprit et troubler notre attention [7].

Lorsque nous ne pouvons arrêter le mouvement des corps qui sont capables de nous blesser, nous ne

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « aux corps ».
2. « promptement », ajouté dans l'édition de 1702.
3. Édition de Mons 1677 : « qui n'a point ».
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « dans l'état où nous sommes, où nous ne pouvons point empêcher... »
5. Dans les deux éditions de 1677 : « ne consultez pas l'Évangile ».
6. Dans les éditions antérieures à 1702 : « votre raison. »
7. Dans les éditions antérieures à 1702 : « viennent troubler la raison. »

manquons pas d'en éviter le coup en baissant la tête : ainsi, ne pouvant arrêter l'action des objets sensibles, nous devons les éviter par la fuite, de même que l'on se garantit des maladies contagieuses en changeant d'air.

Si un insecte nous pique, nous perdons de vue les vérités les plus solides. Si une mouche bourdonne à nos oreilles, les ténèbres se répandent dans notre esprit. Que faire pour tenir [1] la vérité qui s'échappe et pour conserver la lumière qui se dissipe ? Tuer tous les insectes et chasser toutes les mouches ? Mais cela ne se peut. Il faut donc aller ailleurs, car enfin il est impossible que les sensations qui partagent la capacité que nous avons de penser, ne nous empêchent de découvrir la vérité.

THÉODORE. — Vous commencez peut-être, Aristarque, à reconnaître, par les choses que nous venons de dire et par cette dernière réponse d'Eraste, que les conseils de Jésus-Christ touchant [2] la mortification de nos sens, sont les plus justes qui se puissent pour nous réunir avec Dieu par la connaissance de la vérité.

ARISTARQUE. — Il est vrai. Mais j'appréhende que vous n'attribuiez à la doctrine de l'Evangile des perfections que Jésus-Christ n'a pas eu dessein de lui donner. Car apparemment Jésus-Christ n'a pas eu dessein de nous donner des préceptes pour régler notre esprit dans la recherche de certaines vérités dont on se peut fort bien passer en ce monde.

THÉODORE. — J'avoue [3] que le principal dessein de Jésus-Christ n'a pas été de nous instruire de certaines vérités spéculatives qui ne conduisent point par elles-mêmes à la connaissance et à l'amour de la souveraine Vérité. Mais c'est que les préceptes de l'Évangile sont si utiles, qu'ils s'étendent à toutes les

1. Dans les éditions antérieures à 1693 : « pour retenir ».
2. Dans les deux éditions de 1677 : « qui regardent ».
3. Les deux éditions de 1677 ajoutent : « Aristarque ».

choses qui peuvent [1] en quelque manière augmenter la perfection de l'esprit. Car ils sont directement opposés à la cause de nos désordres; ils remédient à nos maux dans leur origine. Ainsi ils tendent à nous donner toute la perfection dont nous sommes capables; la privation [2] des biens sensibles n'étant pas seulement nécessaire pour la conversion du cœur, mais aussi pour la perfection de l'esprit. Vous le verrez mieux dans la suite.

Croyez-vous, Eraste, qu'il n'y ait que les sentiments actuels qui empêchent l'esprit de s'appliquer à la vérité, et qu'un homme qui a goûté quelques années les plaisirs du monde puisse, en les quittant, s'unir aux choses intellectuelles avec autant de force et de lumière que ceux qui ont veillé toute leur vie à la pureté de leur imagination?

ERASTE. — Non, certainement : on ne goûte pas les plaisirs impunément. Lorsque l'imagination a été frappée de quelque objet sensible [3], elle en demeure blessée. Il suffit [4] de jouir des plaisirs pour en devenir esclave. Car [5] il demeure dans le cerveau des traces qui représentent sans cesse à l'esprit les plaisirs qu'il a goûtés, et qui l'empêchent bien souvent de s'appliquer à des vérités [6] qui n'ont point d'attrait sensible.

Lorsque l'imagination est salie, l'esprit est donc rempli de ténèbres, parce que la concupiscence qui seule détourne l'esprit de la vue de la vérité, est fortifiée et augmentée de cette nouvelle concupiscence que l'on acquiert par l'usage des biens sensibles [7].

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « qui sont capables... d'augmenter ».
2. Dans l'édition de Mons 1677 : « car la privation des choses sensibles n'est pas seulement ».
3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « quelque chose de sensible ».
4. Dans les éditions antérieures à 1695 : « et il suffit ».
5. « Car », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
6. Dans les deux éditions de 1677 : « à des choses qui n'ont point d'attrait sensible. » Dans l'édition de 1685 : « aux objets qui n'ont point d'attrait sensible. »
7. Dans les deux éditions de 1677 : « des choses sensibles. »

THÉODORE. — Que faut-il donc faire, Eraste, pour se rendre capable de cette perfection de l'esprit, laquelle [1] consiste dans la connaissance de la vérité?

ERASTE. — Cela est clair. Il faut éviter avec soin tout ce qui est capable de faire dans le cerveau des traces profondes. Il faut, pour me servir de votre expression, *veiller sans cesse à la pureté de son imagination.*

ARISTARQUE. — Mais, Théodore, il ne faut donc point faire pénitence, car les sentiments pénibles partagent aussi bien la capacité de l'esprit que ceux qui sont agréables?

THÉODORE. — Non, Aristarque. Il ne faut point assurément [2] se donner la discipline, si l'on veut actuellement [3] résoudre un problème; cela n'éclaire pas l'esprit. On ne peut sentir actuellement de la douleur et voir actuellement la vérité. Mais les souffrances, quoique inutiles pour acquérir [4] la connaissance de certaines vérités, sont très utiles pour nous faire mériter la vue de la souveraine vérité qui dissipe toutes nos ténèbres, et pour nous apprendre même certaines vérités de morale auxquelles on ne pense point lorsqu'on ne souffre de rien. Les souffrances nous sont nécessaires pour nous détacher du monde et pour satisfaire à la justice de Dieu, étant jointes à celles de son Fils bien-aimé [5].

Mais, Aristarque, ne voyez-vous pas que les traces qui restent dans notre mémoire de nos pénitences passées, ne la salissent pas comme les traces des plaisirs [6]? Ne voyez-vous pas qu'elles n'irritent point la concupiscence, qu'elles n'inquiètent point l'esprit,

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « qui consiste ».
2. « assurément », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
3. « actuellement », ajouté dans l'édition de 1702.
4. « acquérir », ajouté dans l'édition de 1702.
5. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702.
6. Dans les éditions antérieures à 1695 : « ne voyez-vous pas que les traces des souffrances qui restent dans la mémoire ne la salissent pas comme celles des plaisirs? »

qu'elles ne partagent point son attention, et qu'ainsi elles ne l'empêchent point de découvrir la vérité?

On cesse facilement de penser à la douleur dès qu'on cesse de la souffrir et qu'il n'y a pas sujet de la craindre, parce que la douleur n'a rien d'agréable. Mais ce n'est pas la même chose des plaisirs qu'on a une fois goûtés : leurs traces demeurent fortement imprimées dans le cerveau; elles excitent à tous moments des désirs importuns qui troublent la paix de l'esprit; et ces désirs renouvelant et fortifiant [1] ces traces à leur tour, la concupiscence, qui est l'origine de tous nos maux, de l'inapplication de l'esprit à la vérité aussi bien que de la corruption du cœur, reçoit sans cesse de nouvelles forces.

ARISTARQUE. — Vous avez raison. Mais cependant nous voyons qu'il y a bien des savants qui ont été toute leur vie dans la débauche, et qui s'abandonnent sans cesse à toutes sortes de plaisirs.

THÉODORE. — Il n'y en a pas tant que vous le croyez, Aristarque [2], car il y a bien des faux savants Pour être véritablement savant, il faut voir la vérité clairement et distinctement. Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de lecture, car l'esprit ne sait rien s'il ne voit rien. Les plaisirs, s'ils ne sont excessifs, n'empêchent pas qu'on ne lise. Il n'y a que les passions violentes qui troublent la mémoire et l'imagination; mais il ne faut presque rien pour troubler la vue de l'esprit. Les savants dont vous parlez font plus d'usage de leur mémoire et de leur imagination que de leur esprit; et je vois tous les jours que ceux que vous estimez le plus pour leur érudition, sont des gens dont l'esprit est si petit, si troublé, si dissipé, qu'ils ne sont pas capables d'entrevoir des vérités qu'Eraste comprend sans peine.

1. « et fortifiant » ainsi que : « à leur tour », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Dans l'édition de Mons 1677 : « Il n'y en a pas tant, Aristarque, que vous le pensez ».

Faites-y réflexion, Aristarque, il y a bien de la différence entre la science qui dépend de l'étendue de la mémoire et de la force de l'imagination, et celle qui consiste dans une vue purement intellectuelle, dans laquelle l'imagination n'a part qu'indirectement.

Toutes les idées pures s'évanouissent et se dissipent à la présence des idées sensibles. Nous n'entendons point la voix de la Vérité lorsque nos sens et notre imagination nous parlent, car nous aimons beaucoup mieux savoir confusément les rapports que les choses ont avec nous, que de connaître clairement les rapports qu'elles ont entre elles. Nous sommes tellement dépendants du corps, et par conséquent [1] si peu unis avec Dieu, que la moindre chose nous en sépare.

Mais les connaissances sensibles et celles où l'imagination a beaucoup de part [2] étant soutenues par les traces du cerveau, elles peuvent résister à des sentiments contraires [3]. Les idées de ces connaissances ont, pour ainsi dire, du corps; elles ne se dissipent pas facilement. Ainsi la privation des plaisirs n'est point absolument nécessaire pour s'appliquer à certaines études [4] dans lesquelles on fait plus d'usage de ses sens et de son imagination que de sa raison.

Si M. Descartes est devenu si savant dans la géométrie, dans la physique et dans les autres parties de la philosophie, c'est qu'il a passé vingt-cinq ans dans la retraite, c'est qu'il a parfaitement reconnu les erreurs des sens, c'est qu'il en a évité avec soin l'impression, c'est qu'il a fait plus de méditations que de lectures; en un mot, c'est que, tenant à peu de choses, il a pu s'unir à Dieu d'une manière assez étroite pour

---

1. « par conséquent », ajouté à partir de l'édition de 1685.
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Mais la connaissance sensible et la vue de l'imagination étant soutenues... »
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « à des fonctions contraires. »
4. Dans les deux éditions de 1677 : « Ainsi la retraite et la privation de tous les plaisirs n'est point absolument nécessaire pour acquérir toutes les connaissances dans lesquelles... »

en recevoir toutes les lumières nécessaires [1]. Voilà ce qui l'a rendu véritablement savant.

Que s'il se fût encore détaché davantage de ses sens, s'il eût encore été moins engagé dans le monde, et s'il se fût encore plus soigneusement appliqué à la recherche de la vérité, il est certain qu'il aurait poussé bien plus loin les sciences qu'il a traitées [2], et que sa métaphysique ne serait pas telle qu'il nous l'a laissée dans ses écrits [3].

ARISTARQUE. — Mais, Théodore, à présent que tant d'habiles gens ont écrit de la philosophie, des mathématiques et des autres sciences, il suffit de lire leurs ouvrages. Les savants dont je vous parle savent Descartes comme Descartes même. L'ami que je prétends convertir l'entend [4] si parfaitement, qu'on ne peut rien lui dire de cet auteur qu'il ne sache et que même il ne montre incontinent l'endroit d'où il est tiré. Cependant il ne songe depuis le matin jusqu'au soir qu'à se divertir; il ne médite jamais; il lit un livre

---

1. « nécessaires », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.

2. Dans l'édition de Mons 1677 : « Que s'il se fût encore davantage détaché de ses sens, que s'il eût encore été moins agité de ses passions; que s'il eût encore été moins engagé dans le monde, et s'il se fût autant appliqué à la recherche de la vérité, il est certain qu'il aurait poussé bien plus avant les sciences qu'il a traitées... »

3. Le principal reproche que Malebranche adresse à la métaphysique de Descartes, c'est de n'avoir pas approfondi la nature des idées. Sans doute Descartes attribue une « réalité objective » à nos idées essentielles (*Réponse aux 2es objections*, Adam et Tannery, t. IX, p. 124) : ce qui lui permettra en remontant à l'origine où à la cause de l'une d'entre elles, l'idée de parfait, de sortir du moi et d'atteindre l'existence de Dieu. Mais il n'a pas analysé cette réalité objective qui est contenue dans l'idée, car cette analyse l'aurait conduit, selon Malebranche, à la conception d'idées qui sont identiques en Dieu et dans notre esprit, et sont en définitive les perfections divines elles-mêmes en tant que celles-ci sont représentatives des créatures, c'est-à-dire sont imitables, quoique de loin et imparfaitement, par les créatures.

L'imprécision du vocabulaire de Descartes, quand il traite des idées, est telle au reste qu'elle a permis à Arnauld de se réclamer de la philosophie cartésienne, lorsqu'il définit les idées « des modalités essentiellement représentatives » (*Des vraies et des fausses idées*, ch. v). Définition qui soulève les protestations de Malebranche, car nos modalités ne peuvent rien représenter en dehors d'elles-mêmes, en dehors de la modification dont elles affectent notre esprit. (V. *supra* Entretien III). (Cf. *La théorie de la connaissance dans la philosophie de Malebranche*, ch. IV, Les Idées.)

4. Dans l'édition de Mons 1677 : « le sait ».

en trois jours, et il le sait. La retraite n'est donc point nécessaire pour la science?

THÉODORE. — Non, Aristarque, pour la science qui réside dans la mémoire et qui n'éclaire point l'esprit. Pensez-vous que ces personnes, qui retiennent si facilement les opinions des autres, en voient la vérité? Pensez-vous que votre ami sache Descartes, ou plutôt pensez-vous qu'il voie ce que voyait Descartes? Si vous le pensez, vous vous trompez. Je crois que votre ami sait mieux toutes les paroles dont Descartes s'est servi, que Descartes même. Je crois qu'il récite mieux l'opinion de Descartes, que Descartes même ne le pouvait faire [1]. Je crois enfin, si vous le voulez, qu'il est plus propre à faire un homme cartésien, à éclairer l'esprit de ceux qui l'écoutent et à les faire entrer dans les sentiments de Descartes, que Descartes même. Cependant je ne crois pas qu'il sache véritablement son [2] Descartes.

La philosophie de Descartes est dans la mémoire et dans l'imagination de votre ami [3]; et c'est pour cela qu'il en parle bien. Mais je ne crois pas qu'elle soit dans son esprit; et c'est pour cela qu'il ne voit pas et qu'il n'approuve pas les sentiments qui en sont des suites nécessaires.

Il semble que ce soit un paradoxe qu'un homme qui ne connaît point une vérité soit quelquefois plus capable de la persuader aux autres que celui qui la sait exactement et qui l'a découverte lui-même. Cependant, si vous considérez qu'on n'instruit les autres que par la parole, vous verrez bien que ceux qui ont quelque force d'imagination et une mémoire heureuse peuvent, en retenant ce qu'ils ont lu, s'expli-

---

1. « ne le pouvait faire », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

2. « son », ajouté dans l'édition de 1702.

3. Dans les deux éditions de 1677 : « est dans sa mémoire et dans son imagination ».

quer plus clairement que ceux qui sont accoutumés à la méditation et qui découvrent la vérité par eux-mêmes.

Ainsi, Aristarque, ne vous imaginez pas que ceux qui parlent bien de certaines vérités, les voient parfaitement; cela n'est pas toujours vrai. Il suffit qu'elles soient dans leur mémoire, ou qu'ils les voient d'une vue d'imagination. Car c'est cette vue qui fournit des expressions vives et qui semblent beaucoup signifier, quoiqu'elles ne signifient rien de distinct qu'à ceux qu'elles excitent à rentrer dans eux-mêmes.

Il y a bien de la différence entre voir et voir; entre voir après avoir lu, et voir après avoir médité. Et pour reconnaître ceux qui voient distinctement et qui possèdent parfaitement une vérité d'avec ceux qui ne la possèdent pas, il n'y a qu'à leur proposer quelque question qui en dépende. Car alors ceux qui voient clair, ceux qui ont médité les principes [1], parlent clairement, j'entends intelligiblement et conséquemment [2]. Mais les autres parlent toujours d'une manière qui fait connaître aux esprits attentifs [3] que la lumière leur manque.

Examinez, Aristarque, vos savants selon ce que je vous dis ici, et vous verrez que les plus savants sont souvent les plus ignorants; qu'ils sont les moins pénétrants et les plus téméraires; qu'ils ne savent pas même discerner le vrai du vraisemblable; qu'ils parlent sans concevoir ce qu'ils disent; et que souvent dans le temps qu'on les admire, ce qu'il y a de plus admirable en eux n'est qu'un [4] jeu de mémoire qui va tout seul, ou dont les ressorts se débandent par l'action de l'imagination.

---

1. « ceux qui ont médité les principes », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
2. « j'entends intelligiblement et conséquemment », ajouté dans l'édition de 1695.
3. « aux esprits attentifs », ajouté dans l'édition de 1702.
4. Dans l'édition de Mons 1677 : « c'est un jeu ».

Vous verrez enfin que presque toutes leurs connaissances ne sont point accompagnées de lumière et d'évidence, de cette lumière et de cette évidence intellectuelle que la sensation la plus légère obscurcit et que le plus petit mouvement dissipe; et qu'ainsi la retraite, la privation des biens sensibles [1], la mortification des sens et des passions sont [2] absolument nécessaires pour la perfection de l'esprit comme pour la conversion du cœur.

Mais ce n'est pas là ce qui justifie la morale de l'Évangile : car Jésus-Christ n'est pas venu pour nous apprendre les mathématiques, la philosophie et les autres vérités qui par elles-mêmes sont assez inutiles pour le salut.

Toute connaissance de la vérité rendant l'esprit en quelque manière plus parfait, il fallait que les conseils de Jésus-Christ fussent propres pour l'acquérir. Mais la véritable perfection de l'esprit, la voie la plus courte pour apprendre généralement toutes les sciences étant l'union avec Dieu, non l'union naturelle qui est sans cesse interrompue par les mouvements de la concupiscence, mais l'union qu'une vue claire et qu'un amour continuel rendent indissoluble; il était nécessaire que les préceptes de Jésus-Christ nous missent dans la voie par laquelle on arrive à cette union.

Vous verrez au premier jour que la vie chrétienne est la seule qui y conduit. Je vous laisse cependant avec Eraste méditer sur les choses que nous avons dites.

---

1. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « des choses sensibles ».

2. Dans l'édition de Mons 1677 : « la mortification de ses sens et de ses passions est absolument nécessaire ».

ENTRETIEN VIII

Que la morale chrétienne est absolument nécessaire pour la conversion du cœur.

THÉODORE. — Hé bien, Aristarque, êtes-vous convaincu que la retraite, l'éloignement des affaires, la privation des plaisirs, en un mot, que la mortification des sens et des passions est absolument nécessaire pour découvrir les vérités cachées, les vérités abstraites, les vérités salutaires dont la connaissance n'enfle point le cœur? Car je sais bien que le commerce du monde engage les esprits dans[1] l'étude des sciences qui ont de l'éclat, et que la concupiscence donne de l'ardeur pour toutes les vérités dont on se peut servir pour se rendre considérable dans le monde.

ARISTARQUE. — Oui, Théodore, j'en suis convaincu. La vérité en elle-même paraît si peu de chose, lorsqu'on se sent agité de quelque passion et que l'on tient à quelque objet sensible, qu'on ne peut s'empêcher de la mépriser; et s'il se trouve dans le monde[2] plusieurs personnes qui la recherchent, c'est, je l'avoue, qu'elle entre dans leurs desseins, et qu'ils espèrent en tirer quelque avantage. L'éclat de la gloire qui environne les savants brille à nos yeux et nous éblouit; nous

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « à l'étude ».
2. Dans les deux éditions de 1677 : « s'il se trouve plusieurs personnes dans le monde ».

orgueil secret se réveille et nous agite. Mais la lumière pure de la vérité n'est pas assez vive pour se faire sentir [1] et nous appliquer à elle, dans le temps que nous sommes touchés des objets sensibles.

ERASTE. — J'ai connu certaines gens qui apparemment ne lisaient le matin que pour parler l'après-midi; car dès qu'ils ont été éloignés du petit troupeau qui leur applaudissait, ils ont eu une telle horreur pour les livres et pour tout ce qui s'appelle science, qu'ils ne pouvaient en entendre parler. Vous souvenez-vous de M**? Il fallait, il y a trois ans, qu'il prît grand plaisir à nous régenter trois ou quatre jeunes gens que nous assemblions pour l'entendre, car il se fatiguait tous les matins pour nous redire de méchantes raisons qu'il prenait dans les problèmes d'Aristote. Présentement, il ne lit plus. Comme nous ne l'écoutons plus avec admiration, il ne nous parle plus avec plaisir; il a même beaucoup d'aversion pour tous les discours de science; et comme il est un peu incommode, nous avons trouvé ce secret pour le chasser honnêtement, que nous mettons sur le tapis quelque question à résoudre.

THÉODORE. — Cet exemple, Eraste, n'était pas nécessaire pour nous convaincre qu'il y a des personnes [2] qui ne recherchent point la vérité pour elle-même. Vous voyez bien que nous en sommes assez convaincus. Vous pouvez remarquer la faiblesse des autres hommes, et comment leur vanité les rend misérables, pourvu que vous vous considériez en leur personne; car naturellement [3] nous sommes tous à peu près les uns comme les autres. Mais, Eraste, il ne faut jamais inspirer du mépris ou de l'éloignement

---

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « pour se faire sentir dans le temps que nous sentons autre chose ».

2. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « que les personnes qui tiennent à quelque chose de sensible ne recherchent point ».

3. « naturellement », ajouté dans l'édition de 1702.

pour une personne, si l'on n'est certain, je dis certain [1], qu'elle est dangereuse et contagieuse. Il ne faut parler qu'en général. Vous voulez peut-être, par votre réflexion judicieuse, nous faire connaître que vous avez de l'esprit? Nous le savions déjà, mais nous ne savions pas que vous voulussiez qu'on le sût. Il est difficile d'accuser les autres de vanité sans se condamner soi-même : on fait les mêmes choses, ou l'équivalent. Ainsi, Eraste, observez sans cesse, critiquez sans cesse, mais pensez à vous, corrigez-vous, et si vous ne voulez vous condamner, taisez-vous.

Vous demeurez d'accord, Aristarque, qu'il est nécessaire [2] de suivre les conseils de Jésus-Christ pour acquérir cette perfection de l'esprit, qui consiste dans la connaissance de la vérité. Cependant Jésus-Christ n'est pas venu pour faire de nous des philosophes; ses conseils [3], comme je vous dis hier, ne tendent qu'indirectement et à cause de leur universalité, à nous rendre savants. Mais s'il n'a point donné à ses disciples de grands préceptes de logique pour raisonner juste, il leur a appris toutes les règles nécessaires pour bien vivre, et il leur a donné toutes les forces nécessaires pour les suivre. C'est pour cela que Jésus-Christ est venu. Son dessein est de remédier au désordre du péché [4] et de nous réunir à Dieu en nous détachant des créatures; c'est de nous sauver et de nous enlever avec lui dans le ciel.

Nous demeurerons éternellement tels que nous serons dans le moment que notre âme quittera notre corps. Si nous aimons Dieu en ce dangereux [5] moment, nous

1. « je dis certain », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.
2. Dans les deux éditions de 1677 : « que les conseils de Jésus-Christ sont nécessaires pour acquérir ».
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « ses conseils ne tendent qu'indirectement et à cause de leur universalité, à nous rendre savants, comme je vous dis hier ».
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « de remédier au désordre du péché, de nous réunir à Dieu en nous détachant des corps, de nous sauver... »
5. « dangereux », ajouté dans l'édition de 1702.

l'aimerons toujours, car le mouvement des esprits n'est inconstant et méritoire que durant cette vie. Mais toutes les sciences humaines sont par elles-mêmes assez [1] inutiles pour régler ce moment dont dépend notre éternité; elles ne méritent point le secours du Ciel pour ce moment; elles ne tournent point bien [2] notre cœur vers Dieu. Ainsi Jésus-Christ ne devait pas nous conduire directement à cette perfection de l'esprit, qui est stérile pour l'éternité, et qui cesse au moment de la mort. Il devait nous recommander la privation des biens sensibles, afin que notre cœur se remplît de son amour, étant vide de toute autre chose, et que [3] ne tenant à rien dans le moment qui commence l'Éternité, notre amour nous portât uniquement [4] vers Dieu [5] qui est la source de tous les biens.

Ne considérons donc pas davantage les conseils de Jésus-Christ par rapport à la connaissance des vérités spéculatives [6]; mais par rapport à cette perfection de l'esprit qui consiste dans l'amour du vrai bien, dans la charité qui demeure éternellement, qui seule mérite l'Éternité, et sans laquelle toutes les vertus ne sont telles qu'en apparence. Examinons les conseils [7] de l'Évangile par rapport au règlement des mœurs; mais examinons-les dans toute la rigueur possible, afin que, n'y trouvant rien à redire, nous [8] ne soyons pas moins convaincus de nos devoirs par la raison, que nous le sommes par la foi.

Certainement si les choses que j'ai prouvées de

---

1. « assez », ajouté dans l'édition de 1702.
2. « bien », ajouté dans l'édition de 1702.
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « afin que ».
4. « uniquement », ajouté dans l'édition de 1702.
5. Dans l'édition de Mons 1677 : « vers celui qui est ».
6. Dans les éditions antérieures à 1702 : « de la vérité ».
7. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « Examinons la morale de l'Évangile... mais examinons-la ».
8. Dans l'édition de Mons 1677 : « nous soyons convaincus par raison de nos devoirs comme nous le sommes par la foi. »

Jésus-Christ dans les entretiens précédents sont véritables, on ne doit point hésiter sur [1] les vérités de la morale. Il faut renoncer à ses propres volontés; il faut porter sa croix tous les jours; il faut pleurer, jeûner, souffrir : Jésus-Christ l'a dit *(a)*. S'il est Dieu, s'il est sage, ses conseils nous sont très avantageux, cela est clair. Mais parce que nous ne pouvons être trop convaincus de la vérité de ces propositions, qui sont si incommodes et qui nous blessent si sensiblement, il faut tâcher de reconnaître par la lumière de la raison [2], qu'il n'y a point d'autre remède à nos maux.

Peut-être ressemblerons-nous [3] à ces personnes dangereusement blessées qui, pour conserver une misérable vie, présentent aux chirurgiens leur propre corps, afin qu'ils y mettent le fer et le feu. Ils croient ces hommes [4] à leur parole; ils espèrent en leurs opérations et ils s'exposent à souffrir de grandes douleurs dans une vue incertaine d'un bien qui en lui-même est très peu considérable. Qui nous empêchera [5] donc de les imiter, lorsque l'évidence de la raison s'accommodera avec la certitude de la foi? Si l'autorité [6] seule de l'Évangile ne nous touche point, si la pensée de l'Éternité ne nous ébranle et ne nous épouvante point, si nos sens et nos passions nous enchantent sur le présent et nous aveuglent sur le futur, de manière que nous ne pensions point aux vrais biens, peut-être que la raison se joignant à la foi, achèvera de nous convaincre; et que [7] condamnant sans cesse notre lâcheté, elle

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « dans ».
(a) Luc, 9, 23. (Note ajoutée à partir de 1685.)
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « par notre propre lumière ».
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « peut-être que nous ressemblerons ».
4. Dans l'édition de Mons 1677 : « ees personnes ».
5. Dans l'édition de Mons 1677 : « qui nous empêcherait ».
6. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Si nous refusons de croire à Jésus-Christ, si nous ne craignons point l'Éternité, si nous écoutons nos sens et nos passions, peut-être que la raison... »
7. Dans les deux éditions de 1677 : « et condamnant sans ees$_{se}$ notre lâcheté, peut-être qu'elle excitera ».

excitera en nous une inquiétude salutaire. Ainsi examinons ces choses dans leur principe.

Nous ne devons aimer que ce qui est aimable. Rien n'est aimable s'il n'est bon; mais rien n'est bon à notre égard s'il n'est capable de nous faire du bien, s'il n'est capable de nous rendre plus parfaits et plus heureux (car je ne parle point ici d'une espèce de bonté qui consiste dans la perfection de chaque chose). Or [1] rien n'est capable de nous rendre plus parfaits et plus heureux, s'il n'est au-dessus de nous et [2] capable d'agir en nous. Mais [3] tous les corps sont au-dessous de nous ils ne peuvent agir en nous, ils ne peuvent produire en nous ni plaisir, ni lumière. Ces viles et inefficaces substances [4] ne sont donc pas aimables. Qu'en pensez-vous, Eraste?

ERASTE. — Lorsque j'interroge ma raison, j'en demeure d'accord; mais lorsque je me sers de mes sens, j'en doute. Cependant, comme ma raison me répond plus clairement que mes sens, comme elle est préférable à mes sens, comme elle ne me trompe jamais, et que mes sens me trompent toujours lorsque je m'en sers pour juger de la vérité, je crois que les objets sensibles sont incapables de me rendre plus parfait et plus heureux.

THÉODORE. — Vous ne devez donc pas aimer les corps?

ERASTE. — Il est vrai, cela est évident.

THÉODORE. — Mais ne les aimez-vous point?

ERASTE. — Beaucoup, Théodore. Je ne suis pas la raison en cela [5], je suis mes sens, je suis mon plaisir.

THÉODORE. — Ainsi, Eraste, il suffit de goûter du plaisir dans l'usage des objets sensibles pour les aimer.

1. « Or », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.
2. Dans les deux éditions de 1677 : « et s'il n'est capable ».
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « Mais les objets sensibles, tous les corps ».
4. Dans les éditions antérieures à 1702 « Ils ne sont donc pas aimables. »
5. « en cela », ajouté dans l'édition de 1702.

Le plaisir captive le cœur, il agit plus fortement sur vous que votre raison, puisque vous aimez à cause du plaisir, des choses que vous connaissez par la raison indignes de votre amour.

ERASTE. — Il y a longtemps que je sais ce que vous me dites.

THÉODORE. — Je n'en doute pas. Ce n'est point pour vous l'apprendre que je vous le dis, c'est pour vous y faire penser. Mais je vous prie de me répondre : aimez-vous le jeu du piquet ou de l'hombre [1] ?

ERASTE. — Assez.

THÉODORE. — Aimez-vous la chasse?

ERASTE. — Je n'y ai point encore été; mais je m'imagine qu'il n'y a pas grand plaisir à courre un lièvre durant trois ou quatre heures au vent, à la pluie ou [2] au soleil.

ARISTARQUE. — Vous ne savez ce que vous dites, Eraste, c'est le plus grand plaisir du monde.

THÉODORE. — Prenez garde, Eraste, qu'Aristarque ne juge pas de la chasse comme vous : il l'aime, et vous ne l'aimez pas. Mais voudriez-vous bien l'aimer? votre raison vous représente-t-elle la chasse comme digne de votre amour?

ERASTE. — Non, Théodore, ni ma raison ni mes sens; car quel plaisir de poursuivre tout un jour une misérable bête? J'ai pitié de la passion d'Aristarque.

THÉODORE. — Je vous conseille donc de n'y aller jamais; car, si vous y aviez été, vous en deviendriez peut-être plus passionné qu'Aristarque. Il était comme vous sans passion pour la chasse, avant qu'il en eût goûté le plaisir; peut-être même qu'il en avait de l'aversion; mais peu à peu par l'usage il s'y est tellement [3] accoutumé, qu'il ne peut plus s'empêcher d'y aller.

1. Jeu de cartes espagnol à la mode en France au XVII[e] siècle.
2. « ou », ajouté à partir de la 2[e] édition de 1677.
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « il s'y est accoutumé et il ne peut plus... »

ERASTE. — Je le crois. Je n'irai donc jamais, car je ne veux pas me ruiner en chevaux et en chiens.

THÉODORE. — Mais, Eraste, pourquoi jouez-vous? Pourquoi perdez-vous votre temps inutilement? Vous vous ruinerez peut-être encore plus tôt par le jeu que par la chasse.

ERASTE. — Je ne saurais m'en empêcher.

THÉODORE. — Il en est de vous comme d'Aristarque. Vous vous condamnez l'un l'autre; vous vous faites compassion l'un à l'autre.

ARISTARQUE. — Il est vrai. Nous ne sommes pas fort sages, Eraste et moi, de suivre ainsi les mouvements de nos passions. Cependant je vois bien qu'il court risque de mourir les cartes à la main, et moi d'une chute de cheval.

THÉODORE. — Que fallait-il donc faire afin qu'Eraste ne devînt point joueur, ni Aristarque chasseur? Car, comme les choses sont présentement, il n'y a plus humainement parlant de remède qui ne soit violent.

ERASTE. — Il fallait, Théodore, que lorsque Aristarque se sentait agité par le plaisir de la chasse, il la quittât aussitôt. Il me ressemblerait. Son imagination ne serait point remplie de ces traces qui réveillent sans cesse l'objet de sa passion. C'est le plaisir que l'on trouve dans l'usage des choses sensibles qui cause les passions et qui agite les esprits animaux. Mais lorsque les esprits animaux sont fort agités, ils impriment dans le cerveau des traces profondes; ils rompent même par leur cours violent toutes les fibres qui leur résistent. Ainsi dès que l'on goûte du plaisir, il faut s'examiner et voir s'il nous[1] est avantageux que les traces de l'objet qui cause ce plaisir achèvent de se former. Si l'objet qui cause ce plaisir est indigne de notre application et de notre amour, il faut s'en priver, et éviter ainsi le plaisir qui nous en rendrait esclaves par les traces qu'il graverait dans notre cer-

1. « nous », ajouté dans l'édition de 1702.

veau. Voilà, je crois, ce qu'il faut faire pour empêcher que notre concupiscence ne s'augmente tous les jours.

THÉODORE. — Mais, Eraste, lorsque vous goûtez actuellement du plaisir, pouvez-vous alors facilement quitter l'objet qui le cause? Lorsque Aristarque se trouvait dans la chaleur de la chasse la première fois qu'il y alla, pensez-vous qu'il fût alors fort en état de faire réflexion sur lui-même? Le son du cor, la voix et l'action des chiens, l'agitation du cheval, et sur tout cela le plaisir qu'Aristarque trouvait dans tous ces mouvements divers ne partageait-il point son esprit? Sa passion ne l'emportait-elle pas, aussi bien que son cheval, à la mort du lièvre ou du cerf; et croyez-vous qu'alors il pût penser à votre remède? ou s'il y eût pensé, croyez-vous qu'il eût bien voulu s'en servir? ou enfin s'il y eût pensé et s'il eût voulu s'en servir, croyez-vous qu'il eût pu résister à la passion qui l'agitait? Les remèdes philosophiques que vous venez de donner ne sont donc pas propres, Eraste, pour empêcher que la concupiscence qui est en nous, ne s'augmente.

ERASTE. — Il est vrai, Théodore, le plus assuré de tous les remèdes, c'est la privation. Le plaisir nous empoisonne, il n'en faut point goûter. C'est le plus court et le plus sûr. *Dès*[1] *qu'on fait un péché, l'on en devient esclave (a)*, dit Jésus-Christ[2]. Je trouve que la raison s'accommode parfaitement avec l'Évangile. Cependant je me souviens d'avoir guéri mon imagination et d'avoir résisté à ma passion par l'usage des choses qui, selon ce que vous venez de dire, devaient l'augmenter. Voici comment.

Il y a environ trois ou quatre ans, que je croyais volontiers tout ce que j'entendais dire. Un jour il

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « *Qui facit peccatum servus est peccati.* » La citation est en français à partir de la 2e édition de 1677.

(a) Joan. 8, 34.

2. « dit Jésus-Christ », ajouté à partir de l'édition de 1693.

vint ici un homme de guerre, lequel [1] nous racontait que faisant voyage avec un Anglais, qui ne pouvait s'empêcher de fumer, il arriva que le cheval de cet Anglais s'abattit et lui rompit la jambe. Cet Anglais étant par terre et pensant plutôt à sa pipe qu'à sa jambe, mit aussitôt sa main dans sa poche, et tirant sa pipe entière, s'écria de joie : *Bon, bon, ma pipe n'est pas cassée.* Cette histoire ou ce conte me frappa; et je m'imaginai que la fumée du tabac était la chose du monde la plus agréable; de sorte que je me sentis agité d'une passion violente d'en user, mais il m'arriva que [2] je n'en eus pas plus tôt goûté que j'en eus horreur.

Ainsi, Théodore, votre remède qui est de se priver des choses sensibles, n'est point général, puisque l'usage du tabac m'a guéri de la passion que j'avais pour en prendre [3], et que quoique [4] je n'en eusse point goûté, j'en étais passionné.

THÉODORE. — Mais, Eraste, ne voyez-vous pas qu'il faut se priver de tout ce qui est capable de salir l'imagination? Le commerce que l'on a avec ceux qui parlent des corps comme des vrais biens, n'est pas moins capable [5] de faire dans le cerveau des traces qui portent à l'amour des corps, que l'usage même des corps. Un ivrogne qui parle du vin comme de son Dieu, qui méprise ceux qui ne savent pas boire, et qui met entre ses belles actions les victoires qu'il a remportées à table contre les plus grands débauchés de la province; un tel ivrogne dans sa gaie humeur persuade sans peine un jeune homme que c'est une belle qualité de boire autant de vin que deux chevaux boivent d'eau. Et

---

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « qui nous racontait ».
2. Dans les éditions antérieures à 1693 : « il m'arriva comme à plusieurs autres que ».
3. Dans les éditions antérieures à 1695 : « pour lui ».
4. Dans les éditions antérieures à 1695 : « lorsque je n'en avais point goûté ».
5. Dans les deux éditions de 1677 : « est capable de faire dans le cerveau des traces qui portent à l'amour des corps aussi bien que l'usage... »

c'est pour cela que dans tous les lieux où l'on parle de savoir bien boire comme d'une vertu, tout le monde boit avec excès; car ceux mêmes qui ne trouvent point d'abord de plaisir à boire, faisant comme les autres pour n'être pas sujets à la raillerie de leurs compagnons, ils se font peu à peu tellement au vin, qu'ils ne peuvent plus s'en passer.

Ainsi, Eraste, comme la concupiscence réside principalement dans les traces du cerveau, lesquelles inclinent l'âme à l'amour des objets sensibles [1], il faut se priver de toutes les choses qui produisent de ces traces; non seulement de l'usage actuel des corps qui est inutile pour la conservation de la santé et de la vie, mais aussi de la conversation des débauchés qui parlent toujours avec quelque émotion [2] des objets de leurs passions.

C'est le plaisir, Eraste, qui agite les esprits et qui produit des traces dangereuses; non seulement celui dont on jouit par les sens, mais aussi celui dont on jouit par l'imagination; non seulement le goût, mais encore l'avant-goût. Et quelquefois l'imagination augmente tellement toutes choses, que le plaisir qu'elle produit excite la concupiscence d'une manière plus forte et plus vive que celui dont on jouit dans l'usage même [3] des corps.

Les personnes qui ont l'imagination trop vive et trop délicate [4] peuvent quelquefois guérir les blessures qu'elles ont reçues dans un entretien contagieux, en goûtant des plaisirs dont on leur a donné ou dont ils se sont formé une trop grande idée. Et il y a d'autres [5] personnes, timides, paresseuses, judicieuses, en un

1. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « choses sensibles ».
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « qui parlent avec estime ».
3. « même », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.
4. « et trop délicate », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.
5. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Et il y a certaines personnes, timides, paresseuses et judicieuses, et d'une certaine disposition... »

mot d'une certaine disposition d'esprit qu'il est difficile de décrire, auxquelles il est à propos de faire voir le monde pour les en dégoûter.

Mais, Eraste, cela est rare; et il est extrêmement dangereux de se familiariser avec les choses sensibles. Vous avez horreur du tabac; vous êtes bien aise de n'être pas sujet à cette nécessité d'en avoir toujours avec vous. Cependant si vous étiez parmi [1] des gens qui en usent ordinairement, leurs discours et leurs manières vous engageraient peu à peu à vous en servir, et l'usage vous y assujettirait comme les autres; car je connais des gens qui ne peuvent s'en passer, lesquels ne pouvaient autrefois le souffrir [2].

Eraste. — Il est vrai, Théodore, que le plus grand secret pour résister à la concupiscence, c'est de veiller sans cesse à la pureté de son imagination, et de prendre bien garde qu'il ne s'imprime dans le cerveau aucun vestige qui nous porte à l'amour des corps [3]. C'est remédier au principe de tous nos dérèglements. Les conseils de Jésus-Christ, qui ne tendent qu'à nous priver de l'usage des biens sensibles [4], sont admirables; mais ils sont bien fâcheux. Il me semble que la philosophie fournit un remède beaucoup [5] plus commode que celui de l'Évangile. Le voici.

La philosophie m'apprend que tous les corps qui m'environnent sont incapables d'agir en moi, et qu'il n'y a que Dieu qui cause en moi le plaisir et la douleur que je sens dans leur usage. Cela étant, je puis jouir des corps sans les aimer. Car, comme je ne dois aimer que ce qui est véritablement [6] capable de me rendre

1. Dans les deux éditions de 1677 : « avec des gens ».
2. Au témoignage du P. Adry qui a raconté sa vie privée, Malebranche usait du tabac « en mastication : ce qui, — ajoute l'historien, — n'a pas peu contribué à le rendre aussi sec qu'il était ». (*La vie du R. P. Malebranche, op. cit.* ch. XII, p. 419.)
3. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « des choses sensibles. »
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « des choses sensibles ».
5. Dans l'édition de Mons 1677 : « bien plus commode ».
6. Dans l'édition de Mons 1677 : « ce qui est capable de me rendre

heureux; pour exciter en moi l'amour de Dieu, je n'ai qu'à me souvenir dans l'usage des choses sensibles, que c'est Dieu qui me rend heureux à leur occasion. Ainsi je ne dois point éviter les corps; au contraire, je dois les rechercher, afin qu'excitant en moi du plaisir, ils me fassent sans cesse penser à Dieu, qui seul [1] en est la cause véritable.

D'où vient que les bienheureux aiment Dieu constamment et qu'ils ne peuvent même cesser de l'aimer, si ce n'est qu'ils le voient et qu'ils sont attachés à lui par un plaisir prévenant? Hé bien, par la philosophie je vois Dieu, je sens Dieu en toutes choses. Si je mange, je pense à Dieu; car c'est Dieu qui me fait manger avec plaisir. Je n'ai garde d'aimer la bonne chère : comme il n'y a que Dieu qui agisse en moi, je n'aime que lui.

THÉODORE. — Vous voilà, Eraste, impeccable et confirmé en grâce. Car qui vous désunira d'avec Dieu? Ce sont les plus violents plaisirs qui vous y attachent le plus fortement : et les douleurs ne peuvent produire en vous que de la crainte et du respect pour lui. Mais vous êtes-vous servi de votre remède, et n'avez-vous jamais agi contre les remords de votre conscience?

ERASTE. — Je sens bien, Théodore, que ce remède de ma philosophie n'est pas souverain; mais je vous prie de nous en expliquer les défauts.

THÉODORE. — Je le veux. Lorsque vous goûtez d'un fruit avec plaisir, votre philosophie [2] vous dit qu'il y a un Dieu que vous ne voyez pas, qui cause en vous ce plaisir. Vos sens vous disent au contraire, que c'est le fruit que vous voyez, que vous tenez entre vos mains, et que vous mangez, qui cause en vous ce plaisir.

---

plus heureux, je n'ai qu'à me souvenir, dans l'usage des choses sensibles, que c'est Dieu qui me rend heureux à leur occasion, pour exciter en moi l'amour de Dieu. »

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « qui en est la cause. »
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « votre raison ».

Lequel des deux parle le [1] plus haut, de votre raison ou de vos sens? Pour moi, je trouve que le bruit de mes sens est si grand, que je ne pense pas même à Dieu dans ce moment. Mais peut-être qu'Eraste est tellement Philosophe, que ses sens se taisent dès qu'il le veut, et qu'ils ne lui parlent jamais sans en obtenir la licence. Si cela est, votre remède n'est pas mauvais pour vous. Car la privation des corps n'est pas absolument nécessaire pour tous ceux qui n'ont point de concupiscence. Adam pouvait goûter des plaisirs sans en devenir esclave, mais il aurait encore mieux fait [1] e s'en priver [2].

Que ceux donc qui ne sentent point en eux de concupiscence, et dont le corps est entièrement soumis à l'esprit, se servent de votre remède; il est bon pour eux. Ils sont justes par eux-mêmes : ils descendent en ligne droite des Préadamites [3]. Aussi Jésus-Christ n'est pas venu pour eux; il n'est pas venu pour sauver les justes, mais les pécheurs. Il est venu pour nous qui sommes pécheurs, enfants d'un père pécheur, vendus et assujettis au péché, et qui sentons incessamment dans notre corps la rébellion de nos sens et de nos passions.

Lorsque l'obligation que nous avons de conserver notre santé et notre vie nous contraint de jouir de quelque plaisir sensible [4], alors il faut faire de nécessité vertu, et se servir de votre remède, si on le peut. Reconnaissant que ce ne sont point les objets qui causent en nous ce plaisir, mais Dieu seul, nous devons [5] l'en remercier, et le prier qu'il nous défende de la mali-

---

1. « le », ajouté à partir de l'édition de 1693.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « de s'en passer. »
3. *Les Préadamites* : titre d'un ouvrage paru en 1655 et qui eut un gros retentissement. L'auteur, Isaac de la Peyrère, soutenait qu'il y avait eu deux créations et que la seconde, dont Adam était le chef, ne comprenait que les Juifs.
4. « sensible », ajouté dans l'édition de 1702.
5. Dans les deux éditions de 1677 : « Il faut l'en remercier ».

gnité de ces objets [1]. Nous devons en user avec crainte et avec une espèce d'horreur; car sans la grâce de Jésus-Christ, ce qui donne la vie au corps donne la mort à l'âme. Vous en savez les raisons.

ERASTE. — Mais pourquoi? Le plaisir en lui-même n'est point mauvais [2]. Assurement, il ne me fait point de mal. J'en remercie Dieu, et je l'en aime davantage. Il m'unit avec Dieu qui en est l'Auteur, si j'en fais l'usage que j'en dois faire. Je ne dois donc pas m'en priver.

THÉODORE. — L'amour de Dieu, que la jouissance du plaisir cause en vous, est bien intéressé. J'ai bien peur, Eraste, qu'aimant Dieu comme Auteur de votre plaisir, vous ne vous aimiez au lieu de lui [3]. Cependant je veux que cet amour ne soit pas mauvais; je veux aussi que vous ayez la force de vous élever à Dieu dans le temps même [4] que vous jouissez de quelque plaisir. Mais ce plaisir fait des traces dans le cerveau; ces traces agitent sans cesse l'âme; et dans le temps, par exemple, de la prière ou de quelque autre occupation nécessaire, elles troublent son action, elles aveuglent l'esprit, elles excitent les passions. Ainsi quand même vous auriez bien usé du plaisir au moment que vous le goûtiez, le trouble qu'il répand dans l'imagination a des suites si dangereuses, que vous feriez beaucoup mieux de vous en priver.

Mais de plus [5] ne voyez-vous pas, Eraste, que le plaisir nous séduit; et que lors, par exemple, qu'on mange de [6] quelque chose avec plaisir, l'on en mange

1. Dans les deux éditions de 1677 : « des objets sensibles. »
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « Le plaisir en lui-même n'est point mauvais; je le reçois, il ne me fait donc point de mal. J'en remercie Dieu, j'en aime Dieu davantage, il m'unit avec Dieu qui en est l'Auteur; il me fait donc du bien. »
3. Dans les deux éditions de 1677 : « au lieu d'aimer Dieu. Cependant je veux... »
4. « même », ajouté dans l'édition de 1702.
5. « de plus », ajouté à partir de 1685.
6. « de », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.

avec excès? Cependant le plaisir que nous sentons est une espèce de récompense, et [1] c'est Dieu qui la donne. Nous obligeons donc Dieu, en conséquence des lois de l'union de l'âme et du corps [2], de nous récompenser pour de mauvaises actions; car c'est une chose visiblement mauvaise, ou pour le moins fort inutile, que de se remplir de vin.

Pensez-vous [3] qu'il y ait des hommes assez stupides pour s'enivrer à dessein d'honorer Dieu et de se le rendre présent par le plaisir de l'ivrognerie? Et ne voyez-vous pas que le plaisir que l'on trouve dans l'usage des choses sensibles, est tel qu'on ne peut le demander à Dieu sans remords? C'est donc que ce plaisir n'est pas institué de la nature pour nous porter directement à Dieu *(a)*, mais pour nous faire user des corps autant qu'ils nous sont nécessaires pour la conservation de la vie.

Il faut aimer Dieu, parce que la raison fait connaître qu'il renferme dans lui tout ce qui mérite notre amour. Car Dieu veut être aimé d'un amour éclairé, d'un amour qui naisse d'une lumière pure, et non d'un sentiment confus tel qu'est le plaisir. Dieu est si aimable que ceux qui le voient tel qu'il est l'aimeraient au milieu des plus grandes douleurs; et ce n'est pas l'aimer comme il mérite de l'être, que de l'aimer seulement à cause qu'il est le seul qui puisse causer en nous les sentiments agréables que nous avons des objets [4].

Un ami nous fait du mal, parce qu'il le doit; nous nous faisons du mal à nous-mêmes, lorsque nous

1. « et », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « en conséquence de ses volontés générales qui font l'ordre de la nature, de nous récompenser... »
3. Le texte des deux éditions de 1677 ajoute : « Eraste ».
(a) Voyez *le 2e entretien*, p. 48, 49 et suivantes. (Ces pages de l'édition de 1702 correspondent aux pages 34 et suiv. de l'édition présente.)
4. Les éditions antérieures à 1702 portent : « causer en nous des sentiments agréables. »

nous punissons de nos désordres. Cessons-nous pour cela de nous aimer, ou d'aimer notre ami? Non, sans doute. Nous tâchons peut-être d'éviter le mal que cet ami se trouve obligé de nous faire. Mais si nous voyons qu'il ne fait que ce qu'il doit, nous ne sommes pas raisonnables si nous cessons d'avoir intérieurement du respect et de l'amour pour lui.

Si donc une personne pouvait concevoir que Dieu doit cela à sa justice que de lui faire sentir de très grandes douleurs, elle les devrait souffrir sans cesser d'aimer Dieu. Elle n'aimerait pas ces douleurs en elles-mêmes, mais elle en aimerait l'Auteur. Car si l'Auteur ne les lui faisait pas souffrir, il en serait moins aimable; parce qu'il en serait moins juste et moins parfait [1].

Un criminel qui a corrompu son juge l'estime et l'aime beaucoup moins que si ce juge l'avait puni; pourvu que ce criminel qui n'est pas assez juste pour haïr le crime dans lui-même, soit assez raisonnable pour le haïr dans un autre. Les bienheureux *(a)* souffriraient donc les peines des damnés, si cela était possible [2] sans haïr Dieu; parce qu'encore que [3] le plaisir dont ils jouissent les tienne inséparablement attachés à Dieu, ils n'aiment point Dieu uniquement [4] à cause du plaisir qu'ils en reçoivent, ils l'aimeraient même dans les douleurs. Car enfin le plaisir n'est pas tant institué pour nous faire aimer (j'entends d'un amour d'estime, de préférence, d'une espèce de bienveillance [5]) ce qui le cause, que pour nous y unir

---

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « il en serait moins aimable, si en cela il en était moins parfait. »

(a) Tout ceci est expliqué plus au long dans le *Traité de l'Amour de Dieu* et dans mes *Réponses au R. P. Lamy*. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

2. « si cela était possible », ajouté à partir de 1693.

3. Dans les deux éditions de 1677 : « quoique ».

4. « uniquement », ajouté à partir de 1693.

5. Cette parenthèse est ajoutée à partir de 1693.

ou pour nous le faire aimer d'un amour d'union [1], puisque étant raisonnables, c'est la raison qui doit exciter ou régler notre amour.

Le plaisir nous doit unir [2] à la cause qui le produit; et le vrai bien doit être capable de le produire, parce que le vrai bien doit récompenser tous ceux qui l'aiment véritablement. Mais le plaisir qui est l'attrait et la récompense de l'amour des justes, n'en est point la fin ni la règle [3]; car les justes s'aimeraient uniquement [4] au lieu d'aimer leur bien. Dieu mérite d'être aimé tel qu'il est [5] en lui-même; et tant s'en faut que le plaisir qu'on trouve dans l'usage des corps puisse nous porter à aimer Dieu comme nous le devons, que même la douceur *(a)* que l'on goûte [6] dans son amour nous éloigne de lui, si nous arrêtant à cette douceur, qui souvent n'est point relative à lui [7], nous l'aimons pour lui-même ou tel qu'il est en lui-même [8]; car alors nous nous aimons uniquement [9] au lieu de lui.

ERASTE. — Je reconnais qu'il n'y a rien de plus dangereux que de jouir des plaisirs sensibles. Et je suis présentement convaincu qu'ils augmentent la concupiscence par les traces qu'ils impriment dans le cerveau; qu'ils appliquent l'esprit non à Dieu qui les cause, mais aux corps qui semblent les causer, et que bien qu'absolument parlant, ils puissent indirectement [10] nous faire penser à Dieu qui en est l'Auteur,

---

1. « ou pour nous le faire aimer d'un amour d'union », ajouté à partir de 1693.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « appliquer ».
3. « ni la règle », ajouté à partir de 1693.
4. « uniquement », ajouté dans l'édition de 1702.
5. « tel qu'il est », ajouté dans l'édition de 1702.
(a) Voyez ma *Réponse générale au R. P. Lamy*, page 74.
6. Dans l'édition de Mons 1677 : « la délectation que l'on trouve dans son amour ».
7. « qui souvent n'est point relative à lui », ajouté dans l'édition de 1702.
8. « ou tel qu'il est en lui-même », ajouté dans l'édition de 1702.
9. « uniquement », ajouté dans l'édition de 1702.
10. « indirectement », ajouté dans l'édition de 1702.

toutefois ils ne peuvent [1] nous porter à l'aimer tel qu'il est, tel qu'il s'aime lui-même, comme souverainement parfait, comme vérité, sainteté, justice essentielle et immuable. Les plaisirs ne peuvent * exciter en nous qu'un amour intéressé, qu'un amour qui approche plus de l'amour-propre que de la véritable charité.

THÉODORE [2]. — Vous avez raison, Eraste. Il n'y a que l'amour de Dieu comme source de justice qui nous rende justes; que l'amour de Dieu tel qu'il est, tel qu'il se veut lui-même, qui rende notre volonté conforme à la sienne. L'amour de Dieu comme puissant, je veux dire comme cause véritable des plaisirs sensibles, est bon en lui-même. Car tout mouvement de la volonté excité par un jugement vrai, est un mouvement droit. Or c'est un jugement vrai que Dieu est la cause de ces plaisirs. Mais ces plaisirs ne portent point l'esprit à former ce jugement : on le tire d'ailleurs. Il porte à en former un tout contraire. Car, prenez garde, voici le principe.

Le plaisir prévenant est une perception agréable. Or il n'y a point de perception sans objet : toute perception est relative à ce qu'on aperçoit. Le plaisir, par exemple, qu'un ivrogne trouve à boire, ne se rapporte qu'au vin, ce n'est que la perception agréable du vin. Ainsi le mouvement que le plaisir excite dans l'âme ne tend que vers l'objet agréablement aperçu, car on ne peut aimer que ce que l'on voit. Le plaisir qu'on trouve à boire n'étant donc point la perception de la vraie cause du plaisir, mais uniquement celle du vin, il ne porte par lui-même qu'à l'amour du vin. Ainsi tous les plaisirs des sens sont mauvais,

1. Ce qui suit jusqu'à * (3 lignes plus loin), est ajouté dans l'édition de 1702.

2. Le développement qui suit jusqu'au signe * page 216, est ajouté dans l'édition de 1702. Dans les éditions antérieures, le texte continue ainsi : « ARISTARQUE. — Mais, Théodore, la loi naturelle ne nous oblige pas seulement... » (p. 216.)

je ne dis pas physiquement, mais moralement, parce qu'ils excitent maintenant en nous des mouvements qui ne tendent point vers le vrai bien, vers la vraie cause du plaisir. C'est Dieu qui cause en nous toutes les sensations que nous avons des objets. La connaissance de cette vérité peut nous exciter à l'aimer. Mais l'opération de Dieu en nous n'étant point sensible, nulle sensation ne peut par elle-même nous porter à l'aimer. Exceptez-en la délectation de la grâce, ce sentiment prévenant par lequel nous goûtons que le Seigneur est doux, ce sentiment qui ne se rapporte directement ni à nous ni aux créatures, mais uniquement aux perfections divines, à la beauté et à la sainteté de la Loi de Dieu.

ARISTARQUE. — Vous nous faites-là des raisonnements bien abstraits. Nous ne sommes pas de pures intelligences. Vous voulez nous détacher de ce monde. Vous n'y réussirez point, car c'est Dieu même qui nous y unit. L'homme est fait pour vivre en société. * La loi naturelle ne nous oblige pas seulement à [1] aimer Dieu, mais encore à aimer les autres hommes; et si nous n'avons quelque rapport avec eux par le moyen des corps, quel sujet aurons-nous de les aimer? C'est l'intérêt qui fait les sociétés; c'est le plaisir qui unit les différents sexes; et il y a des nations entières qui ne peuvent entretenir la paix et le commerce que par l'entremise du vin. Pour faire cesser l'inimitié entre certaines gens, il suffit de les faire boire ensemble. Pour achever un contrat de vente, il y faut ajouter le pot de vin. Ainsi vous voyez qu'il est utile que les hommes jouissent ensemble des plaisirs, pour conserver entre eux l'union et la charité qui leur est recommandée.

THÉODORE. — Je pense, Aristarque, que vous vou-

* V. p. 215, note 2.

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « à l'amour de Dieu, mais encore à l'amour des autres hommes ».

lez vous divertir. Quoi? croiriez-vous [1] qu'il y eût quelque autre chose que la vérité et que la justice qui pût nous unir étroitement les uns avec les autres? Croiriez-vous qu'une paix conclue parmi les pots, entre des ivrognes, fût aussi solide que celle que feraient des gens raisonnables dans la vue de la justice et par un motif de charité? Certainement toutes les liaisons qui se font par intérêt ne servent de rien pour accomplir le précepte de l'amour du prochain. On garde les apparences, on traite les hommes avec civilité; mais dans le cœur on ne les aime point véritablement, lorsqu'on ne les aime que par intérêt. Il faut aimer les autres hommes pour Dieu; car comme c'est lui qui doit terminer tous les mouvements de notre cœur, il peut seul réunir en lui-même tous les esprits. Mais les rapports que nous pouvons avoir avec les hommes par le moyen des corps, ne sont propres qu'à mettre la division parmi nous; car les biens sensibles ne sont pas comme les biens de l'esprit : on ne peut les posséder sans les partager. Il suffit qu'un homme veuille jouir du bien de son ami, pour devenir son ennemi [2]. C'est l'amour des biens temporels qui allume les guerres, et qui met la division dans les familles. On veut jouir de ces biens, et on ne le peut sans en priver ceux qui les possèdent. Ainsi il est évident que le mépris des biens sensibles et la privation des plaisirs sont aussi utiles pour conserver la paix entre les hommes, que pour les tenir [3] étroitement unis avec Dieu.

ARISTARQUE. — Il est vrai, Théodore, que pour n'avoir point de procès avec personne, il n'y a point de meilleur moyen que de céder son bien à ceux qui

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « penseriez-vous ». De même au début de la phrase suivante.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « pour le rendre misérable et pour devenir son ennemi. »
3. Dans les deux éditions de 1677 : « pour demeurer ».

nous le veulent enlever. Mais le conseil de Jésus-Christ sur cela est bien incommode, et je ne vois pas que les plus parfaits le suivent.

THÉODORE. — Je l'avoue, Aristarque. Il y a bien des occasions dans lesquelles on ne ferait pas trop bien de prendre [1] à la lettre ce conseil; car en le suivant on blesserait la charité et la justice, mais il faut toujours être dans une disposition de cœur de le suivre, et [2] la difficulté qu'on y trouve ne doit point le faire mépriser; car elle le rend d'autant plus utile qu'il sert davantage à satisfaire la justice de Dieu, et à mériter la grâce de notre parfaite réunion avec lui.

Les [3] faux biens ne nous sont donnés que pour les sacrifier en l'honneur du vrai bien. Et si Dieu nous a donné un corps et à Jésus-Christ même *(a)*, c'est afin que nous eussions comme lui une victime que nous puissions offrir à Dieu, et mériter par ce moyen les biens futurs auxquels le sacrifice de Jésus-Chris nous donne droit [4].

Nous sommes tous pécheurs et nous méritons de souffrir; et les conseils de la privation étant pénibles, ils ont cet avantage, qu'ils nous purgent de nos crimes en nous rendant participants des souffrances de Jésus-Christ.

Nous avons tous besoin dans notre misère du secours du ciel; mais les conseils de Jésus-Christ nous

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « de suivre effectivement ce conseil; mais il faut toujours être... »

2. Dans les éditions antérieures à 1693 : « Ce n'est point la difficulté qu'il y a dans ce conseil et dans les autres, qui doit nous empêcher de les pratiquer; elle les rend au contraire d'autant plus utiles qu'ils servent davantage à satisfaire à la justice de Dieu... »

3. Cet alinéa est ajouté dans l'édition de 1702.

(a) Aux Hébr. 8, 10.

4. Cette idée, que le corps est la matière du sacrifice que nous offrons à Dieu pour opérer notre salut, est développée dans les *Méditations chrétiennes*, XI, 8 et 9.

apprennent à le mériter [1]; car lorsque nos souffrances sont jointes à celles de Jésus-Christ, elles sont méritoires de ce secours. Ainsi l'incommodité que vous trouvez dans les conseils de Jésus-Christ les rend même recommandables, parce que ses conseils sont pour des pécheurs [2].

Si la peine que l'on souffre lorsqu'on évite [3] les objets sensibles, n'était point nécessaire pour satisfaire à Dieu, ni convenable [4] à l'état où le péché nous a réduits, j'avoue qu'il y aurait quelque défaut dans les conseils de l'Évangile. Cependant il n'y en aurait point de meilleurs par les raisons que je vous ai dites. Mais ces conseils remédient si parfaitement et si généralement à tous nos maux, ils sont tellement proportionnés à l'état où le péché nous a réduits, que si l'on peut ne les pas suivre, l'on ne peut s'empêcher de les admirer.

ERASTE. — Il est vrai que les conseils de Jésus-Christ remédient parfaitement à la concupiscence; mais c'est pourvu qu'on les suive. On ne peut faire, Théodore, que ce que l'on veut faire, et ces conseils nous ordonnent de faire tout le contraire de ce que nous voulons. Car c'est le plaisir qui nous fait vouloir, et le plaisir nous est défendu par l'Évangile. Qui suivra donc ces conseils? J'appréhende fort que l'ami d'Aristarque ne dise que la morale chrétienne ressemble à la politique de Platon; qu'elle est belle en idée, mais qu'elle a ce défaut essentiel et qui la rend

---

1. Dans l'édition de Mons 1677 :
« le mériter, lorsque souffrant avec Jésus-Christ, nos douleurs sont méritoires avec les siennes ».

Éditions de Bruxelles 1677, de 1685 et 1693 :
« le mériter, lorsque nos souffrances étant jointes à celles de Jésus-Christ, nos douleurs sont méritoires avec les siennes. »

2. « parce que ses conseils sont pour des pécheurs », ajouté à partir de 1693.

3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « lorsqu'on se prive de la présence des objets sensibles ».

4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ni pour mériter le secours dont nous avons un extrême besoin, j'avoue... »

entièrement inutile, que les hommes n'en sont point capables.

THÉODORE. — Il fallait, Eraste, que la morale chrétienne fût telle qu'elle est pour être parfaite; vous en demeurez d'accord. Mais, dites-vous, il est impossible de la suivre. Oui [1], sans Jésus-Christ; mais on peut tout avec lui. Il est notre force aussi bien que notre sagesse. S'il nous conseille de faire le contraire de ce que nous voulons, c'est qu'il peut changer notre cœur. Car il ne ressemble pas à Platon, qui donne des lois pour établir une république, et qui ne fait pas des hommes capables de les observer [2].

Jésus-Christ établit la morale la plus parfaite qui se puisse, et il fait en même temps des hommes qui en sont capables. Il les fait renaître; il les dépouille du vieil homme, il leur donne un cœur de chair dans lequel il écrit les lois que les Juifs avaient reçues de Moïse gravées sur la pierre. La foi et l'expérience nous apprennent ces vérités.

La république de Platon est une république en idée, il n'y a point d'hommes qui la composent. Mais combien de chrétiens dans le monde, qui suivent même à la rigueur les conseils de leur Maître! Combien de saints religieux mortifient sans cesse leurs sens et leurs passions, travaillent de toutes leurs forces pour détruire le corps du péché, ce vieil homme dont les désirs troublent leur paix et leur espérance!

Il faut, Eraste, que la force de Dieu paraisse dans l'exécution des préceptes de la morale, afin que l'on ne puisse douter de la vérité de la religion. Il faut qu'il n'y ait rien d'humain dans la religion que Dieu établit, afin qu'on n'attribue point son établissement à la politique des princes, à l'inclination des hommes, à la disposition naturelle des esprits.

---

1. Dans les deux éditions de 1677 : « Oui, Eraste ».
2. Dans les deux éditions de 1677 : « d'observer ces lois ».

Les conseils de Jésus-Christ, tout pénibles qu'ils sont, étant suivis justifient la religion; et la religion connue fait que l'on est plus disposé à suivre [1] les conseils de Jésus-Christ. Celui auquel [2] nous croyons nous donne la force de faire ce que nous faisons; et ce que nous faisons est si au-dessus de nos forces, que cela nous fait croire ce que nous croyons. Ainsi tant s'en faut que les conseils de Jésus-Christ soient inutiles à cause qu'ils nous paraissent durs et fâcheux, qu'au contraire nous devons penser qu'ils sont tous divins, puisque celui qui est assez sage pour nous les donner, est encore assez puissant [3] pour nous les faire observer. Nous dirons au premier jour quelque chose de cette force, par laquelle nous pouvons accomplir les préceptes de l'Évangile. Je vous prie, Eraste, d'y penser avec Aristarque, afin que notre entretien soit plus agréable.

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « que l'on obéit aux conseils ».
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « que nous croyons ».
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « assez fort pour nous soutenir. »

ENTRETIEN IX

De la nécessité de la grâce de Jésus-Christ pour accomplir les préceptes de l'Évangile [1].

ARISTARQUE. — J'ai pensé, Théodore *(a)*, aux choses que vous me [2] dîtes hier et à celles dont nous devons nous entretenir aujourd'hui. Je suis convaincu des premières, et voici ce que je pense des autres.

Je considère l'homme comme entre le ciel et la terre; entre le lieu de son repos et de sa félicité, et celui de son inquiétude et de sa misère; tenant à Dieu sans le connaître, tenant aux corps et les voyant. Comme c'est le plaisir qui l'agite et qui le transporte, et que dans le temps qu'il en jouit il ne voit pas celui qui en est la véritable cause, de même qu'il voit et qu'il touche les corps qui en sont l'occasion, il se porte avec fureur vers les corps, et il ne pense pas seulement à Dieu. Ainsi il est nécessaire qu'il se prive des plaisirs sensibles, s'il veut arrêter le mouvement

1. Dans les deux éditions de 1677, titre :
« Continuation du même sujet. »

Éditions de 1685 et 1693, titre :
« Quelle est la force nécessaire pour accomplir les préceptes de l'Évangile. »

(a) J'ai expliqué plus au long mes sentiments sur la grâce dans le traité *de la Nature et de la Grâce*, dans les *Méditations chrétiennes* et dans mes quatre lettres touchant celles de M. Arnauld. (Note ajoutée à partir de 1685. Le dernier membre de phrase : « et dans mes quatre lettres... » est ajouté dans l'édition de 1702.)

2. Dans les deux éditions de 1677 : « vous nous dites ».

qui l'éloigne du ciel et qui le porte vers la terre. Cela est évident : mais la privation des plaisirs ne suffit pas encore pour l'élever vers le ciel.

Concevons, Théodore, qu'une balance ait un de ses bassins vide, et que l'autre soit beaucoup chargé. Quoique l'on décharge peu à peu ce dernier bassin, en sorte [1] qu'il n'y reste presque rien, il n'arrivera point pour cela de changement dans la balance : il faut ou la décharger entièrement, ou mettre quelque poids qui contrepèse dans l'aut e bassin.

Notre esprit est comme une balance, et il n'est parfaitement libre, en un sens, que lorsque le poids qui le transporte et qui le captive est égal pour le ciel et pour la terre, ou plutôt lorsque ce poids est nul. Car alors l'esprit étant comme en équilibre, il se transporte facilement par lui-même vers celui qu'il reconnaît clairement par la raison être son vrai bien. Ce n'est point le plaisir prévenant qui l'agite et qui le détermine, c'est la raison [2] toute seule : ses sens n'ont point de part à sa détermination [3]; son amour est éclairé et entièrement digne de lui.

Adam, avant son péché, n'ayant point de concupiscence, ses sens et ses passions se taisant dès qu'il le voulait, en un mot, n'étant point porté malgré lui à l'amour des choses sensibles par des plaisirs prévenants, involontaires et rebelles, il était parfaitement libre. Pour contrebalancer les plaisirs sensibles, il n'avait pas besoin de cette espèce de grâce qui consiste dans une délectation prévenante, parce que les poids de la balance étaient nuls.

Mais présentement qu'un des bassins de la balance est extrêmement chargé, nous ne pouvons être libres de la même manière que le premier homme; car les personnes même les plus saintes ne peuvent se déli-

1. Dans les deux éditions de 1677 : « en telle manière ».
2. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « sa raison ».
3. « ses sens n'ont point de part à sa détermination », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.

vrer entièrement du poids de la concupiscence. Ce qu'elles peuvent faire, c'est de diminuer ce poids par la retraite, par la privation des plaisirs et par une mortification continuelle de leurs sens et de leurs passions. Mais ne pouvant le rendre nul, elles ont besoin de la délectation de la grâce pour le contrebalancer et pour mettre la balance dans un parfait équilibre.

Je crois donc, Théodore, que la privation des plaisirs ne suffit pas pour nous délivrer entièrement de leur servitude, et que la grâce de Jésus-Christ [1] nous est absolument nécessaire. Mais comme un petit poids [2] est capable de mettre une balance en équilibre, lorsqu'un des bassins est fort peu chargé; il est évident que la diminution du poids du péché, ou la privation des plaisirs sensibles, est la meilleure préparation non seulement à la grâce (si cette privation se fait par un mouvement de l'esprit de Dieu), mais à l'efficace de la grâce. Car il est clair que l'efficace de la grâce dépend ordinairement de la disposition où nous nous trouvons à l'égard des biens sensibles, comme l'action d'un poids dans une balance dépend, quant à son effet, de la force des poids contraires.

De même que tout poids pèse, toute grâce de Jésus-Christ est efficace en ce sens qu'elle porte vers Dieu [3].

1. Dans les deux éditions de 1677, Malebranche ajoute en note : « L'on entend ici par la grâce de Jésus-Christ celle que Jésus-Christ nous a particulièrement méritée, laquelle consiste dans la délectation prévenante ou dans le dégoût et l'horreur que l'on a dans l'usage des faux biens; car les grâces de lumière et de joie que Jésus-Christ nous a aussi méritées nous sont communes avec le premier homme qui n'ayant point de concupiscence n'avait pas besoin de plaisirs prévenants, comme on vient de l'expliquer. » Malebranche, dans le *Traité de la nature et de la grâce* (1680) appelle « Grâce du Créateur » cette grâce de lumière qui nous est commune avec le premier homme : « Cette espèce de Grâce, quoique méritée par Jésus-Christ, n'est pas la Grâce de Jésus-Christ. C'est la Grâce du Créateur : parce que Jésus-Christ n'en est pas d'ordinaire la cause occasionnelle, et qu'il en faut chercher la cause dans l'ordre de la nature. » (Second Discours, seconde partie, XL.)

2. Dans les éditions antérieures à 1695 : « le moindre poids ».

3. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « en un sens, ou porte vers Dieu. »

Mais de même que tout poids ne met pas en équilibre, ou ne fait pas trébucher une balance lorsqu'un autre poids y résiste; ainsi toute grâce ne nous met pas en parfaite liberté, ou ne nous emporte pas vers Dieu. De sorte que toute grâce de Jésus-Christ [1] est efficace, quoiqu'elle ne convertisse pas entièrement le cœur. Elle est toujours efficace par rapport à la volonté qu'elle excite et qu'elle meut, quoiqu'elle ne soit pas efficace par rapport au consentement de la volonté qui lui résiste [2]. Et toute grâce est suffisante pour convertir entièrement le cœur [3], lorsqu'il est bien préparé à la recevoir, car il n'y a point de poids si petit qu'il soit, qui ne puisse mettre une balance en équilibre, lorsque le poids contraire est fort léger [4].

Ainsi l'efficace et la suffisance de la grâce se peuvent considérer en elles-mêmes ou par rapport. Si on les considère en elles-mêmes, toute grâce de Jésus-Christ [5] est efficace, et suffisante par conséquent; si par rapport, quelquefois elle est efficace et suffisante, et quelquefois elle ne l'est pas. Ce n'est pas que Dieu ne puisse donner de telles grâces à un pécheur, que toute la malignité du péché n'en empêcherait jamais l'efficace. Car quoique l'on conçoive une balance extrêmement chargée d'un côté, l'on peut encore trouver un poids assez grand pour la redresser. En un mot [6], on peut dire que toute grâce de Jésus-Christ est efficace par elle-même, en ce sens qu'elle agit dans la volonté et qu'elle produit physiquement en elle l'amour naturel du bien. Mais elle n'est pas

---

1. « de Jésus-Christ », ajouté à partir de 1693.
2. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702.
3. Dans les éditions antérieures à 1702 : « pour le convertir entièrement ».
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « lorsque l'empêchement est fort léger. »
5. « de Jésus-Christ », ajouté à partir de 1693.
6. Les deux phrases qui terminent l'alinéa sont ajoutées dans les éditions de 1695 et 1702.

efficace par elle-même en ce sens qu'elle y produise physiquement notre consentement au bien, ou l'amour libre du bien : car il dépend de nous de consentir ou de ne pas consentir au bon mouvement qu'elle produit en nous.

Voilà, Théodore, ce qui m'est venu dans l'esprit sur le sujet de notre entretien.

THÉODORE. — Tout cela est bien pensé, mais c'est une comparaison qui ne dit pas encore tout. Qu'entendez-vous, Aristarque, par le mot de *grâce*[1]? Ce terme est vague et indéterminé; c'est un mot de logique qui ne signifie rien de distinct à Eraste. N'entendez-vous par ce mot que la seule *délectation prévenante*[2]?

ARISTARQUE. — Jusqu'ici je ne pensais qu'à cette délectation. Mais on peut entendre par le mot de grâce tout ce qui est capable de redresser la balance, et de porter l'esprit vers Dieu, ou de l'y arrêter fortement, s'il lui est déjà uni.

THÉODORE. — Cela est encore bien vague. Savez-vous, Eraste, quelles sont les choses qui peuvent nous porter vers Dieu et nous y unir?

ERASTE. — Je ne les sais pas toutes en particulier. Mais il me semble en général qu'il n'y a que la *lumière* et le *plaisir*[3] qui nous fassent aimer; et qu'outre la lumière et les plaisirs prévenants[4], la *joie* peut confirmer notre amour, quoiqu'elle ne le commence jamais. Car quand je m'examine moi-même, je ne connais point d'autre motif de mes volontés particulières. Si je commence à aimer quelque chose, c'est ou que je *connais*, ou que je *sens* que cette chose m'est bonne:

---

1. Souligné dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Souligné dans les éditions de 1695 et 1702.
3. Les termes soulignés dans cet alinéa et le suivant ne le sont pas dans les éditions antérieures à 1702.
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « outre la lumière et le plaisir ».

et si je continue de l'aimer, c'est que je continue de connaître ou de sentir que cette chose m'est bonne; ou bien c'est que j'ai de la joie dans la vue ou dans le goût du bien que je possède.

THÉODORE. — Ainsi, Eraste, toutes les grâces qui vous portent positivement vers le bien, desquelles vous ayez connaissance, sont ou des grâces de *lumière* qui éclairent l'esprit sans le déterminer, ou des grâces de *plaisir prévenant* qui déterminent l'esprit sans l'éclairer, ou des grâces de *joie* qui suivent la lumière et la détermination de l'esprit, et ne servent qu'à le confirmer dans son choix. Vous ne parlez pas de l'ignorance ou de l'oubli des faux biens, du dégoût que l'on y trouve, ni de la tristesse qui naît en nous de la vue de notre misère lorsque nous jouissons de ces faux biens; mais j'en vois [1] la raison, c'est que ces sortes de grâces ne nous portent point directement et [2] par elles-mêmes vers les vrais biens, quoiqu'elles soient souvent nécessaires, afin que les grâces qui nous portent par elles-mêmes vers le bien puissent agir.

ERASTE. — Cela est vrai, Théodore.

THÉODORE. — Mais, Eraste, que pensez-vous de la nécessité de la grâce? Êtes-vous du sentiment d'Aristarque?

ERASTE. — Entièrement, Théodore. Je crois que la seule privation des plaisirs sensibles [3] n'est pas capable de nous réunir avec Dieu, quoique l'efficace ou la victoire de la grâce de Jésus-Christ en dépende presque toujours. Je crois que tous les hommes ont besoin de la lumière de la foi, et que ceux qui sont tentés par des plaisirs violents ne peuvent les vaincre par la seule grâce de lumière. Je crois qu'ils ont encore besoin de la délectation prévenante, principalement

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « j'en vois bien ».
2. « directement et », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
3. Le texte des éditions antérieures à 1695 ajoute : « de quelque manière qu'on la conçoive ».

s'ils ont coutume de suivre les mouvements de leurs passions.

Pour les justes dont le cœur est fortement attaché à Dieu, quoiqu'ils ne puissent vaincre une tentation sans quelque secours actuel, je crois que la seule lumière, qui ne leur manque jamais dans les occasions pressantes, suffit ordinairement pour cela, et que la joie qu'ils ressentent dans l'exercice de la vertu, ou la peine qu'ils auraient à le quitter [1], fait en eux le même effet que la délectation prévenante dans ceux qui commencent leur conversion.

THÉODORE. — Mais, Eraste, pourquoi dites-vous que la lumière ne manque jamais aux justes dans les tentations considérables et qui vont à les détacher de Dieu?

ERASTE. — C'est que les justes ne sont tels que parce qu'ils aiment Dieu sur toutes choses [2]. Or ceux qui aiment Dieu de cette sorte ne peuvent le perdre sans vouloir le conserver. Mais ils ne peuvent vouloir le conserver, sans penser aux moyens qui y peuvent servir, et sans se représenter la grandeur de leur perte.

THÉODORE. — Pourquoi cela, Eraste?

ERASTE. — Parce que la prière naturelle qui obtient de Dieu l'idée vive d'un objet, c'est la volonté actuelle de penser à cet objet [3]. Car lorsque nous voulons penser à quelque chose, l'idée de cette chose se présente à notre esprit; et cette idée est d'autant plus vive que notre volonté est plus ferme.

Un juste aime Dieu plus que toute autre chose. Dans une tentation par laquelle [4] il peut perdre Dieu,

---

1. « ou la peine qu'ils auraient à le quitter », ajouté à partir de l'édition de 1693.
2. « sur toutes choses », ajouté à partir de 1693.
3. Conformément à la théorie de l'attention que nous avons déjà rencontrée v. *supra* p. 3, note 2.
4. Dans les éditions antérieures à 1702 : « en laquelle ».

il est en état de voir sa perte. Il ne la peut voir sans la sentir et sans vouloir l'éviter. Sa volonté demande donc naturellement de la lumière; et elle l'obtient d'autant plus grande, que son désir est plus fort et que sa charité est plus ardente. Car c'est cette charité qui prie comme il faut, et qui est toujours suffisamment[1] exaucée.

THÉODORE. — Il est vrai, Eraste, on ne peut nous ravir notre bien, sans que nous ayons la volonté de le conserver; et cette volonté est toujours suivie de la lumière, car il n'y a rien qui éclaire tant que l'intérêt. Ceux qui regardent Dieu comme leur vrai bien, et qui l'aiment actuellement plus que toutes choses, sont d'ordinaire assez éclairés dans les dangers des tentations, et ils découvrent d'ordinaire le moyen de les éviter. Mais c'est lorsque leur amour est fort[2] et actuellement excité[3], ou que la tentation n'est pas grande. Il y a des justes qui aiment habituellement[4] Dieu plus que toutes choses, dont l'amour n'est pas vif; ils laissent languir[5] leur charité, faute de nourriture, et la concupiscence, qui la combat sans cesse, l'affaiblit extrêmement. De sorte que les idées, qui selon les lois de la nature, se représentent à leur esprit dans la tentation, se dissipent et s'évanouissent en un moment; elles n'ont point de corps ni de consistance. Les sensations les obscurcissent, ces idées, et les passions les font évanouir[6]. Mais les idées qui, selon les lois de la nature, s'excitent dans les mouvements de nos passions, sont vives et[7] sensibles. Ainsi, Eraste, afin

1. « suffisamment », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Dans les deux éditions de 1677 : « Mais, Eraste, c'est lorsque l'amour est fort ».
3. « et actuellement excité », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
4. « habituellement », ajouté dans l'édition de 1702.
5. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ils le laissent languir faute de nourriture, et la concupiscence qui le combat... »
6. Phrase ajoutée dans l'édition de 1702.
7. « vives et », ajouté dans l'édition de 1702.

que les justes ne tombent pas, il faut, ou que Dieu leur donne une lumière plus forte et plus vive [1] que celle qui doit suivre de leur amour selon les lois naturelles, ou que Dieu réveille et fortifie leur amour par une délectation prévenante. Mais, parce qu'il le fait s'il lui plaît et autant qu'il lui plaît, cela n'étant point [2] de l'ordre naturel auquel il s'est obligé; la lumière des justes et la disposition de leur cœur, toutes suffisantes qu'elles sont, ne leur donnent pas toujours la victoire dans le temps de la tentation. Car [3] la persévérance dans le bien dépend d'une vigilance particulière de Jésus-Christ sur ses membres [4].

ERASTE. — Cela est bien fâcheux que les justes mêmes demeurent vaincus dans une tentation [5].

THÉODORE. — Il est vrai, Eraste, mais les justes peuvent prier. Dieu s'est obligé par des promesses qu'il garde aussi inviolablement que les lois de la nature, de leur donner toujours les secours actuels et efficaces dont ils ont besoin. *Quiconque* [6] *invoquera le nom du Seigneur sera sauvé (a).* Les justes sont membres de Jésus-Christ; ils sont animés de l'esprit de Jésus-Christ; c'est, pour ainsi dire, Jésus-Christ qui prie en eux, et Dieu ne peut rien refuser à son Fils. Car les justes n'obtiennent point ce qu'ils demandent,

1. « et plus vive », ajouté dans l'édition de 1702.

2. Dans es éditions antérieures à 1702 : « cela n'étant plus ».

3. Cette phrase est ajoutée à partir de 1693.

4. Les pensées et les désirs de Jésus-Christ sont la cause occasionnelle ou distributive de la grâce efficace dans les âmes. Cela pour trois motifs. Jésus-Christ est l'Architecte qui élève à la majesté de son Père un temple éternel dont les élus sont les pierres vivantes; or il choisit les pierres dont il a besoin, suivant ses désirs. Il est encore le chef du corps mystique qu'est l'Église : c'est lui qui envoie le mouvement et la vie dans les chrétiens qui sont ses membres. Il est enfin Médiateur entre les hommes et Dieu, et nulle grâce efficace ne descend de Dieu aux hommes qu'il ne l'ait désiré. (*Méditations chrétiennes* XIV, 14-22 et *Traité de la nature et de la Grâce* Second Discours, première partie.)

5. Dans les deux éditions de 1677 : « Cela est bien fâcheux que les justes mêmes... » La fin de la phrase est ajoutée à partir de 1685.

6. Phrase ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.

(a) Act. 2, 21. *Rom.* 10, 12. (Note ajoutée dans l'édition de 1702.)

s'ils ne le demandent par Jésus-Christ, et pour conserver en eux l'esprit de Jésus-Christ.

ERASTE. — Mais, Théodore, lorsqu'un juste laisse par négligence affaiblir son amour, lorsqu'il laisse éteindre en lui la lumière et la vie de l'esprit, Dieu sait son besoin. Dieu l'aime, car tout juste est aimé de Dieu. Pourquoi donc attend-il qu'il le prie? Que ne le prévient-il, que ne le défend-il?

THÉODORE. — Dieu n'attend pas toujours que les justes le prient. Il leur donne souvent des secours qu'ils ne lui demandent pas; et s'il leur ordonne de les lui demander, c'est qu'il veut en être aimé et adoré. Dieu sait mieux nos besoins que nous-mêmes; et s'il nous commande de le prier, c'est afin de nous obliger de penser à lui, et de le regarder comme celui qui seul est capable [1] de nous combler de biens; c'est afin d'exciter [2] notre amour vers lui; et non pas pour apprendre de nous ni nos besoins, ni les motifs qu'il a de nous secourir. Il est résolu [3] de nous faire grâce à cause de son Fils; et s'il veut que nous l'en priions [4] au nom de son Fils, c'est afin que nous l'aimions lui et son Fils.

C'est la foi et l'amour de Dieu qui prient; c'est la disposition de l'esprit et du cœur qui prie [5]. On ne peut prier Dieu sans croire actuellement beaucoup de choses de lui et de nous, sans reconnaître sa propre faiblesse [6], sans espérer actuellement en Dieu [7], et sans l'aimer actuellement. Mais les actes réveillent et produisent

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « qui est seul capable ».
2. Dans les deux éditions de 1677 : « d'exciter et de réveiller ».
3. Dans les deux éditions de 1677 : « il est bien résolu ».
4. Dans l'édition de Mons 1677 : « que nous la lui demandions ».
5. Dans les éditions antérieures à 1702 : « C'est l'amour qui prie, c'est le respect; c'est la disposition du cœur qui prie, car on ne peut prier... » Dans le texte de 1695 « car » est supprimé.
6. « sans reconnaître sa propre faiblesse », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702. Le texte de 1695 porte : « sans reconnaître sa faiblesse ».
7. Dans les éditions antérieures à 1695 : « en lui ».

même les habitudes. C'est donc principalement pour réveiller en nous notre foi, notre espérance et notre charité, et nous conserver dans l'humilité [1], que Dieu nous commande de le prier.

Mais lorsque notre foi est vive, notre espérance ferme et notre charité ardente et actuellement excitée [2], il n'est pas possible, selon [3] l'ordre immuable et nécessaire, et même selon les lois naturelles, que la lumière nous [4] manque. Car, comme vous venez de dire, il n'est pas possible qu'on nous ravisse ce que nous aimons actuellement [5], sans qu'il s'excite en nous quelque désir [6] de le conserver; et ce désir est naturellement suivi de la vue des moyens de le conserver.

De plus, la joie que nous trouvons dans la possession de ce que nous aimons avec ardeur, a beaucoup de force. Car les justes possèdent Dieu par l'avant-goût de leur espérance, et cet avant-goût accompagné de lumière est capable de leur faire vaincre les plus fortes tentations, parce qu'il leur fait embrasser avec joie les moyens de les vaincre [7] que la lumière leur offre. Ainsi la prière est la nourriture de l'âme. C'est par elle qu'elle reçoit de nouvelles forces. C'est par elle qu'elle pense à Dieu, qu'elle se met en sa présence, qu'elle s'unit à celui qui est toute sa force. C'est même par elle qu'elle reçoit de Dieu, par Jésus-Christ, la délectation de la grâce pour contrebalancer les plaisirs prévenants qu'elle reçoit aussi de Dieu (car il n'y a que Dieu qui agisse en elle), mais qui sont involontaires et rebelles à cause de la désobéissance d'Adam.

---

1. « et nous conserver dans l'humilité », ajouté à partir de 1693.
2. « et actuellement excitée », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
3. Dans les deux éditions de 1677 : « selon même les lois naturelles, que... »
4. Dans les deux éditions de 1677 : « que la lumière vive et efficace nous manque. »
5. « actuellement », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
6. Dans les deux éditions de 1677 : « un désir ».
7. « de les vaincre », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

Et vous devez remarquer, Eraste, que les justes ont toujours en eux la force de prier, puisque c'est l'amour qui prie, et par conséquent celle d'obtenir l'augmentation de leur charité, puisque Dieu s'est obligé par ses promesses de leur accorder leur prière. Ils peuvent même se servir sans peine de cette force qu'ils ont de prier, dans tous les temps auxquels ils ont liberté d'esprit, et auxquels ils sentent le besoin qu'ils ont de prier [1], principalement s'ils vivent dans la retraite et dans la privation des plaisirs. Car, comme les justes aiment Dieu, il leur est facile dans le temps qu'ils ont liberté d'esprit et qu'ils sentent que quelque chose les éloigne de Dieu, de faire quelque effort pour se rapprocher de lui : et cet effort est une prière [2] qui est récompensée d'une grâce d'autant plus grande que cet effort est plus grand. Ils peuvent recourir à Jésus-Christ, penser à ses conseils et à ses exemples; et s'ils ne peuvent sans peine l'imiter dans sa vie, ils peuvent au moins le désirer; ils peuvent fortifier leur espérance et réveiller leur charité, en priant avec confiance et avec humilité dans la vue des mérites de Jésus-Christ.

ARISTARQUE. — Ils peuvent ce que vous dites, s'ils y pensent; mais s'ils n'y pensent pas, certainement ils ne le peuvent pas, car on ne peut faire ce que vous dites sans que l'on y pense.

THÉODORE. — Ils y pensent toujours, Aristarque, dans le temps nécessaire, puisque étant justes, ils aiment Dieu. Car ceux qui aiment Dieu, l'ont présent dans le temps où il y a danger à le perdre [3]; non seulement parce que Dieu n'abandonne pas le juste, mais encore parce qu'on ne peut nous ravir ce que nous aimons sans que nous pensions à le retenir. Je suppose

1. Dans les éditions de 1677 et celle de 1685 : « ils sentent qu'ils ont besoin de prier ».
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « une prière efficace ».
3. Dans les éditions antérieures à 1702 le texte suit ainsi : « puisqu'on ne peut nous ravir ce que nous aimons... ».

cependant qu'ils conservent la liberté de leur esprit par l'éloignement des plaisirs sensibles; car quelquefois l'imagination est si occupée et si troublée par l'action des corps qui nous environnent, et par le mouvement des esprits que les passions excitent en nous, qu'on peut perdre Dieu sans beaucoup de peine, et sans faire toutes les réflexions que je crois nécessaires pour conserver et pour fortifier la charité. Car quoique Dieu n'abandonne jamais les justes, il arrive souvent qu'ils se perdent, faute de veiller sur eux-mêmes et d'invoquer leur Sauveur, comme ils y sont obligés [1].

ERASTE. — Ainsi, Théodore, il faut toujours revenir aux conseils de Jésus-Christ. Il n'y a rien de plus nécessaire aux justes aussi bien qu'aux pécheurs, que l'éloignement du grand monde et des plaisirs excessifs [2]; et je juge que les personnes qui ne bornent ni leurs plaisirs ni leurs passions, ne peuvent guère demeurer dans cette présence de Dieu qui contient et qui fortifie leur amour [3]. Je m'imagine que le bruit confus, la symphonie, l'éclat, toutes les magnificences et les agréments des lieux publics me brouilleraient fort l'esprit si je m'y laissais conduire. Car on dit que les auteurs de ces divertissements auxquels, Aristarque, vous alliez autrefois si souvent, n'ont point d'autre vue que d'exciter les passions et d'enchanter l'imagination. Je pense que si quelque tentation me surprenait dans ces lieux, je n'aurais pas assez de force et de liberté d'esprit pour y résister. Ainsi je suis bien résolu de n'y aller jamais [4].

THÉODORE. — Vous avez raison, Eraste. Il faut toujours chercher les divertissements les plus simples et les plus modérés; il faut se faire des plaisirs d'en-

1. Cette phrase est ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « des plaisirs violents ».
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « son amour. »
4. Dans les deux éditions de 1677 : ainsi je n'y irai jamais. » | Édition de 1685 : « je n'irai jamais. »

fant [1]. Mais il y a des gens qu'on ne peut divertir si on ne les trouble. Ils ne prennent pas leur divertissement comme vous, pour relâcher leur esprit; ils ne l'appliquent jamais; c'est pour donner quelque relâche à leurs passions qui les fatiguent trop, parce qu'ils en suivent les mouvements violents. Ce n'est point pour remettre dans son assiette naturelle leur imagination, après l'avoir trop forcée par la méditation; c'est pour effacer de leur esprit des desseins ambitieux, des pensées que les passions ont excitées et qui ne leur sont plus agréables. C'est pour se rendre plus heureux, en suivant le mouvement de quelques passions plus douces et plus modérées que celles qui les agitent ordinairement; car les passions de théâtre n'ébranlent pas si rudement que celles dont l'objet est réel et subsistant.

ERASTE. — Certainement, Théodore, ces gens-là sont bien misérables. Leur imagination est bien [2] corrompue. La concupiscence ou le poids du péché, pour parler comme Aristarque, pèse bien dans leur balance; il faut bien des délectations prévenantes pour le contrebalancer. Cependant ils espèrent se sauver comme les autres chrétiens; et ils s'imaginent que sans se préparer aux grâces ordinaires, en suivant les conseils de Jésus-Christ, Dieu leur donnera de ces grâces extraordinaires, qui surmontent toute la malignité des esprits les plus corrompus. Ils disent que c'est à Dieu à les convertir.

THÉODORE. — Lorsque j'entends des voluptueux ou des ambitieux se plaindre de ce que Dieu ne leur donne pas de grâces efficaces pour se convertir, il me semble

---

1. Malebranche se plaisait dans la société des enfants, avec lesquels, écrit le P. Adry, on l'a surpris souvent se divertissant sans qu'il en rougît. Il préférait cet amusement à tout autre. « Il ne laisse, disait-il, dans l'esprit aucune trace désagréable et rien qui puisse troubler dans le travail qui lui succède. » (*Vie du R. P. Malebranche, Op. cit.* p. 408.)

2. « bien », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.

que je vois des cruels qui se poignardent et qui s'en prennent [1] à Dieu de la cruauté qu'ils exercent contre eux-mêmes. Ils veulent que Dieu leur fasse du bien dans le temps qu'ils se font du mal; et lorsqu'ils produisent dans leurs corps les mouvements auxquels la douleur est attachée par l'ordre de la nature, ils veulent que Dieu change cet ordre et fasse des miracles en leur faveur.

Nous ne pouvons, Eraste, trop penser que Dieu agit toujours par les voies les plus simples et qu'il garde inviolablement les lois qu'il s'est prescrites, non seulement dans l'ordre de la nature, mais encore dans celui de la grâce. La voie la plus simple et la plus courte pour la conversion des pécheurs, c'est la privation des plaisirs : cela est évident. Il faut donc commencer par là, et ne pas s'attendre à ces grâces extraordinaires qui sont des miracles dans l'ordre de la grâce.

Si nous voulons vivre, il faut que nous mangions [2]; si nous voulons jouir de quelque plaisir, il faut que nous excitions [3] dans notre corps les mouvements auxquels ce plaisir est attaché par la nature. Car ces mouvements obligeront Dieu, en conséquence de ses volontés, à nous faire jouir du plaisir que nous souhaitons. De même, si nous voulons nous sanctifier, si nous voulons vivre de la vie de la grâce, nous devons nous priver des plaisirs sensibles [4]; nous devons faire pénitence et beaucoup prier. Notre pénitence et nos prières faites avec foi [5] obligeront Dieu, en conséquence de ses promesses, à répandre sur nous des grâces capables de nous changer. Mais si nous suivons les mouvements de nos passions et que nous nous attendions à l'efficace des grâces extraordinaires, nous

1. Dans les deux éditions de 1677 : « se prennent à Dieu ».
2. Dans les deux éditions de 1677 : « nous devons manger ».
3. Dans les deux éditions de 1677 : « il faut exciter ».
4. Dans les éditions antérieures à 1695 : « des objets sensibles ».
5. « faites avec foi », ajouté dans l'édition de 1702.

ressemblons à des fous qui se précipitent, en s'imaginant que Dieu fera des miracles en leur faveur.

Lorsque nous ne savons pas quelles sont les lois de la nature, nous tâchons par diverses expériences de les découvrir [1]. Mais lorsque nous les connaissons [2], nous regardons ces lois [3] comme inviolables; nous y conformons nos actions [4], et nous ne prétendons point les renverser. Si un homme ne sait pas que le feu soit capable de le blesser, il s'en approche. Mais lorsqu'il sait quelle est son action, il prend garde à lui et ne prétend point que le feu doive le respecter s'il se jette au milieu de ses flammes. Si nous ne savons pas quelles sont les lois de la grâce, ou les voies par lesquelles la grâce de Jésus-Christ agit en nous selon toute son efficace [5], nous devons nous en instruire; et lorsque nous le savons, nous devons nous y conformer et ne pas prétendre les renverser selon nos désirs. Car la conduite de Dieu [6] ne dépendra jamais de notre caprice, et si l'on ne suit les conseils de Jésus-Christ, il est moralement impossible qu'on se sauve.

Les physiciens ne connaissent les lois particulières de la nature que d'une manière fort imparfaite, car les expériences qui sont le moyen le plus assuré de les découvrir sont fort trompeuses [7]. Cependant ils res-

1. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « nous les apprenons par des expériences ».

2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « nous les savons ».

3. Dans les éditions antérieures à 1693 : « nous les regardons ».

4. Dans les éditions antérieures à 1693 : « nous conformons nos actions à ces lois ».

5. « ou les voies par lesquelles la grâce de Jésus-Christ agit en nous selon toute son efficace », ajouté dans l'édition de 1702.

6. Dans les éditions antérieures à 1702 : « car les volontés de Dieu ne dépendront jamais de notre caprice. » Ce qui suit jusqu'à la fin de l'alinéa est ajouté dans l'édition de 1702.

7. « Pour la physique, il ne faut admettre que les notions communes à tous les hommes, c'est-à-dire les axiomes des géomètres et les idées claires d'étendue, de figure, de mouvement et de repos, et, s'il y en a, d'autres aussi claires que celles-là. » (*Recherche de la vérité*, liv. VI, 2e partie, ch. VI.) Ces idées claires nous donnent les lois générales de la nature. Quant aux expériences que le physicien institue pour découvrir les lois particulières, elles sont trompeuses, car il use de ses sens pour observer : or une règle essentielle, aux

pectent et craignent ces lois, toutes inconnues qu'elles leur sont. Et les chrétiens, sans respect et sans crainte pour les lois de la grâce qu'ils connaissent bien, suivent aveuglément leurs passions [1]. Ils connaissent le poison, mais parce qu'il leur paraît agréable, ils le prennent sans horreur.

La raison leur apprend, ainsi que nous avons reconnu dans notre entretien précédent, que la privation [2] des plaisirs leur est nécessaire; le sentiment intérieur de leur conscience confirme les jugements de leur raison; les conseils de Jésus-Christ, son exemple, celui de tous les gens de bien ne leur permettent pas d'en douter : et cependant ils prennent plaisir à s'aveugler, pour ne pas reconnaître la nécessité de ce moyen [3]. Que s'ils se trouvent obligés de reconnaître la nécessité de ce conseil de Jésus-Christ, toute la déférence qu ils lui rendent n'est souvent qu'extérieure. Ils se privent de certaines choses qui [4] ne touchent point leur passion dominante : ils souffrent volontiers une circoncision charnelle qui n'est point cette circoncision de cœur que Dieu leur demande.

Quand nous considérons, Eraste, la vie du précur-

---

yeux de Malebranche, est « *de ne juger jamais par les sens de ce que les choses sont en elles-mêmes, mais seulement du rapport qu'elles ont avec notre corps*, parce qu'en effet ils ne nous sont point donnés pour connaître la vérité des choses en elles-mêmes, mais seulement pour la conservation de notre corps. » (*Ibid.* l. I, ch. v, 3.)

1. Dans les éditions antérieures à 1702, au lieu de : « suivent aveuglément leurs passions », on lit : « veulent accommoder toutes choses à leurs desseins.

2. Dans les deux éditions de 1677 :

« La privation est la loi de la grâce la plus nécessaire pour le rétablissement de la nature; le sentiment... »

Éditions de 1685, 1693 et 1695 :

« La privation est la voie la plus courte pour rétablir la nature; le sentiment... »

3. Dans les deux éditions de 1677 : « la nécessité de cette loi; ou lorsqu'ils se trouvent obligés de la reconnaître, tout le respect qu'ils lui rendent n'est souvent qu'extérieur; ils se privent de certaines choses qui ne les touchent pas, et ils souffrent une circoncision charnelle... »

4. Dans l'édition de 1685 : « qui ne les touchent pas et ils souffrent une circoncision... »

seur de Jésus-Christ, de celui qui[1] est, pour ainsi dire, la préparation personnelle à la grâce substantielle, car saint Jean a été envoyé pour nous représenter[2] par sa prédication et par la sainteté de sa vie toutes les choses qui préparent à la grâce, comme Jésus-Christ a été envoyé pour nous la communiquer; quand nous considérons, dis-je, ce modèle de préparation à la grâce, nous ne remarquons en lui qu'éloignement du monde, que privation continuelle des choses mêmes qui semblent nécessaires à la vie; car vous savez ce que l'Évangile dit de lui *(a)*. Ainsi son exemple nous apprend assez ce qu'il faut faire pour se préparer à la grâce. Mais notre imagination, toute corrompue par les plaisirs sensibles, détourne bientôt notre vue de ce modèle de mortification et de pénitence[3], pour nous en former un autre de quelque personne qui passe dans le monde pour homme de bien, et qui ne laisse pas de jouir des plaisirs que saint Jean a condamnés comme contraires aux voies par lesquelles Jésus-Christ vient en nous.

ARISTARQUE. — Je vous avoue, Théodore, que tous les héros que je me suis proposés jusqu'ici comme les modèles vivants de ma conduite, sont plus généreux que saint Jean. Ils ne craignent point de se familiariser avec le monde, ni de jouir de certains plaisirs qu'ils appellent[4] honnêtes. Je ne sais si c'est qu'ils se sentent assez forts pour les vaincre. Mais je crois devoir dire à Eraste que je suis devenu esclave de bien des plaisirs, lorsque à l'exemple de ces héros, je n'ai point eu de crainte de les goûter.

---

1. Le texte de Mons 1677 ajoute : « par sa vocation a marché devant Jésus-Christ pour lui préparer ses voies, de celui qui est, pour ainsi dire... »
2. Dans l'édition de Mons 1677 : « nous représenter d'une manière très parfaite et par sa prédication et par... »
(a) Ch. 3, V. 4 de *S. Matth.* (Note ajoutée à partir de l'édition de 1685.)
3. Dans les deux éditions de 1677 : « ce modèle que Dieu nous a donné pour nous... »
4. « qu'ils appellent », ajouté à partir de 1685.

ERASTE. — Je vous [1] rends grâces, Aristarque. Je sais qu'il faut se conduire par raison. Agir seulement par principe d'imitation, c'est plutôt agir en bête qu'en homme. Théodore m'y a fait penser. Si nous nous proposons un modèle, ce doit être pour nous exciter par son exemple à faire courageusement les choses que nous savons par la raison devoir faire. Car tout homme étant sujet à l'erreur et au péché, nul homme ne peut servir de règle infaillible. La raison doit corriger les défauts du modèle.

ARISTARQUE. — C'est aussi la raison qui doit faire le choix des modèles. Car l'imagination, éblouie par l'éclat trompeur des fausses vertus [2], nous fait souvent admirer un héros au lieu d'un saint; et parce qu'il y a bien plus de plaisir et de facilité à vivre en héros qu'à vivre en saint, nous sommes bien aises, pour justifier notre conduite, de nous proposer de ces modèles qui s'accommodent à nos humeurs.

ERASTE. — Le plus sûr est [3] de suivre les modèles que Dieu nous propose, car Dieu ne peut pas nous tromper. Les conseils de Jésus-Christ sont certainement les meilleurs, et la conduite de saint Jean y est tout à fait conforme. Il faut se le proposer pour exemple. Il me semble que la raison m'oblige de m'en aller comme lui dans les déserts, pour éviter la contagion du monde et pour me préparer à la grâce de Jésus-Christ. Car enfin je suis convaincu par la raison que saint Jean est un bon modèle; le Saint-Esprit nous le propose dans les saintes Écritures, et Jésus-Christ le loue hautement de la sainteté de sa vie *(a)*. Qu'en pensez-vous, Théodore, croyez-vous que je doive l'imiter?

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Je ne vis pas d'opinion, Aristarque; je sais qu'il faut vivre de règle et par raison; je sais qu'agir seulement par principe d'imitation... »
2. Dans l'édition de Mons 1677 : « des vertus imaginaires ».
3. Dans les deux éditions de 1677 : « c'est de suivre ».

(a) Ch. 11, v. 9, 10 et 11 de *S. Matth.*

Théodore. — Je ne sais, Éraste. Mais si vous ne devez pas l'imiter, je sais que vous devez imiter Jésus-Christ. Saint Jean nous préparant à la grâce et ne nous la donnant pas, devait nous montrer l'exemple de la dernière austérité. Il devait ôter [1] de la balance généralement tous les poids qui la font pencher vers la terre, parce qu'il ne pouvait nous donner le poids de la grâce pour la mettre en équilibre. Comme précurseur de l'Auteur de la grâce, il devait par ses prédications et par son exemple ôter tous les empêchements à recevoir Jésus-Christ. Il devait donc par son exemple [2] nous défendre dans la dernière rigueur l'usage des biens sensibles : c'était là son devoir.

Mais Jésus-Christ nous apprend à faire usage de ces biens. Le poids de sa grâce nous met en liberté, parce qu'il remet la balance dans l'équilibre. Nous pouvons avec sa grâce vivre parmi le monde sans en devenir esclaves, parce qu'elle [3] nous empêche d'aimer le monde. Nous pouvons user des biens sensibles, parce que avec sa grâce nous en usons sans plaisir; ou plutôt parce que le plaisir de la grâce est plus solide que celui que nous goûtons dans l'usage de ces biens. Mais il faut bien prendre garde que la liberté que nous recevons par la grâce de Jésus-Christ ne nous serve d'occasion pour vivre selon la chair. Nous pouvons nous sauver dans le monde, mais nous ne pouvons nous sauver sans haïr le monde. Et si en vivant dans le monde nous l'aimons, si nous devenons esclaves de ses pompes, la raison nous apprend que nous devons l'abandonner. Car nous ne pouvons le vaincre sans Jésus-Christ; et si nous avions en nous la grâce de Jésus-Christ, nous sentirions en nous la force de vaincre le monde. Nous pouvons goûter de certains plaisirs

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « Il devait, Éraste, ôter... »
2. « par son exemple », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.
3. Dans les deux éditions de 1677 : « parce que sa grâce nous empêche... »

dans certaines occasions, mais nous ne devons point les goûter sans horreur et sans crainte; et si nous les goûtons sans horreur et sans crainte, la raison nous apprend que [1] nous devons les éviter. La charité nous oblige à vivre avec les autres hommes, car la grâce ne détruit pas les sociétés civiles. Mais la même charité nous oblige d'établir avec eux une société qui ne finisse pas avec la vie.

Il est vrai que Jésus-Christ n'est pas venu *apporter la paix au monde, mais la guerre et le glaive. Il est venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, la belle-fille d'avec la belle-mère (a). S'il y a cinq personnes dans une maison, il est venu en mettre trois contre deux et deux contre trois (b).* Il est venu mettre la division dans l'homme même; *il faut* [2] *que l'homme se haïsse et se persécute sans cesse, pour être digne du nom de chrétien (c).* Mais il n'est venu faire ces choses qu'afin de nous réunir avec Dieu, de nous réconcilier avec nous-mêmes, de commencer dès cette vie une société qui dure éternellement.

Pensez-vous, Aristarque, vous qui êtes si sensible à l'amitié, que vous soyez ici-bas capable d'aimer véritablement quelque personne, si vous ne l'aimez chrétiennement? Vous pouvez l'aimer suffisamment pour la société civile, qui dépend du rapport que les corps ont entre eux; mais vous n'êtes point en état [3] ni de le connaître tel qu'il est, ni de vous connaître

---

1. « la raison nous apprend que », ajouté dans l'édition de 1702.
(a) Matth. 10 : 34, 35. (Note ajoutée à partir de 1685.)
(b) Luc, 12 : 52. (Note ajoutée à partir de 1685.)

2. Dans l'édition de Mons 1677, le passage de S. Matthieu n'est pas en italiques mais est incorporé au texte : « Il faut qu'il se haïsse et qu'il se persécute sans cesse s'il veut être digne du nom de chrétien. Mais c'est afin de nous réunir et nous et les autres hommes avec Dieu : c'est afin de nous réconcilier... »
(c) Matth. 10 : 36, 38. *Luc*, 14 : 26. (Note ajoutée à partir de 1685.)

3. Dans l'édition de Mons 1677 : « vous n'êtes pas seulement en état ».

vous-même. Pensez-vous voir votre ami, lorsque vous voyez un certain arrangement de matière qu'on appelle un visage, ou lorsque vous entendez le son de quelques paroles qui agitent l'air? Je ne le crois pas [1]. Mais si vous ne voyez pas votre ami, qu'aimez-vous lorsque vous croyez l'aimer? Certainement, ou vous vous aimez vous-même, et votre amour est intéressé, ou vous aimez le visage de votre ami, et votre amour est indigne de votre ami; ou enfin vous aimez la vertu et la justice de votre ami, et alors votre amitié est raisonnable. Mais votre amitié est chrétienne, car vous aimez alors Dieu en votre ami, ou votre ami par rapport à Dieu. Vous l'aimez à cause qu'il tient à Dieu, à cause qu'il vit selon Dieu, à cause que sa volonté est conforme à celle de Dieu.

Cependant, Aristarque, votre amitié est toujours imparfaite, parce que vous ne savez pas bien ce que vous aimez [2]. Ne voyant point d'une vue claire l'esprit de votre ami, vous ne l'aimez point véritablement; car peut-être auriez-vous [3] horreur de lui, si vous le voyiez.

ARISTARQUE. — Vous me faites souhaiter que mon ami soit digne de l'amitié que je lui porte. Je vais tâcher de le convertir : j'ai bien des choses à lui dire.

THÉODORE. — Comme il est capable de connaître et d'aimer Dieu, il est toujours digne de votre amitié; car il n'y a présentement que cela qui nous rende aimables, à cause que nous ne nous connaissons pas parfaitement.

L'amour de Dieu et du prochain commence dès cette vie. Mais, comme nous ne verrons clairement que dans le ciel Dieu et notre prochain, notre charité

1. Dans les deux éditions de 1677 : « je ne le crois pas, Aristarque. »

2. Dans l'édition de Mons 1677 : « Mais, Aristarque, votre amitié est toujours imparfaite, parce que vous ne savez pas ce que vous aimez. »

3. *Ibid* : « peut-être que vous auriez horreur ».

ne sera parfaite que dans le ciel. Allez, Aristarque, voir votre ami. Mais vous, Eraste, à quoi pensez-vous?

ERASTE. — Aristarque pense à son ami, et moi je pense à moi-même. Je ne sais, Théodore, si je serai demain ici. Il me semble que je dois faire usage des vérités que vous m'avez apprises. Je vous laisse, parce que je suis présentement trop ému; vous le voyez assez. Je recommande toutes choses à vos prières.

Xe ET DERNIER ENTRETIEN

ARISTARQUE. — Il y a bien des nouvelles, Théodore : mon ami est enfin converti. Mais nous avons perdu Eraste : il n'est plus ici.

THÉODORE. — Qu'est-il devenu?

ARISTARQUE. — Je viens de l'apprendre. Comme nous étions en peine, sa mère et moi, de ce qu'il ne s'était pas rendu [1] à l'heure que nous avons coutume de dîner, je l'ai été chercher dans sa chambre, et j'ai trouvé sur sa table ce billet cacheté :

POUR ARISTARQUE.

Je suis convaincu, Aristarque, par la raison et par la foi ; par une lumière évidente, et par une autorité infaillible ; par les paroles intelligibles de la Vérité intérieure, et par les paroles sensibles de la Vérité incarnée ; je suis convaincu par tout ce qui peut convaincre une personne et raisonnable et chrétienne, que la voie ordinaire et la plus sûre pour tendre à Dieu est celle de la retraite et de la privation de toutes les choses sensibles. Mais je dois prendre mes assurances, d'autant plus que l'affaire pour laquelle je travaille est de conséquence [2], *d'autant plus qu'elle est difficile et périlleuse. Terrible affaire que l'alternative inévitable de biens ou de maux*

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « qu'il n'était pas au logis à l'heure... »

2. Les éditions antérieures à 1702 ajoutent ici : « d'autant plus qu'elle est nécessaire ».

qui ne finiront jamais[1] *! Je dois donc, Aristarque, me retirer dans un lieu où je sois à couvert de toutes les poursuites que l'on me fait pour m'engager dans des études éclatantes et qui ont rapport à des emplois pour lesquels je ne sens point de vocation particulière.*

Il est vrai que je ne sens point aussi en moi de vocation particulière et extraordinaire pour le dessein que j'ai pris. Mais il ne faut point de vocation particulière, lorsque la raison seule et la vocation générale des chrétiens suffit. Il faut sans doute une vocation particulière pour se mêler dans les affaires du monde, car la raison et la vocation générale nous en éloignent. Mais comme le monde est présentement fait, il suffit, ce me semble, d'être raisonnable et de croire à l'Evangile pour faire ce que j'ai fait.

Au reste, comme je ne prétends pas m'engager dans une vie particulière sans une vocation particulière, sans une raison bien pressante[2]*, je serai toujours en état de vous rejoindre lorsqu'il sera à propos. Mais je vous déclare que je croirais faire une faute plus légère de prendre sans vocation particulière l'habit de ceux avec lesquels je vais vivre, que de m'engager sans vocation dans le mariage et dans une charge qui m'attacherait trop au monde*[3] *et qui peut-être m'en rendrait esclave.*

Tous mes parents me persécutent, chacun selon son humeur et son ambition. Ils visent tous où je ne tends pas et où je ne veux pas tendre. De plus, je suis bien aise de rompre avec certains esprits contagieux, qui auront peut-être horreur de moi lorsque je serai de retour. Enfin je crois que je dois penser sérieusement aux choses essentielles. Antime et Philémon sont bien capables d'achever ce que Théodore a commencé : je vais les trouver. Il y a, comme vous savez, longtemps qu'ils

---

1. Cette phrase est ajoutée dans l'édition de 1702.
2. « sans une raison bien pressante », ajouté dans l'édition de 1702.
3. Dans les éditions antérieures à 1702, l'alinéa finit ainsi : « m'attacherait à trop de choses. »

me souhaitent, mais il y a encore plus longtemps que je pense à eux [1].

Ne croyez pas [2], *je vous prie, que ce soit manque d'amitié pour vous et de respect pour ma mère, que je n'ai pas fait les choses dans les formes ordinaires. C'est au contraire que les sentiments naturels que je dois avoir pour elle et pour vous, sont trop violents. J'en appréhendais les suites, dans un dessein que j'étais résolu d'exécuter de crainte de manquer à ce que je dois à Dieu. Mais enfin j'ai cru que les personnes chez qui je vais, étant très chères à ma mère, aussi bien qu'à vous, vous me pardonneriez facilement l'un et l'autre, une formalité que je n'ai pu garder par un excès de sentiment que j'ai et pour elle et* [3] *pour vous.*

Je n'ai osé écrire d'abord à ma mère ; mais je vous conjure, mon très cher cousin, de la disposer à recevoir les marques de mes respects et de ma soumission : je sais que je lui dois tout après Dieu. Pour Théodore, je vous prie de lui dire que je méditerai sans cesse les principes qu'il m'a découverts ; et que j'aime extrêmement la vérité. Il connaîtra assez par là que je ne serai guère sans penser à lui.

ARISTARQUE. — Que dites-vous, Théodore, de tout ceci?

THÉODORE. — Si vous voulez savoir, Aristarque, ce que je pense d'Eraste, je vous dirai que je n'ai jamais vu d'esprit plus juste et plus pénétrant, d'imagination plus pure et plus nette, de naturel plus doux et plus honnête, de cœur plus droit et plus généreux. Enfin je n'ai jamais vu de jeune homme plus accompli qu'Eraste.

Pour sa conduite, si vous y trouvez quelque chose à redire, répondez à la preuve qu'il apporte dans ce

---

1. « mais il y a encore plus longtemps que je pense à eux », ajouté dans l'édition de 1702.
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « Ne pensez pas ».
3. « et pour elle et », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

billet pour la justifier. Il sent ici des liens qui le captivent : il les rompt avec éclat, ne pouvant s'en délivrer autrement. Il appréhende de ne pouvoir conserver la pureté de son imagination, la liberté de son esprit, l'amour des vrais biens, parmi des gens qui ne vivent que d'opinion et qui font incessamment effort sur son esprit par leurs manières et par leur air contagieux. Quelques-uns même de ses parents le persécutent et le séduisent. Ils tâchent de le produire pour se faire honneur; et ils veulent qu'il se rende considérable dans le monde, afin que son établissement les affermisse, et que sa réputation se répande jusque sur eux-mêmes. Mais Eraste est persuadé par raison, que l'abondance des richesses et l'éclat des honneurs troublent l'esprit de ceux qui les possèdent; il en est convaincu par l'autorité de Jésus-Christ. Ne suivra-t-il pas sa lumière, ne respectera-t-il pas sa foi? Voulez-vous qu'il embrasse un fantôme qui disparaît, qu'il brigue une grandeur de théâtre, qu'il se repaisse d'illusions et de chimères? Qu'on lui prouve que sa lumière est fausse, que Jésus-Christ est un séducteur, ou qu'on le laisse en repos.

ARISTARQUE. — Ne pensez pas, Théodore, que je trouve rien à reprendre dans sa conduite. Je le suivrai plutôt que je ne le troublerai dans son dessein. Il a raison, j'en suis entièrement convaincu, non seulement par les choses que nous avons dites dans nos entretiens précédents, mais encore par celles qu'il me dit hier à mon retour de chez mon ami. Voulez-vous que je vous en rapporte quelque chose?

THÉODORE. — Vous me ferez plaisir. On est toujours bien aise de savoir les dernières paroles de ceux qui nous quittent.

ARISTARQUE. — Jamais Eraste ne fut plus éloquent et plus fécond. Il me disait entre autres choses, que l'homme n'est pas seulement uni à son propre corps, mais encore à tous ceux qui l'environnent; que nos

passions répandent notre âme dans tous les objets sensibles, comme nos sens la répandent dans toutes les parties de notre corps; et que ceux qui se jettent dans le grand monde [1], qui cherchent incessamment les richesses, les plaisirs, les honneurs, se dissipent et se perdent en se répandant hors d'eux-mêmes.

Dans le temps qu'ils s'imaginent étendre leur être propre, ils s'affaiblissent l'esprit [2]; ils deviennent esclaves de ceux à qui ils veulent commander; et lorsqu'ils augmentent leur pouvoir sur les corps qui les environnent, ils perdent celui qu'ils ont sur la vérité qui les pénètre.

Voici, me disait-il, ce qui fait qu'un homme est sensible. C'est qu'il sort de son cerveau certains nerfs dont les branches infinies se répandent dans toutes les parties de son corps. Ces nerfs qui répondent au siège de l'âme, l'agitent dès qu'ils sont ébranlés; ils la répandent dans toutes les parties où ils s'insinuent; et il ne passe rien dans son corps qui ne l'inquiète et qui ne la trouble.

Voici de même ce qu'est un homme qui suit ses passions et qui tient à tout. Il sort, pour ainsi dire, de son cœur, des liens [3] dont les filets se répandent dans tous les objets sensibles. Dès que ces filets sont ébranlés [4] par le mouvement de ces objets, son cœur est agité. Si ces objets s'éloignent, il faut que son cœur suive, ou qu'il se déchire. Enfin son âme se répand par ces liens [5] dans tout ce qui l'environne, comme

---

1. Le texte de Mons 1677 ajoutait : « qui en suivent les mouvements ».

2. Dans les deux éditions de 1677 : « Ils s'affaiblissent ». Édition de 1685 : « Ils s'affaiblissent eux-mêmes ».

3. Dans l'édition de Mons 1677 : « des cordes ».

4. Dans l'édition de Mons 1677 : « Dès que ces cordes sont ébranlées ».

5. Dans l'édition de Mons 1677 : « par ces cordes ».

elle se répand [1] par le moyen des nerfs dans toutes les parties du corps.

Lorsqu'un homme se jette inconsidérément dans le commerce du monde, les liens [2] de son cœur l'attachent à mille objets qui ne servent qu'à le rendre misérable. Et s'il est assez fou pour aimer véritablement ces objets, ou pour tirer vanité de sa nouvelle grandeur, il ressemble, me disait-il, à des hommes qui feraient gloire d'avoir des goitres, ou de ce que leurs loupes ou leurs bosses rendraient leur corps plus gros que celui des autres.

Pensez-vous, disait-il, que l'âme des géants soit plus grande que celle des autres hommes? Ils ont un plus grand corps, ils donnent le mouvement à une plus grande masse de matière. Mais si vous y prenez garde, leurs mouvements ne sont pas si justes. Les chevaux ou les éléphants ont plus de force qu'eux, leur masse est plus étendue; et si ces personnes mesuraient la grandeur de leur âme par celle de leur corps, ils se rendraient ridicules à tout le monde.

Cependant il serait plus juste de mesurer la grandeur de l'âme par celle du corps, que par celle des richesses et des honneurs. Notre corps est plus à nous que nos richesses; nous sommes davantage unis à lui qu'à nos vêtements, qu'à notre maison, qu'à nos terres. C'est donc être bien sot et bien vain que de prétendre se grossir en se répandant au dehors.

Il faut avouer [3], continuait-il, que la grandeur imaginaire rend les hommes bien misérables. Tout les blesse, tout les agite, car ils tiennent à tout. Mais des hommes dans le trouble et tout couverts de blessures sont-ils capables de penser? sont-ils capables de s'unir à la vérité pour laquelle seule ils sont faits, de laquelle

1. Dans les deux éditions de 1677 : « dans le corps par le moyen des nerfs. »
2. Dans l'édition de Mons 1677 : « les cordes ».
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « Mais, continuait-il, que la grandeur imaginaire rend les hommes misérables! »

seule ils doivent se nourrir [1], par laquelle seule ils peuvent devenir plus sages et plus heureux? Ce sont d'ordinaire des fous, des stupides, des esprits vides d'idées, sans lumière et sans intelligence.

Pensez-vous, ajoutait-il [2], que les voluptueux et ceux qui travaillent sans cesse à étendre leur servitude en étendant leur domination, sachent seulement qu'ils ne sont pas faits [3] pour le temps, qu'ils ne sont pas sur la terre pour y vivre? Non [4], ils ne le savent pas. Ils ne voient point que les corps sont au-dessous d'eux, incapables d'agir en eux, entièrement indignes de leur amour. Et comme ils ne sont jamais morts, ils ne savent point véritablement s'ils mourront. Ils le disent de bouche, ils le croient, je le veux : mais ils ne le savent pas. Ils pensent qu'ils ne seront plus, mais ils ne savent pas qu'ils mourront.

Qu'il y a [5], me disait-il, de différence entre voir et voir ! Je sais que je ne suis pas fait pour les corps, que ce monde visible est une figure qui passe, que les vrais biens des esprits sont des biens intelligibles; je ne sais même bien nettement [6] ce que c'est que mourir, que depuis fort peu de temps. Et comme j'ai l'esprit petit, j'ai même été obligé de m'appliquer de toutes mes forces pour comprendre ces vérités. Je pensais autrefois [7] de la mort ce que mes yeux m'en apprenaient, et presque rien davantage. Et si je n'eusse pas été plus capable d'application que ceux qui sont dans le trouble des affaires, ou dans

1. Dans les éditions antérieures à 1695 : « ils peuvent se nourrir ».
2. Dans les deux éditions de 1677 : « me disait-il ».
3. Dans les éditions de 1677 et celle de 1683 : « pour les corps, qu'ils ne sont pas faits pour le temps ».
4. L'édition de Mons 1677 ajoutait : « me disait-il ».
5. Dans l'édition de Mons 1677 : « Qu'il y a de différence entre voir et voir ! Je sais, me disait-il, que je ne suis pas fait... »
6. Dans l'édition de Mons 1677 : « je ne sais ce que c'est que mourir ». 2e édition de 1677, 1685, 1693 et 1695 : « je ne sais même ce que c'est que mourir ».
7. Dans les éditions antérieures à 1702 : « auparavant ».

la recherche des plaisirs, j'avoue que je n'eusse pas su ce que je crois que bien des gens ne savent pas.

L'application de l'esprit produit la lumière et découvre la vérité. La vue de la vérité rend l'esprit parfait et règle le cœur. L'application de l'esprit est donc nécessaire. Mais un homme qu'on tire de tous côtés, qu'on blesse de toutes parts, qu'on repousse lorsqu'il avance, qu'on traîne lorsqu'il recule, qu'on agite ou qu'on maltraite incessamment, peut-il s'appliquer? Un homme qui craint tout, mais qui désire tout, qui espère tout, qui court après tout ce qu'il voit, peut-il penser à ce qu'il ne voit pas?

La vérité est éloignée, elle n'est pas sensible; ce n'est pas un bien qu'on se sente pressé d'aimer; il la faut chercher pour la trouver; mais l'on peut toujours remettre à la chercher, car elle ne nous quitte jamais tout à fait. Les corps, au contraire, se font sentir à tous moments; ils nous pressent de les aimer; ils [1] nous obligent incessamment de nous unir à eux, car ils passent et nous abandonnent dès qu'ils nous ont sollicités. Comme on n'y revient pas facilement, on se détermine promptement à en jouir. Mais on remet [2] de temps en temps à s'appliquer à la vérité, à cause qu'elle ne nous quitte jamais, qu'elle ne se fait point sentir et qu'ainsi elle ne nous presse point de l'aimer.

Que ceux-là sont heureux, ajoutait-il [3], qui attendent l'Éternité dans les déserts [4], et qui se croyant [5] trop faibles pour conserver la liberté de leur esprit et la pureté de leur imagination contre les efforts et la malignité des objets sensibles, ont rompu géné-

1. « Ils », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.
2. Dans les deux éditions de 1677 : « Et l'on remet ainsi ».
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « me disait-il ».
4. Dans les deux éditions de 1677 : « dans un trou ».
5. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « se sentant trop faibles » | Éditions de 1693 et 1695 : « se tenant trop faibles ».

reusement tous leurs liens pour s'unir étroitement avec Dieu ! Mais que ceux-là sont à plaindre que Dieu appelle à vivre au milieu du monde pour le convertir ! Qu'ils ont de misères à souffrir [1] ! Je tremble, disait-il, quand j'y pense. Mais on peut tout avec Jésus-Christ.

Cependant, continuait-il, pensez-vous que nous soyons obligés de vivre dans le grand monde? Pour moi, je ne vois point que Dieu m'y appelle. Aussi l'éclat du monde m'éblouit-il : mon imagination se trouble, mon esprit se dissipe, et je me répands au dehors [2] dès que je ne veille pas sur moi-même.

Pour vous, me disait-il, vous êtes fort : le monde ne vous fait pas peur, votre imagination est ferme et assurée, et Dieu vous a donné la grâce de vous dégoûter du monde après que vous l'avez goûté. J'admire, ajoutait-il [3] adroitement pour me faire penser à ma misère intérieure, comment les traces que les objets sensibles ont gravées dans votre cerveau se sont effacées, comment les passions dont vous suiviez autrefois les mouvements se sont calmées, comment le commerce que vous avez eu avec le monde n'augmente et n'irrite point en vous la concupiscence ! Comme vous savez par expérience que le monde est une figure qui passe, vous en usez sans vous y attacher, car les personnes comme vous ne se laissent pas tromper deux fois. Mais pour moi, je suis si stupide, que je ne suis pas plus tôt [4] délivré d'un piège que j'y suis repris; et [5] je me connais si

---

1. Les deux éditions de 1677 et celle de 1685 ajoutaient : « qu'ils ont d'ennemis à combattre ! »
2. « au dehors », ajouté dans l'édition de 1702.
3. Dans l'édition de Mons 1677 : « me disait-il ».
4. Dans l'édition de Mons 1677 : « si tôt ».
5. Dans les deux éditions de 1677 :
« ou plutôt je suis assez insensible pour m'imaginer être en pleine liberté... »

Éditions de 1685, 1693 et 1695 :
« et je suis assez insensible pour m'imaginer... »

peu que je m'imagine être en pleine liberté lorsque je suis esclave de mes passions. Dès que j'ai fait résolution de quitter quelque attachement, je m'imagine que j'en suis délivré; et je ressemble à un malade qui se croit parfaitement guéri, parce qu'il souhaite avec ardeur de sortir du lit et d'aller en ville.

Lorsque Eraste parlait ainsi, je sentais dans moi-même ce qu'il disait de lui; et je connaissais en lui cette fermeté d'esprit qu'il m'attribuait. Cela me touchait si fort et me représentait à moi-même d'une manière si claire et si vive, que l'état de mon âme me faisait horreur et [1] me couvrait de confusion. Mais Eraste me paraissait d'un autre côté, si aimable et si spirituel, il me parlait d'une manière si douce et si naturelle, que je ne pouvais me lasser de l'entendre. Je le regardais sans lui pouvoir rien dire; et lui, s'apercevant de mes réflexions, me parlait et me pénétrait, sans oser me regarder. Mais enfin, m'ayant dit quelques-unes de ces paroles qui ne sortent jamais de la bouche que lorsqu'on ouvre son cœur, il leva les yeux pour voir sur mon visage quel effet elles avaient produit dans mon âme; et me voyant tel que j'étais, son air se forma tout d'un coup sur le mien. La parole lui manqua comme à moi; il ouvrit la bouche sans rien prononcer; et nous entre-regardant encore un moment pour nous connaître l'un l'autre, notre trouble s'augmenta, et nous fûmes obligés de nous séparer.

Voilà, Théodore, une partie du dernier entretien que j'ai eu avec Eraste. Si je l'ai bien retenu, c'est que j'en ai été tellement frappé que j'y ai pensé toute la nuit [2]; car je ne l'ai point vu d'aujourd'hui. Et vous pouvez juger par ce peu que je vous en

1. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « et pitié tout ensemble. »

2. Le membre de phrase qui précède : « Si je l'ai bien retenu... » est ajouté dans l'édition de 1702.

rapporte, non seulement qu'il a convaincu ma raison, mais encore qu'il s'est rendu maître de mon cœur. Si je pense à lui [1], je sens qu'il m'entraîne. Mais dans le temps qu'il m'entraîne, les choses que je quitte me rappellent, et je le perds. Cependant, je ne le perds pas pour longtemps, et je sens bien ce que je ferai.

THÉODORE. — Vous me surprenez fort, Aristarque. Quoi, vous imiteriez Eraste? Vous suivriez l'exemple d'un jeune homme? Hé, que diront vos amis?

ARISTARQUE. — Ils diront ce qu'il leur plaira. Ce n'est point dans le fond que je veuille suivre Eraste, car j'aurais honte de le suivre. Mais c'est qu'Eraste est dans la voie dans laquelle je veux marcher, parce que je sais que c'est la meilleure. Il est vrai que je l'aime lui-même, et que l'exemple qu'il me montre me détermine à faire ce que je crois devoir faire. Mais je suis la Raison [2], j'obéis à l'Évangile, je marche dans le chemin qui me conduit où je veux aller. Qu'il y ait des enfants ou des fous qui me précèdent, je ne le quitterai point; car quand un homme a des affaires, il va dans les rues sans se mettre en peine de ceux qu'il y trouve.

J'ai passé plus de la moitié de ma vie dans le trouble des affaires et dans les divertissements ordinaires aux gens du monde. Toutes les études que j'ai faites n'ont servi qu'à corrompre ma raison. Je n'ai lu que pour paraître et pour parler, pour acquérir la qualité d'esprit fort et de savant homme; et je ne sais presque rien de la religion et de la morale chrétienne, que ce que je vous en ai ouï dire. N'est-il pas temps que je songe à moi, que je m'applique aux choses essentielles, et que je fasse pénitence des dérèglements de ma vie passée?

---

1. Le texte de Mons 1677 ajoutait : « Théodore ».
2. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ma raison ».

J'avais promis à Eraste que nous étudierions ensemble l'Écriture sainte; je veux lui tenir parole. Sa retraite ne doit pas m'en dispenser; car la retraite est nécessaire à cette étude. Enfin si je n'avais en tête de travailler autant que je le pourrai à l'entière conversion de mon ami, je surprendrais bien Eraste, car je serais avant lui dans le lieu où il va se rendre. Mais j'espère le surprendre d'une autre manière. Peut-être que je ne l'irai pas trouver seul. Le cœur de mon ami est changé; et comme il est difficile qu'il puisse vivre chrétiennement à la vue des compagnons de ses débauches, qui le persécuteraient sans cesse, je crois qu'il ne sera pas difficile de le résoudre à la retraite.

THÉODORE. — Vous avez raison, Aristarque. Je vous conseille de faire à votre ami l'histoire d'Éraste telle que vous venez de me la raconter, et d'ajouter à cela le dessein que vous avez de le suivre. S'il veut se convertir, je suis sûr qu'il souhaite quelque lieu de retraite. Car apparemment il ne se sent pas assez généreux pour vaincre la honte que le monde fait à ceux qui suivent Jésus-Christ. Ainsi l'ouverture que vous lui proposerez et votre exemple pourront bien le déterminer.

Il n'y a rien de plus difficile à un homme que le monde considère, que de se résoudre à passer désormais pour insensé [1]. Mais quand on pense qu'on le quitte, ce monde [2], et qu'on suit un ami tel que vous êtes, l'imagination ne trouble plus si fort la raison. Car l'imagination se console par l'exemple; et si elle se représente des railleurs et des moqueurs de notre conduite, elle se les représente comme des personnes éloignées et auxquelles on ne tient plus.

---

1. Dans les deux éditions de 1677 : « à passer pour fou et pour insensé. »

2. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « qu'on quitte ce monde ».

Votre ami qui s'est raillé si souvent de ceux qu'il veut peut-être imiter, sait mieux que personne la difficulté qu'il y a à vivre parmi le monde et à ne pas s'y conformer. Il sait par expérience, que *ceux qui veulent vivre avec piété selon Jésus-Christ souffriront persécution (a)*. Il se souvient de ce qu'il a fait aux autres, et [1] il ne saurait peut-être se résoudre à se condamner lui-même en conversant d'une manière toute nouvelle avec ses anciens amis [2].

Ainsi, vous le soulagerez fort si vous lui proposez votre exemple; et j'espère [3] que vous ne manquerez pas de le déterminer si, comme vous dites, il est dans le dessein de se convertir.

ARISTARQUE. — Je crois même, Théodore, que nous ne pouvons, ni lui ni moi, vivre dans le monde sans nous mettre en un très grand danger de nous perdre. Les plaisirs que nous avons goûtés, et les honneurs que nous avons reçus, ont laissé dans notre imagination des traces [4] profondes qui les représentent, et qui, nous sollicitant sans cesse, pourraient bien nous surprendre et nous pervertir.

THÉODORE. — Vous ne vous trompez pas, Aristarque. Il suffit de jouir de quelque plaisir pour en devenir esclave; et l'on ne peut se mettre en vue pour se faire moquer de soi. Lorsque l'imagination est salie, la moindre chose la trouble. Ainsi ceux qui ont goûté les plaisirs se doivent priver de beaucoup de choses dont la jouissance peut être permise aux autres hommes. Et lorsque notre réputation nous expose trop, nous nous conformons naturellement à

(a) 2 *Tim.* 3, 12. (Note ajoutée dans les éditions de 1695 et 1702. Le texte est mis en italiques à partir de 1685.)

1. Dans l'édition de Mons 1677 : « et peut-être qu'il ne peut se résoudre ».

2. Dans les deux éditions de 1677 : « avec les mêmes personnes ». — « Conversant », au sens du mot latin *conversari*, vivre avec.

3. « j'espère que », ajouté dans les éditions de 1695 et 1702.

4. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « des vestiges qui les représentent ».

l'esprit et aux manières du monde. Nous devons donc [1] nous cacher, si nous voulons vivre selon les lumières de la Raison et de l'Évangile.

On prend tel air et telle posture qu'on veut, lorsqu'on est seul. Mais on perd cette sorte de liberté, lorsqu'on est en compagnie. Car la présence des autres répand naturellement sur notre visage un air conforme à la qualité et à la disposition d'esprit de ceux qui nous parlent [2].

C'est la même chose dans notre conduite [3]. Nous vivons comme il nous plaît, lorsque nous sommes seuls. Mais nous sommes comme obligés de vivre d'opinion et de nous conformer au siècle, lorsque nous sommes trop exposés et que nous craignons la censure de trop de gens.

Nous sommes faits pour vivre en société les uns avec les autres; et l'union naturelle que nous avons avec les hommes est présentement plus forte et plus étroite que celle que nous avons avec Dieu. De sorte que nous abandonnons souvent la vérité et la justice par complaisance. Nous rompons avec Dieu de peur de blesser l'amitié des hommes. Nous préférons leurs applaudissements au témoignage de notre conscience;

---

1. Dans les éditions antérieures à 1702 : « ainsi nous devons nous cacher ».

2. Cet air est le résultat automatique du mouvement des esprits animaux. Malebranche donne l'explication de ce phénomène dans le *Traité de morale* (2e partie, ch. XIII, 7). « Ce n'est point la Raison, mais l'imagination qui agit dans ces rencontres. Ce n'est point une connaissance abstraite de nos qualités par rapport à celles des autres : c'est une vue sensible de leur grandeur et de leur bassesse, et le sentiment intérieur que nous avons de nous-mêmes, qui débande les ressorts de la machine, pour donner aux dehors du corps la posture, et répandre sur le visage les différents airs, qui découvrent aux hommes les dispositions actuelles de notre esprit à leur égard. Ainsi, il est évident que pour prendre naturellement... cet air modeste et respectueux qui nous rend aimables à ceux-là principalement qui ont beaucoup d'orgueil, il ne suffit pas de croire que les autres ont plus de qualité et de mérite que nous, il faut que notre imagination en soit actuellement émue, et qu'elle mette en mouvement les esprits animaux, cause immédiate de tous les changements qui arrivent dans notre corps et sur notre corps. »

3. Dans les deux éditions de 1677 et celle de 1685 : « de notre conduite ».

et nous ne craignons pas tant les reproches secrets de notre raison, ni les menaces terribles du Dieu vivant, que les sottes railleries des gens du monde.

Ainsi, Aristarque, vous avez raison de croire que l'air du monde est extrêmement contagieux pour vous et pour votre ami. Suivez courageusement votre lumière. Allez respirer dans quelque solitude un air qui ne soit pas corrompu. Fuyez l'ennemi que vous craignez de combattre. Rompez les liens qui vous tiennent captif. Mais rompez-les avec éclat, afin que vous étant rendu ridicule aux yeux des hommes charnels, vous ayez honte de paraître devant eux; afin [1] que votre imagination ne vous sollicite plus au retour et qu'elle vous excite plutôt à vous cacher pour vivre dans la liberté que vous désirez.

Les lieux de retraite sont principalement pour ceux qui sont obligés à faire une sérieuse pénitence, pour ceux qui ressemblent à votre ami, que vous nous avez dépeint comme un homme qui a suivi aveuglément tous les mouvements de ses passions. Car l'austérité de la vie est nécessaire à ceux qui ont vécu dans la volupté; et les exercices continuels d'humiliation qu'on pratique dans ces lieux, sont les plus assurés moyens pour abattre l'orgueil de l'esprit.

Tâchez donc de sauver votre ami et de vous sauver avec lui. Représentez-lui toutes ces raisons pour le déterminer, et soutenez-vous l'un l'autre. Le conseil que je vous donne ne s'accorde guère [2] avec les sentiments ordinaires de l'amitié. Mais vous voulez bien que je vous souhaite les vrais biens, et que je vous perde en apparence pour quelque temps, afin que je me trouve uni avec vous par des liens aussi puissants que Dieu même, et aussi durables que l'Éternité.

FIN

1. « afin », ajouté à partir de la 2e édition de 1677.
2. Dans les deux éditions de 1677 : « est bien contraire aux sentiments ordinaires de l'amitié. »

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 43. 5. 1929

BINDING LIST NOV 8 1952

549648

RA Malebranche, Nicolas
M Conversations chrétiennes.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED